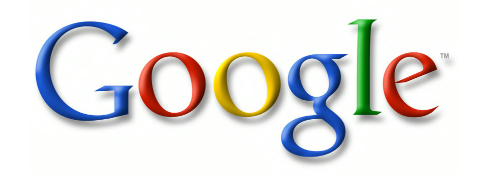


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

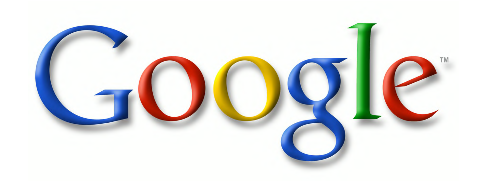
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Digitized by Google





Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGES NOUVEAUX.

VOYAGES EN AMÉRIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGES

NOUVEAUX

PAR MER ET PAR TERRE

EFFECTUÉS OU PUBLIÉS DE 1837 A 1847

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE

CONTENANT

LA DESCRIPTION DE CES CONTRÉES, LES MŒURS, COUTUMES, GOUVERNEMENTS, CULTES, PRODUCTIONS, INDUSTRIE, COMMERCE, etc., etc.

ANALYSÉS OU TRADUITS

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

Membre de la Commission centrale de la Société de Géographie, auteur de l'Histoire universelle des Voyages en 46 volumes in-8°, etc., etc.

IV

VOYAGES EN AMÉRIQUE.

PARIS

A. RENÉ ET Cᵉ, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

RUE DE SEINE, 32.

1847



Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGES

EN AMÉRIQUE.

GÉNÉRALITÉS PRÉLIMINAIRES.

Ainsi que nous l'avons fait pour les trois parties du monde, l'Océanie, l'Afrique et l'Asie, qui ont déjà passé sous les yeux du lecteur, nous allons présenter quelques traits généraux sur l'Amérique, avant d'aborder l'analyse des voyages qui s'y rapportent et qui ont été effectués ou publiés de 1837 à 1847.

L'Amérique, cette terre partout arrosée et fécondée par les plus grands cours d'eau du monde, et remarquable par ses forêts immenses, ses énormes plateaux disposés par étages, ses plaines ou llanos ou pampas, ses lacs, ses plages marécageuses, ses chaînes de volcans, sa végétation prodigieuse,

Digitized by Google

ses déserts enfin et ses animaux particuliers, se développe sur plus de 130 degrés de latitude, dont 56° de lat. S., et environ 75° de lat. N. Dans cette évaluation de degrés, nous ne comprenons pas les récentes découvertes polaires; il nous suffit de dire que, du côté du pôle arctique, on a pénétré jusqu'au 82e degré, mais sans y trouver de terre, et que vers le pôle sud on a dépassé le 78e degré, où l'on a découvert une plage aride et un volcan. Quoi qu'il en soit, et en nous bornant aux limites continentales nord et sud, on peut évaluer l'ensemble de la superficie américaine à 11,146,000 lieues carrées de 60 au degré équatorial. Balbi porte cette superficie à 13,427,000 milles carrés, et il donne pour population totale 44 millions d'habitants, dont 27 millions pour l'Amérique du Nord, et 17 millions pour l'Amérique du Sud.

Vers le pôle boréal, l'Amérique n'a pas de limites certaines, à cause des glaces dont elle y est entourée, et qui présentent une barrière infranchissable aux navigateurs; néanmoins on peut dire qu'elle est bornée par l'océan Glacial arctique, et que les dernières îles découvertes, notamment l'île Melville, sont situées par 75° lat. N. Cet immense continent américain a pour limites dans toute sa longueur, à l'est, l'océan Atlantique, à l'ouest l'océan Pacifique, et il présente au sud l'océan Glacial antarctique.

Digitized by Google

Disons encore que le nouveau monde découvert par Christophe Colomb en 1492 offre, dans toute la longueur de ses terres, une chaîne de montagnes qui se développe du nord au sud sous des dénominations différentes, laquelle chaîne forme ainsi deux versants pour l'écoulement des eaux, l'un oriental, l'autre occidental. Le versant occidental a peu de largeur, parce que la chaîne se rapproche davantage de l'océan Pacifique; mais le versant oriental, étant beaucoup plus éloigné de l'océan Atlantique, permet de dérouler sur son territoire des fleuves au cours bien plus considérable.

Une petite langue de terre sinueuse, nommée l'isthme de Panama, large au plus de 12 lieues, analogue à l'isthme de Suez entre l'Asie et l'Afrique, divise l'Amérique en deux longs massifs bien distincts, celui du nord et celui du midi : le premier s'appelle Amérique septentrionale, et le second Amérique méridionale. Cette séparation, où les deux océans, Atlantique et Pacifique, se trouvent si peu distants l'un de l'autre, a lieu vers le 9e degré de lat. N.

Ces mêmes massifs dont se compose le sol américain ont, celui du nord, 1,700 lieues de longueur, de la mer polaire boréale à l'isthme de Panama, et celui du midi environ 1,650 lieues, de l'isthme de Panama au cap Horn.

La plus grande largeur de l'Amérique du Nord

Digitized by Google

est de 1,500 lieues; cette largeur va toujours en diminuant vers le sud, au point de se réduire à une douzaine de lieues à l'isthme de Panama, ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure. La plus grande largeur de l'Amérique méridionale est de 1,250 lieues, par 5° lat. S. Ce dernier massif va aussi en diminuant de largeur à mesure qu'il se rapproche de son extrémité sud, appelée le cap Horn.

Les deux grandes péninsules américaines sont sillonnées dans toute leur étendue, du midi au nord, avons-nous dit, par une chaîne de montagnes, plus éloignées de la mer Atlantique, à l'est, que de l'océan Pacifique, à l'ouest. Le versant oriental est aussi beaucoup plus en pente douce que celui de l'ouest, lequel est d'une pente assez raide. Sur le massif du midi, ou Amérique méridionale, ces montagnes portent le nom général de Cordillère des *Andes*, mot dérivé du péruvien *antis*, qui veut dire cuivre, parce que les Andes contiennent beaucoup de ce métal. Franchissant l'isthme de Panama, la chaîne entre sur le massif du nord, ou Amérique septentrionale, où elle s'appelle simplement d'abord Cordillère, ensuite montagnes Rocheuses, pour continuer ainsi jusqu'à la mer Glaciale arctique. Vers le milieu de l'Amérique du Nord, un rameau se détache de la grande chaîne pour se diriger à l'est sous le nom de monts Alleghany ou Alleghanis ou Apalaches.

Digitized by Google

Le pic le plus élevé de la chaîne des Andes est le Chimborazo, près de Quito et de l'équateur, dans l'Amérique du Sud; il a 6,700 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le plus haut pic des monts Rocheux, vers le mont Saint-Elie, dans l'Amérique du Nord, a 5,810 mètres au-dessus de la mer, c'est-à-dire 890 mètres de moins que le Chimborazo. On sait que l'Himalaya, en Asie, a plus de 8,000 mètres, et que le Mont-Blanc, en Europe, n'a que 4,900 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

Les montagnes américaines, qui offrent les cimes les plus élevées près de la ligne équinoxiale, où se trouvent également les plaines les plus étendues et les plus basses, donnent naissance à de grands fleuves, dont cinq à l'est et un à l'ouest. Les cinq fleuves de l'est sont : 1° le Saint-Laurent, si célèbre par le saut du Niagara, près des grands lacs du Canada, auxquels il sert d'écoulement; 2° le Mississipi, qui arrive du versant oriental des monts Rocheux, et vient se jeter, au sud-est, dans le golfe du Mexique; 3° l'Orénoque, fleuve du Vénézuela; 4° l'Amazone, fleuve du Brésil, l'un et l'autre arrivant du versant oriental des Andes; 5° et le Rio de la Plata, venant du même versant avec un cours sud-est. Les deux premiers fleuves, c'est-à-dire le Saint-Laurent et le Mississipi, appartiennent à l'Amérique du Nord, et les trois autres à l'Amérique du Sud. Le seul fleuve important qui descende

Digitized by Google

du versant occidental est le Rio Colombia, lequel sort, comme le Mississipi, des monts Rocheux, et débouche dans l'océan Pacifique par environ 46° lat. N., après avoir traversé l'Orégon.

L'embouchure du Rio Colombia est large d'environ 3 lieues; celle du Saint-Laurent, de 4 à 5 lieues; celle du Mississipi, d'environ 2 lieues; celle de l'Orénoque, de 2 lieues et demie; celle du Rio de la Plata, de 20 lieues; et enfin celle de l'Amazone, de 69 lieues. La longueur de ces fleuves est comme il suit, savoir : Colombia, 400 lieues; fleuve Saint-Laurent, 670; Mississipi, 1,100 lieues; Orénoque, 605; Amazone, 1,200; Rio de la Plata, 750 lieues. Nous pourrions citer encore la rivière Mackensie, qui se dirige vers la mer polaire arctique, et a un cours de 625 lieues.

Parmi les lacs du Nouveau-Monde, il faut placer en première ligne ceux du Canada, entre autres le lac Supérieur, dans l'Amérique du Nord, et celui de Titicaca, au Pérou, dans l'Amérique du Sud. L'Amérique du Nord a de plus trois principaux golfes, dont deux à l'est, le golfe Saint-Laurent et le golfe du Mexique, sur l'Atlantique, et un à l'ouest, le golfe de Californie, autrement appelé mer Vermeille, qui dépend de l'océan Pacifique. Nous ne parlerons point des nombreux détroits de l'Amérique; nous indiquerons seulement ceux d'Hudson et de Davis au nord, et le détroit de Ma-

Digitized by Google

gellan au sud, ce dernier d'une longueur de près de 100 lieues, faisant communiquer entre elles les eaux des deux océans Atlantique et Pacifique.

Nous avons dit que l'Amérique offre des plaines considérables. Celles de l'Amérique du Nord se trouvent près du Mississipi, et ont reçu le nom de savanes ou prairies. Les plaines de l'Amérique du Sud s'appellent llanos, près de l'Orénoque et de l'Amazone, et pampas entre Buenos-Ayres, les Andes et le détroit de Magellan.

La configuration de l'Amérique influe considérablement sur sa température : placé comme une longue langue de terre entre deux océans, et longeant à peu près à distance égale, d'un côté l'Afrique et l'Europe, dont l'Atlantique le sépare, et de l'autre côté toute l'Asie et les îles de la mer Pacifique, le nouveau continent a une température d'environ 10 degrés plus basse qu'aux lieux situés sous les mêmes latitudes dans les autres parties du monde; cela vient d'abord de ses nombreuses chaînes de montagnes, ensuite de son peu de largeur, et de la multitude de ses cours d'eau, ainsi que de ses vastes forêts.

Un auteur anglais, M. Maclaren, a récemment donné sur la fertilité comparative du nouveau monde et de l'ancien plusieurs aperçus fort ingénieux, dont nous croyons devoir offrir ici une traduction résumée.

Digitized by Google

Tout extraordinaire que le fait paraisse, le nouveau continent, dit l'auteur, bien que d'une étendue inférieure de moitié à celle de l'ancien, renferme beaucoup plus de terrain productif, et une puissance de production proportionnellement bien plus grande encore. L'Amérique est redevable de cet avantage à sa petite largeur comparative, qui place presque tout son intérieur sous l'influence des exhalaisons fertilisantes de l'Océan. Dans l'ancien continent, eu égard à sa grande étendue de l'est à l'ouest, les parties centrales, privées d'humidité, sont presque partout désertes; et une ceinture le long des rivages de l'orient, du midi et du couchant, comprend, pour ainsi dire, presque tout ce qui participe à l'alimentation de l'homme. Combien, en effet, existe-t-il de terres productives sur le continent asiatique? Si on tire une ligne depuis le golfe de Cutch ou Cuteth, près de l'Indus, jusqu'à la partie nord-est de la mer Jaune, on sépare du reste de l'Asie l'Inde et la Chine, avec l'empire birman, celui d'Anam et les vallées méridionales du Thibet ou Tubet; et cet espace, qui comprend environ 3,500,000 milles carrés, si on en considère la superficie et la fécondité tout à la fois, embrasse les cinq sixièmes du pouvoir productif de l'Asie, bien que l'Asie compte 17,000,000 de milles carrés! L'Arabie, la Perse, le Thibet ou Tubet central, l'Inde occidentale, la Chine libre et la Tarta-

Digitized by Google

rie indépendante, sont désertes, à l'exception de quelques points disséminés du sol propre à la culture, qui ne s'élèvent pas à la vingtième partie de leur étendue. La Sibérie ou Asie septentrionale est un peu meilleure, en tenant compte de son aridité naturelle et de sa froide température. L'Anatolie, l'Arménie, le Punjab (ou pays des cinq rivières, dans le Lahore et le Moultan, à l'est de l'Afghanistan), et un cordon étroit le long des rivages occidentaux de l'océan Pacifique, au nord jusqu'au 60[e] parallèle, composent les seules parties de territoire propres à l'agriculture, après l'Inde et la Chine. L'Europe, qui n'est, à proprement parler, que l'extrémité occidentale de l'ancien monde, est entièrement productive au sud; mais au nord sa fertilité s'arrête au 60[e] ou 62[e] parallèle. L'Afrique n'a qu'une bordure de sol utile autour des trois quarts de ses côtes maritimes, avec quelques portions éparses ou isolées d'assez bonnes terres dans son intérieur, parmi lesquelles figurent les oasis. Des 31,000,000 de milles carrés que ces trois continents ou parties du monde occupent, on trouve à peine qu'il y en ait un tiers d'afférent au sol productif, et ce tiers encore est assez pauvre.

Maintenant, si, en évaluant le sol fertile de l'Amérique, on rejette, 1° toute sa région septentrionale au delà du 53°, comprenant 2,600,000 milles carrés; 2° une ceinture de terrains arides

Digitized by Google

d'environ 300 milles de largeur sur 1,000 milles de longueur, c'est-à-dire 300,000 milles carrés sur le côté oriental des montagnes Rocheuses ; 3° une autre ceinture de sol aride d'une pareille étendue, située sur le côté oriental des Andes, entre les 24 et 40° de latitude sud ; 4° la côte déserte du Pérou, égale à environ 100,000 milles carrés ; 5° une étendue de 100,000 milles carrés pour la contrée aride de la Californie et de Sonora (État mexicain, au nord-est du golfe de Californie), et 6° une étendue de 500,000 milles carrés pour les sommets des Andes et de l'extrémité sud de la Patagonie : tous ces retranchements formeront ensemble un agrégat de 3,900,000 milles carrés ; et ce total, déduit des 13,900,000 milles carrés dont se compose le continent américain, laisse 10,000,000 de milles carrés en sol utile dans le Nouveau-Monde.

En examinant le rapport de la fertilité du sol avec la latitude du lieu, on voit que la puissance productive dépend de deux circonstances, la chaleur et l'humidité ; et elles augmentent à mesure que l'on approche de l'équateur. D'abord les régions chaudes du globe produisent en beaucoup plus grande abondance les plantes qu'elles ont en commun avec les zones tempérées ; ensuite elles ont des plantes particulières qui offrent une portion considérable de substance alimentaire sur une même surface. Tel est le maïs, qui produit

Digitized by Google

40 ou 50 pour ûn en France, et 150 pour un, terme moyen, en Amérique; et M. de Humboldt a calculé qu'un arpent ou les cinq sixièmes d'un acre, qui nourrira à peine 2 hommes quand on l'ensemence de blé, en nourrira 50 si l'on y plante des bananes.

De ce fait et de plusieurs autres nous inférons que la puissance productive ou plutôt nutritive du sol s'indiquera d'une manière assez exacte par la combinaison des raisons de chaleur et d'humidité, en exprimant la première en degrés de l'échelle centigrade. Il existe, nous le savons, des causes accidentelles ou variables dans la distribution de la chaleur, aux différentes saisons; mais, comme nous ne prétendons pas à une exactitude rigoureuse, on peut sans trop de scrupule admettre la progression suivante :

Latitudes.	Pluies annuelles. Pouces.	Chaleur moyenne annuelle.	Productions.	Raison.
60°	16.	7.	112.	4.
45°	29.	14.	406.	15.
0.	96.	28.	2,688.	100.

Ainsi, en supposant que l'espèce de nourriture fût une chose entièrement indifférente, la même étendue de terrain qui nourrit 4 individus à la latitude de 60°, en nourrirait 15 à celle de 45°, et 100 à l'équateur. Mais la nourriture préférée ne

Digitized by Google

sera pas toujours celle que la terre produit en plus grande abondance. Une autre circonstance très-importante est à considérer : c'est le travail qui rend le sol fertile, et la vigueur physique de l'homme à supporter le travail diminue beaucoup dans les climats chauds. A la zone torride, dans les contrées basses, nous doutons qu'il soit possible à l'homme de travailler régulièrement en plein air plus de cinq heures par jour, ou moitié de la période quotidienne du travail en Angleterre. D'après cette base, et pour éviter toute exagération, nous considérons la capacité du sol à sustenter les habitants comme proportionnelle au troisième pouvoir du cosinus (ou rayon du cercle) pour la latitude; ce qui présentera en nombres ronds le résultat suivant :

Latitude	0°	15°	30°	45°	60°
Force productive	100	90	65	35	12 1/2.

En Angleterre, la densité de la population est d'environ 230 habitants par mille carré; mais l'Angleterre est en quelque sorte l'atelier de l'univers, et suppose par le commerce extérieur une population plus grande que son sol ne peut en nourrir. En France, la densité de la population est d'environ 160; en Allemagne, elle varie de 100 à 200. Supposant, sur ces bases, que le nombre d'habitants qu'un mille carré peut proprement

Digitized by Google

nourrir, sans occasionner une trop forte pression dans la population, est de 150 à la latitude de 50°, nous avons 26 pour somme exprimant le pouvoir productif du terrain situé sous ce parallèle. Prenant alors 35 comme chiffre indicatif de fertilité relative du sol utile au delà de 30° en Amérique, et 85 comme celui des contrées en deçà du 30e parallèle de chaque côté de l'équateur, nous avons environ 4,100,000 milles carrés, chacun propre à nourrir 200 personnes, et 5,700,000 milles carrés, chacun propre à nourrir 490 personnes.

Il suit de là que, si les ressources naturelles de l'Amérique étaient pleinement développées, elles assureraient la subsistance à 3,600,000,000 d'habitants, nombre à peu près cinq fois égal à celui de la population aujourd'hui existante sur le globe !

La nouveauté de ce résultat peut faire naître quelque doute au premier aperçu ; mais nous pensons que ceux qui étudient le sujet pour eux-mêmes trouveront notre estimation modérée. Ce qui doit surprendre davantage, c'est la très-grande probabilité que cette prodigieuse population existera dans quelques siècles.

Nous n'ignorons pas quelles objections peuvent être présentées contre cette conclusion, et la réponse nous paraît facile. Nous devons surtout faire remarquer que la dépense du trajet et la difficulté de transporter les individus des lieux où ils sur-

Digitized by Google

abondent aux lieux où il existe un espace vide, circonstances si fortement senties dans l'ancien monde, seront infiniment diminuées au moyen de la navigation par la vapeur sur les innombrables rivières qui se ramifient et développent leur cours dans le nouveau continent.

L'imagination se perd en contemplant un état de choses qui opérera un si notable et si rapide changement dans la condition humaine du monde. Nous le croyons presque un songe; et cependant les résultats reposent sur des principes aussi certains que ceux qui dirigent la conduite des hommes dans les relations ordinaires de la vie. Il y a sans doute encore beaucoup d'éléments de désordre qui retardent les progrès moraux et matériels de l'Amérique ci-devant espagnole. Mais c'est la lie que le despotisme castillan y a laissée, et la république anglo-américaine est une étoile polaire qui guide les peuples dans leur marche vers la liberté et la prospérité. Presque toutes les améliorations sociales résultent de l'influence réciproque des masses condensées et des lumières disséminées. Quel sera donc l'état de la société en Amérique dans deux cents ans, lorsqu'un ou deux milliards d'hommes civilisés se trouveront réunis sur un espace comparativement si étroit, et lorsque ce nombre immense d'êtres humains ne parlera plus que deux langues? Nous regardons comme

Digitized by Google

certaine la fusion de l'idiome portugais dans l'espagnol; et il paraît démontré que le russe n'obtiendra jamais un pouce de terrain ou ne pourra tenir pied dans le Nouveau-Monde. On peut considérer une telle situation par ses conséquences forcées comme devant abolir la malédiction de Babel, et ramener la grande famille du genre humain à sa primitive facilité de communication; car les langues parlées chez les nations de l'Europe ou de l'Asie seront alors aussi peu importantes, sur la grande échelle du globe, que les dialectes de Hongrie, de Finlande et de Bohême le sont aujourd'hui en Europe. L'histoire nous montre que la richesse, la puissance, la science et la littérature suivent toutes dans le cours progressif des masses l'intelligence générale et la liberté. Les mêmes causes qui transférèrent le sceptre de la civilisation des rives de l'Euphrate et du Nil à l'Europe occidentale, doivent, dans le cours d'une longue période, le faire passer de l'Europe aux plaines de l'Amazone et du Mississipi. Quand nous réfléchissons sur ces changements, qui ne sont pas plus extraordinaires qu'ils sont prochains et certains, la conviction nous force à reconnaître que la société, malgré tous ses progrès, est cependant encore dans son enfance; que le monde habitable, lorsque l'on en considère toutes les puissances productives, peut être regardé comme ayant été jusqu'ici enve-

Digitized by Google

loppé de langes, et que nous avons seulement aujourd'hui une faible lueur de l'état de choses dans lequel la véritable destinée de l'homme et le grand dessein de la Providence ici-bas doivent recevoir leur développement.

Nous sommes persuadé que plusieurs souriront de ces vues spéculatives; mais si quelqu'un nous traite de rêveur, nous le prions de se reporter à l'origine et à la condition actuelle de la république américaine du Nord; qu'il observe ses merveilleux progrès en richesses industrielles, en intelligence et en grandeur morale; qu'il en considère la liberté si bien assise, et, par dessus tout, le prodigieux accroissement de population; qu'enfin il se fasse à lui-même la réponse à cette question : « Quel pouvoir peut arrêter le cours de la civilisation s'échappant de cette large source pour se répandre sur un monde inoccupé? » Qu'il trace les lois d'après lesquelles le progrès s'effectue, et qu'il les applique à l'histoire future de la société dans le nouveau continent!

Nous ajouterons, pour prouver en partie ce que nous avançons, que la population des États-Unis d'Amérique, laquelle compte aujourd'hui (1847) près de 20 millions d'habitants, voit, jusqu'à présent, doubler son nombre chaque vingt-cinquième année. Si elle augmentait toujours dans cette proportion, elle pourrait donc atteindre, en 1850,

Digitized by Google

28 millions; en 1875, 56 millions, et en 1900, 112 millions d'âmes.

Revenons maintenant aux autres généralités sommaires qu'il nous reste à présenter sur l'Amérique, telles que les productions, les habitants et leurs gouvernements.

Parmi les productions des trois règnes, citons en premier lieu les mines d'or et d'argent du Pérou, qui, depuis trois cents ans, sont encore en pleine exploitation, et qui procurent toujours de larges bénéfices; citons ensuite l'arbre du quinquina, ce remède contre la fièvre, lequel croît sur le flanc des Andes, près de la ligne; puis l'ipécacuanha, l'arow-root, la salsepareille, la vanille, le cacao, le bois de campêche, l'indigo, le tabac, la canne à sucre et le café. On admire les grands pins qui bordent le Colombia, et les platanes de l'Ohio, rivière tributaire du Mississipi. On remarque les chevaux sauvages des pampas; les tapirs, faibles ébauches de l'éléphant; les castors du Canada; les oiseaux-mouches et les colibris, vrais bijoux de la nature; le kamichi, curieux par sa voix retentissante et par ses armes redoutables; le jabiru, destructeur des reptiles; et le condor, ce grand aigle des Andes, qui emporte en son vol jusqu'à des moutons; on remarque enfin le serpent à sonnettes, qui se rencontre dans les deux Amériques, mais qui est plus commun entre les deux tropi-

Digitized by Google

ques. Les rivières sont remplies de caïmans ou crocodiles. L'insecte le plus précieux est la cochenille, à cause de la belle couleur qu'il donne pour la teinture.

Quant aux habitants, les indigènes de l'Amérique sont les Indiens : c'est ainsi que les nommèrent les premiers voyageurs européens qui découvrirent le Nouveau-Monde, et ils leur donnèrent ce nom parce qu'ils se croyaient aux extrémités orientales de l'Inde. Ce même nom est depuis resté aux habitants du nouveau continent, qui s'appellent aussi Américains du Nord ou du Midi.

En général, les indigènes américains sont bien constitués, ont le teint d'un rouge cuivré, la chevelure noire, longue et peu fournie, la barbe rare et semée par bouquets, le front court, les yeux allongés, le nez un peu camus, les lèvres étendues, des dents serrées et aiguës ; ils ont une expression de douceur sur la bouche, et cependant de dureté dans le regard ; ils ont la tête carrée, la face large sans être plate, le corps trapu et le crâne ordinairement léger.

Une singularité, ou plutôt un contraste remarquable, est la petite taille des Eskimaux, peuple voisin du pôle arctique, et la haute stature des Patagons, riverains du détroit de Magellan, voisin du cap Horn. Vers les Antilles ou près de l'isthme de Panama, on trouve les Caraïbes, qui ont le teint rouge.

Digitized by Google

Celui des Mexicains est plus basané que celui des Indiens de la Colombie ; les peuples du Rio-Negro, dans le Mexique, sont plus basanés que ceux du bas Orénoque. Aux sources de ce dernier fleuve, on aperçoit des tribus blanchâtres au milieu de peuplades noirâtres. Les Indiens des plateaux les plus élevés ont le teint aussi cuivré que ceux des plaines basses, d'où l'on pourrait conclure que la couleur de l'Américain dépend très-peu de la position locale dans laquelle il vit.

Sous le rapport des langues, l'espagnol est l'idiome le plus répandu dans l'Amérique méridionale, et l'anglais dans l'Amérique septentrionale. On parle portugais au Brésil ; espagnol à Buenos-Ayres, au Chili, au Pérou et au Mexique ; anglais aux Etats-Unis ; français à la Nouvelle-Orléans et au Canada. Du reste, ce dernier idiome est en usage dans toutes les villes de l'Amérique, surtout parmi les gens instruits : le français est toujours la langue universelle.

Quant au gouvernement, les Américains ont adopté presque partout la forme républicaine ou représentative. L'Amérique du Nord, qui comprend les États-Unis et le Mexique, est entièrement républicaine ; mais l'Amérique du Sud est monarchique au Brésil, sous le titre d'empire, et républicaine à Buenos-Ayres, Montevideo, au Chili, au Pérou et dans la Bolivie.

Digitized by Google

Enfin, pour ce qui est des religions, il y a en Amérique environ 24,000,000 de catholiques romains, tant au nord qu'au sud; 20,000,000 de protestants, et le reste se compose d'Indiens non chrétiens ou idolâtres. En l'état actuel des choses, la population protestante s'accroît plus rapidement dans le Nouveau-Monde que la population catholique, et en moins d'un demi-siècle il est probable que les deux grandes fractions chrétiennes se balanceront.

Ces vues générales, que nous avons dû restreindre le plus possible, suffiront néanmoins à ceux de nos lecteurs qui auraient pu les désirer, pour suivre avec fruit les voyages nouveaux dont nous allons offrir successivement l'analyse raisonnée. Nous n'ajouterons plus qu'un mot, et il aura trait aux Antilles, dont nous n'avons rien dit encore.

L'archipel des Antilles, que l'on nomma aussi dans l'origine les Indes occidentales, soit parce qu'on les croyait liées aux véritables Indes, soit parce qu'elles renfermaient des produits analogues, tire sa désignation actuelle du mot *Antilla*, premier nom assigné par les savants aux découvertes de Christophe Colomb. Les Antilles sont rangées dans l'Atlantique, entre les deux massifs américains, sur une ligne assez régulière, qui court du nord-ouest au sud-est, et se courbe du nord au sud dans sa partie orientale. Cette ligne se projette à

Digitized by Google

son extrémité nord-ouest vers la Floride, pendant que l'extrémité opposée vient s'unir à la côte de Cumana, vis-à-vis les bouches de l'Orénoque. Entre les Antilles et la côte orientale du Mexique et du Guatemala se trouve la portion de mer nommée aussi mer des Antilles.

La position géographique de l'archipel des Antilles est par 28° — 10° lat. N., et 62° — 88° long. O. Leur surface entière est d'environ 8,300 lieues carrées, et elle comprend notamment quatre grandes îles, qui sont : Cuba, la Jamaïque, Haïti et Porto-Rico, îles que l'on appelle *grandes Antilles*; les autres forment les *petites Antilles*, au nombre desquelles figurent : 1° la Guadeloupe et la Martinique, îles françaises; 2° les Barbades, Antigoa, Saint-Christophe, la Grenade, la Dominique, Tabago, la Trinité, Sainte-Lucie, les Lucayes ou Bahamas, et les Bermudes, îles anglaises, comme la grande île de la Jamaïque; 3° l'île Marguerite, qui, avec Porto-Rico et Cuba, appartient à l'Espagne; et 4° les petites îles de Saint-Eustache et Saba, Saint-Martin, Curaçao, Sainte-Croix, Saint-Thomas, Saint-Jean et Saint-Barthélemy, qui sont des possessions hollandaises, danoises ou suédoises.

Toutes les îles un peu considérables de l'archipel des Antilles renferment de hautes montagnes, et quelques-unes des volcans. Dans les petites Antilles, les plaines les plus étendues se trouvent sur

Digitized by Google

la côte orientale; c'est le contraire dans les grandes. Le seul trait d'uniformité que l'on remarque dans toutes, ce sont les escarpements brusques qui séparent les terres basses des terres hautes.

Toutes les Antilles étant comprises dans la zone torride sont assujetties à un climat très-chaud, que modifient néanmoins certains accidents du terrain. On n'y connaît que deux saisons : la sèche, qui dure d'avril à octobre, et la pluvieuse, qui dure de novembre à mai. La saison sèche est celle des grandes chaleurs, qui sont tempérées par les brises ou vents alizés soufflant de l'est. La saison des pluies, accompagnée d'ouragans parfois épouvantables, est l'hiver des Antilles, ce qui n'empêche pas que le thermomètre centigrade n'y monte, le jour, à 30°, et cette chaleur, jointe à une excessive humidité, rend le séjour des îles malsain dans cette saison.

La population des Antilles est d'environ 3 millions d'habitants, dont 300,000 blancs, et le reste hommes de couleur ou noirs libres et esclaves.

Digitized by Google

DUFLOT DE MOFRAS.

—

VOYAGE D'EXPLORATION

DE L'ORÉGON ET DE LA CALIFORNIE.

(1840, 1841 et 1842.)

PRÉLIMINAIRE.

En jetant les yeux sur la carte, on voit que l'Orégon et la Californie, dont M. Duflot de Mofras avait été chargé par le gouvernement français d'explorer le double territoire, dépendent de l'Amérique septentrionale. Avant d'analyser le travail de cet explorateur, il n'est peut-être pas inutile d'indiquer par quelques mots préliminaires les principales divisions politiques de cette moitié du Nouveau-Monde.

A proprement parler, toutes les terres polaires

Digitized by Google

arctiques, depuis l'embouchure de la rivière de Mackensie au nord-ouest jusqu'à la mer de Baffin au nord-est, dépendent des possessions connues sous le nom d'*Amérique anglaise;* il n'y a d'exceptées que les possessions danoises comprenant le Groënland et l'Islande; et quant à l'Amérique, il ne faut y rattacher ici que le Groënland, car l'Islande a été par les géographes rangée avec le Spitzberg dans les îles annexées à l'Europe.

L'Amérique anglaise s'étend de l'est à l'ouest depuis l'océan Atlantique jusqu'à l'océan Pacifique : cependant sur cette dernière mer la ligne des côtes britanniques est bien moins grande que sur l'Atlantique, surtout depuis que les Etats-Unis ont revendiqué et définitivement acquis par traité avec la cour de Londres, en 1846, presque tout le territoire de l'Orégon. En effet, sur la mer Pacifique, la contrée anglaise marquée notamment par les îles de Quadra et Vancouver et de la Reine Charlotte, est resserrée entre le territoire de l'Orégon au sud et l'Amérique russe au nord. A l'égard de l'Atlantique, les possessions anglaises commencent au Canada ou à la ligne des lacs, vers le 57e degré de latitude, pour se prolonger au nord jusqu'au delà du 70e, à la mer Glaciale. Ces limites extrêmes présentent de l'est à l'ouest une distance d'environ 1,200 lieues, et du sud au nord une autre de 500 lieues. La superficie totale,

Digitized by Google

abstraction faite de la mer d'Hudson, qui y figure pour un dix-huitième, est d'environ 420,000 lieues carrées, et la population de près d'un million d'habitants, y compris environ 300,000 indigènes ou Indiens sauvages et la petite peuplade polaire désignée sous le nom d'Eskimaux, laquelle végète depuis la terre de Labrador, qui borne au nord le golfe Saint-Laurent, jusqu'aux parages de la mer Glaciale arctique.

L'*Amérique russe* occupe l'extrémité nord-ouest de l'Amérique septentrionale ; elle est bornée au sud-ouest par la mer Pacifique, à l'ouest par le détroit de Behring, qui la sépare de l'Asie, au nord par la mer Glaciale, et à l'est par les monts Rocheux, qui la séparent d'une partie de l'Amérique anglaise. Ainsi limitée, l'Amérique russe est renfermée entre 134° — 171° long. O., non compris les îles Aléoutiennes, et entre 56° lat. N. du continent et 71°, où se terminent les reconnaissances de la côte, au nord-est du détroit de Behring. Sa plus grande longueur, du cap Glacé à l'île du Prince de Galles, est de 400 lieues ; sa largeur, du cap du Prince de Galles sur la mer Pacifique aux monts Rocheux ou à la ligne fictive qui la borne à l'est, est de 275 lieues. Sa superficie est d'environ 80,000 lieues, et sa population de 50,000 habitants, y compris les indigènes Tchoutchis ou Tchoutchas, dont nous avons parlé dans notre volume de l'A-

Digitized by Google

sie, en analysant le voyage de Wrangell en Sibérie.

Entre l'Amérique anglaise au nord et le Mexique au sud, se développe, de l'océan Atlantique à la mer Pacifique, le vaste territoire des *États-Unis*, c'est-à-dire du 25e au 49e degré de lat. N. et du 69e au 127e de long. O. Ses limites naturelles sont au nord-est le golfe Saint-Laurent et les lacs du Canada, et au sud-est le golfe du Mexique; celles du nord-ouest sont le 49e lat. N., où commence l'Amérique russe, et celles du sud-ouest le 42e, où commence la Californie, qui appartient au Mexique. Ainsi bornés, les Etats-Unis embrassent, de l'Atlantique au grand Océan, une longueur moyenne de 930 lieues, et de l'extrémité sud de la Floride à l'embouchure de la rivière Saint-Jean dans le golfe de Fundy, placé entre le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Ecosse, une largeur de 650 lieues. La surface entière du territoire de l'Union, presque égale à celle de l'Europe, est de 316,000 lieues carrées, et elle est occupée aujourd'hui, 1847, par près de 20 millions d'habitants, classés en Etats ou territoires confédérés, ayant pour centre Washington, siége du congrès et du gouvernement.

Le *Mexique* est situé entre 16°—42° lat. N. et 89°—126° long. O. Il est borné au nord par les Etats-Unis, à l'est par le golfe du Mexique, à l'ouest

Digitized by Google

par l'océan Pacifique, et au sud par le Guatemala, qui s'en est détaché en 1820 pour former un Etat indépendant. Ainsi encadré, le Mexique a 750 lieues de longueur de la frontière guatémalienne à celle du territoire de l'Orégon. Sa largeur est d'une mer à l'autre d'environ 500 lieues, et elle diminue à mesure qu'on se rapproche du sud, où elle n'est plus que de 50 lieues sur la limite de l'Etat de Guatemala, lequel lui-même se rétrécit de plus en plus en approchant de l'isthme de Panama, où finit l'Amérique du Nord. Le Mexique a une superficie de 195,000 lieues carrées, et une population de près de 8 millions d'habitants, répartis, comme les Etats-Unis, en Etats confédérés, mais non encore bien consolidés.

La république de *Guatemala*, située par 8°—16° lat. N. et 85°—96° long. O., a une superficie de 43,000 lieues carrées et une population de 1,700,000 habitants. Elle a au nord le Mexique et au sud la Colombie ou la Nouvelle-Grenade, à l'est l'océan Atlantique et à l'ouest l'océan Pacifique. On lui donne aussi le nom de centre Amérique ou Amérique centrale.

Tels sont les Etats actuels de l'Amérique septentrionale. Venons maintenant au voyage même que M. Duflot de Mofras a exécuté sur le littoral de l'océan Pacifique, depuis la Californie au midi jusqu'à l'Orégon au nord.

Digitized by Google

Ainsi que nous avons eu déjà occasion de le dire ailleurs[1], en offrant un premier aperçu des explorations de M. de Mofras et d'un autre voyageur, l'Américain Greenhow[2], les deux pays de l'Orégon et de la Californie préoccupent depuis quelque temps l'opinion publique. De graves débats diplomatiques s'étaient élevés récemment entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis au sujet de la possession de l'Orégon; le différend s'est terminé à l'amiable par un traité entre les deux puissances intéressées. Mais en Europe on ne semble pas moins désireux d'avoir encore quelques notions plus précises sur cette contrée située au nord-ouest de l'Amérique, et non suffisamment connue. Il en est de même de la Californie, surtout depuis qu'une lutte menaçante, commencée au Texas et à la Vera-Cruz, vient de s'étendre jusqu'à cette région sud-ouest, entre deux républiques également puissantes. Cette double circonstance prêtera donc un nouvel intérêt à la substance que nous allons donner de l'ouvrage de M. de Mofras, en y joignant comme accessoires quelques-unes des observations de M. Greenhow. Occupons-nous d'abord de l'Orégon.

[1] *Bulletin de la Société de Géographie*, cahier d'août 1846.

[2] The history of Oregon and California, 1 vol. in-8°. Boston, 1844.

Digitized by Google

ORÉGON.

Le territoire de l'Orégon s'étend du sud au nord entre les 42°—54° 40′ lat. N., c'est-à-dire se développe du nord au sud le long de l'océan Pacifique, et de l'est à l'ouest entre les montagnes Rocheuses et le même océan.

Ce territoire a deux parties presque égales; l'une qui part du 42ᵉ degré et finit au 49ᵉ, c'est-à-dire qui va de la Californie au détroit de Juan de Fuca; l'autre partie se prolonge depuis ce point jusqu'à l'Amérique russe. En allant de l'ouest à l'est, le pays offre trois grandes vallées séparées par des chaînes de montagnes, chacune d'elles ayant un sol et un climat distincts. La première commence au bord de la mer et se termine à la chaîne qui court nord-ouest et sud-est; sa largeur est de 25 à 40 lieues; son climat est très-chaud en été, mais on y a des nuits fraîches; il y pleut d'octobre en avril; la neige séjourne rarement dans les plaines, et les rivières, comme le Rio-Colombia, ne gèlent presque jamais. La seconde vallée commence aux cascades de Rio-Colombia; elle est comprise entre la chaîne dont il vient d'être question et les montagnes Bleues, situées à 50 lieues à l'est; les pluies y sont moins fréquentes; le pays est moins fertile. La troisième vallée, située entre

Digitized by Google

les montagnes Bleues et les versants occidentaux des montagnes Rocheuses, présente un plateau élevé, large de 90 à 100 lieues, et d'une extrême sécheresse : aussi la pureté de l'atmosphère y est-elle admirable; on y voit rarement un nuage, et les pluies, qui sont toujours légères, n'arrivent qu'au printemps. Cette région fait partie du grand désert américain, et est occupée par de vastes plaines sablonneuses presque sans eau. C'est donc une contrée aride ou peu productive.

Les montagnes Bleues, qui constituent la chaîne intermédiaire de l'Orégon, sont traversées par la rivière des Têtes-Plates et par le Rio-Colombia; leur direction est du nord-ouest au sud-est; le nord est presque toujours couvert de neige. Les montagnes Rocheuses forment la partie nord-est, et se relient au sud avec la Cordillère des Andes, laquelle divise l'Amérique dans toute sa longueur, depuis le cercle polaire arctique jusqu'au cap Horn.

Quant aux rivières, la plus importante du territoire de l'Orégon est le *Rio-Colombia*, autrement appelé *Orégon*, fleuve qui a donné son nom à cette contrée, et qui ne fut découvert et exploré par les Européens qu'en 1766. Les Têtes-Plates, les Serpents, l'Okanagam, les Chutes, le Ouallamet et le Kaoulis sont les principaux affluents. Au sud du Rio-Colombia, la rivière des Toutounis, la rivière

Digitized by Google

aux Vaches et l'Umquia méritent seules d'être mentionnées. Au nord, on trouve la rivière Chékilis, la Nesqually, la grande rivière Fraser, la rivière Simpson et la Stikine. Toutes ces rivières reçoivent une foule de ruisseaux; elles sont peuplées de castors, de saumons, de truites, et ont leurs rives embellies par de très-beaux bouquets de bois. On aperçoit à l'ouest des montagnes Rocheuses un grand nombre de lacs, mais peu étendus, tous navigables en canot, habités par des castors et très-poissonneux. La rivière Umquia, qui débouche dans l'océan Pacifique, a une entrée praticable pour les petits bâtiments, et ses bords, ainsi que ceux de la rivière Toutounis ou Klama, sont couverts de pins gigantesques de près de 90 mètres de hauteur. Ces géants du règne végétal s'élèvent d'un jet ou bloc jusqu'à 70 mètres avant de se séparer en branches.

Le Rio-Colombia est formé par deux branches principales : celle du nord, qui est la plus importante et qui est presque constamment navigable, naît dans les montagnes Rocheuses, vers le 53e degré de latitude nord, à peu de distance des eaux supérieures de la rivière Fraser, qui coule à l'ouest, et des rivières Atabasca et Saskatchaouan, qui descendent des versants orientaux de ces mêmes montagnes Rocheuses. La première direction du Rio-Colombia est du nord au sud pendant 80 lieues;

Digitized by Google

il reçoit alors au-dessous du fort Colville et sur sa rive gauche la rivière Clarke ou des Têtes-Plates, venant du sud-est, c'est-à-dire du versant occidentale des montagnes Rocheuses de l'Orégon. Le fleuve court ensuite vers l'ouest jusqu'au fort Okanagam pendant un espace de 30 lieues, et reçoit sur sa droite la rivière du même nom d'Okanagam. Depuis cette jonction, son cours devient extrêmement tortueux, et sa direction générale pendant plus de 50 lieues est au sud-sud-est jusqu'au fort des Indiens Nez-Percés, au-dessus duquel il s'unit à gauche avec sa branche inférieure, nommée des Serpents ou de Lewis, qui a un cours très-sinueux de près de 200 lieues, et qui vient du sud-est, ayant pris sa source dans les montagnes Rocheuses, à peu de distance des hautes eaux du Missouri. En face du fort des Nez-Percés, le Rio-Colombia est déjà large de plus de 1,000 mètres; il court à l'ouest et un peu au sud pendant 80 lieues jusqu'au fort Vancouver, au-dessous duquel débouchent à 3 et 5 lieues de distance les deux bras de la rivière Ouallamet ou Willamette, qui vient du sud. Avant d'arriver au fort, le Rio-Colombia change brusquement de direction, et, pendant 40 lieues, il coule entre le nord-ouest et l'ouest. Près du fort, sa largeur est d'environ 1,200 mètres, et elle va en augmentant jusqu'à l'embouchure comprise entre

Digitized by Google

la pointe ou le cap Adams et le cap Désappointement; cette largeur est alors de 3 lieues. La marée se fait sentir jusqu'à la première cascade ou chute à 60 lieues de la mer.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'on appelle *cascade* ou *chute* tout endroit où le cours du fleuve est interrompu par des rochers, et où l'on fait un *portage*, c'est-à-dire où l'on retire les canots au moyen de barrages. Nous ajouterons que l'on nomme *rapides* les points où le courant est très-fort, et *dalles* ceux où la rivière est étroitement encaissée entre des rochers. Or, l'espace entre la première et la seconde cascade du Rio-Colombia est de 25 lieues navigables. La hauteur verticale de la seconde chute est de 7 mètres. Au-dessus, jusqu'à la jonction de la rivière des Serpents, et en remontant au nord des Nez-Percés pendant 20 lieues, la navigation est excellente; on se voit alors arrêté par un *rapide* nommé le *Saut du prêtre* (Priest leap); mais une fois cet obstacle franchi, on peut arriver aisément au fort Okanagam, à 40 lieues vers le nord.

A l'est du cours du fleuve, on trouve une gorge immense nommée le *grand coulé*, qui est l'ancien lit de la rivière, abandonné par elle à une époque inconnue. Pendant 60 lieues, depuis le fort Okanagam jusqu'au rapide du fort Colville, la navigation est assez facile; mais ensuite on trouve des

Digitized by Google

rapides très-dangereux, entre autres la fameuse *dalle des Morts*, où douze voyageurs périrent en 1839. La partie la plus intéressante du Rio-Colombia est donc depuis son embouchure jusqu'aux premières chutes, et cet intervalle est navigable pour de petits navires. Le cours du fleuve est rempli d'îles, de gros troncs d'arbres et de bancs de sable; mais son entrée dans l'Océan est sa partie la plus dangereuse : elle présente une immense ligne de brisants d'environ 3 lieues du cap Désappointement au cap Adams, et formant devant la bouche du fleuve une espèce de croissant. Lorsque la marée descend, la vitesse du fleuve est de 6 à 7 milles par heure, et lorsque les vents de la mer poussent les flots vers l'embouchure, il en résulte un choc terrible qui forme des montagnes de vagues hautes de plus de 20 mètres : ce spectacle imposant est bien digne du pinceau ou de la lyre.

L'entrée du Rio-Colombia est dangereuse en tout temps, mais surtout en hiver, depuis le mois d'octobre jusqu'à celui d'avril : ni la Manche, ni le détroit de Gibraltar, ni le golfe du Mexique, ne présentent des courants aussi rapides, des tourmentes aussi fortes, des changements de vents aussi brusques, et une barre d'une pareille étendue, formée de bancs de sable. Pendant la belle saison, on y pêche le saumon. En hiver, à l'em-

Digitized by Google

bouchure de ce fleuve, les marées combinées s'élèvent jusqu'à 4 mètres, et à l'époque de la fonte des neiges, les eaux du fleuve montent jusqu'à 15 ou 20 pieds au-dessus de leur niveau ordinaire. Elles entraînent avec elles des débris de terrains inondés, des arbres déracinés et des pans de bois tout entiers. Il est très-rare pendant cette saison de voir le fleuve se geler : la glace ne prend guère que vers le bord, et ne dure jamais longtemps.

Près de l'embouchure du Rio-Colombia se trouve le fort d'*Astoria* ou fort Georges, composé d'une maison, d'où l'on découvre les navires entrant dans le fleuve, et d'où l'on peut leur envoyer un guide.

Au nord du Rio, vers le 48° lat. N., est une immense entrée sur l'Océan, appelée *détroit de Juan de Fuca*, à cause du pilote de ce nom qui la découvrit en 1592. Ce détroit est formé par la grande île de *Quadra et Vancouver*, qui a plus de 100 lieues de long, et court au nord-ouest sur une largeur qui varie de 10 à 25 lieues. Ce nom lui vient de deux commandants espagnol et anglais qui l'explorèrent; ce dernier en 1792, c'est-à-dire dix-sept ans après Quadra. Le bras de l'entrée sud suit la direction du sud-est pendant près de 40 lieues; sa largeur est de 7 à 12 lieues, et il se termine par l'entrée de l'Amirauté et la baie de Puget, canaux larges

Digitized by Google

de 3 et 5 milles, et qui descendent au sud pendant plus de 30 lieues. A la pointe sud-est de l'île commence le bras du nord-ouest. Sa première moitié a une largeur de 6 à 8 lieues; la seconde est un canal étroit de quelques milles de large; la longueur totale de ce bras est d'environ 130 lieues. L'espace compris entre la grande île et la terre ferme est semé d'îlots et d'archipels; la mer y forme mille détours sinueux, et la côte est découpée par des bras et des canaux plus ou moins praticables.

A l'entrée du détroit de Fuca, et après avoir doublé le cap Flattery, on trouve un petit port environné de forêts, et formant une sorte de cul-de-sac assez profond. Plus haut est le canal de Hood, long de 10 lieues et parsemé d'îles; puis viennent la baie et le port de Puget, lequel se trouve à peine distant de 20 lieues du Rio-Colombia, où se jette la petite rivière de Kaoulis, dont la source est voisine de ce port.

Nous avons nommé la rivière *Fraser*: les Indiens l'appellent Tacoutchi; elle vient du versant occidental des montagnes Rocheuses; elle a un cours d'environ 130 lieues, presque parallèle à celui du Rio, et elle débouche dans le détroit de Fuca. Dans sa partie inférieure, ses bords présentent de beaux pâturages et d'épaisses forêts de bouleaux, de cèdres, de pins et d'autres arbres verts.

La grande île de Quadra et Vancouver est bor-

Digitized by Google

dée d'îlots, et présente à l'ouest l'île Noutka, mot indien qui signifie montagne. Vue de la mer, elle offre un coup d'œil agréable : ses hauteurs sont couronnées de forêts de pins, de chênes, de cèdres et de cyprès. La mer abonde en saumons, morues, sardines, harengs, truites et baleines ; le climat est salubre et doux. La saison des pluies commence en septembre. Il tonne rarement, circonstance météorologique applicable également à la Californie. Plus au nord se trouve la grande île de la *Reine Charlotte*, séparée de la côte par un bras de mer de 25 à 30 lieues de large. Mais revenons au territoire de l'Orégon.

Il est habité par 200 Américains, et par des Anglais et des Français du Canada ; il est éloigné d'environ 1,800 lieues de l'embouchure du Rio-Colombia, distance que l'on franchit dans un voyage de quatre mois et demi. Ces peuples vivent sous la domination de la compagnie anglaise de la baie d'Hudson, qui doit garder encore jusqu'en 1863 son privilége sur le fleuve Rio, libre du reste dans sa navigation pour l'Angleterre et les Etats-Unis, d'après le dernier traité qui vient d'être conclu entre ces deux puissances ; traité qui laisse à la première les régions situées au-delà du 49e parallèle, jusqu'au détroit de la *Reine Charlotte* et à celui de Juan de Fuca, avec la grande île de Vancouver, et donne à la seconde puissance les contrées en deçà

Digitized by Google

jusqu'au 42e, c'est-à-dire jusqu'aux limites mexicaines où commence la Californie, dont nous allons maintenant parler.

CALIFORNIE.

Le nom de *Californie* fut donné par des Espagnols, en 1536, à cette partie méridionale de la grande péninsule américaine qui s'étend à l'ouest de l'Amérique septentrionale, depuis le 32e degré de latitude nord jusqu'aux limites de la zone torride. Ce pays comprit ensuite la division entière du continent nord-ouest du Mexique, de la même manière que l'on donna le nom de Floride au territoire opposé vers l'océan Atlantique. Aujourd'hui, la Californie est ordinairement considérée comme renfermant la presqu'île et le pays qui s'étendent sur les côtes de la mer Pacifique, depuis l'extrémité sud de cette péninsule jusqu'à la limite méridionale de l'Orégon, vers le 42e degré.

La Californie se divise en deux parties qui sont, d'abord : la *basse* ou *vieille Californie*, comprenant la *Péninsule* proprement dite, au sud ; ensuite la *haute* ou *nouvelle Californie* ou *Californie continentale*, au nord. La ligne de séparation entre ces deux grandes divisions territoriales court le long du 32e parallèle, depuis l'extrémité septentrionale du golfe de la Californie jusqu'aux montagnes Rocheuses.

Digitized by Google

Le *golfe de Californie*, que nous décrirons tout à l'heure, est un grand bras de l'océan Pacifique, auquel il s'unit sous le 23e degré de latitude, pour de là se développer vers le nord-ouest entre le continent américain à l'est et la Péninsule californienne à l'ouest, et se terminer au 32e degré, où il reçoit les eaux du Rio-Colorado. Ses côtes occidentales sont hautes et ardues, offrant peu d'endroits sûrs de relâche pour les vaisseaux; pas une seule rivière n'entre non plus dans la mer de ce côté. Les rivages orientaux ou du continent sont généralement bas, et la mer dans leur voisinage est peu profonde, ce qui y rend la navigation périlleuse. Les vents dominants sont ceux du sud; néanmoins un courant s'établit hors du golfe, et il est sensible même pour les navires qui passent à une distance considérable de son embouchure.

Le territoire qui appartient à la côte orientale du golfe comprend les deux Etats mexicains de Sonora et Sinaloa, encore très-peu habités, possédant des mines riches et nombreuses, jouissant d'un climat très-sain, et signalés par des cours d'eau propres au développement de la population. Le port de *Guaymas*, dans le Sonora, par 27° 40' latitude, passe pour très-sûr en toutes saisons, et le meilleur de cette côte. *Mazatlan*, rade ouverte, enfoncée dans les terres par 23° 12' lat. N. et 108° 42' long. O. du méridien de Paris, à l'entrée du

Digitized by Google

golfe, a été jusqu'ici peu fréquenté par les bâtiments marchands ou autres ; il n'est ni aussi sûr ni aussi bien placé que celui de Guaymas, lequel est entouré d'ailleurs d'un sol très-fertile. Plus au sud-est se trouve par 21° 32′ 34″ lat. N., 107° 35′ 48″ long. O., *San Blas*, rade foraine, avec sa ville de 800 âmes à une lieue de la mer, et aujourd'hui principal port de la république mexicaine sur la mer Pacifique, et dans un lieu très-malsain, où il règne des fièvres pernicieuses pendant la saison des pluies, outre la présence des moustiques et des maringouins aux piqûres suivies d'éruptions cutanées. Plus loin encore, dans la même direction, viennent *Acapulco*, port situé par 16° 50′ 28″ lat. N., 102° 12′ 41″ long. O., peuplé jadis de 9 à 10,000 âmes, et n'en possédant plus que 2,000 ; et *Tehuantepec*, port commercial, dont l'isthme, par 16° 18′ lat. N., 97° 30′ long. O., est partagé par la Sierra-Madre ou grande Cordillère, et a 50 lieues de large de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique.

Quant au *golfe* lui-même *de Californie*, il est désigné par les premiers navigateurs espagnols sous le nom de *mer de Cortès* ou *mer Rouge*, ou plutôt *mer Vermeille*, à cause de la couleur de ses eaux et de sa ressemblance avec la mer Rouge d'Arabie, ressemblance qui est plus exacte encore avec la mer Adriatique : il a une longueur d'environ 300 lieues ; a plus grande largeur est de 60 lieues à son en-

Digitized by Google

trée ; mais dans toute son étendue la distance d'une côte à l'autre ne varie que de 25 à 40 lieues. A partir du 31e parallèle, la largeur diminue rapidement jusqu'à l'embouchure du Rio-Colorado. Le climat de la Péninsule que ce golfe américain forme avec la mer Pacifique est chaud et sec comme celui d'Arabie. A son extrémité sud une pluie d'été imbibe de temps en temps le sol : près de sa jonction avec le continent, il ne tombe jamais de pluie, excepté en hiver, et dans son milieu on n'aperçoit que bien rarement des nuages. Du reste, il pleut quelquefois dans cette région par le ciel le plus serein ; le savant de Humboldt et le capitaine Beechey ont observé ce phénomène, le premier dans l'intérieur des terres, et le second en pleine mer. Cette sérénité du ciel et cette rareté de l'eau font naturellement croire à l'infertilité du sol ; néanmoins, suivant l'Américain Greenhow, on peut en rendre productives certaines parties, au moyen d'irrigations bien ménagées. Somme toute, l'aspect général du pays est triste, horrible même, selon M. de Mofras : rien de plus nu ni de plus désolé. Presque partout sur cette Péninsule on est frappé de l'absence d'eau et de végétation ; par-ci par-là des mangliers et quelques arbustes épineux. Les orangers et les palmiers sont rares sur les bords de la mer ; il faut s'avancer plusieurs lieues dans l'intérieur pour trouver de la terre végétale. Le ri-

Digitized by Google

vage est formé par du sable et des terrains calcaires imprópres à la culture. La côte offre sans interruption une suite de pics déchirés et sans aucune végétation, et cette chaîne de montagnes qui vient du nord se dirige, dans toute la longueur de la presqu'île, vers le sud pour s'abaisser graduellement en arrivant à son extrémité au cap San-Lucas.

Les marées apparaissent dans tout le golfe, mais leur valeur varie selon la direction des vents et la configuration des côtes ; elles sont de 7 pieds à Mazatlan, dont la rade est ouverte, et de 5 pieds et demi à Guaymas, dont le port est parsemé d'îles. Parmi les vents, on remarque celui qu'on désigne sous le nom d'*inversion de l'alizé*, et qui est ici sud-ouest, tandis que l'alizé est nord-est sur l'Atlantique et dans les mers au nord de l'équateur. Cette inversion ne règne qu'en dedans de la mer Vermeille, et ne se fait point sentir sur la côte de la Californie, baignée par l'océan Pacifique, au delà du 23° lat. N.

Le nom de *mer Vermeille* donné à ce golfe paraît venir, avons-nous dit, de la couleur de ses eaux : cette couleur est surtout communiquée par les rivières qui y débouchent, et dont la principale, le Rio-Colorado, coule sur des terrains ferrugineux. Ce nom peut venir encore de la couleur pourprée que prennent les vagues au lever et au coucher du

Digitized by Google

soleil. Pendant le jour, les eaux sont bleues ou vertes, selon que les nuages interceptent ou modifient les rayons solaires, conjointement avec la nature et la hauteur du fond. On peut, dit M. de Mofras, supposer encore que la coloration de l'eau est produite par des bancs à sa surface, formés par des myriades de petits crustacés rouges armés de tentacules, et semblables à nos crevettes.

Indépendamment d'une innombrable quantité de poissons d'espèces très-variées, on remarque dans le golfe des requins énormes, des baleines, des loups de mer et des veaux marins. Les côtes sont remplies de marais salants peuplés de caïmans, de reptiles et d'insectes. Les plongeurs à perles, qui ont à craindre les requins et les mantayaras, espèce de raie monstre, longue de près de 4 mètres, doivent être doués d'une grande force pour arracher dans l'eau, à une profondeur de 10 à 12 brasses, les huîtres perlières des anfractuosités des rochers où elles se tiennent cachées.

La *basse* ou *vieille Californie*, qui comprend toute la Péninsule, a pour capitale *Loreto*, sur la côte ou partie occidentale du golfe, par 25° 59′ lat. N., 113° 20′ 37″ O. Cette ville, assise vis-à-vis la petite île de Carmen, sur le golfe californien, est maintenant réduite à 200 habitants. Le chef politique habite *La Paz*, port situé par 24° 10′ lat. N., 112° 20′ long. O., où Fernand Cortez débar-

Digitized by Google

qua le 3 mai 1535, et qui est peuplé aujourd'hui de 400 habitants. Ce port est le plus commerçant de la basse Californie, qui ne compte guère que 4,000 habitants, dont le tiers seulement de race blanche. Le gouvernement mexicain n'entretient aucune troupe dans le pays; le commandant général des deux provinces demeure à Monte-Rey, ville de la haute Californie; que l'armée des États-Unis vient tout récemment d'envahir sans éprouver de résistance sérieuse de la part de la population ni des autorités. Avant d'entrer dans de plus grands détails sur ce dernier État, nous allons dire un mot du Rio-Colorado, l'un de ses principaux fleuves.

Le *Rio-Colorado* de l'ouest, ainsi nommé pour le distinguer du Rio-Colorado de l'est, qui débouche au levant dans le golfe du Mexique, golfe que, pour le dire en passant, on pourrait lier à celui de Californie au moyen de ces deux rivières et de l'Arkansas, qui va joindre le Mississipi; le Rio-Colorado de l'ouest, dis-je, naît au versant occidental des montagnes Rocheuses, vers le 41ᵉ degré de latitude septentrionale. Il court du nord au sud et un peu à l'ouest, en s'éloignant de la Sierra-Madre ou grande Cordillère. Son cours est de 300 lieues, longueur égale à celle du golfe de Californie, dans lequel il se jette, et ses bords sont habités par des tribus indiennes. Son lit a peu de pro-

Digitized by Google

fondeur; il est guéable presque partout durant la belle saison. Lors des pluies et après la fonte des neiges, il déborde et inonde le pays plat au milieu duquel il s'avance. Son embouchure, au fond de la mer Vermeille, par 32° lat. N., a près de 2 lieues de large, et est divisée en trois canaux par deux petites îles. La marée monte de 6 à 7 mètres, et occasionne des courants redoutables, dont la rapidité atteint jusqu'à 15 milles à l'heure. Le fond, à l'entrée de la rivière, est extrêmement bas, et il n'y existe qu'une passe fort étroite. Le lit du fleuve est rempli de bancs qui sont à sec à la marée basse. A 8 lieues au-dessus de son embouchure, le Rio-Colorado reçoit le *Rio-Gila*, qui arrive de l'est, après s'être grossi de la rivière de la Asuncion, formée elle-même par la jonction du Rio-Verde et du Rio-Salado. Tous ces courants d'eau ont leur source dans les ramifications de la Sierra-Madre; ils sont peu profonds, et pendant la saison des pluies ils inondent leurs bords, au surplus très-fertiles. Les tribus réunies qui vivent près de ces cours d'eau dépassent 20,000 âmes.

Ainsi que nous l'avons déjà fait connaître, c'est à peu près à l'embouchure du Rio-Colorado qu'existe la séparation entre les deux Californies. La *haute* ou *nouvelle*, qui depuis la presqu'île s'étend vers le nord, sur un espace d'environ 500 milles, le long de la mer Pacifique, et

Digitized by Google

jusqu'aux frontières méridionales de l'Orégon, trouve à ces mêmes frontières, pour limite naturelle, la chaîne des monts Neigeux, et pour limite politique le 42e degré de lat. N. Les confins à l'est sont les montagnes Rocheuses, comme ceux de l'ouest la mer Pacifique. La partie sud de cette contrée ressemble à la basse Californie pour le climat, c'est-à-dire pour la chaleur et la sécheresse, excepté durant la courte saison d'hiver. Plus au nord l'humidité augmente, et vers la baie *San Francisco*, dont le port occupe l'entrée par 37° 48' 30" lat. N., 124° 48' 26" long. O., les pluies sont pour ainsi dire constantes de novembre à avril. Les vallées sont fertiles et arrosées par de nombreux ruisseaux; mais la seule rivière importante est le Rio-Sacramento, qui débouche dans la baie San Francisco.

La population blanche de la haute Californie est d'environ 5,000 habitants, répandus sur un territoire d'environ 2,000 lieues carrées. Les Indiens aborigènes sont en petit nombre.

Politiquement, les deux provinces, haute et basse, forment un seul département de la république mexicaine; mais à cause de l'éloignement du chef-lieu (Monte-Rey) et de la difficulté des communications, le préfet de la basse Californie, établi à La Paz, correspond avec le chef politique de Mazatlan, capitale de l'Etat de Sinaloa sur le continent.

Digitized by Google

Monte Rey, capitale des deux Californies, sur la baie du même nom, n'est guère qu'un village composé de deux rues parallèles et de plusieurs groupes de maisons dispersées dans la plaine ; le tout peuplé d'environ 1,000 habitants, la plupart indiens ou étrangers. Toutes les maisons ont leur façade principale tournée vers le sud-est, afin d'éviter les atteintes du vent de nord-ouest qui souffle pendant la moitié de l'année. Vu de la mer, l'emplacement de Monte-Rey est admirable; il n'y a pas de position, à ce qu'il paraît, plus pittoresque et plus favorable à l'établissement d'une grande ville. Ce port est le centre des affaires commerciales et celui où il arrive le plus de vaisseaux ; mais un de ses inconvénients, c'est de ne pouvoir procurer aux navires l'eau nécessaire pour une traversée ; il donne abondamment les vivres frais, la viande de bœuf et la volaille.

L'agriculture et l'élève des bestiaux forment la principale richesse de la Californie. Les céréales abondent ; les haricots sont très-répandus. Les bœufs sont de haute taille, très-forts et très-agiles ; leur chair est excellente. Les chevaux, communément de la taille des chevaux anglais de course, sont presque tous entiers, remarquables par leur agilité et les longues traites qu'ils peuvent fournir, douze ou quinze heures sans s'arrêter. Quand l'animal est fatigué, on lance le lazo ou nœud coulant

Digitized by Google

à un autre pour le monter, et l'on fait ainsi 40 à 50 lieues en un jour. On prend de même au lazo des taureaux et des ours. Les mules et les ânes sont aussi d'une race excellente. A l'exemple des Arabes, en partie leurs aïeux, les colons espagnols font jeûner un cheval avant de s'en servir pour une course longue et rapide. L'espèce des moutons est fort belle, mais leur laine n'est l'objet d'aucun soin. Les bois de construction abondent en Californie; les plus précieux appartiennent à la famille des conifères. Il y a des pins d'une hauteur prodigieuse, jusqu'à 230 pieds; on en trouve souvent de 100 mètres de haut et de 20 pieds de circonférence.

Les vallées et les bois sont peuplés de cerfs, de daims, de chevreuils, d'ours, d'onces, de castors, d'écureuils, de lapins et d'antilopes. On y remarque aussi des perdrix huppées, des outardes et des oiseaux-mouches; les bords de la mer offrent des alcyons, des goëlands, de superbes vautours et de grands aigles bruns à tête blanche. Le seul reptile dangereux est le serpent à sonnettes, dont la taille est petite et qui fuit l'homme au lieu de l'attaquer. La mer et les ports sont remplis de poissons, de baleines, de marsouins, d'éléphants marins et de bancs de sardines.

La Californie ne possédant aucune espèce d'industrie, l'exportation ne se compose que des pro-

Digitized by Google

duits naturels du pays. Les cuirs de bœuf sont l'article principal. Les cuirs de cheval ont peu de cours. Les peaux de castor se vendent à la livre. Après les cuirs viennent, comme articles de valeur, les suifs de bœuf, de cerf et autres animaux. Les bois de Californie ne sont envoyés qu'aux îles Sandwich.

Parmi les objets importés, les Californiens recherchent les articles français, tels que les indiennes de Mulhouse, les vins de Bordeaux, les eaux-de-vie de Cognac, etc.

Les mœurs des Californiens, et il ne s'agit point ici des tribus indiennes qui errent dans les parties non habitées par les descendants des Européens, sont celles de leurs ancêtres, les colons espagnols; ils ont de plus quelques-unes des habitudes de luxe des Européens, et un penchant pour l'ivrognerie et le jeu. Un Californien porte toujours dans les fontes de sa selle, à côté de ses armes, une bouteille d'eau-de-vie. Ces hommes, de très-belle race, ne vont jamais à pied. Leur premier soin en se levant est de seller un cheval, qui reste attaché à la porte de leur maison, et dont ils se servent même pour des distances moindres de 50 pas. Leur vie s'écoule dans l'oisiveté; jamais ils ne travaillent la terre. Si l'on pénètre dans un rancho, on trouve les hommes couchés, fumant le cigare et buvant l'eau-de-vie, tandis que les femmes, qui

Digitized by Google

par le fait remplacent les hommes dans les travaux ailleurs dévolus à ceux-ci, s'occupent un peu d'agriculture et de jardinage; elles louent quelques Indiens qui les aident à faire de petites semailles. Ces femmes sont en général grandes, fortes, belles, et très-fécondes, ayant jusqu'à douze et quinze enfants ; elles manient les chevaux et le lazo avec autant d'adresse que leurs maris, auxquels encore elles sont supérieures par l'intelligence et les qualités morales.

Les Californiens, cavaliers intrépides qui naissent et meurent pour ainsi dire à cheval, aiment passionnément les courses, et s'y défient par de gros et ruineux paris. Ils jouent aux cartes, aiment les combats de coqs, de taureaux et d'ours. Ils se réunissent lors des fêtes des missions, et dansent chaque fois au moins deux jours et deux nuits, sans autre interruption que pour l'heure des repas. Ils vous engagent souvent à les accompagner à 2 ou 300 lieues, uniquement pour danser quelques jours à une réunion de famille. Ils ont pour la musique un goût tout aussi prononcé, et presque tous possèdent une guitare pour s'accompagner dans leurs airs. Enfin, leur hospitalité est sans limite ; on ne trouve point d'auberge ou d'hôtellerie, et chacun vous accueille et vous héberge sans la moindre rétribution.

Leur premier soin en vous voyant est de vous

Digitized by Google

tendre la main, de vous offrir de l'eau-de-vie, et de vous demander votre nom, votre état et le but de votre voyage; et d'avance, à leur tour, ils répondent à toutes les questions qu'ils supposent que vous leur ferez à ce sujet.

Le costume habituel des hommes est un large pantalon en drap, ouvert à partir du genou et laissant voir un caleçon en toile; plus une chemise en toile blanche, une cravate noire, une ceinture, une veste ronde en indienne, et des bouffantes aux manches; enfin des souliers en peau de daim et un chapeau noir à larges bords, avec un foulard. Les femmes ont une robe en indienne ou en soie, dont la coupe suit de loin les modes françaises, et une écharpe en coton ou en soie, pour se couvrir la tête au besoin. Les bas de soie et les souliers sont réservés pour les grandes fêtes. Lorsqu'elles vont tête nue, elles laissent pendre leurs nattes, ou même tomber leurs cheveux sans les tresser. Leur chapeau, dont la dimension est énorme, ne sert que pour monter à cheval, où elles courent avec des selles d'hommes, en se formant seulement un étrier plus long pour le pied gauche. Si un homme et une femme vont ensemble à cheval, celle-ci est devant et le cavalier derrière.

Les Californiens sont d'un commerce agréable et facile; ils sympathisent particulièrement avec

Digitized by Google

les Français, qui reçoivent surtout des femmes l'accueil le plus prévenant et le plus gracieux. Ce sont elles également qui se mettent le plus en frais d'hospitalité. Mais si l'on entreprend avec des Californiens une course lointaine, il faut comme eux savoir manier, soit le lazo pour changer de monture, soit la hache pour couper le bois, l'aviron pour traverser les lacs et les rivières, et enfin la carabine pour tuer le gibier ou pour défendre sa vie contre les bêtes fauves ou les Indiens errants qui peuvent vous attaquer : sans toutes ces précautions, gardez-vous d'accepter, du moins quant à présent, les excursions californiennes dans l'intérieur, et bornez-vous au littoral.

Sous d'autres rapports plus physiques, il n'est peut-être pas inutile d'ajouter ici que les Indiens de la Californie sont, en quelque sorte, plus basanés que les habitants des pays les plus chauds de l'Amérique du Sud, comme aussi les Mexicains proprement dits sont plus basanés que les Indiens de la Colombie ou du Vénézuela et de la Nouvelle-Grenade. Les peuplades éparses au nord du Rio-Gila sont plus brunes que celles qui avoisinent l'État de Guatemala. Les Mexicains, surtout ceux de la race aztèque, ont plus de barbe que d'autres indigènes de l'Amérique méridionale : aussi presque tous les Indiens des environs de Mexico et ceux de la Californie portent de petites moustaches. A une

Digitized by Google

grande force musculaire les Indiens joignent l'avantage de n'avoir presque jamais de difformités; on ne voit parmi eux aucun bossu, et il èst extrêmement rare d'apercevoir des louches, des boiteux ou des manchots. Tous atteignent généralement un âge très-avancé. Enfin les Indiens, en général, montrent beaucoup d'intelligence; mais les Indiens cultivateurs ont moins d'énergie ou de caractère que les Indiens chasseurs.

Nous quitterons M. de Mofras afin de suivre un autre voyageur, M. Simpson, qui nous conduira vers les côtes nord de l'Amérique septentrionale, où nous aurons à faire plus d'une remarque intéressante pour nos lecteurs.

Digitized by Google

Digitized by Google

THOMAS SIMPSON.

VOYAGE DE DÉCOUVERTES

SUR LA CÔTE SEPTENTRIONALE DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

(1836-1839.)

PRÉLIMINAIRE.

Le voyage dont nous allons rendre compte fut exécuté avec autant de résolution que de persévérance par son auteur, l'Anglais Thomas Simpson. Dans les trois années qu'il y avait consacrées, il atteignit à quatre reprises différentes les rivages de la mer Glaciale arctique, et explora plusieurs parties du littoral qu'aucun Européen n'avait encore parcourues avant lui, notamment celles qui se trouvent entre le cap Turnagain et le détroit du Boothia, à l'est ; entre la rivière Mackensie et la pointe Barrow, à l'ouest, et entre le pays situé

Digitized by Google

entre le grand lac de l'Esclave et la rivière Coppermine ou de la mine de cuivre.

Simpson était revenu de ses explorations polaires à son point de départ, sur les bords de la rivière Rouge. Il y attendit longtemps une réponse à la demande qu'il avait adressée à la compagnie de la baie d'Hudson, pour retourner vers la mer Glaciale; mais, déçu dans son espérance, il repartit pour se diriger vers l'ouest et gagner les sources du Mississipi, d'où il comptait se rendre en Angleterre, lorsqu'en route, obligé, dans une rixe avec les Indiens qui l'accompagnaient, de repousser une attaque dont l'issue avait peut-être pour objet de le dépouiller de ce qu'il possédait, il tua deux de ces sauvages, et à son tour perdit la vie en cette lutte inégale. La Société géographique de Londres, informée des beaux résultats du voyage de Simpson, venait de lui décerner sa grande médaille d'or, quand elle apprit la fin cruelle et prématurée de ce nouvel argonaute de la science, alors à peine âgé de trente et un ans. Son nom mérite d'être inscrit aux annales de la géographie à côté de ceux de Parry, de Franklin et de Ross, dont il fut un si digne émule.

En traduisant la relation originale, que nous devrons abréger considérablement, nous laisserons la parole au narrateur lui-même.

Digitized by Google

RELATION.

Ayant complété en objets et en hommes tout ce qui était nécessaire à l'expédition que j'allais entreprendre avec mon compatriote, M. Dease, je partis du comptoir de la baie d'Hudson pour le fort Chipewyan, situé entre le lac Athabase et la rivière de la Paix, tributaire de celle de l'Esclave. J'arrivai en février 1837 à ce fort, dont la position est par 58° 42′ 38″ lat. N. et 111° 18′ 32″ long. O. de Greenwich. J'y demeurai jusqu'au 1er juin suivant, jour où je m'embarquai sur la rivière de l'Esclave, qui débouche dans le grand lac de ce nom, d'où sort le fleuve Mackensie, tributaire de la mer Glaciale arctique.

Le 25 juin, je me trouvais au confluent de la rivière Liards dans le fleuve Mackensie, et je fis halte à ce lieu où est établi le fort Simpson, par le 61° 51′ 25″ lat. N., 121° 25′ 15″ long. O. Le 6 juillet, j'étais au fort Good Hope, par environ 66° lat. N., et le 10 j'avais devant moi le magnifique aspect de l'océan Glacial arctique.

Sur ces parages déshérités de la nature, nous eûmes bientôt la visite des Eskimaux qui les habitent ou du moins les parcourent. Voici sur ces tribus nomades quelques détails qui, nous le croyons, ne seront pas sans intérêt pour le lecteur. Ces dé-

Digitized by Google

tails sont une sorte de résumé des observations déjà consignées dans les relations de plusieurs autres voyageurs récents, tels que Franklin, Richardson, Ross et Back.

Il est, à ces extrémités de la terre, parmi les glaces de ce pôle nord vers lequel sans cesse la boussole dirige son aiguille, comme pour nous avertir de chercher de ce côté les vrais exemples de la sagesse et du bonheur ; il est un peuple inoffensif et doux, petit de taille, vêtu de peaux de veaux marins, barbouillé d'huile ou de graisse, qui n'a jamais connu le feuillage des arbres, ni respiré le parfum des fleurs, ni foulé le vert gazon ou la mousse légère, mais seulement les glaces qui l'environnent ; qui, dans sa hutte de cristal neigeux, éclairé de sa lampe enfumée, se croit mieux partagé que les plus grands monarques : ce peuple exceptionnel, embryon de l'humanité, est le peuple des Eskimaux.

Il habite les rivages arctiques du continent américain, au nord du 50e degré de latitude, depuis les rives orientales du Labrador et du Groënland jusqu'au fleuve Mackensie, et même jusqu'au détroit de Behring et à la presqu'île d'Alaska. On en retrouve encore quelques peuplades dans les parages voisins du mont Saint-Élie ; en un mot, dans les terres ou îles les plus voisines du pôle arctique, telles que l'île Melville, et celles que le capi-

Digitized by Google

taine Parry a découvertes en 1819 et 1820, au delà du 75e degré nord.

Heureux de sa condition, l'Eskimau ignore totalement ou ne connaît que de nom les usages raffinés et les commodités diverses de la société civilisée. Ses équipages sont de minces traîneaux qui, tirés par des chiens, dans leur course agile, rasent ou n'effleurent qu'à peine la surface de la neige glacée. Ses livres sont la nature, le ciel bleu et les neiges qui le cernent de toutes parts; ses mets les plus exquis sont du poisson cru ou séché à la flamme de la lampe; son unique breuvage est l'eau très-peu limpide que lui donne la neige fondue; ses lois sont la justice traditionnelle écrite dans la conscience, qui est la seule typographie des naturels de ces âpres déserts. S'il est privé de tous nos avantages européens, il n'a pas les habitudes grossières et barbares des tribus indiennes errantes dans les immenses solitudes qui les séparent du monde policé. Ses vertus comme ses défauts lui appartiennent exclusivement : il n'a rien emprunté, tout lui est propre; en un mot, tout en lui et autour de lui est indigène.

A peine sorti des mains de la nature, et n'ayant point encore passé dans celles de la civilisation, ce peuple dans les limbes, et qui habite des lieux si difficiles à notre accès, a été depuis quelque

Digitized by Google

temps et à plusieurs reprises visité par d'intrépides navigateurs, lesquels n'ont pas craint de s'aventurer au milieu des montagnes flottantes de glace qui encombrent et obstruent les mers polaires : les capitaines Parry, John Ross et Back ont successivement exploré ces régions déshéritées, où le soleil n'envoie que de faibles et obliques rayons lorsqu'il parvient à l'horizon, qui est le zénith de l'astre pour le peuple eskimau ; ces régions, enfin, où toute végétation est morte, où rien de vivant, rien de pittoresque ne récrée la vue, si ce n'est l'éternel et blanc reflet de la neige, et quelques aurores boréales. Ces voyageurs avaient noté sur les Eskimaux une foule de choses que nous allons réunir et fondre dans les remarques suivantes.

Les Eskimaux sont très-affectueux pour leurs enfants ; ils ne les frappent jamais, et ne leur parlent jamais durement. Les enfants, de leur côté, sont très-dociles, très-doux, et montrent pour les auteurs de leurs jours le plus vif attachement.

L'état de célibat est inconnu de ce peuple, qui paraît suivre à la lettre le précepte divin : « Croissez et multipliez. » Un Eskimau ne se figure pas comment un homme pourrait se passer d'une compagne, et se dispenser de payer ostensiblement son tribut à la propagation de son espèce. Il y a

Digitized by Google

plus : la polygamie de l'Orient et la polyandrie du Thibet, c'est-à-dire la pluralité des femmes au bénéfice des hommes et la pluralité des hommes aux ordres du beau sexe, paraissent universelles chez les Eskimaux. Un Eskimau a donc plusieurs épouses, et une femme eskimau peut avoir et a souvent plusieurs maris, sans que la paix domestique en soit jamais troublée. Aucun des membres de la peuplade ne devant lui être inutile, et les deux sexes n'étant jamais égaux en nombre, les Eskimaux ont senti la nécessité de ce double usage dans l'intérêt de leur conservation commune. Cependant il est de règle que ceux qui rendent le plus de services à la communauté soient le mieux partagés : aussi les plus habiles chasseurs et les pêcheurs les plus adroits obtiennent-ils constamment, de préférence aux autres hommes, l'avantage de prétendre et de plaire aux femmes qui sont en excédant. Ces êtres privilégiés sont d'ailleurs jugés plus capables de contenter leur troupeau féminin et d'élever leur progéniture; de même, la femme qui, à son tour, est reconnue comme méritant le meilleur lot mâle, soit par l'énergie de son caractère, soit par ses grâces et sa beauté, obtient un second mari du vivant du premier, et tous les deux s'arrangent à merveille de la compagne qui leur accorde alternativement la faveur d'un entretien en tête à tête. Il y a beaucoup de jeunes

Digitized by Google

Eskimaux qui possèdent ainsi une épouse en commun, et qui passent auprès d'elle leurs plus heureux moments.

A quinze ans, et quelquefois à treize, une fille est nubile. On la marie sans prêtre, puisqu'il n'en existe pas chez les Eskimaux; on ne pratique aucune autre cérémonie que celle de la conduire jusqu'à l'entrée de la hutte de neige donnée à l'amant fortuné que les parents lui ont choisi pour époux; elle s'y rend seule, après avoir pris congé de sa famille, et le mystère de l'hymen s'accomplit.

Les répudiations et les échanges de compagnes et même de maris sont des choses parfaitement licites : on se quitte, on se reprend pour se quitter encore, sans querelle ni rancune; on n'a en vue que la satisfaction de ses penchants ou de ses fantaisies, sans attacher la moindre idée fâcheuse à cette infidélité mutuelle dont les pays de civilisation seraient si fort scandalisés. L'époux troque son épouse contre celle d'un voisin, au risque bien souvent peut-être de troquer, comme le dit un proverbe trivial, son cheval borgne contre un aveugle; et le voisin s'accommode parfaitement de l'échange, ou le répète et le continue ailleurs. La jalousie, source d'orages et de malheurs dans nos sociétés modernes, est un sentiment inconnu de l'homme ou de la femme eskimau :

Digitized by Google

ni haine ni vengeance ne couvent dans leurs cœurs; aucune envie, aucune inimitié n'y germe; en un mot, aucune passion mauvaise, en fait d'amour, ne fermente parmi eux. Plus un mari, plus une épouse ont eu de ces relations que nous appelons galantes, et qu'ils regardent comme une distraction innocente, plus ils semblent considérés dans la famille; ils n'ont agi de la sorte que dans l'intérêt général, celui de la propagation de l'espèce dans leurs tribus, qu'ainsi nous regarderions à tort comme oubliées entièrement de la Providence.

Les morts ne sont l'objet d'aucune prière ni d'aucune cérémonie funèbre : les parents du défunt lui accordent seulement quelques larmes de regret, puis ils l'emportent loin de la hutte, et l'exposent en plein vent sur la neige, où quelque ours blanc ne tarde pas à l'enlever et à en faire sa nourriture. Si la tribu a un sorcier ou anjekok, il essaie un de ses charmes sur le corps du défunt, qui, gardant le silence aux questions du savant, est alors, sans plus de façon, abandonné aux bêtes sauvages.

Les Eskimaux ignorent la guerre : ils vivent entre eux dans une fraternité constante, dans une communauté parfaite, en vrais saint-simoniens, ne soutenant de luttes que contre le veau marin et les animaux qu'ils poursuivent dans leurs chasses. Le

Digitized by Google

meurtre, parmi ce peuple inoffensif, est un crime qui lui reste encore à connaître, et que sans doute il ne connaîtra point tant qu'il persistera dans son état de simplicité et de candeur, et ne respirera point le souffle de nos vices.

S'il aime à dérober le bien d'autrui, c'est en riant qu'il commet ses larcins, et c'est sur les étrangers qu'il exerce le mieux et le plus volontiers son adresse en ce genre.

Comme l'Arabe du désert, l'Eskimau change fréquemment de lieu, suivant que le besoin le presse; il emporte avec lui ses ustensiles en os, ses peaux d'animaux, ses harpons et ses flèches, se rebâtit une hutte de neige, et s'y établit tranquillement jusqu'à une autre migration.

Il renouvelle ses provisions pour la pêche et la chasse. La hutte, bâtie de neige glacée et artistement travaillée, s'élève en un moment et comme par enchantement. Ces sortes de migrations s'effectuent avec ordre, et ont toujours plusieurs stations, l'une pour chasser le renard, l'autre pour le bœuf musqué, une autre pour le renne et l'ours blanc, une autre encore pour prendre le veau marin.

Le caractère de la nation est la douceur, la vivacité, la droiture et la bonne humeur. Si l'Eskimau est, comme nous venons de le dire, enclin au vol, c'est moins par vice que par espiéglerie; il

Digitized by Google

rit tout le premier de son action lorsqu'elle est découverte. Au surplus, cette action n'est point regardée comme blâmable par la tribu, si le propriétaire ne s'est pas aperçu ou ne s'est pas plaint de la disparition de son bien. Il y a plus, l'habileté de l'escamoteur est souvent un sujet d'éloge, comme autrefois pour les jeunes Mandrins de Lacédémone.

L'Eskimau danse et chante; mais sa danse n'est guère que celle de l'ours de ces régions polaires, et son chant ne consiste qu'à bien ouvrir la bouche en fermant les yeux, et à crier de toute la force de ses poumons.

L'identité de langage sur la vaste étendue des côtes où se montrent les Eskimaux est un phénomène remarquable. On les divise en Orientaux et en Occidentaux, et, quelque nombreuses que soient les différences de leurs idiomes et même celles des tribus dont cette grande famille se compose, on reconnaît néanmoins la communauté de leur origine. Les Eskimaux d'Orient ont trois dialectes principaux : celui des côtes du Groënland, celui des côtes du Labrador, et celui qui s'étend depuis le nord et l'occident de la baie d'Hudson jusqu'au fleuve Mackensie.

Il est surabondant de déclarer ou confesser que l'Eskimau est très-malpropre; il mange comme un glouton, digère comme une autruche, avale un

Digitized by Google

quartier de veau marin comme nous avalons un goujon, et si le quartier est trop long, il en absorbe une partie et s'endort en conservant le reste à la bouche. Il emploie l'huile de poisson comme aliment et comme lumière; la chair, passée à la flamme de la lampe constamment allumée dans la hutte, ne subit pas d'autre cuisson pour le repas. Il sommeille sur un lit de glace, ayant pour couverture une peau de renne avec le poil en dehors. Il repose ainsi enveloppé de fumée et de graisse pendant les dix mois de l'année que dure l'hiver, et les deux mois d'été sont employés aux migrations et au renouvellement des provisions.

L'Eskimau se fait un traîneau en réunissant un certain nombre de saumons entiers, attachés en cylindre avec des courroies, et assurés par des barres croisées qui sont des jambes de renne ou de bœuf musqué. On polit la surface pour qu'elle glisse plus facilement sur la neige. Quand ce traîneau est hors de service, on mange le poisson qui a glissé; on convertit les peaux en sacs, et on réserve les os pour les chiens, qui, seuls coursiers de l'Eskimau, l'entraînent comme le vent sur les glaces, et le ramènent à la hutte avec une admirable intelligence.

Chaque hutte a une fenêtre de glace qu'on obtient en étendant sur la neige une peau de veau marin au bord de laquelle ont été versés deux

Digitized by Google

pouces de neige fondue à la lampe, et qui est immédiatement gelée et convertie en une masse transparente. Voilà les verreries et les fabriques de glaces ou miroirs de l'Eskimau, qui, du reste, ne s'inquiète guère de savoir si les glaces de Saint-Gobain, en France, sont plus belles que les siennes.

Je terminerai par un trait qui n'est pas à l'avantage de l'Eskimau : il néglige les vieillards ; il en est même qu'il laisse mourir de faim. Ce peuple, d'ailleurs si doux, est donc privé d'un sentiment qui est à la fois chez nous une vertu et un calcul, et qui avait fait dire à un sage d'Athènes : « Respectez la vieillesse, afin que, si vous l'atteignez, on vous respecte à votre tour. »

Quant à la population des tribus qui portent le titre d'Eskimaux, il serait difficile de l'évaluer exactement. Le capitaine sir John Ross, dans l'appendice à son voyage publié en 1835, se borne à donner, pour la partie du Groënland proprement dit, un chiffre de 5,679 habitants, dont 2,664 du sexe masculin, et 3,015 du sexe féminin.

Les régions qui s'étendent du détroit de Boothia au fleuve Mackensie n'ont pas encore été suffisamment visitées et observées pour qu'il soit permis d'offrir même une donnée sur le nombre des Eskimaux qui les parcourent, comme les Bédouins sillonnent les déserts d'Arabie. Revenons maintenant au récit du voyage.

Digitized by Google

De l'embouchure du fleuve Mackensie je me dirigeai vers l'ouest, le long du littoral de l'océan Arctique. De temps en temps je rencontrai des Eskimaux inoffensifs, mais assez importuns, qui nous dérobèrent plus d'une bagatelle. Pour me débarrasser de leurs obsessions continuelles, je dus les menacer de faire feu sur eux : cette menace les fit reculer à une certaine distance. Nous avions été tourmentés par les mousquites (*musquitoes*), et nous en fûmes délivrés dès ce moment. Nous fîmes halte à un endroit qui reçut le nom de *Pointe Démarcation*, par 69° 40′ 31″ lat. N. Nous reprîmes la mer pendant quelques jours, jusqu'à un endroit où la glace nous empêcha de continuer notre navigation ; alors nous regagnâmes la terre. En ce lieu nous vîmes un nombre prodigieux de baleines. Nous étions par 70° 9′ 49″ lat. N. et 147° 30′ long. O. ; nous avions du sud-ouest au sud-est la vue des montagnes Franklin, et au nord-ouest était la *baie de Gwydyr*, protégée par des bancs de sable et des récifs. Nous atteignîmes ensuite la pointe *Beechey*, puis la pointe *Berens* ; puis l'embouchure d'une rivière à laquelle nous donnâmes le nom de *rivière Colville*, en souvenir d'un des directeurs de la compagnie de la baie d'Hudson.

Continuant à nous diriger vers l'ouest, nous arrivâmes à la pointe *Barrow*, puis à l'embouchure de la rivière *Garry;* nous avions dans notre voisi-

Digitized by Google

nage l'île *Flaxman*. Nous allâmes faire halte au cap *Halkett*, situé par 70° 47′ 45″ lat. N. et 151° 55′ 30″ long. O. Ce cap domine une baie spacieuse, que je nommai *Harrisson-Bay*, baie de Harrisson. Ici nous vîmes un grand nombre de rennes courant le long de la côte, et nous en tuâmes plusieurs pour notre subsistance. Plus au nord-ouest nous passâmes la *Pointe-Pitt*, par 70° 53′ lat. N., 152° 54′ long. O.; plus à l'ouest encore nous trouvâmes un cap élevé, auquel je donnai le nom de *cap George Simpson*, en mémoire du gouverneur de la baie d'Hudson. Ici nous aperçûmes des huttes de glace que des Eskimaux avaient quittées depuis peu de temps. Nous étions entourés d'un épais brouillard, et il faisait un froid glacial. Nous allâmes camper un peu plus loin par 71° 1′ 44″ lat. N., 154° 22′ 53″ long. O. La rigueur extrême de la température et les immenses bancs de glace qui s'offraient devant nous, nous obligèrent encore une fois à renoncer à nos bateaux, et nous dûmes reprendre la route à pied jusqu'à la pointe Barrow, où nous retrouvâmes des Eskimaux qui nous furent d'une grande utilité.

Le 6 août, nous reprîmes le chemin de l'embouchure du fleuve Mackensie, que nous retrouvâmes après dix jours de marche. Bientôt nous remontâmes ce fleuve à la touée, et, après vingt jours de halage, nous étions campés au vieux fort de *Good-*

Digitized by Google

hope. Le 3 septembre, nous traversâmes le confluent de la rivière du lac de l'Ours, et nous allâmes nous reposer au fort *Norman*, situé par 64° 54′ 48″ lat. N. Le 13 nous étions campés à 8 milles du grand lac de l'Ours, et le 25 enfin, nous étions rentrés à notre établissement naissant, auquel nous avions donné le nom de fort *Confidence*.

C'est là que nous passâmes l'hiver de 1837 à 1838. Nous envoyâmes des messagers indiens au fort de *Chipewgan*, d'où nous étions d'abord partis, et nous en reçûmes bientôt de nouvelles provisions, indépendamment de la visite des Indiens du voisinage. Ce fort est situé par 67° 7′ 1″ lat. N., 116° 21′ 15″ long. O.

Une rivière s'offrait dans le voisinage : je résolus de l'explorer, et je lui donnai le nom de *rivière Dease*; j'en trouvai ensuite une autre que j'appelai *Kendall*; et là, sur les indications des naturels, je résolus de gagner le fleuve de la Mine de cuivre ou *Coppermine river*, et je descendis ce grand cours d'eau jusqu'à son embouchure dans l'océan Arctique, située par 68° 48′ 27″ lat. N., 115° 31′ 15″ long. O. Nous y étions au 1er juillet, et les bords du fleuve étaient couverts d'une profusion de verdure et de fleurs. Je visitai plusieurs îles de la baie, ensuite je revins sur mes pas.

Après avoir pris quelques jours de repos dans notre campement, je résolus de descendre une se-

Digitized by Google

conde fois la rivière de Coppermine, et, parvenu à son embouchure, je me dirigeai vers l'est, pour tenter de nouvelles explorations. Je foulai bientôt des lieux entièrement ignorés des Européens: j'eus à marquer le *cap Alexandre,* par 68° 56′ lat. N., 106° 40′ long. O. Je vis là très-peu d'indigènes, mais un grand nombre de rennes et autres animaux sauvages. Nous eûmes bientôt la visite de plusieurs tribus d'Eskimaux. Après quelques autres découvertes, je repris le chemin du fort Confidence, et j'y étais de retour le 20 octobre 1838, harrassé de fatigue et affaibli par les privations de tout genre.

Le 15 juin 1839, je redescendis la rivière Coppermine, pour tenter une dernière exploration sur les bords de la mer Glaciale. J'arrivai bientôt au cap *Turnagain,* où j'aperçus des traces de rennes et des huttes de glace abandonnées. J'allai de ce point fouler un sol entièrement vierge de pas humains. Je découvris bientôt plusieurs groupes d'îles, puis une rivière qui débouchait dans la mer Glaciale par 68° 2′ lat. N., 104° 15′ long. O. Je lui donnai le nom de rivière *Ellice.* Un peu plus à l'est, je rencontrai un ours blanc près d'une pointe de rocher, et à cause de cette circonstance je donnai à ce lieu le nom de *pointe de l'Ours blanc* (White bear point).

Continuant l'exploration le long de la côte, je trouvai une baie que je nommai *Mac-Loughlin-Bay,*

Digitized by Google

par 67° 43′ lat. N., 99° 15′ long. O. Deux jours après, en avançant toujours vers le nord-est, j'arrivai à l'embouchure de la grande rivière du Poisson de Back (*Great fish river*) : ce cours d'eau est très-poissonneux. Enfin j'atteignis le détroit et la terre de *Boothia*, par 68° 41′ 16″ lat. N., 98° 22′ long. O. C'était là que s'étaient arrêtées les découvertes de sir John Ross, et je n'avais plus dès lors besoin de m'aventurer davantage, puisque je venais de remplir le blanc ou combler la lacune qui, sur les cartes, existait de ce point au cap Turnagain. Je revins donc au fort Confidence, et de ce point je regagnai le port supérieur du fleuve Mackensie, pour atteindre ensuite le fort Chipewyan et enfin le comptoir de la baie d'Hudson.

Digitized by Google

BACK.

VOYAGES AUX RÉGIONS ARCTIQUES.

(1834-1837. — PUBLIÉ EN 1838.)

PRÉLIMINAIRE.

Le capitaine Back avait été chargé par le gouvernement britannique d'aller à la recherche du capitaine Ross, qui était retenu, depuis près de quatre années, captif avec son bâtiment au milieu des glaces polaires arctiques. L'expédition partit d'Angleterre en 1833, et se rendit au Canada, d'où elle gagna la grande rivière du Poisson pour en suivre le cours jusqu'à son embouchure. Ce premier voyage dura deux ans et sept mois, laps de temps pendant lequel le capitaine Ross était parvenu à se dégager et à regagner la pleine mer. Back, revenu à son tour de cette longue et laborieuse exploration

Digitized by Google

qui eût de nombreux et utiles résultats pour la science géographique, entreprit un second voyage de découvertes sur les rivages arctiques, et il l'accomplit également dans un espace de deux années, c'est-à-dire de 1836 à 1837, et il publia son travail en 1838. Nous allons présenter une analyse sommaire de ses deux expéditions.

RELATION.

PREMIER VOYAGE.

Le 1er juillet 1833, le capitaine Back avait gagné les bords de la rivière Saskashawan ; le 5, il atteignit le lac de l'île aux Pins, et le 1er août il était sur les bords de la grande *rivière du Poisson*, autrement nommée *Thlew-ee-Choh*, et qui, dans son cours nord-est, va joindre l'océan Arctique par environ 67° lat. N. et 97° long. O. de Greenwich. Elle coule dans un lit bas et marécageux et se lie avec un pertuis que sépare de la mer un étroit chenal dont les Eskimaux habitent les bords. Au bout d'un mois de navigation périlleuse et de privations diverses, Back arrivait à l'embouchure de cette grande rivière.

Là, il apprit des Eskimaux le départ du capitaine Ross ; et dans l'impossibilité de se diriger vers la pointe Turnagain, à travers un terrain où

Digitized by Google

l'on enfonçait jusqu'à mi-jambe, le capitaine Back, dénué d'ailleurs de tout combustible et d'eau potable, dut songer à remonter le fleuve qu'il venait de descendre. Le point de la côte où il se trouvait, et dont il prit possession au nom de la reine Victoria, était par 68° 13′ 57″ lat. N., 94° 58′ 1″ long. O. (97° 18′ 25″ de Paris), c'est-à-dire à quelques milles seulement plus au sud que la pointe Turnagain.

Le 21 août, l'expédition remonta donc la rivière du Poisson; le 1er septembre, elle passait devant le lac Pelly; le 8, elle laissait derrière elle un cours d'eau appelé le Baillie; le 15, elle atteignait le rapide dit du Bœuf musqué et le premier portage du Thlew-ee-Choh; enfin, le 27, elle était rentrée au fort Reliance, près du grand lac de l'Esclave, pour y passer l'hiver.

Le 23 du mois de mai suivant, le capitaine Back reçut du poste de Chipewyan, établi sur la rivière de la Paix, plusieurs articles d'approvisionnement, et le 27 il repartait, avec une suite d'Iroquois et de Canadiens, pour Montréal, où il était de retour le 6 août 1835, après avoir parcouru une distance de 7,500 milles, dont 1,200 de découvertes. Le 17, il était à New-York, et s'y embarquait pour Liverpool, port d'Angleterre, où il touchait le 8 septembre, après une absence, avons-nous dit, d'environ deux ans et sept mois.

Digitized by Google

DEUXIÈME VOYAGE.

Le 14 juin 1836, le capitaine Back quitta le port de Chatham, à bord du vaisseau *la Terreur* (the Terror). Le 4 juillet suivant, il était à 537 milles du cap Farewell, par 59° 59′ lat. N. et 25° 25′ long. O. Le 6, il se trouvait par 61° lat. N. Le 23, il perdait de vue le cap Farewell, dont il s'était rapproché, et du 25 au 28 il voguait à travers le détroit de Davis. Le 29, il rencontrait des montagnes de glace, dont quelques-unes avaient plus de 300 pieds d'élévation. Bientôt on aperçut le cap Chudleigh et les îles Button, puis l'île de la Résolution, située entre 61 et 62° de lat. N., par 65° long. O., quand soudain un delta de glace parut en face du bâtiment, et comme pour le défier de passer outre. On dut faire un détour, et l'on se dirigea vers les îles sauvages inférieures (*Lower savage Islands*) qu'on laissa à l'est. Dans ces parages on eut quelques relations avec les tribus d'Eskimaux, et il y eut entre elles et l'équipage un petit commerce d'échange.

Le 5 août, on dépassa les îles sauvages supérieures (*Upper savage Islands*), sises par 62° 20′ lat. N., 70° long. O., au sud de North-Bay, et où Baffin avait, suivant Back, pénétré en 1665, date qui peut être sujette à contestation, ou du

Digitized by Google

moins aurait besoin d'être vérifiée. Là, on eut de nouveaux rapports avec les Eskimaux, dont une jeune femme, ayant aperçu le front d'un des officiers anglais entièrement chauve, lui offrit de ses cheveux à elle pour un anneau de rideau. La température était de 35° Fareinheit.

Continuant de longer la côte orientale du détroit, *la Terreur* se trouva le 10 août au sud de Brocken, pointe de Baffin située par 64° lat. N., 75° long. O. Le 16, on vit encore des Eskimaux. On avait au sud l'île Salisbury, et au sud-ouest l'île Mille (*Mill Island*). Depuis ce jour le vaisseau fut constamment environné ou pressé par des masses flottantes de glace. Le 20, on était par 65° lat., 80° long. O. Le 23, on eut au nord la vue de l'île de Baffin, et on était par 65° 42' lat., 82° 41' long. O., toujours au milieu d'énormes masses flottantes. Le 25, on essaya de porter vers l'île de Southampton au sud-ouest, en redescendant jusque près de 65° lat., pour reprendre une direction nord-ouest. Il y eut tour à tour de la pluie et de la neige.

Dans les premiers jours de septembre, le bâtiment fut cerné par les glaces. Il se trouvait par 65° lat., 82° 51' long. O., à environ 50 milles de la baie du Duc d'York, dans le détroit glacé (*Frozen strait*). Le thermomètre Fareinheit était à 23° au-dessous de zéro; il n'y eut plus alors que

Digitized by Google

des déplacements laborieux du vaisseau. On commença à voir des ours polaires vers le cap Comfort; on en tua un de 6 pieds 11 pouces anglais de longueur du museau à la queue, et qui s'était avancé hardiment jusqu'à 50 pas du vaisseau, sur lequel au 14 septembre on était entièrement cerné par les glaces dans le canal de Fox (*Fox's channel*). Il fallut se frayer à coups de hache et avec la scie une route à travers ces énormes amas qui menaçaient à chaque instant de broyer entre eux le bâtiment.

En octobre, les officiers se construisirent des maisons sous la neige et firent des excursions dans les terres. Le capitaine Back imagina des amusements pour tromper la lenteur des jours et abréger la longueur des nuits. Il y eut des chants religieux et des lectures. On chanta même des chansons françaises (*Sang french songs*); on établit des mascarades et on joua la comédie. On s'exerçait à faire babiller l'écho d'un rocher; écho tellement clair et distinct, que l'infortuné vogageur égaré au milieu de ces affreuses solitudes pourrait entendre au loin sa propre voix et se figurer qu'il n'est pas seul. On s'aventurait sur les traces des ours blancs, des loups et des renards, et l'on parvenait quelquefois à en saisir ou à en tuer lorsque ces animaux venaient rôder dans le voisinage.

Mais ce qui incommoda le plus l'équipage du-

Digitized by Google

rant sa captivité glaciale, fut l'extrême humidité qui régna quelque temps dans les cabines, par suite de dérangement dans les tuyaux des poëles et des machines à vapeur. On fut aussi très-inquiété par des crevettes (*shrimps*), qui faisaient de prompts et grands dégâts dans les vivres des matelots.

Quelques incidents venaient rompre la monotone uniformité des occupations journalières. Un jour, par exemple, un matelot tomba dans une crevasse de neige glacée et allait disparaître sous les montagnes de glace qui entouraient le vaisseau : secouru à temps, il reparut hors de l'eau, où il avait, rapporta-t-il, ressenti une douce chaleur, qui provenait sans doute de la différence (15°) entre l'eau et l'atmosphère. A peine ramené sur la glace, il voulut s'y asseoir et s'y étendre ; mais il y eût aussitôt gelé et serait mort. On le força à courir, et lorsqu'on l'eut épuisé de fatigue et accablé par la raideur de ses vêtements gelés, on le conduisit dans le vaisseau pour l'y envelopper de couvertures de laine, qui, lui procurant une copieuse transpiration, le rétablirent bientôt de manière à ne plus être qu'un sujet de plaisanteries pour ses camarades. Le 1er janvier 1837, un contre-maître mourut ; l'équipage lui rendit les derniers devoirs et l'ensevelit dans un tombeau de neige et de glace. On eut plus tard à ren-

Digitized by Google

dre les mêmes devoirs au canonnier du bâtiment. On disait chaque dimanche le service divin d'après le rit anglican. On célébra le 11 février la fête de saint Valentin, jour où en Angleterre, suivant la croyance populaire, chaque oiseau se choisit une compagne pour le reste de l'an ; jour encore où le premier homme qui voit une jeune fille doit être son bon ami ou son Valentin jusqu'à l'année suivante. Le 22 du même mois, le bâtiment se retrouva dans une position presque désespérée après le craquement et le déplacement des masses glacées qui l'étreignaient de toutes parts. Le 15 mars, il fut soulevé par elles et presque renversé : cependant elles le ramenaient insensiblement vers le sud-ouest. Le 12 mai, il se trouvait au sud-ouest de l'île Nottingham, par 63° 11′ lat. N., 78° 56′ long. O., et le 18 juillet, au nord des îles Charles, par 62° 40′ lat. N., 75° long. O., dans le détroit d'Hudson. Il était resté enfermé par les glaces pendant six mois ; il se trouvait fort délabré, ayant plusieurs voies d'eau ; il fallut le réparer sur les côtes de Labrador. Enfin, il revint à Chatham en octobre 1837, la poupe et le corps fracturés. Jamais bâtiment n'avait éprouvé de si nombreuses et si terribles avaries dans sa navigation de dix-sept mois.

Le résultat de cette nouvelle expédition du capitaine Back a été presque nul pour la science ; la

Digitized by Google

relation qu'il nous a donnée est généralement aride et d'une lecture peu amusante; mais elle aura toujours de l'intérêt pour les marins qui visiteront les mêmes parages.

Si maintenant nous embrassons l'ensemble des pays visités par le capitaine Back, et si nous recherchons les espèces d'animaux et de végétaux qui s'y trouvent, nous voyons que la ligne des bois s'arrête vers le 60e degré de latitude. L'arbre qui se montre le plus au nord-est est l'épinette blanche et le bouleau à feuilles. La lisière septentrionale de ces bois forme la limite des régions habitées par l'ours noir, le renard commun, la marte, le pekan, le lynx, le castor, la marmotte ordinaire, le lièvre, la perdrix et le pivert. Les terres stériles, dans le nord des bois, ont pour hôtes l'ours brun, le renard arctique, la marmotte de Parry, le lièvre polaire et le bœuf musqué. Les rennes vivent jusqu'au bord de l'océan Glacial; l'ours polaire pénètre rarement dans l'intérieur. Les prairies, c'est-à-dire les plaines sans bois qui s'étendent des monts Rocheux par 55° lat. N. jusqu'au Mississipi, ont pour hôtes principaux le bison et le loup.

Disons quelques mots des principaux animaux particuliers aux régions polaires, et dont il a été question dans les voyages qui précèdent.

L'ours noir d'Amérique est le seul dont la fourrure ait quelque valeur; il se nourrit de fruits et

Digitized by Google

d'autres végétaux ; il n'attaque l'homme que pour se défendre, et il évite le combat toutes les fois qu'il le peut. Il grimpe sur les arbres et gravit les abîmes avec une rare dextérité. Son extrême prudence fait qu'au moindre bruit il se lève sur ses pattes de derrière pour mieux voir, et c'est souvent ce qui le trahit aux regards du chasseur. Toutefois on le prend plus encore dans son antre en hiver, et, comme à cette époque il est plus gras et que sa fourrure est de première qualité, c'est une bonne capture pour les Indiens, qui sont devenus, par une longue pratique, extrêmement habiles à découvrir sa tanière d'après des indications qui échapperaient à des yeux moins expérimentés. Mais avant que les chasseurs indigènes écorchent et dépècent cet animal dont ils apprécient les diverses qualités, notamment la force et la sagacité, ils ne manquent pas de lui demander pardon d'en agir ainsi envers lui. La graisse de l'ours ressemble au lard du cochon, et bien que son odeur flatte peu le goût, les Indiens la regardent comme un mets délicat.

L'hermine est un petit animal très-vif qui se nourrit de souris à pattes blanches et d'autres animaux rongeurs ; il se glisse quelquefois dans la demeure de l'homme pour y saisir sa proie. Sa peau est très-estimée.

La marte commune, qui habite les lieux boisés, se nourrit de lièvres, de souris et d'oiseaux ; sa

Digitized by Google

peau est fort belle et très-estimée. Le pekan ou pêcheur a beaucoup de ressemblance avec la marte, mais sa fourrure est moins recherchée.

Le loup américain a une fourrure plus belle que celle du loup d'Europe; elle est d'un gris blanc sous les hautes latitudes.

Le renard de ces mêmes latitudes est vif, élégant et gracieux; son espèce est nombreuse sur les îles et les bords de l'océan Arctique. Il peut s'éloigner sur la glace à une grande distance de terre, et y vit de poisson. Sa livrée passe du gris au blanc dans l'hiver.

Le wolverène habite sous les plus hautes latitudes; on le trouve jusque par le 75e degré. Il est très-fort et très-rusé; il est détesté par les trapeurs de marte, parce qu'il bouleverse leurs piéges et détruit ainsi leurs travaux de plusieurs jours.

Le vison ou mink, surnommé la belette amphibie, vit de petits poissons et de moules d'eau douce; il nage et plonge parfaitement bien. Sa fourrure, analogue à celle du foutereau, est plus foncée et a le poil plus court. On apprivoise facilement le vison, et il se montre attaché à ceux qui prennent soin de lui.

Le castor américain est estimé non-seulement pour son poil, mais encore pour sa chair; on le trouve à de hautes latitudes, sur les bords du fleuve Mackensie. On pourrait l'appeler l'ingénieur civil

Digitized by Google

des quadrupèdes; il construit une digue et se creuse un terrier avec une adresse merveilleuse.

Le renne se plaît dans les hautes latitudes; il se nourrit d'herbes, de lichens et de mousses; il est d'une grande agilité, et sa chair est assez estimée.

La mouffette a une queue pleine, épaisse et ornée de longs poils noirs, ce qui lui donne une apparence assez avenante; mais la liqueur qu'elle décharge sur ceux qui la poursuivent est si puante que peu de chasseurs osent l'aborder. Cet animal passe l'hiver sous la neige; il marche lentement; les chiens l'attaquent avec acharnement, et quand ils sont au moment de le saisir il leur lance une fusée de liqueur dont l'odeur infecte les met en déroute et les oblige à la retraite.

Enfin le poisson blanc de la mer Arctique est très-recherché comme nourriture ; on ne s'en lasse jamais, et même lorsqu'il est maigre on le préfère encore aux autres poissons de ces contrées glaciales. Il offre de l'analogie avec le saumon, sous le rapport de sa chair, qui est très-succulente; il donne aussi une soupe blanche délicieuse, et on le recherche surtout comme friture.

Digitized by Google

PRINCE WIED-NEUWIED.

VOYAGE AUX ÉTATS-UNIS,

OU

DANS L'INTÉRIEUR DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

(1832-1833-1834. — PUBLIÉ EN 1840.)

PRÉLIMINAIRE.

Le voyage du prince Maximilien Wied-Neuwied se trouvant circonscrit dans le territoire des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, on nous saura gré, sans doute, de n'en commencer l'analyse qu'après une courte esquisse géographique de cette vaste contrée. Nous bornerons notre exposé à quelques généralités sommaires; elles suffiront à nos lecteurs, nous le croyons, pour qu'ils aient une idée des localités, notre objet d'ailleurs ne pouvant être de leur offrir ici des développements qui seraient plutôt du ressort des traités spéciaux.

Digitized by Google

Les Etats-Unis d'Amérique, situés entre les 25° — 49° lat. N. et 69° — 127° long. O., occupent toute la largeur du massif septentrional du nouveau continent, depuis leurs côtes orientales qui se déroulent sur l'Atlantique dans un espace de 650 lieues du sud au nord, jusqu'à l'océan Pacifique, où s'étendent leurs côtes occidentales sur environ 175 lieues.

Ils sont bornés au nord par l'Amérique anglaise, ayant pour limites naturelles, de l'est à l'ouest, le cours du fleuve Saint-Laurent, les lacs du Canada, la rivière et le lac de la Pluie, le lac des Bois, puis le 49e parallèle, qui, franchissant les monts Rocheux et les confins septentrionaux du territoire de l'Orégon, va joindre le Grand Océan. La frontière méridionale est établie soit par le golfe du Mexique, soit par les limites septentrionales encore en litige du territoire de la république mexicaine.

Nous venons de faire connaître l'étendue des côtes des Etats-Unis sur l'Atlantique et sur l'océan Pacifique; la moyenne distance d'une mer à l'autre, dans ces mêmes Etats, est de 930 lieues. La superficie entière du territoire de l'Union, presque égale à celle de l'Europe, est de 316,000 lieues carrées, et elle est occupée par une population qui, au dernier recensement officiel publié en 1840, s'élevait à plus de 17 millions d'habitants, dont 14 millions de blancs, 400,000 de gens de couleur,

Digitized by Google

et 2,500,000 esclaves. Voici la distribution de cette population dans les divers Etats, territoires et districts.

Etats, territoires et districts.	Capitales ou chef-lieux.	Habitants.
Maine.	Portland.	501,793.
New-Hampshire.	Concord.	284,574.
Massachusetts.	Boston.	737,699.
Rhode-Island.	Providence.	108,830.
Connecticut.	New-Haven.	309,978.
Vermont.	Montpellier.	291,948.
New-York.	New-York.	2,428,921.
New-Jersey.	Trenton.	373,306.
Pensylvania.	Philadelphie.	1,724,033.
Delaware.	Dover.	78,085.
Maryland.	Anapolis ou Baltimore.	469,232.
Virginia.	Richmond.	1,239,797.
North-Carolina.	Raleigh.	753,419.
South-Carolina.	Charleston.	594,398.
Georgia.	Milledgeville.	691,392.
Alabama.	Cahawba.	590,756.
Mississipi.	Natchez.	375,651.
Louisiana.	Nouvelle-Orléans.	352,411.
Tenessee.	Murfreesboroug.	829,210.
Kentucky.	Francfort.	779,828.
Ohio.	Columbus.	1,519,467.
Indiana.	Indianopolis.	685,866.
Illinois.	Vandalia.	476,183.
Missouri.	Jefferson.	383,702.
Arkansas.	Arkopolis.	97,574.
Michigan.	Détroit.	212,267.
Florida-Territory.	Pensacola.	54,477.
Wisconsin.	. . . . . .	30,945.
Jowa.	. . . . . .	43,112.
District de Colombia.	Washington (siége du gouv. et du congrès).	43,712.
Marins des forces navales.		6,100.
	Total.	17,068,666.

Si à ce chiffre nous ajoutons la population, 1° du territoire de l'Orégon, aujourd'hui 1847, définitivement annexé à l'Union, et 2° de la ci-devant petite république du Texas, qui s'est d'elle-même réunie en 1846 aux Etats-Unis, nous pensons que ces Etats renferment dans leur ensemble plus de 18 millions d'habitants.

Les deux grands traits du territoire de l'Union sont la majestueuse longueur des fleuves et le peu d'élévation des montagnes en général; d'où résulte une surface presque unie qui présente des plaines avec des prairies ou savanes d'une étendue immense, surtout dans les contrées où coulent le Missouri et le Mississipi. Ce qu'on appelle prairies sont des solitudes à peu près nues ou çà et là sans bois, et les mêmes plaines se nomment savanes quand elles ressemblent presque à des déserts. Les endroits défrichés sont moins considérables à l'ouest qu'à l'est des montagnes dites Alleghany, mais les forêts y ont de larges plaines riches d'herbes et d'arbrisseaux.

La chaîne des monts Alleghany, qui se détache plus ou moins perceptiblement des monts Rocheux, pour se diriger de l'ouest à l'est et du nord au sud, est plus remarquable par sa longueur et sa largeur que par sa hauteur : cette hauteur moyenne est de 700 à 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Du côté de l'Océan, le sol s'élève par une

Digitized by Google

pente irrégulière, quoique très-sensible, pendant un espace de 200 à 300 milles. Du côté du Missisipi, la distance est égale, mais la pente est plus douce et plus agréable encore. Cette pente douce favorise beaucoup la navigation dans les Etats-Unis, outre que les lits des rivières sont généralement plus bas que le sol voisin de leurs rivages, et les sinuosités de leur cours affaiblissent la rapidité du courant. Cette remarque sur la rapidité des cours d'eau est surtout applicable aux parties orientales et méridionales du territoire de l'Union ; elle l'est moins dans les parties nord et ouest.

La chaîne des monts Alleghany, ainsi nommée par les Indiens du Nord, tandis que les Indiens du Sud l'appellent Apalaches, longe l'océan Atlantique et sépare le bassin de l'Ohio, affluent du Mississipi, de celui de la Susquehannah, qui se rend directement à l'Atlantique; elle prend une direction sud-ouest entre le Ténessée et les deux Carolines, puis tourne au sud pour finir en collines légèrement ondulées vers la Floride, qui touche aux rivages du golfe du Mexique. Elle offre plusieurs chaînes transversales, dont la plus remarquable est celle des montagnes Bleues, qui se détache de l'Alleghany aux confins de la Caroline du Nord et de la Virginie, traverse ce dernier Etat et ceux de Maryland, de Pensylvanie et de New-York, dans une direction nord-est, en donnant successivement

Digitized by Google

passage à la James, à la Potomae, à la Susquehannah, à la Delaware et à l'Hudson, puis se réunit au rameau principal vers le lac Champlain. La zone oblique de ces montagnes Bleues et des Alleghany offre environ 300 lieues de longueur sur 50 de largeur extrême.

Les fleuves ou rivières des Etats-Unis ont trois grands bassins, l'Atlantique propre, le golfe du Mexique et la mer Pacifique. Le principal fleuve de l'Union qui débouche dans l'Atlantique est le Saint-Laurent, formé par les lacs du Canada; le principal fleuve qui joint le golfe du Mexique est le Mississipi, roi des fleuves de l'Amérique du Nord, lequel, avec le Missouri, son plus grand affluent, a un cours d'environ 1,200 lieues; et le principal fleuve de l'Union qui va se jeter dans la mer Pacifique est le Columbia, que nous avons décrit en traitant de l'Orégon.

Les principaux lacs des Etats-Unis sont ceux du Canada, qui leur servent en partie de frontière septentrionale, entre autres le lac Michigan, long de 100 lieues et large de 25 à 30; viennent ensuite le lac Champlain, long de 60 lieues, large de 7, sur la limite des Etats de New-York et de Vermont, et le lac Pontchartrain, dans la Louisiane.

Sous le rapport des productions, un pays dont le sol et le climat sont si variés en offre aussi de très-diverses. Le maïs réussit le mieux dans les

Digitized by Google

Etats du centre et de l'ouest, où croît également l'érable, d'ailleurs commun à tous les Etats de l'Union, ainsi que le froment; la culture du tabac distingue la Virginie, la Caroline du Sud et la Géorgie. Le fer, le charbon de terre, le sel, objets de première nécessité, se trouvent partout en abondance aux Etats-Unis.

Parmi les animaux propres aux Etats-Unis, on cite le cerf, qui erre en troupes nombreuses dans les savanes du Missouri et du Mississipi; l'ours noir, qui parcourt toutes les provinces; le catamount ou chat des montagnes, très-craint dans le nord; le castor avec ses belles fourrures; le renard gris, l'ourson ou porc-épic, et une grande variété d'oiseaux.

Les habitants de l'Union se ressentent de la diversité de leur origine. Les Etats du nord-est sont peuplés de familles hollandaises, allemandes et suisses; les Français sont nombreux vers le Canada et la Louisiane; mais dans l'ensemble, la génération britannique domine. Les indigènes ou Indiens sont retirés dans le voisinage des forêts ou dans les lieux nord-ouest non encore civilisés. La masse de la population sait lire, écrire et compter; elle est ou agricole ou industrielle et marchande; il y a peu d'hommes qui cultivent exclusivement les lettres, les sciences et les arts. Les préjugés de la naissance et du rang n'existent pas en Amérique,

Digitized by Google

où la constitution défend de créer des nobles; les hommes changent de profession aussi souvent que leur intérêt le leur conseille, et aucune occupation honnête ne leur répugne; nulle part on ne trouve autant d'esprit public dans le corps du peuple.

Le gouvernement des Etats-Unis se compose d'Etats, de territoires et de districts. Chaque Etat a son gouvernement propre, composé d'un sénat, d'une chambre des représentants et d'un gouverneur, nommé par le chef du gouvernement central, et il se régit d'après les lois qu'il s'est données pour l'intérieur de son territoire, qui ne peut renfermer moins de 40,000 habitants libres. Ce qu'on appelle territoire n'est qu'un Etat en expectative qui n'a pas encore son gouvernement propre, et il en est de même du district, plus faible encore en étendue que le territoire.

Ces Etats, territoires et districts forment ensemble une république fédérale, dont les intérêts sont confiés à trois pouvoirs distincts : le pouvoir législatif ou congrès, composé d'un sénat et d'une chambre de représentants ; le pouvoir exécutif, remis entre les mains d'un chef suprême, qui a le titre de président; et le pouvoir judiciaire, qui est dans les mains de la magistrature.

Il n'y a point de religion nationale aux Etats-Unis; tous les cultes y sont libres, mais le protestantisme y est le plus répandu, et il y compte plus

Digitized by Google

de soixante-dix sectes, dont les deux principales sont celle des quakers et celle des unitaires. Toutes vivent dans le plus parfait accord, et la polémique plus ou moins vive des nombreux journaux de l'Union ne trouble point cette heureuse harmonie. La langue usuelle est l'anglais; mais le français se parle aussi partout, et il est spécial à la Louisiane, ancienne colonie française, cédée sous l'Empire aux Etats-Unis.

RELATION.

TRAVERSÉE. BOSTON, PROVIDENCE, NEW-YORK, PHILADELPHIE.

Le prince Maximilien de Wied-Neuwied s'embarqua le 17 mai pour les Etats-Unis, et après quarante jours de traversée il touchait au port de *Boston*. Il fit un séjour prolongé dans cette grande cité américaine, peuplée de plus de 60,000 âmes.

Au premier aspect, Boston lui parut, dit-il, une ancienne ville d'Angleterre; mais il en reconnut bientôt les traits saillants et distinctifs. Quelques-unes des rues sont longues et larges, d'autres assez étroites, sans aucune régularité; elles ont des trottoirs en dalles; les maisons sont construites en pierres ou en briques, si ce n'est dans une grande partie de la vieille ville, où elles sont en bois. Les toits sont pour la plupart de bardeaux, et les hau-

Digitized by Google

tes cheminées ressemblent à celles d'Angleterre, sans être pourtant aussi élevées. La couleur foncée des bâtiments donne à la ville un air un peu sombre et triste. Les églises et les édifices publics sont assez nombreux, sans rien offrir de bien particulier. Devant les maisons existent, comme en Angleterre, de petits jardins ou parterres plantés d'arbres ou d'arbustes et de fleurs. Boston a aussi plusieurs places également plantées d'arbres et des allées de grands ormes touffus. Parmi ces promenades on distingue celle qu'on appelle *The Communs*; c'est là que se tire le feu d'artifice du 4 juillet, jour anniversaire de l'indépendance américaine. La rue de Washington est la plus longue et la principale des rues de Boston ; elle offre d'élégantes boutiques et de riches magasins.

Bien qu'il y ait de l'analogie entre les Anglais et les Américains des Etats-Unis, décorés du sobriquet de *Yankés*[1], il y a entre eux une très-sensible différence. Le caractère particulier de la physionomie anglaise a disparu en Amérique sous l'influence d'un climat étranger ; les hommes ont le corps plus élancé, la taille plus élevée, et les traits du visage ont une autre expression. Les femmes sont jolies, mais souvent d'une pâleur qui accuse

[1] Mot dérivé par corruption de celui d'Anglais, par la manière dont les Indiens le prononcèrent d'abord. On sait que les Anglais furent, avec les Français, les premiers colons des Etats-Unis.

Digitized by Google

le climat ou la manière de vivre. Elles aiment et suivent principalement les modes de France. Boston a une rue entièrement habitée par des nègres et leurs divers mélanges : on sait que dans les Etats du Nord et de l'Est de l'Union les nègres sont libres, tandis qu'ils sont esclaves dans les États du Sud. Les individus de races aborigènes ont tout à fait disparu à Boston, où leur ont succédé des colons de tous les pays.

A l'égard des hôtels des grandes cités américaines, telles que Boston, le prince de Neuwied leur préfère ceux d'Europe. Les chambres, dit-il, sont petites et toutes ont des lits; si l'on veut avoir un salon ou *parlour,* dans lequel il n'y ait pas de lit, il faut le payer en sus. Les heures des repas, qui ont lieu ordinairement deux ou trois fois par jour, sont réglées, et le signal en est donné par une clochette. A toute autre heure de la journée, on ne pourrait rien trouver à manger. Un grand nombre de personnes viennent dîner à ces tables d'hôte, et les assiégent longtemps avant le coup de clochette : lorsqu'il a retenti, elles se précipitent en foule et pêle-mêle dans la salle, chacun cherchant à y devancer son voisin et à s'emparer des mets auxquels il peut atteindre. En moins de dix minutes tout est consommé ; puis on se lève de table sans s'être parlé, on jette son chapeau sur sa tête, et l'on court devant la porte de l'hôtel ou

Digitized by Google

autour de la cheminée des salles du rez-de-chaussée, pour fumer des cigares et lire des journaux. Le chapeau, que les Américains ne quittent jamais qu'en présence des femmes, se dépose pourtant toujours à table, ce qui paraît, dit notre voyageur, un assez grand effort de politesse.

Notre voyageur part de Boston pour New-York, la plus grande ville d'Amérique; mais il se rend d'abord à *Providence,* chef-lieu de l'État de Rhode-Island, sur un bras de mer qui pénètre dans les terres. C'est, dit-il, une ville assez vivante, bâtie en partie sur des collines sablonneuses, et en partie à leur pied sur les bords de la mer. Quelques-unes de ses rues sont fort jolies; le commerce y est animé; on y remarque de belles boutiques où les marchandises sont étalées avec élégance, une douzaine d'églises en briques, divers colléges et autres établissements publics. Le luxe, ajoute notre voyageur, est fort grand à Providence; les femmes se montrent dans les rues avec les costumes les plus riches; les campagnardes elles-mêmes viennent à la ville vendre leur lait en robes de soie et en grands chapeaux de paille recouverts d'un voile. Le goût de la parure est un trait caractéristique du peuple de l'Amérique, et la preuve en même temps de l'aisance dont il jouit.

Le prince de Neuwied arriva à *New-York* par le bras de mer appelé *East-River* ou rivière orientale,

Digitized by Google

qui communique avec l'Hudson ou *North-River*, l'un des plus beaux fleuves des États-Unis. New-York est située au point de jonction des deux cours d'eau ; tout le pays en remontant la rivière orientale n'est pour ainsi dire qu'un jardin anglais. Sur les deux rives s'élèvent les plus beaux bois et des arbres magnifiques, entre autres des tulipiers, des platanes, des saules pleureurs, des peupliers d'Italie, etc. De distance en distance, on remarque de vertes pelouses parsemées de jolies maisons de campagne, tantôt découvertes, tantôt au fond des bois, avec de charmants points de vue. New-York a une population de 220,000 habitants, et son commerce est aussi actif qu'étendu. Les rues de cette grande cité et l'architecture de ses maisons rappellent plusieurs villes d'Angleterre; sa rue dite Broad-Way la traverse dans toute sa longueur, et le beau monde aime à s'y promener; il y a des magasins et étalages aussi riches que ceux de Londres et de Paris. A l'extrémité de cette rue imposante est un ancien fort de forme ronde, appelé Castlegarden, qui sert de promenade publique, d'où l'on jouit de la vue du port. Le jardin d'Hoboken, qui s'étend le long des bords de l'Hudson, est aussi un lieu de divertissement pour les citadins. Nous ne parlons pas des édifices publics en très-grand nombre et plus ou moins fastueux.

De New-York, le prince de Neuwied se rendit à

Digitized by Google

Philadelphie, autre grande ville de l'Union, qui s'étend le long de la rive droite du Delaware. Elle est bâtie avec beaucoup de régularité; ses rues, longues et tirées au cordeau, se coupent à angles droits. Les quartiers neufs se distinguent par leurs maisons en briques, hautes et décorées à l'anglaise; les vieux quartiers ont généralement leurs habitations basses et de médiocre apparence. Pendant les chaleurs, on tend des bannes au devant de toutes les maisons, ce qui procure de l'ombre aux promeneurs. L'aqueduc, qui distribue ses eaux dans toute la ville, est un fort bel ouvrage, et au moyen de l'arrosement il n'y a jamais de poussière dans les rues de Philadelphie. Les rues qui se dirigent perpendiculairement au Delaware portent des noms d'arbres; celles qui traversent la ville parallèlement à la rivière ne sont indiquées que par les noms de première rue, deuxième, troisième, et ainsi de suite. Chesnut-street, rue des Châtaigniers, qui est la plus belle rue de Philadelphie, est en partie ombragée par une promenade de tilleuls touffus. Les plus beaux magasins se suivent presque sans interruption et offrent toutes les productions des cinq parties du monde. On a conservé en Amérique l'ancien usage des cimetières dans les villes. Celui de Philadelphie a une foule de monuments blanchâtres. Parmi les édifices publics, on remarque les églises et les temples.

Digitized by Google

Enfin la population de Philadelphie, composée d'Allemands, de Français et d'Anglais, est d'environ 145,000 habitants, dont 85,000 blancs et 60,000 hommes de couleur.

EXCURSIONS DANS L'INTÉRIEUR. EASTON. READING. HARRISBURGH. PITTSBURGH. LOUISVILLE. NEW-HARMONY. SAINT-LOUIS. ÉTABLISSEMENTS DES LIMITES CIVILISÉES.

Désireux de s'avancer plus avant dans l'intérieur du territoire de l'Union, notre voyageur quitta Philadelphie et prit le chemin des montagnes. Il traversa la petite ville d'*Easton*, chef-lieu du comté de Northampton, au confluent du Delaware et du Lehigh, et renfermant 2,000 habitants. Cette ville a un beau pont de trois arches sur le Delaware, avec une longue galerie recouverte par un toit. De ce point il marcha vers les montagnes Bleues, rameau oriental des Alleghany, et dont la plus élevée s'appelle Pokono. Il visita ensuite Mauch-Chunk et le pays des houillères, dans la sauvage et profonde vallée du Lehigh; puis la jolie ville de *Reading*, sur le Schuylkill, peuplée de 7,000 âmes, dont environ 400 nègres ou hommes de couleur; puis *Harrisburgh*, ville de 5,000 habitants, capitale d'un État, située entre le Susquehanna et le canal de l'Union, et offrant de belles rues larges coupées à angles droits, avec des rangées d'arbres le long des maisons.

Digitized by Google

Continuant sa route, le prince atteignit *Pittsburgh,* ville sur l'Ohio, ancienne, assez grande, mais peu belle, peuplée de 24,000 habitants, y compris ses faubourgs. Elle a beaucoup de fabriques et un commerce considérable. Ses environs renferment des houillères qui fournissent le combustible nécessaire à ses nombreuses machines à vapeur, ce qui fait que la ville est enveloppée d'un nuage de fumée et que ses maisons n'offrent qu'un aspect sombre. D'ailleurs, l'architecture n'est point uniforme; il y a de belles maisons en briques à côté de vieilles et petites en bois; les édifices modernes ont seuls de l'élégance. Les rues sont mal pavées, sales et faiblement éclairées. Pittsburgh a beaucoup de forges et des ateliers de laminage, où l'on fabrique des clous et des tringles en fer. On y trouve des verreries, des filatures de coton, etc; toutes ces fabriques sont mises en mouvement par des machines à vapeur. L'Ohio, formé des rivières de Monongahela et d'Alleghany, n'est pas encore très-considérable à Pittsburgh, quoique dans la saison des crues il puisse porter des bateaux à vapeur.

De Pittsburgh, le prince, en passant par *Louisville,* cité de 12,000 âmes, dépendante de l'Etat de Kentucky, se rendit à *New-Harmony,* dans l'Indiana, pour y passer l'hiver. Ce lieu n'est encore qu'un petit bourg de 600 habitants dont les mai-

Digitized by Google

sons, généralement en briques, forment des rues larges, non pavées, qui se croisent à angles droits. Le Wabash, belle rivière comme la Moselle, serpente entre des bords en partie cultivés, et derrière ces cultures s'élèvent des forêts profondes, où des colons se sont retirés pour mener une vie à demi sauvage. La principale production du pays est le maïs, qui atteint une hauteur de 4 à 5 mètres.

Après avoir pris congé de ses nouveaux amis de New-Harmony, le prince allemand fit route, le 16 mars, pour Saint-Louis, sur le Mississipi, où il allait séjourner quelque temps. Huit jours de marche lui suffirent pour y arriver.

La ville de *Saint-Louis*, fondée par des Français en 1764, et aujourd'hui déjà peuplée de 8,000 âmes, est située sur la rive droite du Mississipi, à 1,200 milles environ de la Nouvelle-Orléans, et à 1,134 milles de Pittsburgh. Elle repose sur une partie de la rive un peu nue, s'élevant en pente douce à une hauteur peu considérable, et se forme de deux rues courant parallèlement à la rivière, indépendamment des maisons construites au sommet, où commence la prairie ou plaine, déjà environnée de nombreuses habitations, parmi lesquelles on remarque des églises et autres édifices publics. Cette position au centre du commerce du Mississipi, de l'Ohio et du Missouri, est extrêmement avantageuse.

Digitized by Google

C'est à Saint-Louis que les étrangers qui veulent remonter le Missouri et visiter l'intérieur du pays de l'Ouest, doivent prendre des passeports pour les exhiber aux postes militaires tout le long du trajet. Notre voyageur se mit donc en règle à cet égard, et se dirigea vers les limites des établissements américains. Parti de Saint-Louis le 10 avril, il était le 15 près de l'embouchure du Chariton-River, et le 16 devant celle du Bonnet-de-Bœuf. Le 21, il gagna le confluent de la rivière de Konza ou Konzas, ou des Cans; le 22, le cantonnement de Leavenworth; le 30, il prenait terre près des Indiens Omahas; le 11 mai, il était à l'embouchure du Jacques-River, dans le Missouri, et le 13 à celles du Running-Water-River et du Punca-Creek; le 25, il atteignait la rivière Blanche, et le 30 il était au *Fort-Pierre,* un des établissements les plus importants de la compagnie des pelleteries sur le Missouri. Ce fort présente un grand carré entouré de piquets élevés, le long desquels sont placés les bâtiments. Sur le toit du blokhaus, autour duquel règne une galerie, on a la vue de la vaste plaine ou prairie environnante.

Notre voyageur parle avec détail des peuplades indiennes voisines de cet établissement, telles que les *Dacotas,* qui font partie de la tribu des Tetons. Ce sont des hommes élancés, musculeux, de moyenne taille, ayant le visage allongé, le nez lé-

Digitized by Google

gèrement recourbé; ils se teignent en rouge les joues et en blanc le tour des yeux; ils portent des colliers et ont la poitrine tatouée; ils laissent à leur longue chevelure toute sa croissance, et la tressent par derrière en une longue queue, ornée de plaques rondes ou de rosettes de cuivre, et qui retombe souvent très-bas comme chez les Chinois. Plusieurs Dacotas ont jusqu'à trois de ces queues, une par derrière et une de chaque côté. Les Indiens du haut Missouri tiennent beaucoup à la longueur des cheveux, tandis que ceux qui habitent la partie basse de cette rivière les portent courts, et même les rasent pour la plupart. Les hommes à longue chevelure y attachent différentes plumes en signe de leurs exploits. Leurs femmes ont également les cheveux longs; elles les laissent retomber naturellement, séparés au milieu de la tête par une ligne rouge. Leurs souliers sont ornés de piquants de porc-épic.

Nous venons de dire que les Dacotas indiquent par des plumes fixées à leurs cheveux les exploits qu'ils ont accomplis; les plus vaillants portent aussi des touffes de cheveux humains aux bras et aux jambes. Celui qui, en face d'un adversaire, le touche, tué ou en vie, a le droit de suspendre une plume horizontalement dans ses cheveux; celui qui tue un ennemi de sa propre main y place une plume perpendiculairement; si l'ennemi est tué

Digitized by Google

d'un coup de fusil, on y met une petite baguette en bois. Le grand bonnet à plumes d'aigle est seul porté par les guerriers illustres. Celui qui a découvert le premier l'ennemi et en a prévenu ses camarades peut fixer à ses cheveux une petite plume.

Du Fort-Pierre, le prince de Neuwied partit le 5 juin, continuant à remonter le Missouri en bateau à vapeur; le 6, il atteignit l'embouchure de la Chayenne, aux rives boisées et semées de collines; le 10, il se trouvait en face de l'embouchure de l'Otter-Creek, aux rivages également très-boisés; le 12, il passait devant la grande rivière nommée Wetarko-River, dont les bords sont garnis de forêts et d'épais taillis, et dont l'embouchure présente un rideau de saules et de peupliers. En ces parages on rencontra la tribu indienne des *Aricaras*, dont la langue a beaucoup d'analogie avec l'allemand; le 17, on était devant l'embouchure de Hunting-Creek. On descendit à terre pour converser avec la tribu des *Corbeaux*, qui a de nombreux guerriers et des chiens très-hargneux. On alla ensuite se reposer au *Fort-Clarke*, lequel domine une vaste prairie où paissaient de superbes chevaux, au nombre de près de 10,000, et appartenant à ladite tribu, qui peut mettre en campagne plus de 1,200 cavaliers. Ces fiers Indiens, enclins pourtant à voler et à mendier, voyagent avec leurs tentes de cuir, chassent le bison et toute sorte de

Digitized by Google

gibier; leurs femmes sont très-adroites pour le travail des mains.

Du Fort-Clarke, notre voyageur se rendit au *Fort-Union*, près de l'embouchure du Yellow-Stone-River, où il arriva le 24 juin. Cette rivière considérable et belle ne le cède guère en largeur au Missouri, et au-dessus de son embouchure elle est ceinte d'une haute forêt de peupliers avec des taillis de saules.

Le Fort-Union est situé dans une prairie de la rive nord du Missouri; il est entouré de palissades et de chevaux de frise; aux angles on a placé des blockhaus munis de meurtrières dans lesquelles se trouvent de petits canons. Il y a plusieurs habitations dans le voisinage pour les commis, les interprètes et les gens de la compagnie des pelleteries. Ce fort est un des plus importants qu'elle entretienne; on peut le considérer comme le point central des deux postes de commerce placés plus haut vers les montagnes Rocheuses, ainsi que de tout le trafic qui se fait dans ces montagnes et leurs environs. L'un de ces postes avancés, qui s'appelle le Fort-Cass, est situé à 200 milles plus haut, sur le Yellow-Stone; l'autre, dit Fort-Makensie, est à 650 milles plus haut, sur le Missouri, c'est-à-dire à une journée au-dessous des chutes de cette rivière. Les employés de ces postes lointains épousent pour le temps de leur séjour des femmes in-

Digitized by Google

diennes, qu'ils délaissent ensuite fort tranquillement, lorsqu'ils passent ailleurs ou qu'ils retournent aux Etats-Unis. C'est ici que la chasse aux bisons est la plus productive. On tue aussi beaucoup de cerfs.

CONTINUATION D'EXPLORATIONS SUR LE MISSOURI. DIVERSES TRIBUS : ASSINIBOINS, PIEDS-NOIRS, MANDANS, MEUNITARRIS ET AUTRES.

Près du Fort-Union, le prince de Wied-Neuwied eut occasion d'observer la tribu des *Assiniboins*, qui diffèrent peu des Dacotas ou Sioux, si ce n'est qu'ils ne portent pas généralement les cheveux aussi longs. Le haut de leur corps est nu ainsi que les pieds ; mais la grande robe de bison artistement peinte ne manque jamais : la plupart sont armés de fusils dont la monture est ornée de clous jaunes et brillants ; ils ont en outre un arc et des flèches avec un casse-tête. Ils sont nomades et chasseurs comme les Dacotas, et ne s'occupent point d'agriculture ; enfin, de même que les Dacotas, ils sont superstitieux, voleurs de chevaux, pleins de ruse, braves et souvent téméraires au combat. Ils croient à un créateur et à un esprit malin ; ils pensent que le tonnerre est produit par un grand oiseau. Ils n'enterrent pas leurs morts ; ils les exposent sur des

Digitized by Google

échafaudages ou sur des arbres, et ces corps pour la plupart sont mangés en plein air par les loups.

Le prince de Neuwied fit un séjour au Fort-Union, par environ 48° de lat. N., afin de se donner le temps d'étudier les mœurs des Indiens qui fréquentent ces parages et qui vivent sous des tentes de cuir; leurs femmes sont petites et trapues; elles se peignent le visage en rouge ou en jaune d'ocre. Ces Indiens sont très-superstitieux et enclins au mal.

Notre voyageur quitta le Fort-Union le 6 juillet, et continuant de remonter le Missouri, il se rendit au fort de Muscle-Shell-River. Il passa bientôt devant l'embouchure de la rivière aux Trembles, puis devant Dry-River. Le 28 juillet, il se trouvait à l'embouchure du Muscle-Shell-River, qui s'ouvre sur le bord sud-ouest du Missouri, à moitié chemin du Fort-Union au Fort-Mackensie; le prince atteignit ce dernier port, toujours sur le Missouri, le 10 du mois d'août. Il avait mis trente-quatre jours à y venir du Fort-Union.

Le *Fort-Mackensie* est situé à 120 pas environ de la rive septentrionale du Missouri, qui un peu plus bas forme un grand coude. On compte de ce point à la plus haute chaîne des montagnes Rocheuses près de 100 milles ou environ 33 lieues, mais seulement 15 à 20 milles jusqu'au commencement de ces montagnes, et une forte journée jusqu'aux

Digitized by Google

chutes du Missouri. Ce fort est construit d'après le système des autres postes de commerce; il est plus petit que le Fort-Union, et les maisons n'y ont qu'un rez-de-chaussée. Une prairie unie l'environne, ayant derrière elle une chaîne de collines qui s'étend du sud au nord. Le Missouri n'est pas très-poissonneux dans les environs du Fort-Mackensie; néanmoins on y pêche d'excellentes tortues. La tribu dominante de la contrée est celle des Indiens *Pieds-Noirs*, qui erre dans les prairies voisines des montagnes Rocheuses. Les Pieds-Noirs vivent aussi en partie dans ces montagnes, entre les trois fourches du Missouri, dont Jefferson-River est la plus septentrionale, Madison-River celle du milieu, et Gallatin-River la plus méridionale, ou si l'on veut la plus orientale. Ils se montrent encore jusqu'au Maria-River, autre affluent du Missouri.

Les Pieds-Noirs ont le nez aquilin, les yeux bruns-noirs, les cheveux noirs comme du jais, assez raides et brillants, la barbe et le poil peu épais, et que du reste ils arrachent soigneusement avec un fil de fer-blanc; la couleur la plus ordinaire de la peau chez ces Indiens est d'un beau brun-rouge foncé. Ces Indiens ne déforment pas leur corps. Aucune des nations du Missouri ne se perce le nez ou les lèvres, à l'exception d'une seule tribu qui habite les montagnes Rocheuses et qui est connue sous le nom de *Chopouniche* ou Pierced-

Digitized by Google

Nose-Indians, c'est-à-dire Indiens aux nez percés. Ce n'est qu'aux oreilles seulement que les Pieds-Noirs se font un ou deux petits trous, dans lesquels ils portent quelques petits ornements, comme des grains de verre. Ils se fardent le visage avec du rouge de vermillon. Ils laissent pendre leurs cheveux en désordre autour de la tête; la principale pièce de leur costume est une peau de bison, peinte du côté tanné. La pipe est pour les hommes un meuble indispensable. Ce peuple tire sa nourriture et ses vêtements du bison, et il aime beaucoup l'eau-de-vie.

Les Indiens Pieds-Noirs sont très-jaloux de leurs femmes, et cependant ils les vendent sans hésiter pour de l'eau-de-vie. On voit des hommes qui ont jusqu'à huit épouses, dont ils se montrent fort généreux envers les blancs, auxquels ils offrent également de petites filles toutes jeunes. Mais autrement et entre eux ils sont très-durs et très-sévères sur le chapitre de l'infidélité; ils n'hésitent pas à couper le nez à l'épouse qui a eu des relations avec un autre Pied-Noir, et l'on voit beaucoup de ces pauvres créatures ainsi mutilées.

Le mari leur coupe aussi les cheveux, afin de donner aux coupables moins d'envie de se montrer. Aucun Pied-Noir ne peut plus épouser une femme qui a eu le nez coupé, et celle-ci est réduite en quelque sorte à un état de domesticité. Il y a

Digitized by Google

des maris Pieds-Noirs assez jaloux pour tuer leurs femmes et le galant qu'ils ont surpris près d'elles.

Les mariages chez les Pieds-Noirs ne sont, dit notre voyageur, accompagnés d'aucune cérémonie particulière; on paie la femme et on l'emmène. Si le père de la jeune fille accepte le prix qui lui est offert, il la remet à l'acheteur et le mariage est conclu. Si l'époux en devient fatigué, il la renvoie tout simplement, et il ne s'ensuit aucune querelle; les enfants restent la propriété du mari: les Pieds-Noirs en ont beaucoup. Les garçons vont nus jusqu'à treize ou quatorze ans; mais les filles reçoivent un peu plus tôt leur petit vêtement de cuir.

Les Pieds-Noirs sont enclins au duel, et si dans une querelle l'un d'eux est tué, ses parents se vengent sur le meurtrier; s'ils ne le peuvent, ils s'en prennent à un membre de sa famille: toutefois la vengeance du sang se rachète souvent par des objets de valeur.

Les Pieds-Noirs sont de terribles quémandeurs; ils ne cessent de vous harceler de supplications. Ils sont aussi d'adroits voleurs de chevaux; enfin ils ont des associations pour certains droits ou devoirs. Si, par exemple, une femme dont le mari dépend de l'association lui devient infidèle, tous les sociétaires qui ont eu connaissance du fait se rendent secrètement la nuit dans la tente de cette femme, et chacun d'eux agit comme il veut avec

Digitized by Google

elle; puis on la chasse après lui avoir coupé le nez, et le mari ne peut s'y opposer. S'il connaît le coupable, il a le droit de lui enlever tous ses chevaux, qui sont une des plus grandes richesses de la tribu.

Quand un Pied-Noir vient à mourir, on le revêt de ses plus beaux habits, on lui peint le visage en rouge, et on dépose son corps dans une caverne, un rocher, une forêt, sur une rive escarpée, afin que les loups ne puissent s'en emparer. Quelquefois on fait cadeau de son corps à un blanc, et il n'est pas loisible à celui-ci de refuser un tel présent. A la mort d'un des leurs, les parents se coupent les cheveux, et souvent même une phalange d'un doigt. Leur croyance est qu'après la mort on se rend dans un autre pays, où l'on ne manque de rien, et où l'on se réunit pour s'appeler les uns les autres et pour fumer ensemble.

Le prince de Neuwied demeura quelque temps au Fort-Mackensie; il en repartit le 14 septembre pour revenir au Fort-Union, où il était rendu le 27, après une absence d'environ trois mois.

Dans son deuxième séjour au Fort-Union, le prince de Neuwied enrichit encore sa collection d'objets d'histoire naturelle. Il repartit le 30 octobre pour se rendre, en descendant le Missouri, au *Fort-Clarke*, construit sur le même plan que les autres, et situé vers le 47e degré de lat. N., et le

Digitized by Google

23e du méridien de Greenwich. Les habitations ne se composent que d'un rez-de-chaussée; le climat des environs est généralement sain. Notre voyageur passa l'hiver dans ce fort et eut beaucoup à s'y louer des Indiens. Dans les prairies qui bordent le Missouri, aux environs du Fort-Clarke, il croît différentes espèces de cactus; dans les forêts environnantes, on trouve le peuplier, dont le bois brûle vite et répand beaucoup de chaleur, et dont l'écorce jaunâtre est employée en hiver comme fourrage pour les chevaux. Le loup des prairies erre ici par troupes comme le loup ordinaire; on rencontre aussi plusieurs espèces de renards, et surtout le castor, qui est assez commun près du Missouri et de ses affluents.

Dans les environs du Fort-Clarke, il existe une population nombreuse appelée la nation des Indiens *Mandans,* sur laquelle nous allons donner quelques détails.

Les Mandans formaient autrefois un peuple beaucoup plus nombreux encore qu'il ne l'est aujourd'hui; c'est une race d'hommes vigoureux, bien faits et de taille moyenne, robustes et charnus, ayant les épaules larges, les yeux longs et étroits, la bouche grande et le front un peu déprimé. Ils laissent croître leurs cheveux, et les allongent même artificiellement tant qu'ils peuvent. Comme tous les Indiens du Missouri, les Mandans

Digitized by Google

ont les dents aussi blanches que de l'ivoire et parfaitement rangées. Les vieillards les ont plus courtes par suite de l'usage où ils sont de mâcher la viande dure et desséchée. Les femmes sont fortes, et quelques-unes assez jolies. Elles passent pour avoir une conformation analogue à celle qu'on attribue aux femmes hottentotes ; mais il paraît que la nature y contribue moins que l'art. Les enfants présentent souvent des membres grêles et de gros ventres. Si les Mandans ont un petit nombre de bossus, ils ont beaucoup de borgnes.

La couleur générale de ces Indiens est un beau brun rougeâtre plus ou moins foncé. Le peuple est vain et grand ami de la parure ; il a des petits-maîtres qui se regardent souvent dans un miroir, et les Mandanes elles-mêmes ne sont pas exemptes de cette envie, assez naturelle au beau sexe. Enfin ce peuple a des demeures fixes, dont un certain nombre compose des agglomérations ou villages.

Comme dernier trait, nous dirons que les Mandans sont hospitaliers, surtout envers les étrangers, auxquels ils offrent leurs pipes de pierre rouge ou d'argile noire, que leur procurent les Dacotas, autre tribu dont nous avons parlé.

Les Indiens qui habitent des villages ont sur les peuples nomades l'avantage de tirer principalement leur nourriture de la terre qu'ils cultivent, au lieu que les autres n'obtiennent la leur que de

Digitized by Google

la chasse ou de la pêche. Chez les Indiens du Missouri, la disette est moins à craindre que chez les nations qui habitent plus au nord, parce que les récoltes y sont meilleures.

Les Mandans sont en général fort paresseux, sauf à l'égard de la chasse et de la guerre; ils sont assez bien disposés pour les blancs, mais toujours enclins au vol. Leurs femmes sont très-avenantes, mais moins propres que les hommes, à cause des travaux pénibles dont elles sont chargées. Du reste, les Indiens se baignent presque tous les jours, en hiver comme en été, et ils prétendent que les blancs sentent mauvais, parce qu'ils se lavent trop rarement le corps. Ils portent les ongles longs, et respectent les poux qui leur courent sur la tête comme sur leur robe de bison. Ils se cherchent mutuellement ces petits hôtes et les mangent; les femmes en font souvent des présents aux hommes.

Enfin ces peuples sont extrêmement superstitieux; ils croient à l'existence d'une foule d'êtres différents dans les corps célestes, et leur font des sacrifices; ils s'imposent des jeûnes et toutes sortes de privations pour se les rendre favorables. Ils ont un grand respect pour la lune, et ils croient, comme les Dacotas, que le tonnerre est produit par le vol d'un oiseau gigantesque dont l'œil forme l'éclair qui précède la pluie. Les coups de tonnerre isolés et plus forts que les autres sont, di-

Digitized by Google

sent-ils, produits par une tortue colossale qui habite les nuages. Les Mandans croient que les étoiles sont des hommes décédés. Quand une femme accouche, une étoile descend sur la terre, et c'est l'enfant qui vient de naître. Après la mort de cet enfant devenu homme, l'étoile retourne au ciel et s'y montre de nouveau sous sa forme première. L'arc-en-ciel est un génie qui accompagne le soleil près de se coucher; l'aurore boréale est la danse des esprits, et la voie lactée leur sentier.

A côté des Mandans vivent les *Meunitarris*, ou gros ventres, dont il faut dire aussi quelques mots. Ce peuple ne formait autrefois qu'une seule nation avec la tribu des Corbeaux; il habite aujourd'hui des villages et ne voyage plus comme jadis. Le physique des Meunitarris ne diffère pas beaucoup de celui des Mandans; ils sont seulement d'une taille plus élevée, d'une constitution peut-être un peu plus forte, et avec les épaules plus larges; ils ont le nez un peu plus aquilin. Les femmes meunitarris sont aussi jolies que les Mandanes, mais un peu plus corpulentes.

Comme les Meunitarris et les Mandans vivent ensemble déjà depuis longtemps, ces deux peuples ont adopté le même costume: pourtant les Meunitarris tiennent plus que les Mandans à l'élégance et à l'ornement de la toilette.

Quand les Meunitarris donnent une fête et y invi-

Digitized by Google

tent du monde, pour un festin par exemple, chacun apporte avec soi son écuelle, qu'on lui remplit, et qu'il est obligé de vider. S'il ne le peut pas, il passe le plat à son voisin, en y ajoutant comme cadeau un petit morceau de tabac, et le voisin doit alors achever de vider l'écuelle. A une fête de guerre, les convives sont tenus de consommer tous les mets que l'on place devant eux. Les Meunitarris ont, comme les Mandans, certaines associations ou ligues auxquelles ils donnent des noms particuliers.

Les Meunitarris sont tout aussi superstitieux, et tiennent tout autant à leurs choupahs ou médecines que les Mandans. Les loups et les renards sont pour eux des médecines, ainsi que les têtes de bisons ; ils ont aussi, comme leurs voisins, certaines pierres et certains arbres pour médecines ou pour charmes ; et dans quelques endroits ils offrent aux puissances célestes du drap rouge, de la couleur rouge et autres objets de valeur. Alors, de même que chez les Mandans, les Meunitarris pleurent, gémissent ou font pénitence pour se rendre agréables à ces divinités et obtenir d'elles un appui dans leurs désirs ou leurs projets.

Les Meunitarris sacrifient quelquefois au grand serpent qui habite le Missouri ; à cet effet ils suspendent à des poteaux plantés dans la rivière, soit des robes, soit des couvertures de laine rouge.

Digitized by Google

Dans une couche laborieuse, la femme reçoit la visite d'un homme de médecine, lequel fume avec le mari, et prend un bonnet de peau dont il frappe sur le dos l'épouse en chantant une chanson gaillarde qui aide la patiente à se délivrer de ses douleurs.

Les Meunitarris se montrent fort cruels pour les ennemis qu'ils ont tués : ils se servent de leur corps comme d'une cible ; ils le mutilent comme s'il était encore vivant, et ils ne sont pas moins barbares envers les prisonniers.

Les Mandans et les Meunitarris placent leurs morts sur des échafaudages, afin, disent-ils, que le Seigncur de la vie puisse les voir.

Une autre tribu indienne établie sur les bords du Missouri est celle des *Aricaras*. Ce sont des hommes grands, forts, bien bâtis et de belle taille ; leur physionomie diffère peu de celle des Mandans et des Meunitarris leurs voisins, et leurs femmes sont les plus belles de toutes celles du Missouri, mais aussi les plus débauchées. Les deux villages qu'ils possèdent sur le Missouri réunissent environ 3,000 habitants. Cette tribu aime beaucoup la danse et les jeux. Le maïs est un de leurs objets les plus précieux. Leur idiome est plus dur que celui des Mandans, et il tient un peu de l'allemand.

Digitized by Google

RETOUR DU FORT-CLARKE. TRAJET DU CANAL DE L'OHIO AU LAC ERIÉ, ET DU CANAL ERIÉ AU FLEUVE HUDSON. TRAVERSÉE DE NEW-YORK AU HAVRE.

Le prince de Neuwied repartit du Fort-Clarke le 18 avril pour redescendre le Missouri, et se rendre ensuite du cantonnement de Lavenworth à l'embouchure du canal de l'Ohio. Il arriva le 4 juin à Saint-Louis. Les forêts du Mississipi se montraient couvertes de leur plus belle verdure; l'embouchure de l'Ohio montra bientôt ses eaux limpides et vertes, qui se détachaient fortement sur les flots gris et troubles du Mississipi. Notre voyageur passa sur le bateau à vapeur de la Nouvelle-Orléans qui allait remonter le canal, et il se remit en route, se dirigeant vers le lac Erié. Il en toucha les bords le 26 juin. Ce grand lac, image de la mer, est bien propre à étonner le voyageur qui arrive du sein des vallées boisées. A Buffalo commence le canal Erié, qui joint les grands lacs avec les ports orientaux de l'Union. Le prince suivit ce canal le 28 juin, et se trouva bientôt devant les magnifiques chutes du Niagara, lesquelles sont situées à environ 7 lieues de Buffalo.

Tout à côté de ces chutes est le village de Niagara, composé de deux rues non pavées. Les bords de la rivière du même nom sont ornés de beaux

Digitized by Google

arbres, et, un peu au-dessus du village, la rivière commence déjà à se briser sur un lit de rochers. Toute sa surface est en grand mouvement et couverte d'une écume blanche que produisent les brisants. Sur une partie des rochers, dont quelques-uns méritent le nom d'îles, apparaissent des sapins, les uns verts, les autres morts. On compte au-dessus des chutes du Niagara quinze de ces îles ou îlots pittoresques. Le mugissement des chutes se fait entendre de fort loin, et des colonnes de vapeur et de brouillard s'élèvent jusqu'au ciel. Près du rapide est l'île des Bains, où se trouve, en effet, un établissement d'eaux thermales. On franchit le pont établi près de là, et l'on gagne celui qui conduit à l'île des Chèvres, dont le rivage est ombragé de jolis arbres. Ici l'aspect devient grandiose : on voit les eaux de la rivière tomber d'une hauteur d'environ 50 mètres dans un abîme perpendiculaire tout rempli de vapeur, et, avant d'arriver à moitié chemin, elle est déjà, dit notre voyageur, toute changée en écume et en brouillard, abandonnant aux vents les nuages qui s'en élèvent. Sur le bord supérieur de l'abîme, l'eau déploie encore une fois sa belle couleur verte, qu'elle reprend au bas lorsqu'elle est à moitié rentrée dans le repos.

Après quelques jours passés dans le voisinage du Niagara, le prince de Neuwied retourna à

Digitized by Google

New-York, où il s'embarqua sur un bâtiment à vapeur, le 16 juillet, pour revenir en Europe. Il était le 2 août au nord des îles Açores; le 7 il entrait dans la Manche, et le 8 il débarquait au Havre, après une traversée de 21 jours.

Digitized by Google

WASHINGTON IRVING.

VOYAGES

DANS LES CONTRÉES DÉSERTES DE L'AMÉRIQUE DU NORD,

ENTREPRIS

POUR LA FONDATION DU COMPTOIR D'ASTORIA, SUR LA CÔTE NORD-OUEST.

(PUBLIÉS EN 1839.)

Durant le cours de ses voyages au Canada, Washington Irving eut occasion de lier connaissance avec quelques-uns des principaux partners de la compagnie des fourrures du Nord-Ouest, lesquels habitaient alors Montréal. Il recueillit de leur bouche les détails de leurs explorations aventureuses, et en rédigea un corps d'ouvrage qu'il a publié récemment, et dont nous allons tirer les faits sommaires, qui ont encore une sorte d'actua-

Digitized by Google

lité, surtout depuis que la question de possession du territoire de l'Orégon a été remise sur le tapis, question qui vient d'être vidée en faveur des États-Unis, comme nous l'avons rappelé en traitant de l'Orégon même et de la Californie dans l'analyse du voyage de M. de Mofras.

Ainsi que le remarque l'auteur avec tant d'à-propos, deux sources principales de gains ont, chez les premiers colonisateurs de l'Amérique, suscité de vastes et audacieuses entreprises, savoir : les mines du Sud et les pelleteries du Nord. Tandis que la soif de l'or guidait le fier Espagnol jusqu'aux sommets des Andes, le Canadien s'aventurait vers les régions arctiques et y faisait de riches collections de fourrures, et, de nos jours, les Américains septentrionaux ont cherché à asseoir des établissements fixes sur les rivages les plus lointains de leur immense territoire. C'est de la sorte que le fameux négociant Astor fit éclore, vers 1812, les premiers germes de son comptoir à l'embouchure de la Colombia. Nous passerons immédiatement et sans autre préambule aux résultats qui ont couronné les persévérants et habiles efforts de cet homme entreprenant et de ses dignes associés.

Le plan qu'Astor avait conçu était d'atteindre à la fois par mer et par terre le grand fleuve du Nord-Ouest; l'exécution de ce plan éprouva de

Digitized by Google

graves difficultés, mais le succès tarda peu d'années à le suivre. Un bâtiment, frété entièrement aux frais du négociant précité, partit de New-York et fit voile pour l'océan Pacifique. Il relâcha aux îles Sandwich, d'où il se dirigea vers la côte nord-ouest de l'Amérique, et réussit à pénétrer dans le chenal de la Colombia. Le fondé de pouvoir d'Astor y établit sur-le-champ un comptoir sous le nom d'*Astoria*, pour le commerce des pelleteries, à l'occident des montagnes Rocheuses.

Pendant le même temps, l'expédition par terre remontait le Missouri, franchissait les montagnes Rocheuses, et gagnait la Colombia pour en suivre le cours jusqu'à son embouchure dans l'océan Pacifique. Cette expédition y arriva effectivement, mais non pas sans d'extrêmes périls et des privations de tout genre.

Washington Irving donne sur l'embouchure et le cours de la Colombia des développements que nous ne reproduirons pas, vu qu'ils feraient, pour la plupart, double emploi avec ceux que nous avons déjà fournis; nous parlerons seulement des tribus aborigènes avec lesquelles nos explorateurs allaient se trouver en rapport, savoir : les Chinouks, les Clatsops, les Wahkiacums et les Cathlamets.

Ces tribus se ressemblent pour le physique, le costume, le langage, les manières et la race; elles

Digitized by Google

vivent généralement de la pêche; quelquefois elles chassent l'élan et le daim, et prennent au piége les oiseaux des étangs et des rivières. Leur principale subsistance est le saumon; viennent ensuite les autres poissons de la Colombia et de ses affluents; ils y joignent des racines et des herbes.

De même que les Indiens de la plaine ou prairie, qui vivent de leur chasse, sont des cavaliers hardis et habiles, tout fiers de leurs chevaux, qu'ils possèdent en assez grand nombre; de même les Indiens pêcheurs de la côte excellent dans la conduite des canots, et ne se trouvent jamais plus à l'aise que sur l'eau. Leurs canots varient de forme et de grandeur. Quelques-uns, taillés dans un seul arbre de sapin ou de cèdre blanc, ont plus de 16 mètres de long et peuvent contenir 30 personnes. La poupe et la proue sont décorées de figures grotesques. Pour conduire leurs canots, ces sauvages se servent de rames de 4 à 5 pieds de longueur; ils sont agenouillés par couple et accroupis sur leurs talons, tandis que l'un d'eux, placé à la poupe, gouverne avec une rame semblable. Ils ne craignent pas de s'aventurer dans leurs barques légères sur la mer la plus orageuse, et ils semblent voler sur la houle comme des oiseaux marins.

Comme le remarque notre auteur, les effets produits sur le corps et sur l'esprit par les différents

Digitized by Google

genres de vie, se reconnaissent d'une manière frappante dans le contraste qui existe entre les Indiens chasseurs des prairies et les Indiens pêcheurs de la côte. Les premiers, parcourant toujours les plaines à cheval, gagnant leur nourriture par des exercices violents, et subsistant principalement de viande, sont généralement grands, bien faits, musculeux, quoique maigres, et d'un naturel fier et courageux; les derniers, restant en embuscade sur les bords de la rivière ou s'accroupissant dans leurs canots, sont ordinairement petits et mal conformés, avec des jambes cagneuses, des chevilles épaisses et de larges pieds plats; ils sont en outre moins forts et moins agiles que les Indiens chasseurs.

Une singulière coutume existe, non seulement parmi les Chinouks, mais aussi chez la plupart des tribus de cette partie de la côte; elle consiste à aplatir le front des enfants. L'opération nécessaire pour produire cette difformité commence aussitôt après la naissance. L'enfant est couché dans une auge de bois faisant office de berceau; l'endroit où sa tête repose est plus élevé que le reste; on place un bourrelet sur son front, on met par-dessus un morceau d'écorce, et on serre le tout avec des cordes qui passent dans des trous percés de chaque côté de l'auge. Comme la pression de la tête entre le bourrelet et la planche est graduelle, il ne paraît pas qu'elle soit fort pénible; mais la figure de l'enfant dans

Digitized by Google

cet état est ridiculeusement hideuse ; ses petits yeux noirs, étant forcés à saillir par l'étroitesse des bandages, ressemblent, dit-on, à ceux d'une souris étranglée dans une trappe.

Au bout d'une année de compression, l'enfant, sorti de ses ligaments, a la tête réellement aplatie, et la conserve ainsi le reste de ses jours. Il faut remarquer, dit Washington Irving, que cet aplatissement de la tête a une certaine signification aristocratique, analogue à la mutilation des pieds chez les dames chinoises ; c'est pour le moins un signe de liberté, car il n'est permis à aucun esclave de gratifier ses enfants de cette difformité désirable. Les esclaves ont tous, par conséquent, des têtes rondes.

Quant à la production des trois règnes dans les parages de la Colombia, Irving cite : 1° dans le règne végétal, les épaisses forêts de pins, de cèdres, de cotonniers, de chênes, de frênes et de saules qui couvrent la côte, et les lianes qui s'attachent à ces arbres d'une hauteur prodigieuse ; 2° dans le règne animal, le cerf, le daim, l'ours, l'antilope, la longue-corne ou bighorn, le castor, la loutre, le rat musqué, le renard, le loup et la panthère, le cygne, l'oie sauvage, le canard, la mouette, la bécassine, l'aigle, le vautour, la corneille et le serpent à sonnettes ; 3° dans le règne minéral, différentes espèces de roches, de marbres, etc.

Digitized by Google

Un fait à noter, qui, indépendamment des observations générales que nous avons déjà déduites, caractérise les régions situées à l'ouest des montagnes Rocheuses, c'est la douceur et l'égalité de la température. Cette grande barrière montagneuse divise le continent américain en différents climats, sous les mêmes degrés de latitude. Les hivers rigoureux, les étés étouffants, et toutes les capricieuses inégalités de température qui prévalent du côté de l'Atlantique, ont peu d'action sur les pentes occidentales des montagnes Rocheuses. Les pays situés entre elles et l'océan Pacifique sont favorisés d'une température douce et stable qui ressemble à celle des mêmes latitudes en Europe. Dans les plaines et dans les vallées, il ne tombe que peu de neige en hiver; elle fond d'ordinaire en tombant, et rarement elle reste sur le sol plus de deux jours consécutifs, si ce n'est dans les montagnes. Les hivers sont pluvieux plutôt que froids. Durant cinq mois, depuis le milieu d'octobre jusqu'au milieu de mars, les pluies sont presque continuelles, et souvent accompagnées d'éclairs et de coups de tonnerre. De mars à octobre, le ciel est généralement serein. Les brouillards ne sont pas nuisibles à la santé, car les blancs aussi bien que les naturels dorment impunément en plein air. La douceur habituelle de la température est attribuée aux vents qui viennent de l'océan Pacifique; du 20e au 50e degré de lati-

Digitized by Google

tude nord, ils tempèrent les chaleurs de l'été, de manière qu'à l'ombre on n'est jamais incommodé par la transpiration. Ce sont eux qui adoucissent de même les rigueurs de l'hiver.

Un mot encore sur les aborigènes des environs d'Astoria. Ils sont extrêmement crédules et superstitieux; ils croient à un esprit aérien qui exerce sur eux une puissance souveraine, et auquel ils offrent chaque année les premiers fruits de leur pêche et de leur chasse. Il est un autre esprit qui habite le feu et qui leur inspire des transes perpétuelles. Ils ont des magiciens ou sorciers qui se prétendent dans la confidence de ces divinités ou esprits. Chacun de ces jongleurs a ses idoles en bois, représentant les deux esprits de l'air et du feu, et lorsqu'un personnage est dangereusement malade, ces jongleurs les consultent en les frappant l'une contre l'autre pour définir la maladie : celle qui perd la première une dent ou une griffe à la lutte est regardée comme réfutée, et l'autre a gain de cause.

Non seulement la polygamie est permise chez ces Indiens pêcheurs, mais elle est encore un titre à l'estime générale : plus un homme entretient de femmes, plus il a d'importance aux yeux de sa tribu. La première femme a le pas sur toutes les autres, et est considérée comme la maîtresse du logis. L'homme qui a le plus grand nombre de

Digitized by Google

femmes, d'enfants mâles et d'esclaves, est élu de droit chef du village.

Les querelles sont fréquentes entre ces différents peuples, mais très-peu meurtrières. Ils se livrent quelquefois des batailles rangées, à des jours désignés et dans des lieux choisis d'avance, ordinairement sur les bords d'un ruisseau. Les partis ennemis se placent sur les rives opposées, à une telle distance que le combat dure souvent plus d'une heure avant qu'il y ait du sang de versé; le nombre des tués ou blessés excède rarement une demi-douzaine.

Ces Indiens passent une grande partie de leur temps à jouer, à danser, à faire de la musique, c'est-à-dire à exercer leurs voix dures et discordantes. Ils improvisent des chansons sur divers sujets. Les femmes ont rarement la permission de danser avec les hommes; elles forment des groupes séparés, qu'animent les mêmes instruments, qui sont de l'espèce la plus grossière. Enfin, ces Indiens sont d'adroits voleurs, et celui qui ne dérobe pas habilement un objet quelconque est honni et quelquefois maltraité par les siens, qui sont surtout de grands moqueurs.

A ces détails sur les Indiens de ces parages, nous rattacherons quelques autres notions extraites, en 1843, par M. Roux de Rochelle [1], d'un ouvrage de

[1] *Bulletin de la Société de Géographie*, cahier de mars 1843.

Digitized by Google

M. Gallatin sur les tribus indiennes qui résident aux États-Unis et dans les possessions britanniques, à l'est des montagnes Rocheuses.

Les nations indiennes dont s'est occupé M. Gallatin se partagent en quatre-vingt-une tribus, qui ont des dialectes particuliers; mais de nombreuses analogies entre leurs différents langages permettent d'en affilier plusieurs les unes aux autres et de les grouper en vingt-sept familles. On regarde comme appartenant à une même famille les tribus dont les idiomes ont assez d'affinité pour qu'elles puissent se comprendre, et pour que la plupart des mots qu'elles emploient paraissent dériver d'une source commune. Nous trouvons dans l'ancien monde différents exemples de ces similitudes, et, pour nous borner à une seule citation, nous remarquons que l'on peut ranger dans une même famille l'allemand, le hollandais, le danois et le suédois.

On ne compte, sous le rapport de la langue, que huit familles dans les territoires occupés par l'Amérique anglaise et par les États-Unis; ce sont : les Eskimaux, les Athapascas, les Black-Feet, les Sioux, les Algonkins, les Iroquois, les Chérokées et les Mobiliens. Les dix-neuf autres familles d'Indiens sont placées à l'ouest des montagnes Rocheuses.

La différence des dialectes que l'on remarque

Digitized by Google

entre les nations indiennes s'explique aisément, même lorsqu'on leur attribue une commune origine, par la nécessité où elles ont été de se séparer les unes des autres, et de se former en communautés indépendantes.

Les peuples non civilisés de l'ancien continent se trouvaient dans une situation semblable : ils altéraient et changeaient leurs langues primitives à mesure qu'ils se dispersaient. Soit qu'ils vécussent de chasse ou de pêche, ou des productions spontanées de la terre, ils perdaient leurs relations originelles en s'éloignant, en vivant à de longues distances; et lorsque de nouveaux besoins ou de nouvelles idées les portaient à étendre leur vocabulaire, chacune de ces familles, séparées les unes des autres, créait à son gré les mots qui lui paraissaient nécessaires. Ainsi les héritiers d'une langue primitive pouvaient successivement y introduire de nouveaux mots qui n'avaient entre eux aucune analogie; et lorsque la langue première était pauvre, comme on peut naturellement le présumer, le fond disparaissait, pour ainsi dire, sous le grand nombre de mots accessoires et supplémentaires qui devaient l'accroître, afin de le proportionner au développement progressif des facultés intellectuelles. Cette cause générale d'altération a produit des effets analogues dans l'ancien et dans le nouveau monde, et, en appliquant ces remarques

Digitized by Google

à la différence des vocabulaires que l'on trouve chez les Indiens de l'Amérique du Nord, nous devons ajouter que, si leurs nomenclatures et leurs variétés de mots sont très-nombreuses, ces peuples ont néanmoins conservé la similitude de leurs constructions et de leurs formes grammaticales.

Toutes les langues d'Amérique, du moins toutes celles que l'on connaît en ce moment, depuis l'océan Arctique jusqu'au cap Horn, ont un caractère qui leur est commun, et qui paraît différer de celui des idiomes de l'ancien continent. Cette remarque a été faite par M. Pickring; elle l'avait également été par M. du Ponceau, dont on connaît les ingénieuses et philosophiques recherches sur les dialectes indiens. Du reste, nous n'avons pas à nous occuper de ceux de l'Amérique du Sud, et ceux de l'Amérique du Nord sont les seuls objets de nos recherches.

La famille des Eskimaux est la plus septentrionale: ils sont, ainsi que nous l'avons déjà dit, répandus sur toutes les côtes d'Amérique, au nord du 50e degré de latitude, depuis les rives orientales du Labrador et du Groënland jusqu'au détroit de Behring et à la presqu'île d'Alaska.

Les anciennes traditions du nord de l'Europe ne se rapportent qu'à des époques où l'Islande et les côtes nord-est de l'Amérique avaient une po-

Digitized by Google

pulation qui leur était propre : les Eskimaux occupent encore aujourd'hui les mêmes côtes, et M. Gallatin pense qu'ils ont la même origine que les autres Indiens de l'Amérique du Nord. La couleur, les traits sont essentiellement les mêmes, et la différence, l'infériorité de leur stature peut être attribuée à la rigueur du climat. Quoique les vocabulaires soient différents, les formes grammaticales se ressemblent; elles offrent un trait de famille commun aux différentes nations américaines.

Les Eskimaux occupent au nord une longue plage d'environ 100 milles anglais de largeur; leurs habitudes, leur genre de vie les retiennent dans cette limite. Quant aux peuples situés à l'ouest des montagnes Rocheuses, ils forment également, le long des côtes de la mer Pacifique, une zone de population qui ne franchit pas ces montagnes, et qui est entièrement distincte des familles indiennes dont nous nous occupons ici.

Au midi des Eskimaux, et entre la baie d'Hudson et les montagnes Rocheuses, s'étendent les nombreuses tribus des Athapascas : elles appartiennent à une même famille, à l'exception d'une seule enclave, où une autre tribu paraît s'être transplantée.

Le territoire des Algonkins est situé au midi des Athapascas, de la baie d'Hudson et des Eski-

Digitized by Google

maux du Labrador. Cette grande famille indienne est la plus considérable de toutes, et celle où les tribus sont les plus nombreuses. Elle occupait, à l'époque des découvertes des Européens, toutes les contrées situées au nord du lac Winnipeg, et sur les deux rives des lacs Supérieur, Michigan et Huron; elle s'étendait sur les bords du fleuve de Saint-Laurent, et le long du littoral atlantique jusqu'à la Floride, ainsi que sur les rives orientales du Mississipi, depuis sa source jusqu'à l'embouchure de l'Ohio.

Les Iroquois, enclavés au milieu du territoire des Algonkins, se partageaient en deux grandes divisions séparées l'une de l'autre par les lacs Erié et Ontario : les Hurons et les Indiens neutres étaient au nord, et la confédération connue sous le titre des Cinq Nations était au midi. Les Algonkins étaient plus nombreux; mais les Iroquois étaient plus puissants, et leur intelligence supérieure donnait une haute idée de celle des hommes rouges.

Les familles indiennes placées plus au midi étaient celles des Catawbas, des Chérokées, des Creeks, des Séminoles, des Choctaws et des Chikaas. Les Chérokées étaient la nation indienne la plus avancée dans la civilisation; et nous avons à remarquer ici un phénomène littéraire qui devait avoir une grande influence sur les progrès ulté-

Digitized by Google

rieurs de leur ordre social : nous voulons parler de l'invention d'une écriture adaptée à la langue de cette nation.

Nous avons déjà fait remarquer que chacune des nations indiennes comprenait différentes tribus : celles-ci se subdivisaient elles-mêmes en plusieurs classes ou familles particulières que l'on cherchait à conserver. L'Indien qui voulait se marier cherchait sa femme dans une autre famille, et le nombre de ses enfants se partageait ensuite entre celle du père et celle de la mère. Chaque tribu portait un nom particulier : ainsi l'on avait chez les Hurons la tribu de l'Ours, celle du Loup, celle de la Tortue.

Les Indiens situés à l'ouest du Mississipi se partageaient en deux grandes familles, celle des Sioux, celle de Black-Feet ou Pieds-Noirs, dont nous avons parlé dans l'analyse du voyage du prince de Neuwied, et chacune de ces familles comprenait un certain nombre de tribus. Toutes n'avaient pas le même genre de vie : les travaux de l'agriculture étaient plus avancés dans les plaines du midi ; le gibier, plus abondant dans les forêts du nord, fournissait aux peuples chasseurs d'autres moyens de nourriture, et l'on fumait celui qu'il fallait conserver ; le poisson des lacs et des rivières offrait les mêmes ressources et subissait les mêmes moyens de conservation.

Digitized by Google

La chasse n'était pas abandonnée par les nations qui avaient un commencement d'agriculture; elle était même la seule occupation que les hommes crussent convenable à leur dignité; tous les travaux des champs et toutes les occupations de l'intérieur et de la famille étaient abandonnés aux femmes. Les hommes résidaient quelques mois dans leurs villages; ils consacraient à la chasse des bêtes fauves la saison de l'hiver, et passaient le reste de l'année dans une extrême oisiveté ou à la chasse des buffalos, dont les troupeaux se composent quelquefois de plusieurs milliers.

On remarque moins de férocité chez les Indiens placés à l'ouest du Mississipi; les prisonniers de guerre qu'ils ont faits ne sont plus torturés ni mis à mort; ils deviennent serviteurs de leurs maîtres, et quelquefois ils sont adoptés dans la tribu et ils en partagent la destinée. Le premier exploit d'un guerrier est de faire un prisonnier vivant; le second, de frapper son ennemi d'une lance ou d'un tomahawc; le dernier est de l'atteindre d'un coup de flèche ou d'une arme à feu.

Après ces curieux détails sur les Indiens de l'Amérique du Nord, nous ne saurions mieux couronner l'analyse de l'ouvrage de Washington Irving qu'en la faisant suivre d'un fragment du travail de M. Woodbrige sur les monts Apalaches[1], dont Ir-

[1] *Bulletin de la Société de géographie*, cahier de juillet 1841.

Digitized by Google

ving a aussi parlé, mais d'une manière beaucoup moins complète.

Le système de montagnes qui s'étend le long de la côte orientale des Etats-Unis peut être considéré, en général, comme un large plateau qui court dans une direction sud-ouest et nord-est, entre les basses terres qui bordent l'océan Atlantique et le bassin du Mississipi. Ce plateau est soutenu de chaque côté par des chaînes de montagnes, et traversé par de nombreux rameaux parallèles aux chaînes principales et qui s'y rattachent. Sa largeur est généralement de 100 à 150 milles, et la surface qu'il occupe ne peut pas être moindre de 175,000 milles carrés.

La chaîne la plus occidentale vers le centre de ce plateau, celle que l'on traverse la dernière en allant des côtes de l'Atlantique au Mississipi, est la chaîne des Alleghany, dont le nom s'est étendu et est souvent appliqué à toute la partie centrale de ce système de hauteurs, considéré comme servant de limites entre les contrées de l'ouest et celles de l'est; mais ce nom n'appartient réellement qu'à un seul rameau, et ne s'applique jamais aux montagnes situées à l'est de l'Hudson, qui forment cependant la partie la plus élevée de ce faîte. Les géographes les plus habiles des Etats-Unis ont depuis longtemps rejeté le nom d'Alleghany pour désigner le système entier, et adopté celui de monts

Digitized by Google

Apalaches, qui est le seul qui soit maintenant admis dans la géographie de l'Amérique.

Nous allons essayer d'indiquer ici les différents degrés de ce système de montagnes, depuis l'océan Atlantique jusqu'à sa limite occidentale.

Lorsqu'on arrive par l'est aux Etats-Unis, on rencontre d'abord une côte déchirée, formée de roches primitives et pourvue d'excellents p orts; cette partie s'étend depuis le Maine jusqu'à New-York. Au sud de cette ville, la côte présente une suite de grèves, de bancs de sables et d'îles; les ports y sont peu nombreux.

Depuis la rivière d'Hudson jusqu'auprès du Missisipi, une ligne de roches, qui est éloignée de 50 à 100 milles de la côte, se trouve marquée par les premiers rapides qne l'on rencontre dans les rivières qui se jettent dans l'Atlantique, ainsi que par les grandes villes qui se sont naturellement établies à l'endroit où commence la navigation. Parmi ces villes, on distingue Trenton, sur la Delaware; Baltimore, sur le Patapsco; Georgetown, Alexandrie et Washington, sur le Potomac; Fredericksburg et Richmond, en Virginie; Fayetteville, dans la Caroline du Nord; Colombia, dans la Caroline du Sud; enfin Augusta et Milledgeville, dans la Géorgie. Depuis la Delaware jusqu'au Roanoke, cette ligne marque aussi la limite de l'influence des marées.

Digitized by Google

Cette terrasse, que nous désignerons par le nom d'Atlantique, est une région fertile; elle se distingue des basses terres par une plus grande pureté de l'air et des eaux, et dans la partie méridionale par la température modérée du climat. On la désigne sous le nom de contrée du milieu (Middle Country) pour la distinguer de la contrée supérieure ou plateau (Uper Country, Table Land), et de la contrée inférieure ou basses terres (Low Country ou Low Land). Elle est traversée par quelques rameaux peu élevés qui forment les points avancés des Apalaches.

Dans la Virginie, nous trouvons les monts du sud ou du sud-est. Ils n'ont pas encore été tracés nettement sur les cartes au delà de cet Etat; mais Darby nous les montre comme traversant le Susquehannah et la Delaware, et s'étendant jusqu'à la rivière d'Hudson, où ils forment une portion de l'enceinte de rochers qui pendant un assez grand espace borne le cours de ce fleuve, et qui est désignée sous le nom de hautes terres (High Lands).

A l'est de la rivière d'Hudson on trouve deux rameaux peu élevés qui commencent auprès de New-Haven à des falaises nommées East-Rocks et Ouest-Rocks, que le président Dwight considère comme l'extrémité des chaînons entre l'Hudson et le Connecticut.

Le rameau de l'ouest continue à se diriger vers

le nord jusqu'à ce qu'il paraisse se perdre dans le premier rameau qui, s'élevant graduellement à partir de la côte du Long-Island-Sound, forme les monts Hoosac, traverse la partie occidentale du Massachusetts, et enfin s'unit aux monts Taghonnuc, qui font partie des montagnes Vertes (Green Mountains) de l'Etat de Vermont; c'est d'après cela que Dwight appelle ce rameau la chaîne des montagnes Vertes.

Le rameau de l'est court un peu du nord à l'est, et traverse le Connecticut vers le milieu de son cours à Hadley-Falls; il forme alors les pics Holy-Oak et Tom, d'où il a pris le nom de monts Tom.

Au delà de Lyme, sur la rive est du Connecticut et près de la côte, se trouve un troisième rameau qui se dirige vers le nord, et que Dwight désigne par le nom de Lyme-Range.

Dans la partie nord du Massachusetts, cette dernière branche réunie, suivant Dwight, avec les monts Tom, forme la suite des montagnes Blanches, qui s'étendent en masses irrégulières dans l'intérieur de l'Etat de New-Hampshire.

Toutes ces branches sont d'une médiocre élévation. Leur hauteur va en augmentant depuis 300 pieds jusqu'à 1,500 et 2,000 pieds, à mesure qu'elles avancent vers le nord, où elles se terminent dans la partie nord du New-Hampshire en formant le groupe remarquable des montagnes

Digitized by Google

Blanches, que l'on reconnaît comme le sommet le plus élevé du système des Apalaches. Il est à remarquer toutefois que ces montagnes ne forment qu'un point détaché de ce système, et non pas, comme cela a été quelquefois présenté, une suite liée avec la chaîne principale.

La première chaîne de montagnes que nous trouvons vers l'ouest, après avoir traversé la terrasse atlantique, est celle des montagnes Bleues (*Blue Ridge*). Elle peut être considérée comme commençant dans l'Alabama, à la source des cours d'eau qui vont se jeter dans le golfe du Mexique ; elle se dirige d'abord vers l'est, et circule ensuite sur presque tout le territoire des Etats-Unis, particulièrement dans la partie nord-est. Son développement est d'environ 1,500 milles ; elle se termine à la mer, sur le territoire britannique.

La direction de cette chaîne est, dans la Virginie, à peu près le nord-nord-est. En Pensylvanie, elle tourne un peu plus vers l'est. Après avoir traversé l'Hudson, elle se rapproche du nord, et suit la rive occidentale du bassin du Massachusetts sous le nom de monts Taghonnuc, formant la limite vers l'ouest d'une vallée élevée dont les monts Hoosacs ou montagnes Vertes du Connecticut sont la limite vers l'est. Lorsque ces deux branches se réunissent, elles forment la chaîne des montagnes Vertes de l'État de Vermont.

Digitized by Google

Cette chaîne se divise en deux branches vers le milieu de cet Etat. La branche de l'ouest se dirige au nord vers le fleuve Saint-Laurent : elle n'a pas encore été bien reconnue; la branche de l'est va vers le nord-est, entoure les sources du Connecticut, puis, se dirigeant vers l'est, se divise de nouveau en deux rameaux, dont la configuration est imparfaitement connue, mais dont on trouve l'extrémité à la baie des Chaleurs, dans le golfe Saint-Laurent.

Depuis l'Alabama jusqu'à la rivière Roanoke en Virginie, les montagnes Bleues séparent les rivières qui se jettent dans l'Atlantique de celles qui vont grossir de leurs eaux le Mississipi et ses affluents. Depuis la rivière Roanoke jusqu'à l'Hudson inclusivement, tous les cours d'eau qui se jettent dans l'Atlantique prennent leur source dans le plateau élevé situé à l'ouest des montagnes Bleues, et traversent cette chaîne ordinairement par de profondes coupures. Le passage du Potomac à Harpers-Ferry et celui de l'Hudson à West-Point présentent des tableaux magnifiques et qui sont bien connus.

Depuis l'Hudson jusqu'aux sources de la rivière Saint-Jean, le sommet de ces montagnes forme la limite non contestée des possessions britanniques et des Etats-Unis, et il est reconnu par les deux parties comme étant ce qui est désigné dans le traité sous le nom de Hautes-Terres, qui séparent les af-

Digitized by Google

fluents du Saint-Laurent des rivières qui se jettent dans l'océan Atlantique.

Vers les sources de la rivière Saint-Jean, la position des divers cours d'eau, ainsi que les opérations des derniers commissaires anglais (sur le rapport desquels nous devons principalement nous appuyer pour la description de cette partie des montagnes Bleues), indique deux rameaux qui sont l'un et l'autre coupés et interrompus.

Le rameau du nord court au nord-est vers le Saint-Laurent, et longe ensuite les rives de ce fleuve à peu de distance jusqu'au golfe du même nom. Il sépare les affluents du Saint-Laurent de ceux de la rivière Saint-Jean, qui se jette elle-même dans la baie de Fundy, baie qui fait partie de l'océan Atlantique. C'est pourquoi les Etats-Unis regardent cette branche comme étant la continuation des hautes terres, séparant les eaux du Saint-Laurent de celles de l'océan Atlantique.

Le rameau du sud court un peu au nord-est depuis les sources de la rivière Saint-Jean jusqu'à la grande chute, où il traverse cette rivière, et se termine à la baie des Chaleurs. Suivant le profil et les observations des commissaires anglais, sa hauteur depuis les sources jusqu'à la grande chute de la rivière Saint-Jean ne dépasse pas 1,100 à 1,200 pieds; il y a deux pics de 1,700 à 2,000 pieds d'élévation. Plus loin, et jusqu'à une cer-

Digitized by Google

taine distance au-delà de la rivière, la hauteur du faîte n'excède pas 700 à 1,000 pieds, et il y a plusieurs dépressions où elle n'est que de 250 à 350 pieds au-dessus de la mer; à quelque distance par-delà la rivière, cette chaîne forme des pics hauts de 2,000 pieds; elle s'abaisse ensuite graduellement jusqu'à la baie des Chaleurs.

L'un et l'autre de ces rameaux sont traversés par les cours d'eau qui descendent de leurs sommets, et qui coupent à travers ces chaînes, dans des directions opposées, en sorte que la ligne des sources est réellement différente de la ligne de plus grande élévation. Le rameau du sud, par exemple, est coupé cinq fois par le Restook ou Roostuc (une des branches de la rivière Saint-Jean), qui serpente au milieu de ces montagnes.

Après avoir traversé la chaîne des montagnes Bleues au sud de l'Hudson, on se trouve sur un plateau élevé s'étendant jusqu'aux monts Alleghany, qui en forment la limite occidentale. La chaîne à laquelle seulement appartient le nom d'Alleghany s'étend sur une distance d'environ 300 milles dans une direction nord-est et sud-ouest, entre les rivières Susquehannah et la grande Kanawha ou Kenhawa. Dans toute cette étendue, elle forme la ligne de partage des eaux qui coulent à l'est et à l'ouest, et sépare les affluents de l'Ohio des cours d'eau qui se jettent dans l'Atlantique, après avoir

Digitized by Google

traversé la chaîne des montagnes Bleues. La Kenhawa, qui prend sa source sur le plateau supérieur, traverse cependant les Alleghany pour se rendre dans l'Ohio. Au sud de la Kenhawa, des rameaux moins élevés continuent la chaîne, et vont se perdre dans les monts Cumberland et dans cette région montueuse qui réunit toutes les branches du système.

Au nord de la Susquehannah, la continuation a lieu de même par des rameaux d'une élévation médiocre, qui se terminent sur le plateau ou la terrasse de New-York.

Entre les montagnes Bleues et les monts Alleghany se trouve le vaste plateau des Apalaches ou contrée supérieure du sud; son étendue est de plus de 800 milles depuis les hautes terres de l'Alabama en traversant le Tenessee, les Carolines, la Virginie, le Maryland, la Pensylvanie et une partie de l'Etat de New-York. Son élévation augmente graduellement en allant du nord au sud depuis 500 et 600 pieds jusqu'à 1,000 et 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer : dans quelques parties il gèle dans tous les mois de l'année. Ce plateau est traversé par plusieurs chaînes de montagnes, dont la principale est connue sous le nom de monts Katatin qui le divisent en deux parties est et ouest. Le sol est généralement fertile, le climat favorable. Il peut être regardé comme le grenier des Etats-Unis.

Digitized by Google

Sa partie orientale, qui est désignée en Virginie sous le nom de la Grande-Vallée, a pour base un terrain calcaire, et est particulièrement célèbre pour sa beauté et sa fertilité. La partie occidentale est plus montueuse. Dans la Virginie et dans les autres Etats du Sud, l'élévation de ce plateau procure un climat aussi tempéré que si l'on se trouvait à plusieurs degrés plus au nord ; c'est pourquoi on y trouve une retraite délicieuse en quittant les chaleurs excessives des basses terres. On lui doit aussi une grande diversité de végétation ; de sorte qu'en échange du coton et du riz que produisent les parties basses du pays, ce plateau leur fournit des grains, des herbes et des végétaux, ajoutant ainsi de grandes ressources aux Etats qu'il traverse.

Les monts Katatin ou monts Sans-Fin des Indiens [1] sont, après les montagnes Bleues, la chaîne la plus longue du système des Apalaches. Leur commencement se distingue très-facilement dans le comté Ulster de l'Etat de New-York, quelques milles à l'ouest du point où l'Hudson se force un passage au travers des montagnes Bleues. Ils se dirigent ensuite le long du plateau des Apalaches, presque parallèlement aux montagnes Bleues, à une distance qui varie de 5 à 10 milles ; ils traversent la Delaware au point nommé Water-Gap, et

[1] On les nomme aussi quelquefois Kitatiny, ou même montagne Bleue.

Digitized by Google

la Susquehannah au-dessus de Harrisburg. Tournant alors vers le sud, ils sont rejoints par la montagne Tuscarora, traversent la Virginie en formant plusieurs chaînes interrompues, qui prennent divers noms suivant les localités, et atteignent la limite méridionale de cet Etat, où ils prennent le nom de Montagnes de Fer (*Iron Mountains*). Prenant ensuite la direction du sud-ouest, ils forment la ligne de séparation de la Caroline du Nord et du Tenessee sous les noms de monts Bald, Smoky et Unaka. D'après les dernières mesures, on trouverait là quelques-uns des pics les plus élevés du système général. Enfin ils viennent se confondre dans cette masse de montagnes, où toutes les chaînes se terminent au sud de la rivière de Tenessee. La longueur totale de toute cette suite est d'environ 800 milles. A l'extrémité septentrionale de la chaîne des monts Katatin, on trouve un autre rameau nommé les monts Catskill ou Katskill, qui se dirige vers le nord. Ce rameau traverse la rivière Mohawk à la petite chute, et se divise ensuite en deux branches, dont l'une s'étend vers le nord-ouest jusqu'à l'embouchure du lac Ontario, et l'autre vers le nord-est jusqu'au lac Champlain. La branche du nord-est sépare les affluents du Saint-Laurent de ceux de l'Hudson et du lac Champlain. Le pays qui se trouve entre ces deux branches et le fleuve Saint-Laurent forme la partie nord-est de

Digitized by Google

l'Etat de New-York ; c'est une région élevée et principalement intéressante pour ses richesses minérales.

Au delà des monts Alleghany, on trouve la grande terrasse occidentale du système des Apalaches, moins élevée et beaucoup moins étendue que la terrasse atlantique. Elle est coupée par des canaux profonds où coulent les eaux qui se dirigent vers l'ouest. Plusieurs chaînes de montagnes et de collines la traversent, et lui donnent jusqu'à une certaine distance des Alleghany un caractère montueux. La principale de ces chaînes est celle des monts Cumberland. Dans la Pensylvanie, les monts Laurel et Chesnut (laurier et châtaignier) forment une prolongation des Alleghany vers l'ouest, et s'étendent aussi dans la partie nord de la Virginie. D'autres rameaux secondaires partent encore de la limite que nous avons assignée aux Alleghany vers le nord.

Cette description d'un système de montagnes aussi étendu et aussi compliqué, quoique loin d'être complète, peut cependant donner une idée générale de ses principaux traits.

Digitized by Google

LOWENSTERN.

VOYAGE DES ÉTATS-UNIS A LA HAVANE.

(EFFECTUÉ EN 1837 ET 1838 ; PUBLIÉ EN 1842.)

Le voyage de M. Lowenstern aux États-Unis est rempli d'aperçus ingénieux, mais empreints çà et là d'une sévérité peut-être excessive ou partiale contre les Nord-Américains. En reproduisant la physionomie de l'ouvrage, nous éviterons les critiques plus ou moins exagérées dont l'auteur l'a semé, et nous suivrons une ligne moyenne entre les deux extrêmes de l'éloge et du blâme.

Notre voyageur avait quitté Paris le 2 juillet 1837, pour Londres, où il s'embarqua, le 9 août suivant, sur un paquebot à voile en partance pour New-York. Il jetait l'ancre devant cette grande cité américaine le 10 septembre, et allait descendre à *Astor-House,* le plus somptueux hôtel de New-York.

Digitized by Google

Voici la description qu'il nous en donne, et qui s'applique aux autres hôtels de l'Amérique septentrionale.

Astor-House est situé dans Broad-Way, qui est la rue principale de *New-York*. On compte dans cet hôtel 380 chambres de passagers, qui, meublées avec simplicité et tenues avec une propreté extrême, peuvent contenir jusqu'à 500 personnes. Le premier et le second étages se composent d'appartements complets; les étages supérieurs ont leurs chambres à plusieurs lits. L'arrangement presque général et si commode en Europe de loger à l'hôtel et de dîner où bon vous semble, n'existe pas dans les hôtels américains. On est obligé de payer ensemble logement et nourriture à tant par jour, que l'on en profite ou non. Le prix pour une bonne chambre à coucher et la nourriture est de 2 dollars et demi ou 14 francs par jour. Quant à la nourriture, elle est copieuse, et on a jusqu'à quatre repas. Tout en Amérique se fait méthodiquement et par tout le monde à la fois; dans l'Astor-House, le signal de se réunir est donné par un gong chinois.

A cet appel, les hommes se rendent en hâte dans la grande salle à manger, qui contient 200 personnes à la fois, placées autour de trois tables, tandis que les dames et les personnes qui les accompagnent vont dans une salle particulière, où

Digitized by Google

se trouve une table de 60 couverts. Le déjeuner consiste en thé, café, beurre et œufs. A trois heures et demi, les jours de la semaine, et une heure plus tôt le dimanche, le gong résonne de nouveau, et c'est à qui entrera le plus vite dans la salle à manger pour y trouver une place : heureux ceux qui ont pu s'en faire réserver une ; car souvent, dit notre voyageur, il y a deux fois plus de convives que les tables n'en peuvent recevoir. Elles étalent force bœuf, veau, mouton, volaille, entremets et dessert. On ne se parle point ; on n'entend que le bruit des mâchoires ; on a dîné en dix minutes. Le soir, à sept heures, on a du thé, du beurre, des confitures ; et à dix heures du soir, on soupe avec des viandes, des volailles froides, des homards, etc. Tout est bien apprêté. Les vins se paient à part et sont très-chers : une bouteille de bordeaux ou de champagne coûte 2 à 3 dollars, et une de madère de 2 à 12 dollars, selon la qualité.

De tous les repas, il n'y a que le déjeuner que l'on vous apporte, par grâce spéciale, dans votre chambre ; pour les autres, il faut absolument les prendre en commun, à moins de louer un salon, qui coûte en sus 3 dollars ou 16 francs 50 centimes par jour. Mais si alors, dit M. Lowenstern, on peut manger seul, on est mal servi ; les domestiques sont négligents ; on sonne dix fois pour le

Digitized by Google

même objet, et dix personnes différentes se présenteront chaque fois sans jamais vous apporter ce que vous avez demandé. Si le service est fait par des nègres, il est meilleur, comme cela se pratique à la table d'hôte. Le nègre est méprisé de l'Américain, qui le traite en esclave; si le domestique est blanc, il sert mal, parce qu'il se croit d'un rang égal au vôtre.

De New-York, ville dont nous avons parlé dans le précédent voyage, M. Lowenstern fait une excursion vers le nord en remontant l'Hudson. Il visite l'Ecole polytechnique de *West-Point*, qui compte 300 élèves et peut en contenir 400. Les jeunes gens y passent quatre années, et s'y préparent pour l'armée ou le génie. La discipline de l'établissement est très-stricte, et l'on y est puni pour la moindre faute : il suffit de boire des liqueurs ou même d'entrer dans un hôtel pour en être exclu sans retour. West-Point offre deux monuments en marbre blanc, érigés, l'un à Kosciusko, l'autre au colonel Wood.

Dans le trajet, notre voyageur avait eu occasion d'observer de plus près les Américains. Il prétend qu'il n'existe pas de nation plus vaine de son pays que le citoyen de l'Union; il le louera, l'élèvera au détriment de toutes les autres contrées, sous tous les rapports, qu'il les connaisse ou non; il n'y a point de flatterie qu'il n'accueille avec empresse-

Digitized by Google

ment si elle s'applique aux États-Unis ; il vous encourage dans tous vos éloges et les provoque de toutes les manières ; il méprise l'Anglais, mais plus encore les autres peuples, et se met au-dessus de tous.

De West-Point, notre voyageur se rendit aux chutes du *Niagara*, qu'il décrit à son tour, mais sur lesquelles il est difficile aujourd'hui de rien dire de nouveau. On sait que le Niagara est autant un canal naturel qu'un fleuve, qui sort du lac Erié pour aller se jeter dans le lac Ontario, et qui réunit ainsi les deux lacs. Il forme en même temps la limite entre les États-Unis et le Haut-Canada, qui appartient à l'Angleterre. Le fleuve, divisé en plusieurs bras par différentes îles, se réunit ensuite en une seule masse, pour se partager encore et former les chutes du Niagara, où deux torrents, larges, l'un de 75 mètres, l'autre de 150, s'élancent furieux, écumants, et tombent tout d'un coup de toute leur étendue dans un abîme encadré de rochers et de forêts.

Du Niagara, M. Lowenstern se rend à *Montréal*, ville la plus grande et la plus peuplée du Bas-Canada, dont la population est encore presque toute française, tandis qu'elle est anglaise dans le Haut-Canada. Il revient de là à New-York, et passe immédiatement à *Philadelphie*, où il s'arrête quelques jours, et dont il vante la courtoisie et la sociabi-

Digitized by Google

lité. C'est, dit-il, le seul lieu où l'on retrouve encore des hommes sortis de l'école de Washington et de Franklin, où l'idée du lucre n'absorbe pas toutes les facultés. Les sciences, qui ne se traitent dans les autres villes de l'Union qu'autant qu'elles ont un but commercial ou technique, sont cultivées à Philadelphie pour elles-mêmes et dans un but d'intelligence. La Société philosophique de cette ville est avantageusement connue parmi les institutions de ce genre.

Notre voyageur a trouvé à Philadelphie une sorte de démarcation bien tranchée entre les classes riches et les classes inférieures. C'est surtout, dit-il, chez le beau sexe américain que cette tendance se manifeste presque ouvertement : les dames de Philadelphie expriment, par exemple, des opinions anti-républicaines avec autant de franchise que leurs maris prennent de soin pour les dissimuler; elles emploient leur adresse à se séparer, autant que possible, des classes inférieures et à en éviter le contact. Pendant que leurs maris, législateurs, donnent des poignées de mains aux savetiers et fermiers, elles se tiennent à l'écart, et n'ont jamais de rapport avec les savetières ou fermières, autrement que pour les choses obligées de la vie.

Ce qui, dans l'Union, dit M. Lowenstern, frappe surtout l'étranger, c'est la place que les femmes

Digitized by Google

occupent dans la société, le respect, la déférence dont elles sont l'objet; elles jouissent en Amérique du bonheur de posséder, sinon des adorateurs chevaleresques à l'instar des Français, du moins de très-humbles serviteurs. À leur approche, tout homme se lève, soit à table, soit au spectacle, ou en un salon, et chacun s'empresse à leur céder les meilleures et les premières places. *All for ladies,* tout pour les dames, disent les Américains, même les plus sans façon. Mais aussi, pour garder tous ces droits, elles ont à veiller soigneusement, du moins en apparence, sur leur conduite et leurs relations.

Les dames de Philadelphie passent pour les plus belles des États-Unis, et elles ne brillent pas seulement par leurs charmes et leurs grâces, elles sont encore aimables et spirituelles. Rien ne leur manquerait si elles ne devaient s'observer jusqu'à la contrainte, afin de ne pas donner prise sur elles; et cette contrainte les rend froides et guindées; l'enjouement, l'abandon, les exposeraient aux épigrammes ou aux mauvais jugements des puritains de l'Union. La coutume est, en outre, comme en Angleterre, de ne pouvoir adresser en société la parole à une dame ou demoiselle avant de lui avoir été présenté par une de leurs parentes ou amies, ou par la maîtresse de la maison, et, après cette présentation, il faut encore que

Digitized by Google

l'étranger, la première fois, use de réserve et de sobriété dans ses discours; une conversation soutenue entraînerait bien vite des chuchotements. Plus une dame est belle et aimable, plus elle est en butte aux observations, ce qui ôte tout le charme de leur commerce et les rend froides, ou, pour mieux dire, embarrassées.

Les dames de Philadelphie sont, dit notre voyageur autrichien, toujours habillées avec le plus grand luxe, soit pour paraître dans les soirées, soit même pour rester chez elles. La soie, les étoffes les plus riches composent leur toilette de tous les jours, même dans les classes d'une fortune médiocre. Les dames riches s'appliquent à suivre exactement les modes de Paris. Elles ne portent que rarement des joyaux, mais elles mettent des fleurs en profusion. Quant aux hommes, ils s'habillent simplement. L'usage est qu'ils déposent leurs chapeaux avant d'entrer dans un salon, ce qui est une imitation de la coutume anglaise.

Une chose bien remarquable dans les mœurs des États-Unis, c'est la liberté laissée aux filles de se choisir un mari selon leur fantaisie, l'usage ne permettant ni au père ni à la mère d'intervenir; il suffit que l'homme plaise à la demoiselle pour qu'elle l'épouse et lui apporte une dot, souvent considérable. Il est vrai que cette indépendance

Digitized by Google

des jeunes personnes et leur désir d'un titre ou d'un rang les exposent quelquefois à de tristes mécomptes, car les aventuriers ne sont point rares dans l'Union.

M. Lowenstern se rendit de Philadelphie à *Baltimore,* trajet qui se fait en huit heures, partie en chemin de fer et partie en bateau à vapeur sur la Delaware. Baltimore, capitale ou principale cité du Maryland, compte environ 120,000 âmes, dont la majeure partie est catholique. Les rues se coupent à angles droits; il y a quelques beaux édifices, surtout les églises et les temples, et deux monuments, l'un consacré à la guerre de 1813, et l'autre en l'honneur de Washington. Le musée offre des collections d'ustensiles et d'armes indiennes.

De Baltimore notre explorateur passe à *Washington,* capitale de l'Union, siége du pouvoir suprême, mais qui ne présente encore que huit ou dix belles rues et 20,000 habitants. Le principal édifice est le Capitole, construit en pierres de taille blanches et formé de deux ailes, avec une grande salle au centre, surmontée d'une coupole, et offrant des tableaux qui représentent : Washington abdiquant le commandement suprême; le Général Burgoyne fait prisonnier; la Déclaration de l'indépendance américaine, etc. On y voit en outre une statue de Jefferson, tenant à la main l'acte de l'indépendance. La salle du congrès, ou des représentants,

Digitized by Google

qui repose sur vingt-deux colonnes en marbre gris, est très-belle et bien décorée; elle est demi-circulaire, tapissée en rouge et les fauteuils en noir, avec les portraits en pied de Washington et de Lafayette. La vue dont on jouit de ses fenêtres sur le Potomac est très-étendue. La salle du sénat est plus petite, mais non moins élégante.

Quant au palais du président des Etats-Unis, il est d'une construction très-simple, ainsi que les quatre ministères. La principale rue qui y conduit du Capitole est longue d'un mille et un quart et large d'environ 50 mètres. Le président n'a aucune suite, aucun garde; il n'a qu'un huissier ou domestique dans l'antichambre, lequel même n'annonce pas toujours le visiteur.

Durant son séjour à Washington, M. Lowenstern eut encore plus d'une fois l'occasion de faire des remarques personnelles sur les Américains. Ils sont très-vains, dit-il, mais probes en général, sinon dans les transactions commerciales, du moins dans la vie privée. Le vol est rare chez les habitants d'origine américaine; là où il n'y a ni noirs ni émigrés, on pourrait presque se passer de serrures. Il règne un grande bonne foi dans les transactions journalières; on vous laissera seul dans les magasins les plus riches sans vous connaître, et l'on ira même jusqu'à vous offrir d'emporter à crédit la marchandise que vous avez

Digitized by Google

achetée. Une des vertus américaines, c'est l'égalité de caractère ou d'humeur et le respect des convenances dans la bonne compagnie. L'instruction première est universelle, et les sciences aux Etats-Unis sont mises à la portée de tout le monde. L'amour du gain est le vice dominant chez le Yankée, mais c'est le seul défaut ou penchant qu'il porte à l'excès.

Notre voyageur, quittant le nord pour le sud, se rendit à Pittsburg, sur l'Ohio, rivière qu'il descendit jusqu'au Mississipi, afin de gagner ensuite la Nouvelle-Orléans, cité placée non loin de l'embouchure du fleuve dans le golfe du Mexique. Nous passerons sous silence les détails ou incidents du trajet et arriverons directement à la capitale de la Louisiane.

La *Nouvelle-Orléans* présente deux quartiers bien distincts : le quartier français, et le quartier anglais ou américain proprement dit. Le premier a des rues tortueuses, de grandes maisons à plusieurs étages, servant à plusieurs familles ; des boutiques pleines d'objets de luxe ; des restaurants, des confiseurs ; des spectacles et des bals : on se croit encore en Europe, ou pour mieux dire en France. Dans le quartier américain, les maisons, bâties à l'anglaise, sont en briques et ne sont occupées chacune que par une seule famille. La Nouvelle-Orléans n'est guère habitable qu'en hiver ;

Digitized by Google

la fièvre jaune chasse en été les habitants qui ont les moyens de s'exiler. La population est de 80,000 créoles ou habitants stationnaires, dont 30,000 blancs et le reste composé d'hommes de couleur. Le nombre des étrangers qui arrivent tous les ans pour l'hiver à la Nouvelle-Orléans monte à 40,000; ce qui, pendant cette saison, porte le total à 120,000 habitants.

Cette affluence de tant d'étrangers dans la ville, due à l'élan rapide de son commerce, lui donne, dit notre voyageur, tout l'aspect d'une foire, d'autant plus que sa population habituelle se compose d'hommes de trois nations, savoir : les Français, qui furent deux fois possesseurs de la Louisiane; les Espagnols et les Américains. Il y a en outre beaucoup d'Allemands et de juifs. La population créole-française est encore en majorité; mais il arrive des Américains en telle affluence qu'ils y seront bientôt plus nombreux. Du reste, les deux nations ont peu de sympathie l'une pour l'autre; la différence du langage et du culte, français et catholique chez l'une, anglais et protestant chez l'autre, explique jusqu'à un certain point le défaut de cohésion entre des éléments si opposés.

La Nouvelle-Orléans, située sur la rive gauche du Mississipi, le long duquel elle s'étend, est divisée, comme nous l'avons dit tout à l'heure, en deux parties; cette division est formée par une rue très-

Digitized by Google

large, nommée Canal-Street; l'une des parties est l'ancienne ville, habitée par les Français et les Espagnols, et l'autre, la ville neuve, occupée par les Américains. Les rues de la vieille ville ont des noms français, et ceux de la nouvelle sont anglais. Il y a plus de confort et d'aisance dans la ville neuve, mais beaucoup moins d'animation que dans l'autre. La portion qui longe le fleuve est la plus peuplée et la plus belle, les autres quartiers étant presque déserts ou habités par la populace et les hommes de couleur : usage contraire, dit M. Lowenstern, à celui des autres villes des Etats-Unis, où l'on ne trouve près des quais que les bureaux, les magasins des négociants et les habitations des ouvriers, tandis que le monde élégant fuit les bords de l'eau et l'odeur du goudron.

Les mœurs à la Nouvelle-Orléans sont très-relâchées; l'amour des femmes et du jeu est poussé à l'extrême; un mot, un rien entraîne des disputes sanglantes, car chacun porte sur soi des armes. La loi n'est sévère que contre l'esclave, et encore le maître peut-il le tuer, sans encourir d'autre pénalité que celle d'une amende. La femme créole est aimable, mais un peu nonchalante, et la douceur qu'elle montre envers un blanc se change bien vite en rage, s'il s'agit de châtier une négresse qui la sert.

La Nouvelle-Orléans a trois théâtres, dont deux

Digitized by Google

anglais et un français. Le premier des théâtres anglais, appelé Saint-Charles, donne des opéras avec des ballets, des tragédies et des drames; le second est consacré aux farces qui attirent le bas-peuple. Le théâtre français possède un public généralement assez choisi, mais où, comme partout, les petits-maîtres donnent le ton.

Après avoir assisté à la fête anniversaire de la bataille de la Nouvelle-Orléans, gagnée par le général Jackson sur les Anglais, notre voyageur partit pour la Havane, où il se trouvait au bout de cinq jours de traversée. Nous le suivrons de là sur le territoire mexicain, qu'il a rendu l'objet d'un voyage spécial.

Digitized by Google

LOWENSTERN.

VOYAGE AU MEXIQUE.

(EFFECTUÉ EN 1838 ET PUBLIÉ EN 1843.)

M. Lowenstern fit la traversée de la Havane à Véra-Cruz, port du Mexique, sur un navire français qui le mit en deux jours vis-à-vis de la côte mexicaine du Yucatan, ayant en mer la vue du gigantesque volcan de l'Orizaba, dont la cime, couverte d'une neige éternelle, s'offrait devant lui à une distance de 30 lieues.

Débarqué à *Véra-Cruz*, ville maritime peuplée de 11,000 habitants, la plupart étrangers, principalement allemands, français et anglais, notre voyageur se mit tout de suite en course dans cette ville, commandée par le château-fort de Saint-Jean-d'Ulua. Les rues sont tirées au cordeau et pavées

Digitized by Google

en pierres. Ni le palais du gouvernement, ni la cathédrale, situés sur la grande place, n'offrent rien de particulier. Les toits des maisons de Véra-Cruz sont plats comme dans l'Orient. Cette ville a un air triste et désolé; l'herbe croît dans les rues et sur les places; on n'y rencontre, pendant le jour, que des arrieros ou muletiers avec leurs charges, ou des Indiens sales et chétifs, qui portent leurs produits au marché; le soir seulement on voit un peu de monde sous les arcades qui se trouvent le long de la grande place et de quelques rues. Véra-Cruz a une salle de spectacle très-médiocre et quelques mauvais cafés.

M. Lowenstern partit de cette ville pour *Xalapa*, distante de 26 leguas[1] qu'on franchit à travers les *tierras calientes* ou terres chaudes. La ville de Xalapa, célèbre par la racine de jalap qui croît aux environs, repose sur un terrain formant les limites de l'empire de la fièvre jaune qui désole Véra-Cruz : à cette dernière ville la température est de 34 degrés centigrades, et au soleil de 43 degrés, tandis qu'à Xalapa elle n'est plus que de 13 degrés, ce qui en fait regarder le séjour comme un des plus sains et des plus agréables du Mexique. On est là transporté tout d'un coup du désert au milieu des Alpes; on y jouit de points de vue magnifiques,

[1] La legua mexicaine, de 20 au degré, équivaut à 5 kilomètres et demi.

Digitized by Google

tant sur les Cordillères, dont les cimes glacées de l'Orizaba et du Coffre de Perote forment les ornements, que sur l'immense plaine des tierras calientes, qui commencent à Vera-Cruz. Xalapa compte 9 à 10,000 âmes.

Notre voyageur se dirigea de cette ville à *la Puebla,* une des plus belles et des plus opulentes villes du Mexique, ayant dans son voisinage le Popocatepetl, volcan haut de plus de 5,300 mètres. Cette ville, peuplée de 70,000 habitants, a des rues larges, bien pavées, et des églises ornées de précieux métaux. La richesse du clergé est ici très-grande, et il a de nombreux couvents. La ville de Cholula, si fameuse dans l'histoire de la conquête, est à 4 à 5 leguas de Puebla; mais notre explorateur ne s'y arrêta point, et il fila sur *Mexico,* capitale du Mexique.

Cette capitale est située à 2,250 mètres au-dessus du niveau de la mer, ce qui la fait considérer comme une des plus saines du monde par l'égalité de sa température; le thermomètre n'y varie pendant toute l'année que de 10 à 27 degrés centigrades. Le Mexico d'aujourd'hui repose sur le même emplacement que la ville de Montézuma; mais le lac de Tezcuco, qui l'entourait entièrement, a retiré ses bords jusqu'à 5 kilomètres de la ville, et maintenant des maisons occupent l'espace couvert autrefois par les eaux. La population actuelle est de

Digitized by Google

160,000 âmes. Les rues sont tirées au cordeau, à angles droits, comme aux États-Unis.

Quel que soit l'intérêt que Mexico inspire, cette capitale ne mérite cependant pas, selon M. Lowenstern, la qualification de la plus belle des villes du monde, que lui ont donnée plusieurs voyageurs. Néanmoins, Mexico se distingue par la régularité et la largeur des rues, l'étendue des bâtiments et la beauté des pavés; quelques-unes de ces rues si droites, et longues de plusieurs kilomètres, sont, il est vrai, un peu délabrées et malpropres. Chaque maison forme un carré avec une large cour pavée, généralement ornée d'une fontaine dans son centre, et qui est entourée de corridors construits en briques avec une balustrade en fer. Dans les rues on voit errer des *leperos* ou lazzaroni en lambeaux, et des Indiens fort sales. Les fenêtres des maisons donnent sur les corridors, et les chambres sont peintes en blanc avec des raies et ornements en couleur. Les corridors sont ornés de fleurs, et de ces cactus qui conservent leur verdure pendant toute l'année. Les maisons, généralement d'une hauteur égale et à deux étages, ont des toits plats qui rappellent ceux de l'Orient. Les principaux édifices de Mexico sont : la cathédrale, le palais national qu'occupe le président, et la Mineria ou l'école des mines.

Les hôtels garnis destinés à recevoir les étran-

Digitized by Google

gers au Mexique sont pareils encore à ceux qui existaient en Espagne du temps de Don Quichotte. Il n'y a point de restaurants comme en France; on trouve seulement des cafés assez bien tenus. Les bains de Mexico sont très-propres et bien assortis. Il y a dans cette ville un grand nombre d'étrangers, notamment des Français, négociants ou artisans, au nombre d'environ 3,000. Le débit des soieries de Lyon est très-considérable, et l'on fait également au Mexique une consommation énorme de vins de France, notamment de Bordeaux, que les Mexicains appellent *vino tinto*, et qui se vend 10 réaux ou 7 fr. 87 c. la bouteille. Tout article de luxe est très-cher au Mexique; un cent de cartes de visites coûte 6 pesos ou 33 fr., et une livre de poudre 3 pesos.

Le système de gouvernement du Mexique n'est pas encore bien établi; il flotte entre la fédération et la centralisation. Le premier système est celui des États-Unis, où chaque État a un pouvoir exécutif et législatif s'exerçant à part et nonobstant le pouvoir central. Le système de gouvernement central a été décrété au Mexique en 1836, et il comprend vingt-quatre départements, dont chacun est administré par un gouverneur et une junte. Le pouvoir suprême se compose de quatre pouvoirs, qui sont : le législatif, l'exécutif, le judiciaire et le conservateur. Le législatif est formé d'un congrès

Digitized by Google

qui se compose de deux chambres, celle des sénateurs et celle des représentants. Le pouvoir exécutif est placé dans les mains du président, magistrat suprême de la république, lequel, avec un traitement de plus de 200,000 fr., a sous lui quatre ministres à son choix. Le pouvoir judiciaire est administré par une cour suprême et par des tribunaux ; enfin le pouvoir conservateur a un contrôle sur les trois autres, et peut en annuler les décisions. Il y a aussi une cour martiale qui veille à l'exécution des lois et à l'ordre dans les affaires publiques.

Les sénateurs sont élus pour six ans, et se renouvellent par tiers tous les deux ans. Les représentants sont élus pour quatre ans, et se renouvellent par moitié tous les deux ans. Le président de la république est élu pour huit ans, ce qui est le double de la durée des fonctions du président des Etats-Unis. Les cinq membres du pouvoir conservateur sont élus pour dix ans, et l'un d'eux est renouvelé tous les deux ans.

L'armée mexicaine se compose d'environ 30,000 hommes. Le régiment de cavalerie est divisé en quatre escadrons. La garde du président est formée de deux pelotons de grenadiers. L'artillerie, l'état-major et le génie ont des broderies en or sur leurs uniformes. Le mérite des soldats mexicains est de n'avoir que peu de besoins : une poignée de

Digitized by Google

maïs ou de *frijoles* leur suffit, et ils parcourent sans chaussures douze à quinze leguas pendant plusieurs jours de suite. En général, ils ne manquent point de valeur. Ils sont mal vêtus, mal nourris et mal payés. Le recrutement se fait assez mal, et on prend des soldats jusque dans les prisons. La marine mexicaine ne consiste guère qu'en dix petits navires.

L'instruction au Mexique est peu répandue ; la classe du peuple est généralement ignorante et bigote ; le clergé a sur elle une grande influence. Les arts et les sciences ne sont cultivés que par un petit nombre d'hommes d'élite. Mexico a un musée national assez riche en objets d'histoire naturelle. Le goût des livres est assez général au Mexique, et l'on y trouve beaucoup de bibliothèques particulières. Il y a plusieurs imprimeries à Mexico ; mais les ouvrages qui paraissent dans cette ville sont si coûteux qu'on préfère acheter ceux qui s'impriment à Paris en langue espagnole, et dont il se fait un débit extraordinaire.

La ville de Mexico a plusieurs promenades publiques, notamment l'Alaméda, qui rappelle le Prado de Madrid, et qui est situé à l'ouest de la ville ; elle présente un carré oblong entouré d'une allée pour les voitures et les cavaliers. Il y a de petites allées pavées et couvertes d'un taillis pour les promeneurs.

Digitized by Google

Le costume national a subi au Mexique, comme partout, de nombreux changements par l'introduction des modes françaises, surtout dans les villes; mais les campagnes ont conservé le costume pittoresque du XVI[e] siècle. Le Mexicain de nos jours est excellent cavalier. Les dames de Mexico, à la promenade, sont coiffées en cheveux et vêtues de robes d'étoffes claires de différentes couleurs; mais le matin, pour aller à la messe, elles ont conservé la mantille. Les hommes des classes élevées ont adopté l'habit français, le chapeau noir et les bottes cirées.

La classe instruite aime assez le spectacle et surtout l'opéra; la populace préfère les combats de taureaux et de coqs. Il y a pour ces combats, dans Mexico, un cirque propre à contenir 20,000 spectateurs. Ces combats sont à peu près les mêmes que ceux qui se donnent en Espagne. Les dames mexicaines ont de la disposition à l'embonpoint; elles n'ont adopté le corset que depuis peu et sans en avoir besoin, car elles conservent la beauté et la régularité des formes jusque dans un âge avancé. Le beau sexe du Mexique a des couleurs vives, mais où domine toujours une teinte un peu jaune.

Les maîtresses de maison ne reçoivent de visites que le soir; et si elles ne veulent pas être visibles, elles font dire simplement par un domestique : Ma-

Digitized by Google

dame est occupée; ce qui équivaut à notre phrase: Madame est sortie. En assemblée ou soirée, les Mexicaines fument la cigarette et causent peu entre elles, encore moins avec les hommes. Les époux gardent peu également la fidélité promise, et nulle part le culte de Cythère n'est autant et aussi ouvertement suivi qu'au Mexique. Ce dérèglement des mœurs vient surtout de la facilité avec laquelle les mères de la classe commune se prêtent, par la soif du gain, au déshonneur de leurs filles. Enfin nulle part l'on n'est aussi amateur du jeu et des paris qu'au Mexique, et le parieur, indifférent au gain ou à la perte, fume aussi tranquillement son cigare lorsqu'il a tout perdu que lorsqu'il a gagné des sommes considérables.

En quittant Mexico, notre voyageur se dirigea vers l'océan Pacifique, d'où il devait se rendre en Chine. La première ville importante qu'il rencontra sur sa route fut *Quérétaro*, cité peuplée de 20,000 habitants et chef-lieu du département du même nom; elle est située au milieu d'une chaîne de montagnes dont les rivières s'écoulent vers l'ouest dans la mer Pacifique.

Il gagna ensuite *Guanaxuato*, ville de 30,000 habitants, auxquels il faut ajouter environ 18,000 personnes employées dans les mines du voisinage; ce qui porte le total de la population à 48,000 âmes. Parmi les établissements publics de Gua-

Digitized by Google

naxuato, il faut citer en première ligne la Monnaie, où l'on frappe annuellement plus de 3 millions de pesos, pièce d'argent qui vaut environ 5 fr. 50 cent.

Notre voyageur s'arrêta ensuite à *Guadalaxara*, ville que l'on peut regarder comme la deuxième du Mexique par son importance commerciale et par le nombre de ses habitants, qui dépasse 80,000. Quoique les maisons aient des combles à pignons, elles sont construites comme à la Havane, dans le style mauresque; les cours sont entourées de vestibules ou *portales*, ornés d'orangers ou d'autres arbres à fruits et de fleurs. Les rues sont tirées au cordeau et offrent quelques belles places. Parmi les édifices publics, on distingue la cathédrale et l'hôpital. Les beaux-arts sont cultivés à Guadalaxara, qui possède une académie et une université. Le clergé est très-nombreux dans cette ville, et les cérémonies religieuses s'y font avec une grande pompe. La vie est moins coûteuse à Guadalaxara que partout ailleurs au Mexique. Les habitants sont également beaucoup plus sociables.

M. Lowenstern part de Guadalaxara le 22 août, gagne *Tépic*, ville d'environ 10,000 habitants, située à 7 lieues du port de *San Blas*, lequel est inhabitable durant la saison des pluies, à cause des fièvres tierces qui y règnent et des insectes qu'on

Digitized by Google

y trouve. Tépic, où se réfugient les négociants de ce port, est un séjour très-agréable, qui dédommage amplement du séjour malsain de San-Blas et de *Mazatlan*, dernière ville qui est située sous le 22e degré de lat. N.

Le port, ou, si l'on veut, la ville de Mazatlan, est aujourd'hui le plus considérable de la côte occidentale de l'Amérique du Nord. Ce port est, avec San-Blas, le point où se concentre le commerce, tant avec l'Europe qu'avec les autres parties de l'Amérique et avec la Chine. Les ports de la Paz et de Loretto, dans la Californie, tirent de Mazatlan et de San-Blas les marchandises dont ils ont besoin.

Laissons notre voyageur traverser l'océan Pacifique et chercher la côte orientale du continent asiatique, dont nous nous sommes occupé dans notre troisième volume, et portons maintenant nos regards vers d'autres points de l'Amérique, notamment vers le Guatemala; mais auparavant disons encore un mot des habitants dont le type est commun à la république mexicaine et à celle de Guatemala.

Quatre classes principales se distinguent dans ce type de la population du Mexique; savoir : les Indiens aborigènes, les Espagnols originaires, les nègres et les castes mixtes. Les Indiens forment plus de la moitié de la population totale; les Es-

Digitized by Google

pagnols sont ou nés en Europe ou créoles, c'est-à-dire nés au Mexique d'Espagnols qui s'y trouvaient; les nègres y ont été importés ou sont nés de nègres, dont au surplus le nombre est très-borné; enfin les castes mixtes se composent de métis, issus de blancs et d'Indiens; de mulâtres, issus de blancs et de nègres; et de zambos, issus de nègres et d'Indiens. Les Mexicains proprement dits sont plus basanés que les Indiens de la Colombie. Les créoles sont très-nonchalants et peu parleurs; le cigare qu'ils tiennent sans cesse à la bouche leur tient lieu de tout. Le juge mexicain fume, au reste, en rendant un arrêt; le prêtre, dans l'intervalle des cérémonies de l'office; et le visiteur en vous faisant sa visite et en couvrant de ses crachats le parquet de l'appartement. Cracher et fumer sont au Mexique le complément de la bonne éducation.

Digitized by Google

MAUSSION DE CANDÉ.

—

EXPLORATION DE LA RÉPUBLIQUE DE CENTRE-AMÉRIQUE
OU DE GUATEMALA.

(1842.)

Nous réunirons ici dans une seule et même analyse différentes explorations effectuées par des Français, et nous les placerons sous le nom de M. Maussion de Candé, qui, en 1842, a donné une très-bonne notice sur cette contrée mexicaine, voisine de l'isthme de Panama.

La république de *Guatemala*, dont le nom vient de *Guautikemallan*, qui désignait dans l'origine un simple canton sur la côte de l'océan Pacifique, est située par 8° — 17° 30′ lat. N., et 85° — 96° 33′ long. O. Ce territoire occupe une portion du long isthme qui lie l'Amérique du Nord à celle du Sud; il est borné à l'est par l'Atlantique ou golfe du

Digitized by Google

Mexique, à l'ouest par le grand Océan, au nord par le Mexique, et au sud par l'État ou république de la Nouvelle-Grenade, qui, avec le Venezuela, formait naguère la république de Colombie.

La superficie totale du Guatemala est de 43,089 lieues carrées, et sa population de 1,900,000 habitants dont nous donnerons tout à l'heure le détail.

Le pays de Guatemala, traversé par la Cordillère des Andes, est arrosé par un grand nombre de rivières plus ou moins considérables; toutes les productions des climats chauds et des climats tempérés se remarquent sur son territoire : les premières dans les plaines, les secondes dans les montagnes; et la succession des fruits et des récoltes n'est pas interrompue par les saisons; car tandis qu'un lieu est en fleurs, un autre est en fruits mûrs. Les deux produits les plus estimés sont l'indigo et la cochenille.

Le Guatemala est composé de cinq États, savoir : Guatemala, San-Salvador, Nicaragua, Costa-Rica et Honduras.

Borné au nord et au nord-est par le Mexique et le Yucatan, l'État de Guatemala est le seul qui traverse cette partie de l'Amérique dans toute sa largeur et qui ait ses rivages baignés par les deux mers. Il ne possède en fait de port que la mauvaise rade foraine d'Istapa sur la mer du Sud, le port

Digitized by Google

d'Izabal dans le golfe Dulce, accessible seulement au cabotage, et le port de Saint-Thomas, situé dans l'est du goulet, par lequel le golfe Dulce communique avec la mer. Ce dernier port est excellent, mais sans habitants et sans route de communication avec l'intérieur.

L'État de San-Salvador, petit, mais comparativement bien peuplé et bien cultivé, et qui possède sur la mer du Sud plusieurs bons ports, tels que la Union, Acajutla, etc., est limitrophe à une partie de l'Etat de Guatemala, tandis que l'autre partie est bornée par l'Etat de Honduras, qui, s'appuyant au sud sur les Etats de San-Salvador et de Nicaragua, est borné au nord par le golfe même auquel il a donné son nom, et sur lequel il possède les deux ports de Omoa et Truxillo.

Au sud-est, l'Etat de San-Salvador est contigu à celui de Nicaragua, dans lequel est situé le lac de ce nom, et qui possède l'excellent port de Realejo sur la mer du Sud, et enfin l'Etat de Costa-Rica, sur l'isthme même de Panama, forme la frontière sud de la république.

La côte est de cette partie du continent, dont la configuration géographique semblait destinée à composer un autre Etat, est formée par la province des Mosquitos, qui s'étend depuis les environs du cap Camaron jusqu'à l'embouchure du Rio San-Juan, comprenant ainsi une étendue de plus de

Digitized by Google

120 lieues de côtes, et dont les frontières sont fort mal délimitées avec les Etats contigus de Honduras et de Nicaragua.

Toute cette étendue forme une vaste province habitée par diverses peuplades reconnaissant des chefs différents : les Anglais l'ont achetée, il y a environ quatre ans, pour le prix de 7,000 piastres, au chef d'une des peuplades de la côte, après avoir eu préalablement la précaution de le faire couronner roi du pays par le superintendant de Belise.

Honduras réclame comme sa propriété une partie du terrain ainsi vendu, et conteste en outre au vendeur le droit de propriété nécessaire pour valider la vente. Mais, dans l'état d'anarchie qui divise actuellement la république de Centre-Amérique, il n'est pas probable que ces réclamations soient écoutées; ce sera donc, suivant toutes les apparences, une question où le droit cédera à la force, et une nouvelle conquête à ajouter aux nombreuses possessions anglaises dans la mer des Antilles.

Les villes de Cartago et de Léon, capitales des Etats de Costa-Rica et de Nicaragua, et celle de San-Salvador, capitale de l'Etat de ce nom, sont de jolies villes; Comayagua, capitale de l'Etat de Honduras, est au contraire peu de chose; Guatemala mérite une mention particulière.

Fondée en 1524, dès l'origine de la conquête de la province, à laquelle elle devait servir de capi-

Digitized by Google

tale, la ville de Santiago de Guatemala reçut le titre de cité le 12 août 1525. Elle était alors bâtie à un endroit appelé Almolonga, à 11 lieues environ de l'emplacement de la ville actuelle.

La beauté du site et la fertilité de la vallée engagèrent la plupart des habitants à construire leurs domiciles à une lieue plus au nord, et ce fut là que l'on établit définitivement un peu plus tard la ville de Guatemala, qui fut bientôt ornée de magnifiques églises et d'autres édifices somptueux.

Traversée par la petite rivière d'Amatitlan, qui en fertilise le sol, cette vallée est encore aujourd'hui admirable de culture et de végétation. Elle est en ce moment couverte de nopaleries dont l'œil n'embrasse pas toute l'étendue, et fournit à elle seule les trois cinquièmes de la cochenille que produit l'Etat tout entier.

Guatemala prospéra ainsi jusqu'en l'année 1773, et fut en partie détruite par le tremblement de terre de cette année [1]. Située entre les deux volcans qui la dominaient au sud-est et au nord-ouest, elle fut violemment ébranlée par leurs secousses, et le lac qui couronnait la cime du premier ayant rompu ses digues précisément du côté de la ville, l'eau se précipita dans les rues avec une telle vio-

[1] C'est par erreur que la date de cet événement est donnée par Malte-Brun le 7 juin 1777.

Digitized by Google

lence que beaucoup d'habitants furent emportés et noyés par le torrent.

Cette catastrophe fut amplifiée par les rapports des autorités espagnoles, non dans le but de faire de la poésie, mais, suivant la version du pays, dans des vues d'intérêt privé. L'exagération des rédacteurs des rapports atteignit son but, et le capitaine général reçut l'ordre d'abandonner la ville pour aller en établir une autre un peu plus loin.

Le lieu choisi fut l'extrémité d'un plateau au nord de la chaîne des montagnes dans laquelle sont situés les volcans, en sorte que la nouvelle ville, fondée en 1774, à 9 lieues environ de l'ancienne, ne compte aujourd'hui que soixante-six ans d'existence.

La géographie de Malte-Brun nous fait un récit effrayant de la catastrophe qui engloutit l'ancienne Guatemala; d'après cet ouvrage, des torrents de boue et de soufre se croisèrent pardessus, et cachèrent jusqu'à la place où cette ville avait existé.

Il est d'autant moins étonnant que le savant auteur de cet ouvrage ait été trompé par des rapports exagérés, qu'ils trompèrent la cour d'Espagne elle-même. Mais le fait est que l'ancienne Guatemala, connue dans le pays sous la simple dénomination de la Antigua, est encore une belle ville, et la seconde de l'Etat de Guatemala.

Ses deux volcans, nommés volcan de *Agua* et vol-

Digitized by Google

can de *Fuego,* la dominent toujours, mais, comme le Vésuve domine Naples, sans en effrayer les habitants. Le volcan de feu jette constamment de la fumée, et parfois même quelques flammes ; quant au volcan d'eau, il ne conserve son nom que par tradition : le lac supérieur, ayant rompu ses digues, ne s'est plus reformé, et le sommet est occupé par une petite plaine qui, se trouvant un peu au-dessous de la limite inférieure des neiges, présente en toute saison une verdure admirable.

Il est peu de voyageurs passant par la Antigua qui ne se donnent le plaisir d'aller jouir du plus beau coup d'œil du monde sur ce petit plateau, l'un des points les plus élevés de la chaîne des Cordillères.

Guatemala est une belle ville percée en équerre, et ornée d'une multitude d'églises fort belles pour la plupart, mais dont quelques-unes attendent encore la fin d'une construction interrompue à diverses reprises par les révolutions du pays. Aucune d'elles cependant n'approche pour la beauté de ce que fut autrefois la cathédrale de la Antigua, si l'on en juge du moins par ce qui reste de cet édifice, dont la façade, encore fort bien conservée, excite l'admiration du voyageur, tant par le grandiose de son ensemble que par la beauté et la richesse des sculptures dont elle est ornée.

Amatitlan, située sur un beau lac, à 4 lieues

Digitized by Google

environ de la Antigua, et à 5 de Guatemala, forme la troisième ville de l'État. Ces trois villes méritent seules de porter ce nom dans un pays où l'on décore du nom de bourgs et villages le rassemblement de quelques huttes d'Indiens construites en claies non fermées, et ouvertes à tout vent ainsi qu'au premier venu. Rien n'égale la misère et l'incommodité de ces pauvres cabanes, qui semblent n'avoir été construites que pour offrir un abri temporaire contre les grandes pluies de l'été; car elles sont absolument incapables de garantir, soit du froid, soit d'un mauvais temps prolongé.

Ainsi composée des cinq Etats que nous venons de citer, la république actuelle forme ce que l'on appelait autrefois la province de Guatemala dépendante du Mexique. Cette province, qui a porté à la fin le titre de royaume, était gouvernée par un capitaine général résidant à Guatemala. La distance qui sépare les deux capitales et la difficulté réelle des communications présentaient de trop bons prétextes pour éviter une correspondance active, pour que le capitaine général ne fût pas à peu près indépendant du vice-roi.

Les commandants des provinces de Honduras, San-Salvador, etc., recevaient directement leurs ordres de Guatemala, qui s'est ainsi habituée de temps immémorial à considérer les autres provinces comme étant sous sa domination naturelle.

Digitized by Google

C'est à cet esprit de domination, contre lequel protestent encore aujourd'hui ces provinces, que sont dus les troubles et les guerres civiles qui ont ensanglanté la républiqne de Centre-Amérique à peu près sans interruption, depuis l'époqne où elle a proclamé sa liberté.

En septembre 1821, Guatemala se déclara indépendante de l'Espagne, et nation libre et souveraine. Il était plus facile de renverser le gouvernement espagnol que d'en créer un nouveau, et les discussions furent si vives entre les divers partis qui se disputèrent le pouvoir, qu'il fallut décider la question par les armes.

Le parti le plus faible, nommé servile dans le pays, et composé de quelques familles puissantes de Guatemala, qui n'avaient contribué à chasser les Espagnols que dans l'espoir de les remplacer au pouvoir, parvint momentanément à son but en appelant les Mexicains à son secours.

Une armée mexicaine marcha sur Guatemala, et cette province, conquise presque sans combattre, vu l'état de discorde intérieure qui l'agitait et paralysait ses forces, se vit déclarer province mexicaine le 25 décembre 1822, c'est-à-dire moins de six mois après son existence politique comme nation.

Mais la prise de Guatemala était loin de donner au Mexique la possession de tout l'Etat. Les autres

Digitized by Google

provinces continuèrent de s'administrer par elles-mêmes, et le général mexicain Filisola put s'apercevoir qu'il lui faudrait les conquérir l'une après l'autre, s'il voulait les réunir sous la domination de son gouvernement.

A l'instigation du parti qui l'avait appelé, il marcha sur San-Salvador, capitale de l'Etat de ce nom, arriva sans grands obstacles jusqu'aux portes de la ville, mais y éprouva de telles pertes, et y fut si maltraité par les Salvadoreños, qui sont bons soldats en général, qu'il fut obligé de battre en retraite sur Guatemala, d'où il demanda des renforts au Mexique.

Cette république, en commotion elle-même à cette époque, n'était pas en mesure d'envoyer des troupes hors de son territoire, et le parti mexicain de Guatemala étant trop faible pour lui donner un appui, le général fut obligé de capituler et de s'en retourner au Mexique.

Le 1er juillet 1823, Guatemala se déclara donc de nouveau indépendante de l'Espagne et du Mexique. Ce ne fut que l'année suivante, le 22 novembre 1824, que l'Assemblée nationale décréta sa constitution politique, se déclarant république fédérale, composée de cinq Etats indépendants.

Quelque courte qu'ait été l'apparition du général mexicain sur le territoire de Guatemala, car elle eut seulement six mois de durée, elle eut cependant

Digitized by Google

pour le Mexique ce résultat important de fixer l'indécision de la riche province de Chiapas et du Soconusco, réclamées par Guatemala, et qui en furent peu après définitivement séparées et réunies au Mexique.

Le président de la république fédérale établit d'abord sa résidence à Guatemala ; mais à la suite de divers troubles suscités par l'opposition que les provinces, et surtout celle de San-Salvador, apportèrent aux idées dominatrices du parti servile, un congrès désigna pour siége du président et des autorités fédérales, réunions du congrès, etc., un territoire pour ainsi dire neutre entre tous les Etats, auquel on donna le nom de district fédéral. Tel fut le but apparent du congrès en établissant ce district ; mais ce fut par le fait une victoire remportée sur Guatemala par les autres Etats, et particulièrement par le plus hostile d'entre eux, San-Salvador ; car ce district fédéral, supposé terrain neutre, se composa en réalité de la ville même de San-Salvador et du terrain environnant à 2 lieues de rayon.

San-Salvador demeura siége du gouvernement jusqu'en mars 1840, où Morazan, président de la république, fut renversé par les intrigues du parti servile, aidé par l'Angleterre, ou tout au moins par son consul.

En juillet 1838, le congrès avait déjà décidé

Digitized by Google

que les Etats seraient indépendants pour leur administration intérieure. Chacun d'eux renfermait un trop grand nombre d'hommes ambitieux intéressés à se tromper sur le sens absolu du décret, pour ne pas se séparer à peu près définitivement de la fédération.

Aussi la marche du gouvernement fut-elle fort entravée depuis cette époque; mais Morazan ne continua pas moins à se considérer comme président de la république, et ce n'est que depuis son expulsion en mars 1840 qu'il y a véritablement anarchie dans la république fédérale de Centre-Amérique.

Plusieurs tentatives ont eu lieu depuis pour réunir un congrès; mais toutes ont été jusqu'à présent sans résultats, par suite de diverses causes dont voici la plus importante.

Le congrès était composé d'une réunion de délégués que chacun des cinq Etats y envoyait, non en nombre fixe, mais d'après sa population; et en supposant ces délégués nommés un par 30,000 âmes, ce qui était, en effet, le chiffre fixé par la loi, on verra par l'état ci-dessous que l'Etat de Guatemala envoyait à lui seul au congrès plus de représentants que l'Etat de Costa-Rica réuni, soit à celui de Honduras, soit à celui de Nicaragua, et plus du tiers des représentants du congrès.

Pour s'opposer à cet excès d'influence d'un parti

Digitized by Google

maître de porter à son gré la majorité des votes où bon lui semblait, le congrès de 1838 avait reconnu un sixième Etat nommé de los Altos, et composé en grande partie du département de Quesaltenango, démembré de Guatemala.

Cet Etat, après seulement dix-huit mois d'existence, fut repris à force ouverte et par surprise au commencement de 1840 par les troupes de Guatemala. Or, dans la réunion d'un congrès fédéral, San-Salvador, Honduras, Nicaragua et Costa-Rica prétendent que los Altos doit être représenté comme sixième Etat, envoyant ses délégués nommés par lui, tandis que Guatemala soutient que l'Etat de los Altos n'existant plus, et ayant été réuni à son territoire comme département de Quesaltenango, les députés de ce département doivent faire partie de sa représentation au congrès.

Il n'y a donc plus à proprement parler aujourd'hui de république de Centre-Amérique, mais une réunion de cinq Etats divisés de lois et d'intérêts, et incapables par conséquent dans leur état actuel de constituer une nationalité.

Voici, d'après les derniers relevés faits ou recueillis par le colonel Galindo, la population des cinq Etats composant la fédération de la république de Centre-Amérique; ces aperçus, qui ne sauraient être d'une rigoureuse exactitude, semblent pourtant assez dignes de foi.

Digitized by Google

	INDIENS.	BLANCS.	MULATRES.	TOTAL.
Guatemala	450,000	100,000	150,000	700,000
San-Salvador.	70,000	70,000	210,000	400,000
District fédéral.	20,000	10,000	20,000	
Honduras.	»	60,000	240,000	300,000
Nicaragua	120,000	110,000	120,000	350,000
Costa-Rica.	25,000	125,000	»	150,000
Total de la population.	685,000	475,000	740,000	1,900,000

Costa-Rica est, comme on le voit, le moins peuplé des cinq Etats, mais c'est en revanche le mieux administré et le plus tranquille ; ce que l'on explique facilement par sa position géographique et par l'absence des mulâtres et la couleur de sa population, presque exclusivement blanche ; car les 25,000 Indiens forment une minorité tout à fait insignifiante.

Les lois de douanes généralement en vigueur aujourd'hui sont celles qui ont été promulguées par le congrès de 1837, qui supprima tous les tarifs antérieurs pour les remplacer par un droit unique de 20 pour 100 payé au gouvernement fédéral.

Moyennant ce droit unique de 20 pour 100 de la valeur de ses marchandises, l'introducteur avait le droit non-seulement de les faire entrer, mais encore de les expédier où bon lui semblait sans payer de nouveaux droits, même en passant d'un État dans un autre.

L'abolition du gouvernement fédéral, sans détruire la loi, y a cependant apporté de graves mo-

Digitized by Google

difications, telles que l'établissement d'un droit de 3 pour 100 en entrant à Guatemala et probablement aussi dans les autres capitales.

La principale exportation de l'État de Guatemala consiste en cochenille récoltée dans les belles vallées de la Antigua et d'Amatitlan. 4,000 surons de cette denrée sont expédiés tous les ans à Izabal, qui les envoie à Bélise. 2,000 environ prennent la direction de la mer du Sud, et vont s'embarquer à Istapa. Le reste de l'exportation consiste en salsepareille et une faible quantité de cuirs.

L'État de San-Salvador, plus humide que celui de Guatemala, produit peu de cochenille, dont les grandes pluies d'été ruinent les récoltes, mais fournit en échange à l'exportation de 6 à 7,000 surons d'indigo d'excellente qualité. Les deux tiers de cette quantité sont expédiés à Bélise par les ports d'Izabal et Omoa; le reste est embarqué pour l'Europe par la mer du Sud.

Une industrie nouvelle dans le pays, et qui peut donner de grands résultats pour l'avenir, est la culture du mûrier et l'établissement de quelques magnaneries dans les deux États de San-Salvador, qui a donné l'exemple, et de Guatemala, qui l'a suivi. Plusieurs plantations de mûriers ont été faites dans ces deux États, et ont permis de faire divers essais qui ont donné des résultats satisfaisants. La soie obtenue est fort belle, et supérieure peut-être

Digitized by Google

à nos premières qualités de France. La beauté du climat, dans l'État de San-Salvador surtout, donne ce résultat important, qu'un mûrier reste couvert de feuilles toute l'année. On peut donc élever plusieurs générations de vers l'une après l'autre sans manquer de feuilles, et se procurer ainsi plusieurs récoltes de soie dans la même année. Cette industrie est encore trop nouvelle pour offrir des produits appréciables dans le commerce, mais elle a de l'avenir. Son ennemi le plus redoutable est une espèce de fourmi voyageuse, nommée dans le pays *zampopo*, et dont les tribus sont si nombreuses que lorsqu'une d'elles rencontre un champ d'arbres à sa convenance une seule nuit lui suffit pour le dépouiller entièrement de ses feuilles, et malheureusement le zampopo aime beaucoup la feuille du mûrier.

Les importations dans l'Amérique centrale viennent à peu près exclusivement de Bélise, où vont s'approvisionner les marchands de l'intérieur ; car le golfe Dulce, dont la barre d'entrée ne peut livrer passage qu'à des caboteurs, ne reçoit aucun navire d'Europe. Bélise fait donc ainsi un commerce annuel de 15 à 18 millions avec la république de Centre-Amérique.

Les marchandises anglaises se composent principalement d'indiennes et d'autres cotonnades à fort bas prix. On ignore si notre commerce pour-

Digitized by Google

rait soutenir la concurrence pour le bon marché. Quoi qu'il en soit, on préfère les tissus français à ceux qui sont fournis par l'Angleterre, tant pour la durée des étoffes que pour la solidité des couleurs.

Le commerce de détail offre dans toute la république de Centre-Amérique une particularité bien remarquable, et qui fait voir combien, malgré les perturbations apportées par des révolutions continuelles, le caractère des habitants est encore empreint de cette bonté primitive que nous retracent les traditions espagnoles du temps de la conquête.

Un marchand de l'intérieur descend à la côte pour faire l'emplette de diverses marchandises dont il espère trouver le débit dans son village. Au lieu d'aller jusqu'à Bélise, il rencontre à Omoa, par exemple, ce qui lui est nécessaire chez un négociant du lieu. Il fait sa provision, convient du prix, et s'en retourne souvent sans donner le plus léger à-compte, et sans laisser de billet. Le vendeur le laisse partir sans défiance, bien que quelquefois il ne le connaisse nullement. Mais il sait que l'année suivante, ou plus tôt si la vente a été bonne, il reviendra lui enlever de nouvelles marchandises et payer les anciennes, et il est peut-être sans exemple que cette confiance ait été trompée.

Cet usage, qui s'étend parfois jusqu'au grand commerce, rend chose presque inconnue l'usage

Digitized by Google

des billets à ordre, et le négociant de Guatemala qui, dans un règlement de compte, se trouve devoir, par exemple, 2,000 piastres à San-Salvador, n'emploie pas ordinairement d'autre méthode pour s'acquitter de sa dette que d'expédier son argent à dos d'Indiens à son créancier, et ces malheureux, transformés volontairement en bêtes de somme, s'acquittent de ces commissions avec une fidélité qui fait honte à notre civilisation européenne.

L'Indien porte de tête, bien qu'il soutienne son fardeau avec les reins. Une courroie qui passe en dessous vient prendre son point d'appui sur le front, qui supporte ainsi la plus forte partie de la charge. Cet usage, que la conquête trouva établi de temps immémorial, a dû finir par influer sur le physique de ce peuple, et l'on doit lui attribuer cette forme particulière du crâne qui fait saillie derrière la tête en aplatissant le front. Cette idée, qui peut sembler bizarre au premier coup d'œil, paraîtra sans doute plus naturelle si l'on réfléchit que les pères habituent leurs enfants à porter ainsi dès leur bas âge, et qu'ils finissent par leur faire porter des poids très-considérables.

Les transports se font ordinairement à dos de mulet dans toute la république; mais pour les marchandises précieuses et fragiles, ou celles d'un trop grand volume pour être chargées sur une mule, elles sont portées par les Indiens, qui se mettent

Digitized by Google

huit ou dix pour porter un colis suivant sa grosseur. C'est de cette manière qu'arrivent journellement à Guatemala les chaudières d'alambics et autres que l'on envoie toutes faites d'Angleterre, et qui seraient trop volumineuses pour être chargées sur une mule.

Le chemin d'Izabal à Guatemala est exécrable, comme le sont du reste tous les chemins du pays, dont aucun n'est carrossable. Tantôt ils suivent pendant une assez grande longueur des têtes de ravins qui sont de véritables précipices, tantôt ils montent à pic vers le sommet de la montagne que l'on doit franchir pour descendre également à pic de l'autre côté; il ne paraît jamais être venu à l'esprit de ceux qui les ont ouverts de tourner une côte ou d'allonger un peu la route pour adoucir une pente trop rapide. Un fait qui a été remarqué à diverses reprises suffira pour donner une idée de l'état de ces chemins dans les montagnes. Un arbre qu'une circonstance fortuite fait tomber en travers sur le chemin n'est pas considéré comme un obstacle plus grand que les autres aspérités de la route, et aucun des muletiers ne s'avisera de chercher à le retirer. Les mules passeront par-dessus, ou s'il est trop gros et trop élevé de terre elles feront le tour.

Cette circonstance se rencontre dans tous les pays de montagnes, c'est-à-dire sur les trois cin-

Digitized by Google

quièmes de la route d'Izabal à Guatemala; le reste du chemin qui suit pendant une vingtaine de lieues la vallée du rio Motagua est moins mauvais, et ressemble plus à une route faite de main d'homme, bien que dans nombre d'endroits elle ne dépasse pas les dimensions d'un sentier. En arrivant cependant près de la capitale, la route s'embellit un peu, et des travaux récents ont changé en une assez belle rampe, d'une pente au moins praticable, le sentier par lequel on traversait la gorge profonde qui sépare des montagnes le plateau de Guatemala. Mais ces travaux ne s'étendent pas encore aujourd'hui à plus de deux lieues de la ville.

On traverse d'Izabal à Guatemala plusieurs cours d'eau, dont le plus considérable est le rio Motagua. Faute de ponts, on les traverse à gué dans la saison sèche; quand l'eau grandit, on les passe en pirogues qui transportent les voyageurs et les marchandises; les mules suivent par derrière à la nage.

Il arrive parfois qu'une crue subite prend au dépourvu les gens qui amènent leurs pirogues, et que l'on ne trouve par suite ni gué ni bateaux d'aucune espèce. Dans ce cas, le voyageur n'a d'autres ressources que la patience. Il est rare que ces crues irrégulières aient de la durée, et en attendant 24 ou 48 heures on peut être certain que le gué redeviendra praticable. Deux seuls ponts existent sur toute cette route: un à l'endroit nommé la Sabaneta,

Digitized by Google

où le cours d'eau à traverser, sortant d'une gorge de montagne très-profonde, est presque toute l'année un torrent impraticable; le second, dans la dernière gorge que l'on traverse pour arriver à Guatemala. Ce dernier est dû à la générosité d'un Français qui avait fait fortune dans ce pays.

Outre le rio Motagua, qui se jette dans la mer à 4 lieues à l'ouest d'Omoa, et qui pourrait servir au transport des marchandises sur 60 lieues de son cours environ, il y a plusieurs rivières aussi grandes, et même plus considérables, qui devraient servir de communication naturelle avec l'intérieur, mais que l'insouciance des habitants néglige d'utiliser. Le rio Chamalacon, dont l'embouchure est à quelques lieues à l'est d'Omoa, les rios Tinto et Romano à l'est de Truxillo, la rivière Herbial ou de Ségovie, qui se jette dans la mer près le cap Gracias-a-Dios, et plusieurs autres encore, sont de grandes et belles rivières destinées, quand la civilisation aura fait plus de progrès dans ce pays, à conduire dans son intérieur les productions étrangères, et à faciliter ses propres exportations. Il est étonnant que l'appât d'un bénéfice assuré n'ait pas encore engagé les spéculateurs à établir un transport par eau, au moins sur le rio Motagua; car cette rivière pourrait amener à peu de frais, jusque près de Guatemala, les marchandises que les muletiers transportent d'Izabal, au prix moyen de

Digitized by Google

2 piastres et demie à 3 piastres l'arrobe de 25 livres espagnoles, c'est-à-dire de 50 à 60 fr. le quintal.

Toutes les embouchures de ces rivières sont occupées par des établissements anglais, qui exploitent l'acajou dont cette côte abonde. Ces établissements souffrent généralement de l'insalubrité du climat, et les Anglais y éprouvent de grandes pertes parmi les colons amenés d'Angleterre; car les côtes de Honduras sont malsaines et fiévreuses comme toutes celles des parties incultes des Antilles. En avançant de quelques lieues dans l'intérieur, et à mesure qu'on s'éloigne de la mer, cette insalubrité disparaît; il ne reste qu'un pays admirable de végétation, et qui n'attend pour donner les plus riches produits de l'agriculture que les cultivateurs dont il est totalement dépourvu.

Toutes ces côtes sont si mal peuplées que l'on peut parcourir toute la distance qui sépare le cap Gracias-a-Dios du fond du golfe, sans rencontrer un seul village, ni même une simple cabane d'Indien, en exceptant les deux seuls points de Truxillo et d'Omoa, autour desquels sont venus se grouper quelques *Caribals*; c'est le nom que l'on donne dans le pays à une agglomération de cabanes habitées par des mulâtres d'une origine particulière, et qui portent le nom de *Caribes*. On ignore d'où ils tirent leur origine, et on n'a trouvé personne en état d'en donner une explication satisfaisante. Ils n'ont du

Digitized by Google

reste, malgré la ressemblance du nom, aucun rapport avec les *Caraïbes*, anciens habitants des petites Antilles.

Si le canal de communication entre les deux mers était exécuté, le lac de Nicaragua et ses eaux deviendraient une source inépuisable de richesses pour le pays, en le rendant, pour ainsi dire, la grande route et le dépôt du monde commercial. Sous ce rapport, la république du Centre a la situation la plus belle et la plus heureuse, et possède des avantages réels sur toutes les nations. Située au milieu des deux Amériques, elle offre plus de ports que les autres nouvelles républiques, elle est traversée par un grand nombre de rivières, et la diversité de sa température, brûlante sur les côtes, et au-dessus de glace sur le sommet des Andes qui la divisent, y fait croître toutes les productions du globe.

Il a été dit que toutes les productions du globe croissaient à Guatemala. L'expression est loin d'être exagérée; en effet, on y remarque : 1° parmi les objets de commerce, le coton, l'indigo, la cochenille, le sucre, le riz, le cacao, la vanille, le goudron, le brai, la salsepareille, la panelle, le baume noir, le baume vierge, le baume cativo, le baume de copahu, l'opium, la térébenthine, le carthame, l'orge, le froment, la farine, la fécule des Incas, celle des *Pampas* et d'autres; le chanvre,

Digitized by Google

l'aloès-pite, la soie végétale (*seda silvestre*), les épices, le tabac, le café, qui réussit fort bien à Honduras, les laines, les peaux de divers animaux, etc.; 2° parmi les bois de construction, d'ébénisterie et de teinture: les cèdres, les pins, les chênes blanc et vert, le rouvre, l'acajou (il est si abondant qu'on en fait des navires), le grenadille, l'amandier, le mûrièr, l'ébène, le gayac, le bois du Brésil, le campêche et autres; 3° parmi les plantes médicinales: les pommes de cyprès, les roses, l'ipécacuanha, la valériane, les salsepareilles, le gingembre, le millepertuis, la malaguette, la capillaire, la joubarbe, l'astragale, les fleurs d'oranger et de citronnier, la piloselle, les camomilles, les pavots, la casse, la chicorée sauvage, la muscade, etc.; parmi ces plantes médicinales, le *guaco* ou huaco doit tenir un rang distingué, puisque c'est un antidote contre la morsure des serpents les plus venimeux; mâchée et appliquée ensuite sur la partie mordue, cette plante détruit l'influence que le venin a pu exercer sur le système[1]; 4° parmi les plantes potagères, les fruits et les grains de différentes espèces: tout ce que l'Europe et les colonies produisent, et en

[1] En 1833, le docteur Chabert, médecin en chef des armées mexicaines, fit l'essai des vertus de cette plante dans les cas de fièvre jaune et de choléra asiatique à la Véra-Cruz, en l'administrant en décoction. Dans plusieurs cas, il réussit parfaitement à arrêter le cours de ces horribles maladies. Assuré du succès, il envoya du guaco à Bordeaux, sa ville natale, pour y combattre l'épidémie.

Digitized by Google

grande abondance, à l'exception de la vigne, dont le gouvernement espagnol avait prohibé la culture : on s'en occupe actuellement, et les premiers essais ont été très-satisfaisants ; 5° parmi les minéraux : l'alun, l'ambre, l'antimoine, l'ardoise, l'argile, l'argent, l'arsenic, le caillou, la chaux, la couperose, la craie, le cristal de roche, le cuivre, le fer, le grenat, le kaolin, la magnésie, le mercure, l'ocre, l'opale, l'or, le pétrole, la pierre ponce, le plâtre, le plomb, le porphyre, le quartz, le soufre, le spath, le talc, le vitriol, des pierres de beaucoup d'espèces, des terres de tous genres, des sels, etc. ; 6° et enfin parmi les animaux : les chevaux, mules, ânes, bœufs, moutons, chèvres, cochons ; en un mot, des bestiaux de toute espèce s'y trouvent en grand nombre dans l'état sauvage et dans l'état domestique ; beaucoup d'oiseaux d'une grande variété de plumage et de chant ; dans leur nombre est le *quetsal*, qui appartient au pays et est fort rare même dans les autres contrées de l'Amérique ; les poissons de mer et d'eau douce, ainsi que les coquillages, qui sont d'un goût exquis. On trouve également sur les côtes une très-grande abondance de tortues, de *murex* et de perles dont on pourrait, si la pêche était une fois organisée, faire un commerce considérable et très-lucratif. Les abeilles sont aussi en grande quantité, et pourraient, si on en soignait les essaims, devenir

Digitized by Google

extrêmement productives et fournir au commerce beaucoup de miel et de cire.

On voit par ce qui précède que la république du centre de l'Amérique peut offrir au commerce étranger des productions qui sont pour les Européens d'une très-grande valeur.

Les principaux articles de l'exportation pour la France seraient : le coton, le cacao, l'indigo, qui est d'une qualité supérieure, la cochenille, qui est la plus estimée, l'acajou, l'ébène et autres bois d'ébénisterie ; les bois de construction et ceux de teinture.

Les riches pâturages de Guatemala, qui sont perpétuellement verts, nourrissent d'immenses troupeaux, et les peaux forment un article considérable d'exportation. On doit aussi compter dans les objets bons à introduire en France : les écailles, la pourpre et les perles.

La principale navigation de la république est celle de cabotage avec San-Blas au Mexique, Panama en Colombie, et Lima au Pérou. La ville de Grenade et celle de Guatemala sont des places d'une très-grande activité commerciale. Les changements qui se sont opérés ne peuvent manquer, si la république conserve sa tranquillité, d'exciter l'industrie des habitants, et de faire fleurir le commerce d'un pays si avantageusement situé et possédant des ressources d'agriculture si vastes et si variées.

Digitized by Google

La république du centre de l'Amérique est comparativement plus peuplée que le Mexique, la Colombie, le Pérou, le Chili, Buenos-Ayres et Haïti, et possède par lieue carrée plus d'habitants qu'aucune de ces nouvelles puissances. En effet, sa population est, comme nous l'avons dit, évaluée à près de 2 millions d'individus, parmi lesquels on compte 12,000 Africains seulement; le reste se compose de blancs venus d'Espagne, de beaucoup d'Indiens et de métis. Il est à présumer que le nombre des habitants s'accroîtra rapidement, si on en peut juger d'après la salubrité générale du climat et l'extrême fécondité des femmes. De plus, les terres sont fertiles, les vivres à bon marché, et les impôts beaucoup moins forts qu'à la Nouvelle-Espagne et chez les autres nations d'Amérique, et même d'Europe.

Pour encourager l'immigration, et afin d'augmenter encore plus rapidement par ce moyen la population, peu proportionnée à l'étendue du territoire, le gouvernement avait promulgué, le 22 janvier 1824, une loi accordant à chaque étranger non marié qui viendra s'établir dans la république, 1,000 varas de terre carrées, et le double s'il est marié; en outre, remise de tous droits à l'entrée sur ses effets et ustensiles, et franchise de tous impôts pendant vingt ans.

Guatemala est divisé en *tierras calientes* et *tierras*

Digitized by Google

frias. Dans les terres chaudes comme dans les terres froides, il règne, pour ainsi dire, un printemps perpétuel : les champs et les arbres sont toujours verts ; les orangers, qui y croissent sans culture, offrent toujours et à la fois tous les degrés de la végétation. Quelques branches sont chargées de fleurs épanouies, d'autres présentent de tendres boutons qui commencent à paraître ; quelques-uns ont des fruits déjà formés et d'un vert obscur, tandis que d'autres offrent des oranges plus avancées et d'une couleur vert-jaunâtre, et d'autres branches enfin sont ornées des mêmes fruits parfaitement mûrs, d'un parfum et d'une suavité exquise.

Le gouvernement de la république du Centre, avons-nous dit, a sa constitution basée sur celle des États-Unis de l'Amérique du Nord. Le pouvoir législatif appartient à un congrès fédéral formé d'une Chambre des représentants élus par le peuple pour deux ans, et d'un sénat dont les membres sont également choisis par le peuple, mais pour quatre années. Le renouvellement de la Chambre se fait par moitié tous les ans, et celui du sénat tous les deux ans. La même personne ne peut être élue plus de deux fois de suite. La Chambre des représentants a dans ses attributions la discussion des lois d'un intérêt général pour la république, l'organisation de l'armée nationale, la fixation des

Digitized by Google

dépenses de l'administration fédérale, l'éducation publique, les règlements relatifs au commerce, la valeur des monnaies, et l'étalonnage des poids et mesures; elle déclare la guerre et fait la paix. Chaque député représente 30,000 individus.

Au sénat, formé de deux sénateurs élus par chacun des cinq États de la confédération, appartiennent la sanction des lois, la présentation aux principaux emplois de la république, et la surveillance de la conduite des officiers publics; il a aussi le droit de faire connaître son opinion au pouvoir exécutif dans tous les cas de nature grave.

Un président et un vice-président forment le pouvoir exécutif. Ils sont élus par le peuple pour quatre ans, et ne peuvent être réélus qu'une seule fois. Le président fait exécuter les lois, négocie avec les puissances étrangères, signe les traités de l'avis et avec le consentement du sénat, commande en chef la force armée, et nomme les fonctionnaires publics de la fédération. Le vice-président préside le sénat, et remplace le président dans tous les cas prévus par la loi.

Le pouvoir judiciaire est confié à une cour suprême dont les membres sont élus par le peuple et renouvelables par tiers; mais ils peuvent être réélus indéfiniment. Leur temps de service est de six années. Cette cour suprême connaît en dernier ressort des causes qui se rapportent à la constitu-

Digitized by Google

tion, juge le président, le vice-président, les sénateurs, les ambassadeurs, les secrétaires d'État, etc.

L'administration fédérale se compose d'un ministre chargé des affaires de l'intérieur et de l'extérieur, d'un ministre des finances, et d'un troisième ministre de la guerre et de la marine.

Chaque Etat de la confédération a un gouvernement particulier, formé d'un gouverneur, d'un vice-gouverneur, d'un conseil, d'une assemblée et d'une cour supérieure de justice. Ils sont tous nommés par le peuple. Le gouverneur et le vice-gouverneur sont élus pour quatre ans, et ne sont point éligibles une seconde fois sans une interruption du même nombre d'années. Le gouverneur veille à l'exécution des lois, nomme les officiers publics et commande les troupes. Le vice-gouverneur préside le conseil, et remplace au besoin le gouverneur. Le conseil donne ou refuse sa sanction aux lois, avise le pouvoir exécutif, et propose aux premiers emplois. L'assemblée présente les lois, ordonnances et règlements, vote les dépenses de l'administration, décrète les impôts et fixe la levée des troupes, d'accord avec le congrès fédéral. La cour supérieure rend la justice en dernière instance.

Par la constitution fédérale, ainsi que dans tous les nouveaux gouvernements formés des anciennes

Digitized by Google

provinces espagnoles, la religion catholique romaine est reconnue religion de l'Etat, et l'exercice public de toutes les autres est défendu. Le territoire est divisé en un archevêché dont le siége est à Guatemala, et trois évêchés, qui sont : Santa-Fé, Santiago et San-Salvador. Les codes pénal, civil et de procédure, et la juridiction sont encore généralement les mêmes que du temps du gouvernement espagnol. La traite des noirs est défendue par la constitution, et l'esclavage aboli.

La république du centre de l'Amérique entretient aujourd'hui des rapports avec toutes les puissances du globe, qui ont accrédité auprès d'elle des représentants ayant presque tous le titre de consuls généraux chargés d'affaires. Des consuls particuliers et des vice-consuls résident dans les différents ports.

La comptabilité de l'Amérique centrale est d'après le système espagnol, et serait susceptible peut-être de grandes améliorations. Ses revenus se composent des droits de douane, de la régie des tabacs, de la fabrication des poudres, des impôts sur les métaux et des contributions indirectes. Ils se montent ordinairement, par an, à 6 millions de dollars (31,500,000 fr.). Ses dépenses sont calculées de 4 à 5 millions de dollars (21 millions à 26,250,000 fr.). Une caisse d'amortissement, qui est en pleine opération, diminue progressivement

Digitized by Google

le total de la dette qu'elle a été obligée de contracter pour fortifier les points les plus importants de son territoire, et fait espérer sa parfaite extinction dans peu d'années.

On ne s'est pas encore occupé sérieusement de la statistique du pays, et cette circonstance rend difficile la répartition exacte des contributions : aussi est-elle très-défectueuse.

Le pied de paix de la force militaire de Guatemala est de 4,000 hommes de troupes de ligne, artillerie, cavalerie et infanterie, et de milices qu'on peut évaluer à environ 30,000 de toutes couleurs. Quant à la marine militaire, elle est encore trop faible pour qu'il en soit fait mention.

Encore un mot sur les ports et les villes de la république guatemalienne.

La ville de San-Savaldor est située au centre d'une plaine étendue fermée au nord et au sud, ouverte de l'est à l'ouest. Le caractère particulier de son sol est d'être extrêmement brisé : de tous côtés d'énormes ravins, de nombreux mamelons à forme conique, d'immenses amas de pierres volcanisées revêtues d'un tuf végétal très-léger et très-fertile. En gravissant les hauteurs de San-Marcos, et mieux encore celles du volcan d'Isallo, à 20 lieues de là, on en saisit parfaitement l'ensemble ; c'est alors que cette plaine, qui, sous diverses formes, se prolonge jusqu'à la mer à 26

Digitized by Google

lieues dans l'ouest, semble se rattacher, comme à un point intermédiaire, au volcan El-Salvador, d'où part une nouvelle vallée qui va mourir dans l'est, sur les frontières avancées de l'Etat de Honduras, en changeant plusieurs fois de nom.

Les Cordillères, qui, avons-nous dit, traversent cette république du sud au nord, lui donnent deux climats distincts, quoiqu'elles y perdent leur caractère gigantesque : la partie orientale est moins chaude que la partie occidentale, et la transition de la saison sèche à la saison pluvieuse est ordinairement très-brusque. Cette dernière dure sur les côtes de l'océan Pacifique du 15 mai au 15 novembre, et la saison sèche du 15 novembre au 15 mai ; sur les côtes de la mer des Antilles, c'est le contraire.

A San-Salvador, pendant les six mois que dure la saison pluvieuse, il ne pleut ordinairement pas plus de deux ou trois fois par semaine, rarement avant trois heures de l'après-midi. C'est le plus communément la nuit qu'ont lieu ces grands orages des climats de la zone torride, mêlés d'effroyables retentissements de la foudre. La saison pluvieuse est aussi la plus chaude : c'est celle pendant laquelle le thermomètre s'élève quelquefois jusqu'à 30° (Réaumur); il se maintient ordinairement à 25. Pendant la saison sèche, il ne pleut pas : un orage d'une demi-heure a quelquefois lieu

Digitized by Google

chaque mois; le thermomètre ne s'élève pas à plus de 20 à 22° (Réaumur), et peut descendre le matin jusqu'à 13°.

Des vents de nord très-violents soufflent pendant cette saison une ou deux fois le mois et durent souvent trois jours. C'est aussi pendant la saison sèche que les tremblements de terre se renouvellent le plus. On peut éprouver alors, environ trois fois par semaine, des séries de secousses qui se succèdent la nuit et le jour; elles sont généralement d'une faible importance; de mémoire d'homme elles n'ont point amené de désastres dans San-Salvador.

Rien dans le site ni dans le climat de cette ville ne semble nuisible à la santé publique; ses habitants sont cependant très-généralement affectés de goîtres qui acquièrent un développement hideux. Ils sont de plus très-souvent atteints de fièvres. Les causes de ces maladies semblent se trouver dans le déréglement des mœurs, dans le défaut d'hygiène presque général, dans une consommation excessive des fruits du pays, dans la mauvaise construction et l'état de délabrement des habitations de la classe pauvre, enfin dans le mode des voyages. Les mules étant là exclusivement employées, tant au transport des hommes qu'à celui des marchandises, laissent les premiers, pendant la saison des pluies, à la merci de toutes les

Digitized by Google

variations de température, variations très-funestes sous un climat très-chaud.

Par exception, pendant la saison pluvieuse, des orages se succèdent nuit et jour pendant une semaine entière, et sont liés les uns aux autres par la chute d'espèces de brumes. Ce phénomène se renouvelle rarement plus d'une fois dans le cours d'une année.

Cette ville possède à son centre une grande place régulière entourée de trois côtés de maisons garnies de portails en bois, hauts de 20 pieds environ ; le quatrième est décoré par la façade de l'église principale, qui ne mérite aucune description. Aucune des maisons de la ville n'a plus d'un rez-de-chaussée ; elles sont toutes de pisé (*adobes*), carrément construites, revêtues de chaux à l'intérieur et à l'extérieur, distribuées sans goût. Les rues, qui se présentent à angles droits sur cette place et sur celle de Santo-Domingo qui lui est parallèle, composent tout ce qui mérite le nom de ville, et forment une vingtaine de cuadras ; le reste de la population est répandu dans d'assez vastes faubourgs bâtis sans ordre. La population s'élève à 15,000 âmes environ. Le commerce de la ville est tout de consommation locale ; il est concentré dans les boutiques et les magasins ouverts sous les portails de la grande place, qui sert aussi pour le marché journalier. La plupart des rues sont pa-

Digitized by Google

vées, mais le sont pitoyablement. Grâce à la nature volcanisée du terrain des environs, on rencontre cependant, en creusant à un ou deux pieds en terre, d'énormes lits de pierres brisées; souvent aussi, et à 20 lieues à la ronde, s'offrent à la surface du sol de grandes masses granitiques qu'il ne faudrait que vouloir débiter. Ici, pas plus que dans la plupart des autres villes de l'Amérique espagnole, il n'existe de police pour la voirie.

San-Salvador ne renferme aucun monument; les églises seules offrent quelques portails; mais le reste des mêmes édifices ne rappelle souvent que les murs d'une grange.

Les couvents, au nombre de trois, ont reçu depuis 1829 une destination civile et politique. Les écoles, les seuls établissements scientifiques du siége de la confédération, sont exclusivement destinées à l'enfance; l'enseignement mutuel y est la méthode adoptée pour l'éducation de deux cents enfants environ. Un résultat vraiment important dû à cet enseignement est la création de quelques maîtres qu'on s'empresse de répandre dans l'étendue du district fédéral, pour ouvrir dans chaque village un enseignement calqué sur celui de la capitale. Il n'existe pas d'écoles pour les filles.

On peut considérer San-Salvador comme le centre d'une ligne cultivée de 40 lieues d'étendue, se prolongeant depuis Santa-Anna au nord jusqu'à

Digitized by Google

San-Vicente au sud. Cette ligne, dont la largeur égale quelquefois la longueur, compose au nord une partie de la route de Guatemala, au sud une partie de celle qui conduit au port de La Union, situé sur le golfe de Fonseca, et aux divers siéges des foires, tels que San-Vicente et San-Miguel. C'est là qu'est le centre de la richesse de l'Etat d'El-Salvador. De ces plaines sortent les seules récoltes d'indigos que fasse cette république, et qui s'élèvent annuellement de 3 à 5,000 surons (chacun de 150 livres); celles du sucre et du maïs; on y élève également d'assez beau bétail. Autour de San-Salvador se propage une nouvelle culture limitée jusqu'ici à l'Etat de Guatemala, celle de la cochenille. De nombreux essais se tentent sur une assez grande échelle. L'exportation du sucre a été jusqu'à présent nulle : on le consomme sur place, et dans les villes un peu importantes on le transforme en eaux-de-vie dont les malheureux Indiens font un funeste usage. A ces diverses branches d'industrie dont vivent les propriétaires du sol, il faut ajouter celle des *rebosos*, châles en forme d'écharpes dont les femmes du peuple se servent là pour se couvrir la tête et les épaules : la matière première, la soie et le coton, en est fournie par l'Angleterre; le tissage en est fait sur les lieux; le prix en varie de 2 à 20 piastres[1].

[1] La piastre vaut environ 5 fr. 40 c.

Digitized by Google

La nourriture du peuple se compose particulièrement de maïs dont on fait des *tartillas*, de haricots de bonne qualité et de porcs dont on élève à San-Salvador une énorme quantité. Il est cependant impossible de tenir ces animaux plus mal qu'on ne le fait, puisqu'on les laisse constamment errer dans les chemins et dans les rues. Le bananier est également cultivé ici en abondance ; ce fruit remplace souvent pour les pauvres tout autre aliment.

A l'est de la ville et à ses portes existent de nombreuses sources d'eaux thermales, presque toutes sulfureuses ; aucune d'elles n'est devenue l'objet d'entreprises ; elles servent donc tout à la fois de bains publics gratuits et de lavoirs pour les habitants. Le caractère de ceux qui peuplent cet Etat est naturellement doux : les homicides et les blessures graves ne sont la plupart du temps que le résultat de l'ivresse favorisée par l'oisiveté du dimanche et l'usage de l'eau-de-vie, dont de faibles quantités sous un climat chaud suffisent à enivrer. La part importante qu'ils ont prise à l'établissement de la forme fédérale ne saurait s'expliquer chez eux par une préférence politique dont les rend complétement incapables leur profonde ignorance. Cette lutte prolongée, qui s'est traduite en guerre civile, n'était que le résultat de deux autres mobiles, leur haine provinciale contre l'anti-

Digitized by Google

que capitale de Guatemala et ses prétentions à la suprématie, et leur aveugle confiance en un individu qui ne voyait dans l'existence d'une confédération qu'un moyen d'obtenir une position plus avantageuse.

Dans la classe riche, deux vices minent sourdement cette société naissante, l'oisiveté et le jeu. Le premier dure dix mois de l'année et ne cesse guère que pendant les foires. Des majordomes étant préposés à la direction des haciendas, les propriétaires vivent à la ville. Le second ne fait qu'augmenter à l'époque des foires ; leur avoir, celui de leurs femmes, de leurs amis, sont trop souvent sacrifiés. Cette passion, combinée avec un grand relâchement de mœurs, semble expliquer le célibat de la plupart des fils de famille. Aucun point d'arrêt ne surgira probablement de longtemps pour s'opposer à cet état de choses : point de colléges, point d'établissements scientifiques, aucune croyance religieuse ou politique, point de théâtres, de réunions, de promenades publiques ; les hommes seuls s'en vont le soir se promener à cheval dans d'étroits sentiers. Plusieurs tentatives ont été faites pour la publication de quelques journaux, toutes ont avorté dès leur début. Il n'existe qu'une imprimerie assez mauvaise ; elle est soutenue par le gouvernement.

Les pompes religieuses viennent seules émou-

Digitized by Google

voir les habitants de cette ville. Pendant la semaine sainte ont lieu les processions usitées en Espagne. La fête de la Transfiguration offre aussi un spectacle assez curieux; on construit une espèce de Mont-Thabor sur lequel le miracle du jour est figuré par des enfants perdus au milieu de nuages simulés. Ce théâtre portatif, resplendissant de lumières, s'avance au milieu de l'obscurité et débouche sur la grande place, où l'accueillent de nombreux feux d'artifice.

La richesse du sol de cet Etat, sa position centrale, ses 300,000 âmes de population, ses ports de *La Union* et *Triunfo*, à l'embouchure du Rio Lampa, sur l'océan Pacifique, et d'*Acajutla*, ses nombreuses foires lui assureront toujours, quoi qu'il arrive, le second rang dans cette portion du territoire américain. Les constantes anfractuosités du terrain sont le seul obstacle que la nature ait opposé à un développement rapide; mais si depuis des siècles les rapports de cet Etat avec ses voisins sont réduits à des transports à dos de mulets, il possède cependant exclusivement des communications régulières et directes avec tous les Etats de la confédération. Cet avantage utilisé aurait entièrement changé l'état politique de ces provinces, si, aux yeux des Espagnols, il l'eût emporté sur la beauté du site de Guatemala. La vie sociale, au lieu de se concentrer à l'une des extrémités les

Digitized by Google

plus stériles de ce territoire, se serait également répandue dans ses diverses parties au moyen des richesses de la province centrale, et l'on n'aurait pas vu s'amasser ces haines provinciales qui sont encore aujourd'hui l'expression de l'unique mal réel de cette république.

De San-Salvador, deux routes conduisent au port d'Acajutla : l'une, longue de 30 lieues et praticable dans toute son étendue pour les bêtes de somme, passe à los Ateos, village situé à 9 lieues de San-Salvador. A 3 lieues de distance se trouve celui de Guaimoco, dont la population est à peu près triple. A 6 lieues plus loin, on arrive au bourg important d'Isallo, dont la population, presque toute indienne, peut s'élever à 8,000 âmes. A 2 lieues seulement est situé Zonzonate, qui en compte environ 6,000. Cette ville était au temps des Espagnols le siége d'une alcadia mayor que sa fertilité et son voisinage du port d'Acajutla, qui n'est plus qu'à 6 lieues, distinguaient particulièrement.

Ces avantages naturels, auxquels il faut ajouter ceux d'une population relativement forte, de produits spéciaux, tels que le baume, et d'un sol nivelé, arrosé par des cours d'eau nombreux et importants, ont assuré à ce district une culture florissante, un commerce local actif, et un transit considérable pour les Etats de San-Salvador et de

Digitized by Google

Guatemala. Dans la chaîne de montagnes au pied desquelles est assis Zonzonate se trouve le volcan en activité d'Isallo.

Quoique sa position fasse de cette ville l'une de celles de l'Amérique du Centre où la température soit le plus élevée, elle se distingue cependant par l'esprit d'entreprise de ses habitants. Placée à distance de trois foyers révolutionnaires, Guatemala, San-Salvador et Léon, elle serait restée presque entièrement étrangère aux désastres civils, si elle n'avait eu à supporter plusieurs fois la fermeture de son port d'Acajutla, qui n'a été rendu à une liberté entière que pendant la session de 1838. Seule entre toutes les villes de cette république, elle a élevé à ses frais, depuis la proclamation de l'indépendance, un monument d'utilité publique, en faisant jeter un pont en pierre sur la rivière qui coule à ses pieds. Quelques Français y ont des maisons de commerce.

Quittons maintenant l'Amérique du Nord, et, traversant l'isthme de Panama, entrons dans l'Amérique du Sud avec le voyageur anglais Woodbine Parish.

Digitized by Google

WOODBINE PARISH.

—

VOYAGE Á BUENOS-AYRES

ET

DANS LES PROVINCES DU RIO DE LA PLATA.

(1838.)

PRÉLIMINAIRE.

Avant d'analyser le voyage de Woodbine Parish à Buenos-Ayres, il nous semble à propos d'offrir ici quelques généralités sur l'Amérique du Sud, pour mettre nos lecteurs plus à même de suivre les différentes explorations qui passeront sous leurs yeux sur cette moitié du Nouveau-Monde, généralités qui seront, en quelque sorte, comme un complément à ce que nous en avons déjà dit au commencement du présent volume.

Digitized by Google

L'Amérique méridionale est traversée dans toute sa longueur par la Cordillère des Andes, qui donne naissance, vers l'est, à trois grands fleuves : l'Orénoque, l'Amazone et le Rio de la Plata, lesquels débouchent dans l'Atlantique; il n'y a aucun fleuve remarquable à l'ouest. L'Orénoque appartient dans une grande partie de son cours à l'Etat de Venezuela; l'Amazone est un fleuve en quelque sorte brésilien, et le Rio de la Plata sépare dans son cours inférieur la république de Montevideo de celle de Buenos-Ayres.

Des plaines immenses caractérisent dans l'Amérique du Sud le pied oriental des Andes. Le versant occidental des Andes, étant très-rapproché de l'océan Pacifique, n'a pas de plaines de ce genre, mais seulement quelques déserts sur les côtes du Pérou.

Les habitants de l'Amérique méridionale, au nombre d'environ 15 millions, ne sont guère que des Espagnols ou des Portugais d'origine, sauf les Indiens de l'intérieur. Le Brésil est peuplé de Portugais; tandis que le Venezuela, la Nouvelle-Grenade, le Pérou, le Chili et Buenos-Ayres sont peuplés des descendants des Espagnols qui firent la conquête de ces contrées. Ces deux peuples, portugais et espagnols, professant la religion catholique, il en résulte que l'Amérique du Sud est presque entièrement catholique. Les deux langues

Digitized by Google

espagnole et portugaise sont aussi les plus répandues.

Quant aux divers Etats politiques de l'Amérique méridionale, on remarque au nord le Venezuela et la Nouvelle-Grenade; à l'est, le Brésil et la république Argentine, qui a derrière elle le Paraguay; sur la chaîne des Andes se développe la Bolivie; enfin on trouve à l'ouest le Chili, et au sud la Patagonie, qui est pour ainsi dire encore indépendante.

RELATION.

Dans sa navigation pour se rendre à l'embouchure de la Plata, notre voyageur avait eu occasion de recueillir quelques notions sur les *Indiens* qui vivent près du grand fleuve de l'Amazone, devant les bouches duquel il avait passé; et voici la substance de ce qu'il a rapporté, ainsi que d'autres explorateurs, sur ces peuplades aborigènes de l'Amérique du Sud.

Il est au pied des Cordillères, non loin des sources de l'Amazone, et le long des rives de ce grand fleuve, quelques tribus indiennes dont les coutumes sont faites pour étonner l'Européen et mériter son attention.

Il ne faut pas chercher dans le principal pour ne pas dire l'unique vêtement de ces peu-

Digitized by Google

plades sauvages, les fins tissus de nos climats et ces gazes légères si propres à rehausser l'éclat du beau sexe à Paris ou à Londres ; ce serait trop exiger des Indiens de l'Amazone, ils n'en sont pas encore arrivés là. Ils portent des chemises, non de lin ou de coton, suivant la mode européenne, mais simplement d'écorce d'arbre, écorce enlevée tout entière à la souche, et dès-lors sans couture. Ces chemises, qu'un art grossier, au lieu de celui de nos élégantes modistes, confectionne sans métier et sans frais, sont néanmoins ornées de figures, coloriées principalement de jaune ; elles vont du genou au sommet de la tête, et ont des trous pour les yeux, le nez et la bouche, comme la capuce d'un pénitent ou comme la mantille des almés du Caire, ces syrènes qui trouvèrent si aimables, il y a quarante ans, les grenadiers français. Le haut de la tête a une coiffure composée de tiges de maïs et couronnée de deux oreilles de singe. Les manches sont formées de l'écorce enlevée à de plus petits arbres ou à de simples branches. Les jambes sont garnies de chapelets faits de coquilles de petites noix, dont le son bruyant, mais non désagréable, annonce la personne qui les porte : c'est ainsi que le serpent à sonnettes annonce sa dangereuse approche.

Tel est l'accoutrement de la plupart de ces sauvages ; ils n'ont pas besoin de vêtements chauds,

Digitized by Google

car leur pays est voisin de l'équateur. C'est celui de Tabitinga, qui s'étend sur la rive septentrionale du Maragnon, autrement dit l'Amazone, à l'entrée des *llanos*, ou plaines immenses que le fleuve sillonne et fertilise.

Les hommes et les femmes ne voyagent qu'armés; leurs armes sont des flèches empoisonnées ou des lances, des javelines et des arcs en bois. Les flèches consistent en des roseaux gros comme le doigt, ayant quelques-unes pour pointes des os, d'autres une canne creusée et aiguisée.

Sur les bords du fleuve, il n'est pas rare de voir les femmes de tout âge et de toute condition (car il existe aussi des distinctions entre elles, et où n'en existe-t-il pas?), il n'est pas rare, disons-nous, de les voir manœuvrer les canots qui descendent souvent jusqu'à la mer; et comme il peut arriver que dans un trajet aussi long elles aient à se défendre contre les bêtes féroces, elles sont toujours ainsi armées.

On sait que les animaux domestiques aiment surtout les caressantes paroles et le toucher délicat des femmes; les singes et les ours veulent mériter le titre de chevaliers galants; mais les tigres, que la lyre d'Orphée avait su jadis attendrir, ont bien dégénéré, du moins sur les rivages de l'Amazone; peut-être que ces rivages n'ont pas eu, comme ceux du Strymon, leur Orphée. Les tigres de l'A-

Digitized by Google

mazone, plus cruels que ceux de la Thrace, ne respectent pas l'objet universel de tant d'hommages ; ils font plus, ils l'attaquent de préférence à l'homme, et l'on conçoit que pour châtier une telle audace, les armes défensives, dans la main des femmes, soient ici de rigueur.

C'est vraisemblablement un fait de cette nature qui aura donné lieu aux récits romanesques des Espagnols, premiers explorateurs de ces régions lointaines ; mais il ne paraît pas que ces Indiennes, comme on le prétendit à cette époque, aient eu le tort impardonnable de se mutiler une des plus belles parties de leur corps, dans la vue de pouvoir, disait-on, ajuster plus facilement les ennemis qu'elles avaient à combattre : il semble au contraire que le double trésor où le nouveau-né puise alternativement ou à son choix la vie, est conservé par elles avec une véritable coquetterie. On assure également que les guerrières de l'Amazone élèvent avec un tendre soin les enfants des deux sexes : bien différentes des Amazones du Thermodon, qui tuaient les garçons et ne conservaient que les filles.

Depuis l'apparition d'Orellana sur ces rivages de l'Amérique, plusieurs blancs s'y sont établis ; mais, il faut bien le reconnaître à la honte de l'humanité civilisée, ce n'a été que pour faire la guerre aux indigènes et leur enlever de jeunes esclaves.

Digitized by Google

Aussi les Indiens, rendant guerre pour guerre, dressèrent-ils à leur tour, dès le principe, comme ils dressent encore aujourd'hui, des embûches aux blancs ou *brancos*, ainsi qu'ils les appellent, qui vont leur faire la chasse. Ils creusent des trous dans les sentiers et dans les bois ; ils y fichent de gros épieux empoisonnés, par-dessus lesquels ils placent en travers, et couverts de feuilles ou de terre, de légers bâtons pourris. Lorsqu'un branco vient à tomber sur un de ces épieux, il y trouve une mort inévitable, d'autant plus que les Indiens ont soin de l'achever pour faire ensuite de son corps un odieux festin.

Oui, ces Indiens, et certes ce n'est pas le plus beau de leur histoire, sont encore cannibales. Il est vrai, dit un autre voyageur anglais, qui a descendu l'Amazone depuis sa source jusqu'à son embouchure, trajet de plus de 1,200 lieues ; il est vrai, dit-il, que la faim seule les détermine à manger un des leurs. Quand cette faim réclame un horrible repas, le propriétaire de la victime, secrètement choisie, lui souffle, par un tube appelé *pucuna*, une flèche empoisonnée qui le fait tomber raide mort. Ces Indiens, nourris sans doute des récits de leurs aïeux, relativement à la cruauté des anciens Espagnols, ont conservé aux descendants de ces derniers une haine si grande qu'ils aiment mieux se manger entre eux que de recourir dans

Digitized by Google

les jours de disette à la compassion des brancos. Un de ceux-ci voulut un jour acheter une jeune fille indienne dans l'espoir de lui sauver la vie, car il venait d'apprendre qu'elle allait périr ; elle préféra rester pour être le même soir dévorée par ses propres parents.

Nous avons tout à l'heure parlé du danger que l'on court le long de l'Amazone en voyageant, à cause de la rencontre des bêtes féroces, surtout des tigres, qui paraissent être fort nombreux sur les rivages supérieurs de ce fleuve. Le voyageur anglais Parish vit au village de Tabitinga un jeune Indien d'environ 6 pieds de haut, qui portait sur sa tête et sur son bras gauche les marques d'un combat qu'il avait soutenu trois ans auparavant contre un tigre de la plus grande espèce. Il faut se rappeler, toutefois, que l'espèce américaine est loin d'égaler celle d'Asie. Voici comment ce combat eut lieu :

Cet Indien, traversant une clairière, vit le tigre couché sous un arbre. Selon l'usage du pays, et intrépide de sa nature, il marcha droit vers l'animal, en lui adressant la parole : « Oh ! mon ami, « lui dit-il, est-ce toi? Il y a longtemps que je te « cherche ; nous avons un vieux compte à régler « ensemble : tu m'as enlevé plus de vingt moutons. « Attends que j'aille quérir mes armes et je reviens « sur-le-champ te retrouver. » En effet, l'Indien

Digitized by Google

courut à sa chacra ou métairie, prit ses flèches et un long couteau renfermé dans une gaîne de cuir. Quand le tigre le vit arriver ensuite armé de son pucuna, il pensa qu'il était temps de déguerpir, et se levant d'un bond il se mit à fuir. L'Indien, en le suivant, reprit le fil de la conversation, que l'animal ne semblait pas comprendre ou trouver de son goût. « Quoi ! lui disait l'Indien, te voilà parti ! « Mais tu ne t'en iras pas si aisément ; il faut que « nous causions encore ensemble avant de nous « séparer. » En ce moment, le tigre, que la voix du chasseur ou la vue de ses armes avait inquiété, fit un bond et sauta sur les branches de l'arbre sous lequel il était. Il y eut une courte pause, à la suite de laquelle l'Indien commença à faire usage de son pucuna pour souffler sur le tigre des flèches empoisonnées ; mais, soit que le venin fût trop vieux pour être actif, soit que la peau du tigre fût trop dure et trop garnie de poils lustrés, ces flèches ne produisirent aucun effet décisif : cependant, l'animal, fatigué de ses attaques ou de ses agaceries, se jeta en bas de l'arbre et se mit à courir.

C'est alors que le chasseur voulut lui barrer le chemin. Le tigre, dont les réponses s'étaient jusque-là bornées à des grincements ou grognements, prit l'offensive. Le pucuna devenant inutile, l'Indien crut devoir songer à s'armer de son couteau. Mais quelle fut sa surprise ! il le chercha vaine-

Digitized by Google

ment : le glaive s'était échappé de la gaîne de cuir, et perdu dans la rapidité de la marche.

Le désespoir donne du courage, et cet homme n'en manquait pas ; outre qu'il était d'une force peu commune. Il resta donc ferme sur ses jarrets, et se mit en garde. Le tigre essaie de s'élancer sur lui, et l'homme, qui se souvient que l'animal a sur le corps une partie sensible, lui applique au nez un bon coup de poing, en tenant son bras gauche tendu et en continuant de lui parler : « Je suis sans « armes, mais je ne suis pas battu ; ne vois-tu pas « que je n'ai nulle peur de toi ? » Le tigre s'élance de nouveau, et reçoit un nouveau coup de poing du boxeur indien à l'endroit que le tigre, comme le chat, le cheval ou le chien, paraît avoir si tendre. Le combat se prolongea ainsi jusqu'à l'instant où l'animal furieux saisit le bras gauche de l'homme et le mordit de part en part. Heureusement un autre coup de poing, administré sur le museau, fit lâcher prise au quadrupède, sans qu'il eût attaqué l'os du bras ; mais l'animal jeta ensuite une de ses pattes sur la tête du chasseur, et la griffe si redoutable du monstre déchira la peau de cet homme jusqu'au crâne. Enfin le chasseur allait probablement succomber, lorsque son frère, qui avait entendu ses cris, accourut, et, étant mieux armé que lui, perça de sa lance le tigre par le milieu du corps.

Digitized by Google

L'Indien, si dangereusement blessé et tout couvert de sang, eut encore la force de revenir, sans nulle aide, au village. Les habitants, émerveillés d'une telle valeur, proclamèrent leur compatriote le brave des braves. Ils coururent chercher le tigre, dont la peau fut en triomphe suspendue au toit de la hutte de celui qui avait soutenu pendant trois heures entières un combat aussi périlleux.

Il y aurait encore à citer bien d'autres coutumes des Indiens de l'Amazone; mais en voilà peut-être assez pour n'inspirer ici à personne la fantaisie d'importer parmi nous l'usage des chemises d'écorce ou des flèches empoisonnées, et surtout le désir d'imiter les luttes d'homme à tigre : gardons plutôt nos toilettes, nos fusils Robert, et même, puisque l'époque le veut, jusqu'à nos mélodrames, et suivons notre voyageur aux rives du Rio de la Plata.

La plupart des matériaux de l'ouvrage de Woodbine Parish ont été rassemblés durant un long séjour officiel de l'auteur dans le pays auquel ils ont rapport. Plusieurs chapitres relatifs aux établissements des anciens Espagnols sur la côte de Patagonie, et les explorations faites par eux et leurs successeurs, surtout en dernier lieu, dans les pampas méridionales de Buenos-Ayres, jetteront quelque lumière nouvelle sur les progrès de la géographie dans cette partie du Nouveau-Monde. Bien que le

Digitized by Google

temps de la résidence de M. Parish, qui a écrit ce voyage, remonte à 1821, quelques-uns des documents recueillis par lui ne datent que de 1837 : d'où l'on peut conclure que les aperçus, ainsi publiés en 1838, contiennent tout ce qu'il est possible d'offrir de plus récent, ou du moins de plus authentique sur le sujet dont il s'agit.

Le livre de M. Parish se divise en quinze chapitres, qui traitent successivement des matières suivantes, savoir : divisions et état actuel de la république argentine; rivière de la Plata; ville de Buenos-Ayres, sa population et tout ce qui s'y rattache, son climat; histoire des établissements espagnols sur la côte de Patagonie; explorations et découvertes dans l'intérieur; géologie des pampas; rivières de Paraguay, de Parana et de l'Uruguay; des provinces frontières, des provinces centrales, des provinces de Cuyo (San-Luis, Mendoza et San-Juan); du commerce; enfin de la dette publique. En offrant sommairement l'analyse de ces divers chapitres, nous ferons connaître les détails qui nous en paraîtront le plus dignes d'intérêt.

GÉNÉRALITÉS ARGENTINES.

Les provinces-unies de la Plata, ou, comme on les appelle aussi quelquefois, de la république argentine, à cause des paillettes d'argent que les premiers explorateurs découvrirent dans le sable de

Digitized by Google

la rivière, comprennent, à l'exception du Paraguay et de la Banda orientale ou république de Montevideo (deux États devenus séparés et indépendants), toute cette vaste étendue de territoire qui se trouve entre le Brésil et la Cordillère du Chili et du Pérou, du 22e au 41e degré de latitude méridionale.

L'établissement le plus austral des Buenos-Ayriens est aujourd'hui la petite ville del Carmen, sur le Rio-Negro. Les Indiens possèdent sans trouble tout le sol qui s'étend au delà jusqu'au cap Horn.

Les limites de la république argentine sont : au nord, la Bolivie ; à l'ouest, le Chili ; à l'est, le Paraguay, la Banda orientale et l'océan Atlantique ; et au sud, les territoires indiens de la Patagonie. L'ensemble de la superficie contient 726,000 milles carrés anglais, avec une population de 6 à 700,000 habitants, répartis comme il suit :

PROVINCES.	POPULATION.
Buenos-Ayres	200,000
Santa-Fé	20,000
Entre-Rios	30,000
Corientes	40,000
Cordova	85,000
Santiago	50,000
Tucuman	45,000
Salta	60,000
Catamarca	35,000
La Rioja	20,000
San-Luis	25,000
Mendoza	40,000
San-Juan	25,000
Total	675,000

Digitized by Google

Ce total ne comprend pas les Indiens indépendants qui occupent le territoire sur lequel la république se réserve son droit de suprématie.

La population de la Banda orientale, qui augmente rapidement, est évaluée à 120,000 âmes, et celle du Paraguay à 250,000 seulement, quoique des personnes qui ont été dans le pays la portent à 500,000 habitants.

Le tableau qui précède montre que la république est actuellement divisée en treize provinces. Elles se gouvernent par elles-mêmes, et sont jusqu'à un certain point indépendantes les unes des autres, quoique, pour toutes les affaires générales et nationales, elles soient constituées en congrès fédéral.

Faute d'un pouvoir national exécutif plus défini, le gouvernement provincial de Buenos-Ayres est temporairement chargé de la direction des affaires de l'Union avec les puissances étrangères, et de toutes les matières générales qui appartiennent en commun à la république.

Le pouvoir exécutif de ce gouvernement, constitué en 1821, est dans les mains du gouverneur ou capitaine-général, ainsi qu'on l'appelle, assisté d'un conseil de ministres nommés par lui; il demeure responsable envers la junte ou législature assemblée de la province qui l'a élu. La junte ellemême consiste en quarante-quatre députés, dont

Digitized by Google

la moitié est renouvelée annuellement par l'élection du peuple.

Géographiquement, les treize provinces qui forment aujourd'hui la république argentine peuvent être divisées en trois sections principales, savoir : 1° provinces du littoral ou de l'est; 2° provinces centrales ou du nord; 3° provinces à l'ouest de Buenos-Ayres, communément appelées provinces de Cuyo.

Les provinces du littoral sont Buenos-Ayres et Santa-Fé, à l'ouest, ou sur la rive droite du Parana; puis Entre-Rios et Corientes, à l'est, ou sur la rive gauche du même fleuve. Celles du centre, sur la grande route du Pérou, sont Cordova, Santiago-del-Estero, Tucuman et Salta, provinces auxquelles on peut ajouter Catamarca et La Rioja. Celles qui se trouvent à l'ouest de Buenos-Ayres, et qui auparavant formaient l'intendance de Cuyo, sont San-Luis, Mendoza et San-Juan.

Sous le régime espagnol, la vice-royauté de Buenos-Ayres comprenait, outre ces treize provinces, celles du Haut-Pérou, formant aujourd'hui la république de Bolivie, et de plus le Paraguay et la Banda orientale, immense juridiction bien inférieure encore à celle des vice-rois du Pérou, dont l'autorité nominale s'étendait de Guayaquil au cap Horn, sur 53° de latitude, embrassant presque tout le climat habitable sous le soleil, c'est-à-

Digitized by Google

dire non-seulement des nations innombrables, parlant diverses langues, mais encore toutes les productions que la terre puisse fournir aux besoins de l'homme.

Dans les premiers temps de la lutte contre le joug espagnol, la vice-royauté de Buenos-Ayres maintint son unité; mais dès l'année 1820 l'impopularité des mesures du directoire et du congrès national amena une dissolution et des séparations devenues ensuite définitives. Les conquêtes de Bolivar dans le haut Pérou y établirent la république dotée du nom de ce fameux guerrier; déjà le Paraguay s'était émancipé pour retomber sous le despotisme du docteur Francia; et plus récemment, la Banda orientale, ou province de l'Uruguay ou de Montevideo, s'est aussi constituée en république indépendante. Ce qui reste aujourd'hui de ladite vice-royauté, sous le nom collectif de république argentine ou de Rio de la Plata, est loin encore d'être homogène; il y a fréquemment encore des soulèvements contre le gouvernement central.

La rivière de la Plata fut d'abord, comme on le sait, nommée du nom de Solis, qui y entra le premier en 1515. Quelques années plus tard, Sébastien Cabot l'ayant remontée jusqu'à sa jonction avec le Parana, trouva des ornements d'argent parmi les naturels, et en conclut ou fit croire à ses compagnons que ce métal abondait sur les rives de ce

Digitized by Google

fleuve, qui reçut alors la fausse appellation de *Plata,* qu'il a depuis conservée.

Ainsi, par une étrange coïncidence, les deux plus grandes rivières de l'Amérique du Sud, et deux des plus grands fleuves du monde, celui de la Plata et celui des Amazones, tirent leur nom de la fiction plutôt que des courageux aventuriers Solis et Orellana, qui les ont fait connaître, et auxquels cet honneur baptismal revenait si légitimement. Ces deux intrépides découvreurs perdirent la vie en poursuivant le cours de leurs recherches respectives; leur mémoire est presque effacée, et il n'a jamais existé d'argent sur la Plata, ni d'amazones réelles sur le fleuve de ce nom.

A une distance de 100 milles en mer, le navigateur aperçoit le courant écumeux de la rivière de la Plata, et en remarque la puissance sur les eaux de l'Océan lui-même. Son embouchure, du cap Sainte-Marie au cap Saint-Antoine, offre une largeur de 170 milles. Plus avant, c'est-à-dire entre Sainte-Lucie, près de Montevideo, et le point de Las Piedras, sur sa rive méridionale, où son eau est généralement douce, la largeur est de 53 milles : c'est le double de celle de Douvres à Calais. Mais, pour trouver positivement l'eau douce, il faut encore naviguer, depuis la mer, près de 200 milles géographiques avant d'atteindre l'ancrage de Buenos-Ayres, lequel n'est propre qu'aux navi-

Digitized by Google

res d'un faible tonnage; ceux qui tirent plus de 15 ou 16 pieds d'eau doivent s'arrêter 7 ou 8 milles plus bas. A 24 lieues au nord se fait la première jonction des rivières du Parana et de l'Uruguay; la seconde union s'accomplit à 14 lieues de Buenos-Ayres.

VILLE DE BUENOS-AYRES ET SES HABITANTS.

Ce n'est que des pozos ou des routes intérieures que la ville de Buenos-Ayres devient visible dans toute son amplitude, le long d'une chaîne de collines légèrement élevées[1], qui bordent la rivière. Les tours des églises et çà et là l'umbu solitaire au faible ombrage rompent la monotonie d'un paysage presque au niveau de l'horizon du fleuve. Aucun arrière-terrain, aucune montagne, aucun arbre ne se montre au delà; une plaine continue se déploie devant vous sur une distance de près de 1,000 milles, ou plus de 300 lieues jusqu'à la Cordillère du Chili.

Les moyens de transport du rivage à la ville consistent en chariots avec une paire de roues de 7 à 8 pieds de haut, conduits par des bœufs ou des chevaux; quelques-uns de ces attelages n'ont qu'un

[1] Cette élévation, d'après Nunez, est de 34 pieds au-dessus du niveau du fleuve.

Digitized by Google

cheval, et alors la voiture ressemble à une grosse brouette qui pivote à volonté autour du guide.

Cependant, lorsqu'on est entré dans Buenos-Ayres, la fâcheuse idée qu'avaient laissée dans notre esprit ces grossiers attelages, fait place à des impressions bien différentes. A mesure qu'on avance on est frappé de la régularité des rues et des édifices, de l'aspect des églises, de l'apparence riante des maisons blanchies en stuc, et spécialement de l'air de contentement et de liberté de la population, qui contraste d'une manière si étrange avec la populace misérable, mendiante, esclave, de Rio-Janeiro.

La fondation de Buenos-Ayres remonte à l'an 1580; mais cette ville ne devint le siége d'une vice-royauté qu'en 1776, époque où elle fut détachée du gouvernement du Pérou. En 1767, lors du passage de notre célèbre navigateur Bougainville, elle ne comptait guère que 20,000 habitants; en 1778, elle en avait environ 50,000; en 1795, 60,000; en 1800, 71,000; en 1824, 81,136; et aujourd'hui 1847, la population de la province paraît dépasser 200,000 âmes, dont 100,000 appartiendraient à la capitale.

Le nombre des étrangers fixés à Buenos-Ayres est de 15 à 20,000, dont les deux tiers sont Anglais et Français, à peu près en proportions égales; le reste est composé d'Italiens et d'Allemands.

Digitized by Google

Une population ainsi mêlée et en contact journalier avec les étrangers ne saurait offrir un type ou caractère bien spécial. En effet, les Buenos-Ayriens des meilleures classes se distinguent à peine dans leur mise des négociants français et anglais établis parmi eux ; et de leur côté, les dames buenos-ayriennes adoptent à l'envi les dernières modes de nos dames parisiennes. Ce n'est que hors de la maison qu'on remarque une différence : alors la mantille et le châle, jetés négligemment sur les épaules, dominent sur le bonnet et la pelisse d'Europe.

Parmi les hommes, Buenos-Ayres compte des poëtes dont les productions honorent la langue espagnole. Une collection sous le titre de *la Lyre argentine* (la Lira argentina) a paru en 1823, et elle est digne en effet de remarque.

Les Buenos-Ayriens, dans leurs habitudes ordinaires, subissent naturellement l'influence du climat ; ils sont donc un peu indolents, et aiment peu l'industrie. Presque tous ceux des hautes classes portent le titre de *docteurs* ; mais cela indique seulement celui qui a reçu une éducation libérale, c'est-à-dire a été aux écoles.

Le droit et la médecine occupent beaucoup de monde ; les employés civils et militaires sont également très-nombreux. Le clergé a perdu de son influence depuis qu'il est salarié par l'Etat. Le com-

Digitized by Google

merce et le négoce à Buenos-Ayres sont les principales sources de travail du peuple, quoique les importations et les exportations soient presque entièrement laissées aux mains des étrangers, qui n'abandonnent que le détail aux indigènes. Ceux-ci réunissent, préparent et apportent à la vente les produits du sol, et débitent les articles importés des pays étrangers.

Les artisans et les mécaniciens forment aussi une classe nombreuse, comme on peut le supposer, dans un pays où l'on manque de tout, et où personne ne se sent porté à faire grand'chose. C'est ici que l'Européen a un avantage décidé sur le naturel, à cause de ses habitudes industrieuses; car il n'a pas besoin de sieste en plein jour, et il travaille pendant que les indigènes de toutes les classes, riches et pauvres, sont plongés dans le sommeil. Il ne saurait manquer de réussir, pourvu qu'il évite les cabarets, ce qui est difficile, puisqu'il en trouve à chaque coin de rue; il n'y en a guère moins de 600 ouverts toute la journée. Voici, au reste, la liste des divers états dans la seule ville de Buenos-Ayres en 1837 : 358 magasins de gros; 384 de détail; 323 tailleurs, cordonniers, modistes et merciers; 6 libraires; 598 pulperias ou débits de boissons; 26 billards, 44 hôtels, tavernes et restaurants; 29 chimistes et apothicaires; 76 boulangers et marchands de farine; 44 baracas ou maga-

Digitized by Google

sins de peaux; 33 chantiers; 13 écuries où l'on tient des chevaux de louage; 6 carrossiers; 874 chariots et voitures assujettis aux droits.

Quiconque aime le travail en trouve à Buenos-Ayres, où les besoins alimentaires sont d'ailleurs si aisés à satisfaire, le bœuf ne se vendant qu'un sou la livre, et les basses classes ne vivant que de viande.

Buenos-Ayres, comme toutes les autres villes de l'Amérique espagnole, a été bâtie sur un plan uniforme, prescrit alors par le conseil des Indes, et consistant en rues alignées au cordeau, coupées à angles droits à chaque 150 verges, en couvrant, d'après la construction particulière des maisons, deux fois plus de terrain que n'en exigerait une ville européenne pour le même nombre d'habitants.

Sauf les églises, dont l'intérieur est d'une grande richesse, il n'y a rien de remarquable dans le style des édifices publics. Les maisons particulières manquent généralement de ce que nous appelons le confortable. Les chambres, en beaucoup d'endroits, n'ont encore qu'un simple brasier au milieu; les cheminées étaient considérées comme donnant de l'humidité et du froid, et l'on commence à peine à imiter en cela les Européens. Naguère encore toutes les murailles étaient nues et blanchies; elles sont maintenant couvertes de tous les plus beaux papiers peints de Paris, et les meu-

Digitized by Google

bles d'Europe garnissent tous les appartements. Les grilles anglaises, garnies de charbon amené de Liverpool comme lest, échauffent les appartements à plus bas prix qu'à Londres même, et elles ont certainement contribué à assainir les habitations et à rendre la santé meilleure, dans une ville dont le ciel est neuf jours sur dix affecté par les brouillards de la rivière. Les indigènes commencent à mieux construire leurs habitations, et à leur donner plusieurs étages pour économiser le terrain, d'où l'on peut conclure qu'avant peu la ville de Buenos-Ayres aura infiniment gagné sous le rapport de son architecture et de ses embellissements, ainsi que sous celui des commodités de la vie.

Il lui restera pourtant toujours quelque chose d'indigène, comme, par exemple, les barreaux de fer aux fenêtres pour mettre à l'abri des voleurs les habitants endormis dans leurs lits, les croisées ouvertes, la nuit, à cause de la chaleur. Ces voleurs déploient, durant l'obscurité, une telle adresse, que souvent l'on se réveille sans retrouver ses vêtements. M. Parish cite un jeune couple qui fut dépouillé de cette manière, et qui, le lendemain matin, dans l'attitude embarrassante de nos premiers parents après le péché, ou dans celle d'Ulysse après son naufrage, attendit qu'on voulût bien le tirer d'embarras.

On croirait difficilement qu'à Buenos-Ayres l'ar-

Digitized by Google

ticle le plus cher est l'eau, bien qu'on ne soit qu'à cinquante pas du fleuve. Celle qu'on obtient des sources est saumâtre et mauvaise, et il n'existe aucune citerne ni aucun réservoir public, bien que la ville soit fort peu élevée au-dessus du niveau de la rivière, et que rien ne serait plus facile que d'en faire arriver par les moyens artificiels les plus ordinaires. Quelques propriétaires ont des conduits pour recueillir l'eau de pluie tombée sur les terrasses plates de leurs maisons, et qui suffit aux besoins habituels ; mais les basses classes, qui ne peuvent faire de telles dépenses, sont à la merci des individus qui amènent sur de monstrueux chariots attelés de bœufs l'eau puisée dans le fleuve, et qui n'est potable qu'au bout de vingt-quatre heures, quand elle a déposé ses boueux sédiments.

Les principales rues de Buenos-Ayres sont aujourd'hui passablement pavées avec du granit tiré des îles voisines, et notamment de l'île Martin-Garcia. Auparavant, l'on pouvait à peine marcher dans ces rues tantôt poudreuses et tantôt boueuses, et où les bœufs et les chevaux ne traînent qu'avec une grande difficulté leurs charges ; dans quelques rues encore ces animaux succombent sous le faix, et pourrissent dans une sorte de mare qui s'est formée au milieu d'elles.

Le climat de Buenos-Ayres est sujet à de notables et subites variations. Pendant la plus grande

Digitized by Google

partie de l'année règnent les vents du nord, qui sont humides et rendent le feu nécessaire. Pourtant la glace est rare; mais les effets de l'humidité sont dangereux dans les lieux rapprochés du fleuve. Plus loin, c'est-à-dire dans les pampas, elle n'exerce aucune influence sur la santé des gauchos ou naturels qui y couchent en plein air sur la dure. A Buenos-Ayres, contrairement à ce qui a lieu dans d'autres pays, l'hiver est le temps de la plus grande humidité, parce que rarement la température est assez basse pour faire congeler la vapeur. Le ciel offre ordinairement le plus bel aspect, et l'air a une grande transparence. La plus grande chaleur est en janvier de 24 à 25° Réaumur.

Nous venons de citer les vents du nord comme nuisibles: celui qu'on nomme le vent chaud du nord excite l'irritabilité, et amène des querelles parmi le peuple bien plus fréquemment que dans aucun autre temps de l'année. Ce vent gâte la viande, fait cailler le lait, et rend le pain mauvais. Chaque indigène se plaint, et lorsqu'on l'interroge sur la cause de son mal, sa seule réponse est celle-ci : « *Señor, es el viento norte,* monsieur, c'est le vent du nord. » Nombre de gens parcourent les rues, les tempes garnies de gros haricots verts, qu'ils jugent propres à calmer les maux de tête.

Heureusement, le *pampero* ou vent d'ouest vient

Digitized by Google

terminer brusquement ces souffrances : c'est une brise rapide qui rompt le calme de l'air, et balaie devant lui tous les miasmes. Ce vent, qui arrive des Andes, traverse les pampas, et atteint Buenos-Ayres, où il souffle encore quelquefois comme un ouragan.

Pendant la chaleur, le spectacle le plus burlesque et le plus grave à la fois attire les regards de l'étranger vers le fleuve, où, le soir spécialement, une grande partie de la population, hommes, femmes et enfants pêle-mêle, se tiennent par centaines jusqu'au cou dans l'eau. Si, comme cela arrive souvent, le pampero souffle tout à coup sur une telle assemblée, la confusion qui s'ensuit est plus facile à imaginer qu'à dépeindre ; heureux ceux qui ont mis leurs vêtements sous la garde de quelqu'un ; autrement, et avant que les baigneurs soient sortis de l'eau, tout est balayé et emporté par cette brise rafraîchissante. Ils doivent encore bénir le ciel d'en être quittes à ce prix ; car d'ordinaire le pampero est accompagné d'un nuage de poussière qui, produisant en plein jour momentanément une complète obscurité, entraîne et noie alors les baigneurs dans le courant du fleuve, avant qu'ils aient pu regagner le rivage. Enfin, si le tonnerre se joint au pampero, des centaines de victimes périssent quelquefois sous les coups de ce terrible ouragan, alternativement sombre et lumineux, au-

Digitized by Google

quel heureusement succède bientôt un ciel frais et serein. Les indigènes, naturellement de bonne humeur et sans souci, s'amusent des accidents les plus légers, et oublient les plus graves, remplis d'ailleurs de cette croyance, qu'à tout prendre ils sont encore favorisés, puisqu'ils se trouvent exempts des maladies épidémiques des autres pays.

Après avoir tracé l'histoire des établissements espagnols sur la côte de Patagonie, et rappelé les explorations et découvertes opérées dans l'intérieur des terres, avant et depuis la déclaration d'indépendance des provinces unies du Rio de la Plata; après avoir ensuite indiqué l'aspect géologique des pampas, et les restes fossiles d'animaux terrestres qu'on y a découverts, l'auteur du voyage que nous analysons passe à la description desdites provinces, en donnant préalablement une idée de l'importance des rivières qui sillonnent le sol de l'union fédérative.

La première des rivières est le Paraguay, qui, en se mêlant au Parana, venant du nord-est, prend, au-dessus de la ville de Corientes, le nom de Parana, et le conserve jusqu'à sa jonction avec l'Uruguay, à quelques lieues au-dessus de Buenos-Ayres, où les deux rivières n'en forment plus qu'une seule sous le nom de Rio de la Plata[1]. Le

[1] Les indigènes l'ont appelé *Parana Gazu*, qui veut dire *grand*. Dès

Digitized by Google

Paraguay a ses sources entre les 13e et 14e degrés de latitude méridionale, dans ces chaînes de montagnes qui, bien que d'une médiocre élévation par elles-mêmes, paraissent se lier à celles du Pérou et du Brésil, et constituer les réservoirs de quelques-unes des principales rivières de l'Amérique du Sud. De leur versant septentrional dépendent les plus considérables des affluents de la Madéra et de la Tapajos, et autres vastes courants qui se jettent dans l'Amazone; tandis que, d'un autre côté, tous ceux qui coulent vers le sud trouvent leur issue dans le Paraguay. Une foule de courants navigables lui arrivent de l'est, à mesure qu'il traverse le riche territoire brésilien. Il lui en arrive aussi de l'ouest, notamment le Pilcomayo, par 25° 2' de lat. S., près de l'Assomption, et le Vermējo, par environ 27°, un peu avant sa jonction avec le Parana proprement dit, lequel plus bas reçoit le Rio-Salado, par 31° 30' lat. S.

Le Paraguay a des inondations périodiques très-analogues avec celles du Nil. Ces deux fleuves coulent à peu près à la même distance de l'équateur, vers des pôles opposés, et débouchent par des deltas vers la même latitude.

Le Parana, dans son cours à l'orient du Para-

que cette grande masse d'eau s'est réunie, elle s'étend majestueusement et toujours en augmentant jusqu'à la hauteur des caps Sainte-Marie et Saint-Antoine, distants l'un de l'autre de 40 à 50 lieues.

Digitized by Google

guay, presque parallèle à celui-ci, arrive des provinces du Brésil ; il a plusieurs chutes ou cataractes, et des débordements périodiques qui couvrent une immense étendue de terrain.

L'Uruguay, qui contribue avec le Parana à former le grand estuaire du Rio de la Plata, tire son nom des nombreuses chutes et rapides qui entravent son cours d'environ 300 lieues. Il prend sa source vers le 27e degré de lâtitude sud, dans les montagnes voisines de la côte de Brésil opposée à l'île Sainte-Catherine.

Offrons maintenant quelques détails sur les provinces unies, en commençant par celles de Santa-Fé, Entre-Rios et Corientes, qui forment limites à l'est.

PROVINCES.

Santa-Fé s'étend au nord de la province de Buenos-Ayres, le long de la rive droite du Parana et du Rio-Salado ; sa capitale est par 31° 50' lat. S. Elle deviendrait un point très-important de commerce si le gouvernement établissait des bateaux à vapeur sur le Parana et le Rio-Salado ; cette dernière rivière est navigable jusqu'à Matara, dans la province de Santiago ; on aurait ainsi de Buenos-Ayres une voie de transport de plus de 250 lieues.

Entre-Rios, dont le territoire est borné à l'est

Digitized by Google

par l'Uruguay, et à l'ouest par le Parana, a pour capitale Bajada, ou Villa del Parana, vis-à-vis de Santa-Fé. C'est un pays dont les habitants sont principalement occupés du soin de leurs troupeaux, qui sont leur principale richesse.

Corientes, au nord d'Entre-Rios, sur la gauche du Parana réuni au Paraguay, et au midi du Parana propre, a sa capitale du même nom par 27° 27' lat. S., près de la jonction des deux rivières. Le coton, le tabac, le riz, le sucre, l'indigo, sont les principaux produits de cette contrée, qui a pour fléaux de grosses fourmis et des jaguars. Le territoire de Corientes est traversé par onze rivières, dont cinq sont navigables jusqu'à une assez grande distance. Une célèbre lagune, appelée Ipucu ou Ibéra, se forme de la plus grande de ces rivières, qui toutes se jettent dans le Parana.

Les habitants de Corientes sont bons écuyers, doux, sobres et patients, mais peu laborieux, parce qu'ils peuvent facilement satisfaire leurs besoins. Les femmes sont plus industrieuses et très affables, surtout envers les étrangers.

A l'est de Corientes sont les débris des fameuses missions des jésuites expulsés en 1767; elles comptaient plus de 100,000 âmes, dont il ne reste plus guère que 1,000.

Au nord de Corientes est le Paraguay, où régnait en vrai tyran le docteur Francia. L'yerba-

Digitized by Google

maté ou herbe du Paraguay est le principal article de commerce de ce pays, d'ailleurs si riche en productions diverses.

Les provinces centrales de la république Argentine, Cordova, la Rioja, Santiago, Tucuman, Catamarca et Salta, ont des habitudes généralement pastorales, notamment Cordova, dont le territoire ondulé est arrosé par un grand nombre de ruisseaux qui entretiennent de beaux pâturages. Les vallées au nord ont aussi de beaux palmiers. Cordova, capitale, est située par 31° 26' lat. S., à 172 lieues de Buenos-Ayres; elle est le siége d'une université et a beaucoup d'églises. La vie est ici à très-bon compte; les provisions abondent, les besoins du peuple sont peu nombreux, et l'hospitalité y est sans bornes. Cordova forme aujourd'hui un centre de communication entre les provinces supérieures et Buenos-Ayres. Son propre commerce consiste en peaux et en laines, objets en échange desquels elle reçoit des produits manufacturés en Europe.

A l'ouest de la province de Cordova, à travers la Sierra, s'étend La Rioja, qui aboutit à la chaîne des Andes. Sa capitale ne renferme que 3,500 habitants, quoique la province en contienne près de 20,000. Elle nourrit des troupeaux, surtout le district des Llanos. Celui de Famatina est vignoble, et a de riches mines qui étaient exploitées autre-

Digitized by Google

fois, à 30 lieues de La Rioja, ville à 114 lieues de Cordova, à 156 de Mendoza et à 287 de Buenos-Ayres. Le peuple de La Rioja est encore dans les langes de l'ignorance et de la superstition.

A 110 lieues au nord de Cordova est Santiago-del-Estero, capitale de la province de Santiago, vaste zone sablonneuse, couverte d'une efflorescence saline, et où, lorsque le vent du nord souffle, règne une chaleur accablante. La ville de Santiago, très-mal bâtie, ne contient que 4,000 habitants; elle est située par 27° 47' lat. S., sur les bords d'une rivière considérable qui prend sa source au nord dans la province de Tucuman, et coule vers le sud pour aller, sous le nom de Rio-Dulce, se perdre dans le grand lac de Porongos, à l'ouest de Santa-Fé. Le sol de Santiago est très-fertile et produit beaucoup de blé et de cochenille. Les habitants font des manteaux sans manches, appelés *ponchos,* et dont se couvrent les Indiens et les gens du peuple. Santiago est peu éloigné du grand *Chaco,* territoire habité par les Indiens sauvages, et où existe une mine importante de fer natif.

A 40 lieues au-delà de Santiago-del-Estero est située la ville de Tucuman, peuplée de 8,000 âmes, capitale de la province de ce nom; elle repose sur une élévation, dans un pays considéré comme le jardin de la république argentine. Le *Momelucho,* comme on appelle le gaucho de Tucuman, est très-

guerrier; c'est le cavalier des plaines, lequel, à l'aide de sa femme qui lui fait ses vêtements, n'a besoin de rien et trouve tout auprès de lui. Aussi libre que l'air qu'il respire, il galope dans ces plaines immenses et s'abandonne à ses penchants; il n'a nulle envie de les quitter pour des lieux plus favorisés sous d'autres rapports. Rien de plus riche que la végétation de cette province et de plus fertile que les endroits qui produisent le blé, le maïs, le riz, le tabac; dans les basses terres vient naturellement la canne à sucre, et l'on trouve çà et là des groupes d'orangers qui embaument l'air et récréent la vue.

Une chaîne de montagnes sépare de Tucuman la province de Catamarca, dont la capitale du même nom, à 60 lieues sud-ouest de Tucuman, ne contient qu'environ 4,000 âmes. Elle est dans une vallée qu'arrose une petite rivière par 28° 12' lat. S., vallée très-salubre qui s'étend des confins d'Atacama à ceux de la Rioja. La rivière précitée va se perdre dans les basses plaines sablonneuses de Santiago. Le Catamarca produit d'excellent coton, et fait commerce de ses bœufs et de ses chevaux avec la Bolivie.

Au nord, la province frontière de la république est Salta, bornée au sud et à l'ouest par celles de Tucuman et de Catamarca. Le Verméjo et la Tarija forment ses limites orientales. Elle confine aux Cor-

Digitized by Google

dillères de la Bolivie, qui s'est emparée d'un de ses districts, celui de Tarija. La capitale Salta, peuplée de 8 à 9,000 âmes, est située par 24° 30′ lat. S. Elle a un bel aspect, et l'on vante sa cathédrale et ses autres églises. Elle se trouve à 414 lieues de Buenos-Ayres. Les habitants de cette province, bien que sous le tropique, peuvent jouir de tous les climats, depuis l'extrême chaleur jusqu'au froid le plus intense; et dès-lors on y peut trouver toutes les productions de la nature. Les bords du Verméjo sont garnis de beaux arbres produisant des fruits qui tiennent lieu de pain et de vin aux naturels. Parmi ces arbres est l'algaroba, espèce d'acacia, dont le fruit, analogue à une fève, croît en grappes de cosses, qui, mêlées au maïs, forment des gâteaux très-recherchés des Indiens; fermenté, ce fruit leur procure leur chicha, liqueur enivrante d'un usage général. Le quinquina, le palmier, la fameuse plante appelée *maté* ou *thé*, ou herbe du Paraguay, abondent également, ainsi que l'aloès et le cactus qui porte la cochenille. Des fibres macérées de l'aloès, les Indiens de Chaco, pays situé au nord-est d'Oran et de Tarija, font du fil et des cordes moins sujettes à pourrir dans l'eau que le chanvre; on en fait même des filets de pêche et des étoffes. Dans quelques districts, le voyageur altéré n'a besoin, pour étancher sa soif, que de presser des feuilles d'aloès d'où découle une liqueur abondante.

Digitized by Google

Dans les vallées arrosées par le Jujuy qui va joindre à l'est le Rio-Vermejo, l'indigo croît à l'état sauvage, et l'on cultive en grand la canne à sucre, le tabac et le coton.

Dans le district d'Oran, on trouve le célèbre cuca ou coca, nommé *El Arbol del hambre y de la sed*, l'arbre de la faim et de la soif, plus nécessaire aux naturels que le pain. L'Indien du haut Pérou, pressé par la faim ou épuisé de lassitude, s'il peut trouver quelques feuilles de coca, mêlées avec un peu de chaux ou d'alcali de sa préparation, ne désire plus d'autre subsistance; il ne les avale point, mais les mâche, comme les Asiatiques mâchent le bétel. Un petit sac de coca et un peu de maïs sec lui suffiront pour entreprendre les plus rudes travaux ou franchir les régions neigeuses et désertes de la Cordillère.

Les villes de San-Luis, San-Juan et Mendoza avaient, jusqu'en 1813, appartenu à l'intendance de Cordova. Elles en furent détachées pour former, depuis lors, une province qui prit le nom de *Cuyo*, mot araucanien qui signifie *arène* ou *sable*, caractère général du sol. Mendoza devint la capitale de cette province, qui, en 1820, a été fractionnée en trois, savoir : San-Luis, Mendoza et San-Juan.

De tous les petits gouvernements intérieurs de la république, San-Luis est le plus pauvre. Ses habitants sont dispersés en estancias ou fermes, à de

Digitized by Google

longues distances les unes des autres, et dans un continuel effroi des Indiens, leurs voisins. La ville chétive et mal bâtie de San-Luis de la Punta, qui donne son nom à la province, ne contient que 1,500 habitants. Elle est située par 33° 30″ lat. S., 65° 46′ 30′ long. O., sur le penchant d'un groupe de collines qui paraissent être les derniers anneaux de la Sierra de Cordova. Au coucher du soleil on découvre à 200 milles de là un des sommets neigeux de la Cordillère des Andes, que l'on pense être le Tupungato, plus élevé, dit-on, de 2,000 pieds que le fameux Chimborazo. Les mines d'or de San-Carolin sont à 60 milles au nord de San-Luis, dans les montagnes.

Par la route de poste, San-Luis est à 226 lieues de Buenos-Ayres et à 84 de Mendoza. Le mode de voyager est à cheval, mais n'est pas sans fatigue. Le voyageur ne trouvera sur la route qu'une viande encore chaude de vie, de l'orge rôtie sur le feu du gaucho, de l'eau jaunâtre, et devra dormir en plein air, en dépit des punaises aussi grosses que des escargots, qui lui suceront le sang comme des vampires, sa selle pour oreiller, et le firmament pour dais. En galopant environ 100 milles par jour, il arrivera en dix jours de Buenos-Ayres à Mendoza. Il trouvera des stations ou maisons de poste dans le trajet pour changer de chevaux, mais sera peu tenté de s'arrêter dans ces gîtes sales et miséra-

Digitized by Google

bles, tenus par des gauchos, nouvelle espèce d'Arabes ou de Cosaques endurcis à tous les besoins, ou plutôt n'en ayant aucun.

Le voyageur pourrait encore franchir les pampas sur un chariot à deux roues; il mettra dix-huit à vingt jours et sera cahoté de la belle manière. Il traversera cinq régions : 1° celle des chardons, habitée par les hiboux et les bisachas; 2° celle du gazon ou de l'herbe, où l'on trouve le daim et l'autruche; 3° celle des marais et des fondrières, propre aux grenouilles; 4° celle des pierres et des ravins, où l'on risque à tout moment de se casser le cou, et 5° celle des cendres et des buissons épineux, refuge de la tarentule et du binchuco ou grosse punaise.

La province de Mendoza occupe un espace d'environ 150 milles du nord au sud, le long du côté oriental de la Cordillère des Andes. La rivière Desaguadero coule entre les deux provinces de San-Luis et de Mendoza. Cette rivière est l'égout d'une chaîne de lacs connue sous le nom de Guanacane, formée par le confluent de la rivière de Mendoza, qui vient du sud, avec la rivière San-Juan, qui vient du nord, et qui, après avoir traversé la ville de San-Juan, va aussi se perdre dans ces lacs. Le Desaguadero, après avoir reçu ces deux rivières, coule d'abord à l'est, puis au sud, et va se jeter dans le lac Bevedero, au-dessous de

Digitized by Google

San-Luis, lac où va se perdre aussi une partie des eaux de la rivière de Tanayan, qui prend sa source au Tupungato. Ce lac est le réservoir des cours d'eau qui descendent de la Cordillère, entre le 31e et le 34e degré de latitude méridionale.

Les nombreux cours d'eau qui sillonnent le territoire de la province de Mendoza permettent des irrigations artificielles sur un terrain qui, vu sa nature et la rareté de la pluie, serait autrement improductif. Les terres ainsi arrosées dépassent 30,000 lieues carrées et sont très-fertiles. Elles produisent du froment, de l'orge et du maïs. Les articles de commerce sont le vin, l'eau-de-vie, le grain, les figues, les cuirs, le savon, le suif, articles dont une partie est exportée au Chili, à Cordova et à Buenos-Ayres. Les richesses minérales de la province de Mendoza sont aussi précieuses que variées. Les mines d'argent d'Upsalata ont de tout temps été très-productives. Il y a aussi des mines d'or sur le flanc oriental de la grande Cordillère.

La ville de Mendoza est située dans un climat délicieux et salubre, par 22° 51' lat. S., 69° 6' long. O., à 4,891 pieds au-dessus du niveau de la mer, et tout à fait au pied des Andes, mais privée de l'aspect de la grande Cordillère par une sombre chaîne de collines plus basses qui règne entre les deux. Son apparence est propre et riante; les mai-

Digitized by Google

sons, bâties, pour la plupart, en briques cuites au soleil, sont enduites de plâtre et blanchies à la chaux ; les rues sont tirées au cordeau et à angles droits, suivant l'usage suivi dans cette partie du monde. Mendoza se glorifie avec raison de son Alméda, promenade publique sans égale dans l'Amérique du Sud, et que longe une rivière où les belles citadines viennent souvent jouir des douceurs du bain, pendant que les hommes fument le cigare ou prennent des glaces entre deux rangs de magnifiques peupliers. Shakspeare nous dit que la jeune fille est assez prodigue de ses charmes si elle les dévoile à l'astre de Phœbé ; mais le beau sexe les étale ici volontiers aux regards du soleil, et ne croit point mal faire en se baignant ainsi dans le Rio de Mendoza.

L'instruction primaire commence à faire quelques progrès à Mendoza, qui compte plusieurs écoles de toutes les classes. Déjà cette ville publie un journal à certaines époques, et d'autres moyens d'instruction se développent sensiblement.

La province de San-Juan occupe l'espace compris entre la grande Cordillère et les montagnes de Cordova, et s'étend vers le nord jusqu'aux llanos ou plaines de la Rioja. C'est un pays vignoble et agricole, qui exporte de l'eau-de-vie, du vin et du blé. La ville de San-Juan, située par 31° 4′ lat. S., 68° 57′ 30″ long. O., est sous un ciel favorisé, et

Digitized by Google

peuplée d'hommes laborieux, mais encore ignorants et superstitieux.

M. Parish termine le chapitre des provinces par une description des douze passages qu'elles offrent à travers les Andes du Chili, et dont le plus fréquenté est celui de Cumbre par Upsalata. Tout le trajet de Mendoza à Santiago, capitale du Chili, est de 107 lieues, et la plus grande élévation que l'on ait à franchir est de 12,530 pieds. L'aspect le plus frappant de la route est l'arche magnifique appelée le pont des Incas, de 75 pieds, que la nature a jeté sur un ravin de 160 pieds de profondeur, où court la rivière de Las Cuévas. Il y a dans les environs des sources chaudes que quelques personnes supposent avoir contribué à former ce pont naturel, à 8,650 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Les deux derniers chapitres de l'ouvrage sont consacrés au commerce et à la dette publique. L'auteur montre combien la république Argentine est favorablement placée par son territoire et ses grands cours d'eau pour ouvrir des relations commerciales, soit avec le Brésil, soit avec le Paraguay et le nouvel Etat de l'Uruguay, outre que sa capitale, près de l'embouchure d'un grand fleuve sur l'océan Atlantique, peut entretenir des rapports maritimes et autres avec l'Europe. Les importations dépassent 11,267,000 dollars, dont la moi-

Digitized by Google

tié environ revient à l'Angleterre, 1,000,000 à la France, 1,000,000 aux Etats-Unis, 1,000,000 et demi au Brésil, etc. L'Angleterre envoie principalement ses cotons, ses lins, ses laines et ses soies manufacturées, ainsi que de la coutellerie et autres produits de ses fabriques; la France envoie ses articles de luxe, tels que draps, toiles, cachemires, mérinos, batistes, dentelles, gants, chaussures, bas de soie, miroirs, écrans, peignes, joyaux, et toutes sortes d'objets de parure ou de toilette.

Les exportations de Buenos-Ayres consistent principalement en cuirs, cornes, plumes d'autruche, peaux, suif, viande salée, céréales et métaux.

La dette publique est d'environ 36 millions de dollars, et le revenu annuel ne dépasse guère 12 millions, dont un quart sert à payer les intérêts de la dette inscrite.

En 1837 sont arrivés à Buenos-Ayres les navires dont le nombre suit, savoir : anglais, 61; nord-américains, 40; brésiliens, 42; français, 24; hambourgeois, 7; hollandais, 1; brêmois, 4; danois, 9; suédois, 4; toscans, 1; russes, 1; portugais, 2; espagnols, 12. Total, 228.

Dès que la paix sera rétablie entre les deux républiques de Buenos-Ayres et de Montevideo, tout porte à croire que nos rapports commerciaux avec elles prendront encore une nouvelle extension. Il paraît que les gouvernements d'Angleterre et de

Digitized by Google

France sont à la fin tombés d'accord pour faire cesser la lutte sanglante qui se prolonge depuis longtemps entre ces deux Etats de l'Amérique sud-est et qui porte un si notable préjudice aux intérêts européens. Un nouvel envoyé de chacune des deux cours de Paris et de Londres vient de s'embarquer, dit-on, pour aller sur les rivages de la Plata signifier aux parties belligérantes de ces contrées lointaines les dernières volontés des deux grandes métropoles de la civilisation moderne.

Digitized by Google

ALCIDE D'ORBIGNY.

—

VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE,

NOTAMMENT

AU BRÉSIL, A MONTEVIDEO, A BUENOS-AYRES, EN PATAGONIE, AU CHILI, EN BOLIVIE ET AU PÉROU.

(1826-1833. — PUBLIÉ DE 1835 A 1843.)

PRÉLIMINAIRE.

Chargé d'une mission scientifique par le Muséum d'histoire naturelle du Jardin des Plantes, M. Alcide d'Orbigny quitta Paris le 27 mai 1826, et se rendit à Brest, où il s'embarqua le 29 juillet suivant. Le 9 août, il se trouvait devant l'île de Madère, et le 11 devant Ténériffe, où il fit une petite halte. Le 8 septembre, il coupa la ligne par 26° long. O., et le 24 il mouillait dans le port de Rio-

Digitized by Google

Janeiro. Nous passerons sous silence les détails de cette traversée, et nous suivrons maintenant le voyageur dans ses explorations, en les divisant par haltes principales.

RIO-JANEIRO ET BUENOS-AYRES.

Ce qui frappa le plus M. d'Orbigny en arrivant à *Rio-Janeiro*, capitale du Brésil, ce fut, dit-il, le grand nombre des hommes de couleur comparativement à celui des blancs. Sa première course eut lieu du côté de la montagne de Corcovado, d'où un bel aqueduc amène l'eau nécessaire aux besoins de la ville. A mesure qu'on approche de cette montagne, le paysage devient plus pittoresque et plus agreste ; il s'étend à l'horizon jusqu'au point où commencent les forêts vierges. La cascade du Corcovado a une certaine célébrité ; mais elle est trop connue pour qu'ici nous en donnions la description. M. d'Orbigny visita Saint-Christophe, résidence impériale du monarque brésilien, et en revenant il fit quelques excursions sur la côte.

Rentré dans Rio-Janeiro, notre voyageur se met à parcourir cette ville, assise sur la côte méridionale d'une rade immense, où l'on pénètre par un goulet étroit que défendent plusieurs forts. Elle range la côte et se prolonge à l'est et à l'ouest par des faubourgs étendus. Placée au pied de monti-

Digitized by Google

cules assez élevés que domine le Corcovado, elle offre de belles rues larges et munies d'un double trottoir. Les maisons y sont assez régulières, mais d'un aspect triste, les portes et les fenêtres en étant constamment fermées, et ne donnant d'air que par une petite ouverture. Les monuments n'ont rien de remarquable; le palais impérial, situé près de la mer, est d'une architecture très-simple et ressemble à une maison bourgeoise. La salle de spectacle est un grand bâtiment d'un style uni, dans le goût moderne, d'ailleurs assez bien décoré et donnant sur une grande place, où l'on s'étonne de voir en permanence une potence enrichie d'ornements, destinée aux seuls fidalgos ou nobles; car les plébéiens n'ont qu'une potence en bois. Les églises sont nombreuses. La population est, comme nous l'avons dit, un mélange de diverses couleurs. Après les Brésiliens on cite les Français comme paraissant les plus nombreux, et ils habitent exclusivement des rues entières. Les Allemands affluent égalemeut à Rio; mais au milieu de cet ensemble de toutes les races, on ne voit presque jamais dehors que des femmes de couleur, la jalousie des habitants ne permettant pas aux femmes blanches de se montrer en public.

Le 11 octobre, M. d'Orbigny appareilla pour *Montevideo*, et il atteignit ce port le 30. La rade est une sorte de mer ouverte où les navires trouvent

Digitized by Google

un abri contre les vents régnants du nord et du nord-est, mais non contre les pamperos ou vents du sud-ouest. A l'occident de Montevideo est la colline ou montagne appelée le Cerro, que domine un fort entouré de prairies naturelles d'un aspect assez riant. Les maisons de la capitale de la Banda orientale, ou république de l'Uruguay, sont disposées en amphithéâtre, assez bien bâties et d'un beau blanc, toutes munies d'une terrasse supérieure ou azotea. De nombreuses fortifications entourent la ville. Le fond de la rade est couvert de dunes de sable, au-dessus desquelles on voit quelques maisons de campagne entourées de peupliers et de pêchers.

De Montevideo, M. d'Orbigny fit une promenade à *Maldonado*, ville bâtie sur une petite éminence au milieu d'une plaine, avec un port et un fort sur le Rio de la Plata, par 34° 50' lat. S., 57° 50' long. O., à 85 lieues E. de Buenos-Ayres. Les rues en sont bien percées; elle est divisée en quadras ou carrés longs, et elle a une belle église et une haute tour carrée du côté de la mer. Le commerce de Maldonado consiste surtout en peaux de bœuf et de loup marin.

Revenu à Montevideo, M. d'Orbigny se rendit à Buenos-Ayres, capitale de la république Argentine, dont nous avons parlé avec détails dans l'analyse du voyage de Woodbine Parish, ce qui nous

Digitized by Google

dispense de revenir ici sur ce sujet, et nous permet de passer immédiatement aux explorations ultérieures de M. d'Orbigny.

EXCURSIONS DANS L'INTÉRIEUR DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE.

M. d'Orbigny, en suivant le Parana, se rendit de Buenos-Ayres à Corientes. Il décrit longuement les bords du fleuve, surtout sous le rapport de l'histoire naturelle; il parle ensuite de Corientes, mais avec moins de développement que Woodbine Parish.

De cette dernière ville, notre voyageur se rendit à *Fribucua*, mot qui veut dire le trou de l'Urubu. C'est une station distante d'une lieue du Parana et occupée par des Indiens; le paysage environnant est des plus pittoresques; M. d'Orbigny y fit une ample collection d'animaux et de plantes.

A son retour à Corientes, il songea immédiatement à se remettre en route, et il repartit en effet au bout de quelques jours, se rendant à *San-Roque*, bourg situé sur les bords de la rivière Santa-Lucia, qui se jette dans le Parana par 29° lat. S. Ce bourg est un assemblage de maisons couvertes en paille ou en troncs de palmiers; l'église est des plus simples. Dans ces contrées, jamais d'auberges, pas même de ces maisons sans meubles ouvertes aux

Digitized by Google

voyageurs sous le nom de *Tambos*, dans tout le Pérou et dans la Bolivie. San-Roque a été fondé à la fin du XVIII[e] siècle. Les habitants sont très-passionnés pour le jeu ; mais parmi eux quiconque ne triche pas ne sait pas jouer. Souvent une pauvre mère reste sans vivres avec ses enfants, tandis que son mari joue jusqu'à son cheval, dernier objet qu'abandonne un Corentino, car il ne sait pas marcher. Ce vice remplace en Amérique l'ivrognerie de notre Europe. A cet égard, dit M. d'Orbigny, les Corentinos sont très-sobres ; mais s'il n'a point parmi eux rencontré d'ivrognes, il y a vu grand nombre de personnes ruinées par le jeu.

Il quitta San-Roque le 28 juin 1827 et se rendit au *Rincon de Luna*, sorte de village, avec de belles plaines couvertes de hautes herbes et sujettes aux inondations. Il y avait dans les environs une grande quantité de bestiaux. Ce lieu est presque au centre de la province de Corientes ; il est formé d'une langue de terre comprise entre deux bras du Batel qui la circonscrivent entièrement. Le Rincon de Luna a plus de 20 lieues de longueur ; mais la largeur n'est que d'une lieue dans certaines parties. La principale habitation est une estancia ou ferme, avec une petite chapelle bâtie du temps des Jésuites. Les troupeaux de vaches sont la principale richesse de ce pays. Les habitants se font peu de scrupule de voler les troupeaux de leurs voi-

Digitized by Google

sins. Ils ont des chiens aux oreilles droites comme celles des chiens-loups, et avec lesquels ils font la chasse aux animaux sauvages.

M. d'Orbigny revint de ce lieu à Corientes, et y mit en ordre ses remarques et ses collections. Il repartit bientôt pour *Itaty*, village sur le Parana. Il y trouva le beau sexe empressé à lui servir de guide et à lui offrir des cigares. La campagne environnante est aussi fertile qu'agréable; la végétation est extrêmement variée; il y a une espèce d'acacia dont l'écorce donne un excellent tanin.

M. d'Orbigny trouva les fermes en pleine culture, offrant surtout des champs de cannes à sucre, de manioc, de coton, de patates douces, et des terrains couverts de jeunes plants de maïs et de haricots du pays. Les habitants se plaignaient encore de la visite qu'ils avaient eue des sauterelles du Rio-Negro, qui arrose le Chaco, et se jette dans le Parana en face de Corientes. Itaty est une des fondations les plus anciennes de la province de Corientes; elle remonte à l'an 1588. Elle avait autrefois de jolies maisonnettes habitées par les Indiens Guaranis, dont il reste encore quelques familles occupées à confectionner des vases de terre noirâtre que recouvre un vernis.

M. d'Orbigny partit le 3 octobre 1827 pour Iribucua, distant seulement de 7 lieues d'Itaty, et il y arriva en un temps de galop. Il en revint le 16

Digitized by Google

pour rédiger ses notes, et retourna le 6 novembre à Corientes.

A cette époque, tout était en rumeur dans le pays ; la guerre avait éclaté dans les missions. Cette circonstance décida notre voyageur à remonter le Parana et à se rendre à *Caacaty*, mot qui signifie bois puant, à cause de l'odeur d'un bois du voisinage. M. d'Orbigny fut très-bien reçu par les Indiens de ce village, situé sur les bords de la lagune d'Ibéra, comprise entre le Rio de Santa-Lucia et les marais de la Maloya : c'est un canton remarquable par le nombre de ses petits lacs et la richesse de ses fermes ; il est à 7 lieues du Parana, à 5 du premier village des missions, c'est-à-dire celui de San-Miguel, et à 30 lieues de Corientes. Les maisons sont basses, petites, couvertes en troncs de palmiers coupés en tuiles ; toutes sont munies d'une galerie de chaque côté. La population du village n'est guère que de 7 à 800 personnes ; mais le nombre de celles qui habitent toujours les champs est beaucoup plus considérable, comme on le voit le dimanche où elles viennent à la messe.

Le 15 janvier 1828, M. d'Orbigny se mit en marche pour aller explorer la *lagune d'Ibéra*, ainsi nommée à cause des lieux bas où elle se trouve, et qui sont entièrement inondés dans le temps des pluies. Cette lagune couvre de ses innombrables marais une surface qu'on peut, dit notre voyageur,

Digitized by Google

évaluer à plus de deux cents lieues carrées. Ce n'est pas, ajoute-t-il, un de ces lacs ordinaires dont les eaux profondes sont dégagées d'îles et de roseaux; l'Ibéra, au contraire, présente l'aspect d'un marécage plus ou moins abordable, suivant la saison.

Le 19 janvier, M. d'Orbigny revint sur ses pas; il était, le 22, rentré au village de Caacaty, et le 8 février il revoyait Corientes. Après y avoir mis en ordre ses matériaux, il repartit le 1er mars pour faire une deuxième excursion dans l'intérieur du Parana.

Il parcourut le grand *Chaco*, vaste pays habité par les Indiens, parmi lesquels il passa quelque temps, ce qui lui permit d'étudier leurs mœurs et coutumes, dont toutefois il ne dit que peu de mots. Il décrit seulement les *Tobas*, qui laissent tomber leurs cheveux sur leurs épaules et se couvrent d'un poncho ou manteau de peau. Leur teint est bronze foncé. Les femmes ont toujours le sein découvert, et ont le singulier usage de se croiser continuellement les bras par-dessus; elles regardent comme une beauté d'avoir la gorge pendante, beauté, dit M. d'Orbigny, dont quelques Indiennes sont étonnamment pourvues. Lorsque ces Indiennes voyagent, elles portent leurs enfants sur le dos, et ayant ainsi rendu leur gorge pendante, elles peuvent les allaiter en chemin sans jamais suspendre leur mar-

Digitized by Google

che. Les enfants des deux sexes vont nus jusqu'à l'âge de puberté. Quelques femmes s'ornent de colliers et de bracelets qu'elles achètent à Corientes.

Les cabanes des Tobas sont formées de lignes continues à un seul toit non interrompu, longues de 100 à 200 mètres, et dont les extrémités sont ouvertes. Chacune de ces lignes sert d'asile à plusieurs familles. Ces cabanes sont construites en roseaux attachés à des pieux fichés en terre. Le toit est également couvert en roseaux. Ces espèces de longs villages sont toujours placés au bord des eaux, près des rivières ou des lacs. Le cacique ou chef n'a point de cabane particulière ; il occupe seulement le premier compartiment ou l'extrémité orientale de l'une des piles. Les meubles sont suspendus au toit avec les armes du chef de la famille.

Les Tobas ont peu de propreté dans leur manière de vivre : cependant les femmes se baignent chaque jour dans les lacs ou dans les rivières. Ce peuple est insouciant, paresseux et lent, excepté pour la chasse. Il est enclin au vol, et, comme de grands enfants, il désire tout ce qu'il voit, trouvant tout moyen bon pour se l'approprier; il est même arrivé à des Tobas de tuer des ouvriers uniquement pour s'emparer de leur provision de viande. Les femmes ne commettent jamais d'indécences avec les étrangers, mais elles gardent peu de réserve avec leurs

Digitized by Google

maris, et un couple se livre ainsi en public à toutes sortes de privautés.

La cuisine des Tobas est très-simple; le plus souvent ils se contentent de faire rôtir leur viande en la jetant sur des charbons. Ils sont généralement sobres; mais dans l'ivresse ils seraient dangereux. Ils mangent avec voracité et se couchent ensuite un moment pour faire la digestion. Jamais ils ne manquent de feu : chaque Indien a soin d'avoir avec lui une petite baguette d'un certain bois dont le frottement avec du bois pourri lui en procure promptement.

Chez les Tobas, le mariage est une simple affaire de convention : un Toba, pour se marier, doit s'être montré bon chasseur, et il doit pouvoir subvenir à la nourriture de sa femme. Il demande d'abord la jeune fille à ses parents, leur fait un cadeau ainsi qu'à sa prétendue, et s'ils consentent à l'union, elle s'accomplit tout aussitôt. Les Tobas ont eu, comme plusieurs nations du Chaco, l'atroce habitude de l'avortement; mais ils y ont peu à peu renoncé. Les femmes sont nubiles à dix ou douze ans, et les hommes pubères à quatorze ou quinze. Aucun Indien n'a voix délibérative dans les conseils avant d'être marié.

Revenu de son expédition au grand Chaco, M. d'Orbigny ajoute quelques mots sur la ville de *Corientes* Elle est, dit-il, agréablement située, sur

Digitized by Google

la rive orientale du Rio de Parana, assez près du confluent du Rio Paraguay. Elle longe le fleuve et s'étend au loin dans la campagne. On a eu l'intention de la diviser en quadras ou pâtés de maisons égaux entre eux; mais, soit par la négligence des autorités, soit par égard pour des conventions individuelles, les rues sont restées mal alignées. Le côté qui donne sur la rivière est assez régulier, et c'est également le plus pittoresque de la cité. Les maisons, généralement, n'ont qu'un rez-de-chaussée ; une dizaine seulement sont munies d'un étage surmonté d'une terrasse. Toutes ont des galeries pour préserver soit du soleil, soit de la pluie. Les rues ne sont point pavées, et beaucoup d'entre elles courent en pente vers le Parana. Corientes a deux places, l'une au milieu de la ville, où se trouvent les édifices publics, et l'autre presque en dehors pour servir de marché. Il y a quatre églises, le Cabildo, où se réunissent les représentants, et un collége qui fut fondé par les Jésuites.

On aime assez la musique à Corientes : cependant, M. d'Orbigny n'y trouva que des guitares et un seul piano. Les chambres à coucher sont dépourvues de meubles ; elles n'ont qu'un ou deux lits entourés de rideaux de couleur, et une chaise y devient un luxe. Dans les maisons du peuple, un brasier noircit de fumée la chambre où il est allumé; les vêtements sont suspendus à des cordes,

Digitized by Google

et on a pour couverture de lit des cuirs de bœuf. Les domestiques, sans distinction de sexe ni d'âge, ont une chambre commune, ce qui ne contribue pas peu à entretenir dans cette classe de la société le libertinage qu'on lui reproche. M. d'Orbigny porte à 8,000 âmes la population de Corientes.

A l'égard de ses habitants, il ajoute quelques remarques dont voici la substance. Le Corentino se lève avec le jour, va dans sa cour ou dans son parc, nettoie un peu son cheval, le selle et le monte pour traverser les rues au petit pas, souhaiter le bonjour aux voisins et voisines, dire une chose leste ou grossière à une femme, et se rendre à son travail. Il allume son cigare ou va prendre un maté ou breuvage dans une maison, ce qui tient lieu de déjeuner, car le déjeuner est inconnu à Corientes. A onze heures on boit de l'eau-de-vie, et à midi on dîne. Si l'angelus sonne au milieu d'une conversation, on s'arrête pour prier; le cavalier en fait autant. Personne ne va à pied, n'eût-il que dix pas à faire. Le dernier des pauvres même va à cheval; aller à pied serait un déshonneur, les étrangers seuls se le permettent. On ne met la table que pour les hommes; les femmes et les enfants mangent après eux dans une autre salle, ou même à la cuisine. Midi est le temps de la plus forte chaleur; les rues sont alors totalement désertes; la ville entière sommeille. A trois heures la

Digitized by Google

sieste est achevée, et tout le monde sort à cheval, le cigare allumé ; on va boire le maté et reprendre son travail jusqu'au soir. On rentre à huit heures, on soupe, et tout le monde va se coucher, sauf les jeunes gens, qui parcourent les rues avec des guitares et vont donner des sérénades à leurs belles. Il règne à Corientes une grande dépravation dans les mœurs et le langage. L'inceste entre le frère et la sœur est assez commun, tant à la ville qu'à la campagne ; mais la corruption est plus grande encore dans les campagnes, où tout la favorise ; il y a même des liaisons entre les pères et les filles.

Les Corentinos passent pour avoir de la franchise, mais ils ne dupent que mieux l'étranger ; ils aiment passionnément le jeu. Les deux sexes ont très-peu de constance dans leurs affections. A la campagne, les hommes et les femmes vont pieds nus ; mais à la ville, les souliers ont été introduits depuis quelque temps. Les femmes de la première classe de la société suivent les modes de Buenos-Ayres, qui, sauf la coiffure, sont les mêmes qu'en Europe, mais qui arrivent un peu tard à Corientes. Le blanc est la couleur à la mode. Les rues fourmillent de jeunes filles qui vont débitant les productions du pays ; elles voient tout, entendent tout, et redisent volontiers tout ce qu'elles ont vu ou appris. Les femmes sortent peu, et s'il y a des

Digitized by Google

demoiselles dans la maison, celles-ci reçoivent les visites et font les aimables, tandis que la mère vaque aux soins du ménage.

M. d'Orbigny reprit le 24 mars 1828 la route de Buenos-Ayres, en traversant les parties méridionales de Corientes, la province d'Entre-Rios et celle de Santa-Fé.

Le 30 avril, ayant passé le Rio-Guayquirato, il se trouva dans la province d'Entre-Rios, ainsi nommée parce qu'elle est comprise entre le Parana, à l'ouest, et l'Uruguay à l'est. Le 5 mai, il gagnait le port de la *Bajada*, sur le Parana : c'est une ville dont la population atteint jusqu'à 25,000 âmes, et où l'abondance est telle que la viande s'y vend 2 ou 3 réales, c'est-à-dire de 1 fr. 20 à 1 fr. 80 cent. les vingt-cinq livres; le pain y est aussi bon marché.

M. d'Orbigny gagna ensuite *Santa-Fé*, ville habitée par des Indiens vivant de chasse sur les immenses plaines qui bordent le Parana. Continuant sa route, il franchit l'embouchure de l'Arroyo del Medio et entre dans la province de Buenos-Ayres, c'est-à-dire au port de *Riacho de San-Nicolas*, la seconde ville de cette province en importance; elle est bien bâtie, bien alignée, mais ne possède aucun édifice remarquable; ses maisons à terrasses rappellent Buenos-Ayres; c'est du reste une ville très-commerçante où l'on voit de beaux

Digitized by Google

magasins, des boutiques garnies de marchandises européennes ; son aspect général est tout à fait européen. Mais si elle a des vergers autour de ses murailles, sa plaine, qui s'étend à perte de vue, n'est animée par aucun arbre.

Le 22 mai, M. d'Orbigny gagnait le village de *San-Pedro*, où commence la pampa proprement dite; il le quitta le 28, et il rentrait le 30 dans les murs de Buenos-Ayres pour y faire un séjour d'environ six mois et se préparer à d'autres explorations.

RIO-NEGRO DE PATAGONIE. CARMEN. BAIE DE SAN-BLAS. BAIE OU ANSE DE ROS. PHOQUES. CONDORS. GUALICHU. SALINE. SAN-XAVIER. COMPLÉMENT SUR LES PATAGONS, AUCAS ET PUELCHES.

Ayant fait ses dispositions pour un voyage en Patagonie, M. d'Orbigny quitta de nouveau Buenos-Ayres. Il s'embarqua le 8 novembre sur un navire qui le conduisit à l'embouchure du Rio-Negro, devant laquelle il arriva le 6 janvier 1829. Cette embouchure peut avoir un quart de lieue de largeur ; l'entrée du fleuve est assez dangereuse, à cause de plusieurs bancs de sable. Notre voyageur gagna ensuite le *Carmen*, village peuplé d'agriculteurs et de fermiers, et aujourd'hui un des bons établissements de la république Argentine;

Digitized by Google

puis il se rendit dans la baie de San-Blas, distante du Carmen de 25 lieues. Là et dans les environs il put se livrer au plaisir de la chasse et augmenter sa collection d'histoire naturelle.

Le port de *San-Blas* est à l'extrémité sud de la baie du même nom, connue aussi des marins sous celui de baie de tous les Saints. Cette immense baie s'étend sur près d'un degré du nord au sud, depuis l'embouchure du Rio-Colorado ou rivière Rouge, jusqu'au port de San-Blas, bordé de terrains bas et marécageux du côté de la terre ferme ; elle renferme plusieurs îles, entre autres celle des Biches et celle de Borda, laquelle forme avec la pointe de l'embouchure du Colorado le port de l'Union. L'île des Biches ou Gamas est à 2 milles de la terre ferme, dont elle est séparée par le port de San-Blas.

Le 29 janvier, M. d'Orbigny suivit la côte dans la direction sud et fit la chasse aux phoques, puis, revenant au Carmen, il mit pied à terre et poussa plusieurs promenades vers les Toldos ou demeures des *Patagons*, ces géants de l'Amérique du Sud.

Ils ont, dit-il, à peu de choses près la religion des Puelches ; ils sont très-superstitieux. Ils ont une divinité qui châtie et récompense en même temps ; ils croient de plus à une autre vie, où leur suprême félicité sera d'être toujours ivres, suivant les uns, ou, suivant d'autres, de retrouver tout ce qu'ils possédaient sur la terre. Il est certain, dit

Digitized by Google

M. d'Orbigny, que la superstition est poussée à son comble parmi toutes les nations australes, depuis les Araucanos, les Puelches et les Patagons, jusqu'aux habitants de la terre de Feu. Tous ces Indiens ont des sorciers ou jongleurs qui ont le pouvoir de donner ou d'ôter la maladie et de conjurer les esprits malins.

Les Patagons se distinguent en deux tribus: celle du nord, à qui on donne le nom de *Tékuelche*, et celle du sud ou des bords du détroit de Magellan, appelée *Inaken*. C'est la dernière nation du continent américain; elle habite les rives du Rio-Negro par 41° lat. S., et même plus au nord du Rio-Colorado, jusqu'aux parties orientales du détroit de Magellan, où les ont vus tous les navigateurs qui ont parlé des véritables Patagons, depuis l'immortel Magellan, qui le premier les a fait connaître; ils n'ont jamais été aperçus ailleurs qu'au port Saint-Julien, au port Désiré et près de l'embouchure orientale du détroit. On les a vus dans l'été seulement, c'est-à-dire de décembre à avril. On peut dire en un mot que les Patagons habitent du Rio-Negro au détroit de Magellan, et du pied oriental des Andes au bord de l'Atlantique. Le rendez-vous annuel le plus ordinaire des Patagons est à l'île Chole-Hechel, formée par la séparation de deux bras du Rio-Negro, à 60 ou 80 lieues de son embouchure; là ils échangent leurs fourrures de gua-

Digitized by Google

nacos contre les tissus que leur apportent les Aucas et les Puelches. Enfin le Patagon a une vie errante sur les vastes plaines du sud, et il se nourrit principalement du produit de la chasse. La nation a un chef ou grand cacique appelé *Carasken*, lequel exerce un pouvoir plus paternel que despotique; il est aussi pauvre que les autres, et s'il ne chasse pas, on ne le pourvoit point de gibier; le seul avantage qu'il retire de sa position est une plus forte part de butin, en cas de pillage, parce qu'il a plus de femmes et d'enfants. Chaque tribu a en outre un chef particulier. Ajoutons que le Patagon le plus voleur est le plus estimé comme étant le plus adroit.

Enfin le Patagon a une industrie très-bornée; sa cabane est en peau, et ce qui l'occupe le plus c'est son cheval. Le peuple est d'une saleté extrême: jamais sa tente n'est balayée; il se contente de la changer de place et ne se lave jamais; il vit dans un complet désœuvrement et dort la moitié de la journée. Il s'occupe de ses armes pendant que les femmes veillent aux soins du ménage. Il a des chiens en assez grand nombre. Il est très-dissimulé et très-fier. Il n'admet point la polygamie comme les Araucanos; les jeunes filles sont libres de leurs actions avant le mariage; mais une fois liées à un mari l'infidélité serait sévèrement punie.

Digitized by Google

Après quelque séjour à l'embouchure du Rio-Negro, M. d'Orbigny alla examiner une baie nommée par les naturels *Ensenada de Ros*, anse de Ros, distante du Carmen de 15 à 18 lieues, et large d'environ 2 lieues, laquelle n'avait encore été portée sur aucune carte, et qui n'est abritée que des vents du nord-ouest. Il aperçut dans le voisinage une baleine échouée, puis des troupeaux de *phoques* auxquels il fit une chasse productive pour ses collections.

« Ces animaux, dit notre voyageur, forment des troupes composées de 50 à 100 individus, chacune sous la conduite d'un vieux mâle, qui en est le possesseur exclusif, ne permettant pas aux autres de s'en approcher sans leur livrer de sanglants combats, et chassant même jusqu'à ses propres enfants dès qu'il peut en être jaloux. Pour les femelles de cette troupe, elles sont des plus obéissantes, et se fient, pour leur sûreté, à la vigilance de leur sultan, de leur maître, leur existence étant toute passive. Combien faut-il qu'un mâle combatte pour arriver à la possession d'un sérail! Heureux, dans son premier âge, des soins maternels qui ne lui laissent rien à désirer, à peine a-t-il complété sa première année qu'il se voit en butte à la jalousie de son père, jalousie qui souvent lui est funeste; s'il n'y succombe pas, il est forcé de s'éloigner des siens, de vivre isolé, solitaire, ou d'aller chercher

Digitized by Google

la société de quelques autres malheureux comme lui. Il traîne ainsi sa triste existence, repoussé de la société, jusqu'à ce qu'il se trouve assez fort pour combattre; alors de son courage dépend sa destinée. Vaincu, il vit toujours seul; vainqueur, il mène une vie délicieuse. A son tour il possède un sérail, une famille; et, entouré de femelles qui le suivent partout, il devient chef et roi despote de sa petite tribu. Mais le maintien de ses droits l'oblige à des luttes continuelles avec les autres mâles, qui veulent ou le vaincre pour devenir maîtres de son troupeau, ou, tout au moins, lui enlever quelques-unes de ses compagnes pour s'en former aussi une cour. Malheur au poltron! Il restera toute sa vie délaissé. Combien la vie passive des femelles est différente! Elles naissent dans un troupeau, vivent et restent auprès de leur mère, se soumettent indifféremment à tous les chefs qui se succèdent, meurent auprès des leurs, à moins que la troupe ne se trouve trop nombreuse, et ne s'en séparent qu'afin d'en former une nouvelle.

« Ces animaux, bien moins aquatiques que les phoques à trompe, demeurent toute l'année sur les côtes pierreuses, où ils passent la moitié des journées à faire la digestion, nonchalamment étendus au soleil. Tous sont alors couchés les uns à côté des autres, presque sans mouvement, paraissant se complaire dans l'intimité la plus complète; un

Digitized by Google

seul veille pour tous. Le mâle, à qui sa jalousie ne permet pas de goûter le repos, ne laisse approcher qui que ce soit sans prévenir la troupe du danger, ou sans faire entendre ses grognements à ceux qui tenteraient de lui ravir ses compagnes. Ce sont probablement ces querelles réitérées qui rendent les mâles si peu nombreux comparativement aux femelles, qu'ils sont, par rapport à celles-ci, comme un est à trente. Ils sont beaucoup moins craintifs que les phoques à trompe, ce qui est dû à leur plus grande agilité, et ne se pressent pas autant de regagner l'eau. Il y a même quelques mâles qui reviennent sur leurs pas pour faire face à l'ennemi, en cherchant à l'effrayer de leurs rauques rugissements ou à le mordre. S'ils voient enfin qu'ils ne peuvent soutenir le combat, ils regagnent la mer avec vitesse, et alors, avec ceux des leurs restés au rivage, ils font entendre des hurlements affreux, en menaçant encore de leur souffle, à peu près comme un chat qui se fâche. Une fois à l'eau, avec quelle adresse ils nagent! Ils sont là chez eux. On les voit toujours au sommet de la vague, plongeant et reparaissant, plongeant encore, regardant à terre en élevant une partie du corps au-dessus de l'eau. Autant ils sont peu propres à une vie terrestre, autant ils montrent de dextérité dans leur élément favori. Leur adresse est extrême à pêcher; il est vrai que les côtes sont très-poisson-

Digitized by Google

neuses ; mais il est rare qu'une minute après avoir plongé, chacun d'eux ne rapporte pas un poisson dans sa gueule. Leur ouïe est bien plus fine que celle des éléphants marins, et leur vue ne paraît pas moins bonne.

« Les femelles mettent bas au mois de décembre ; chacune n'a qu'un ou deux petits qu'elle dépose sur la plage, et qu'elle mène ensuite à la mer dès qu'ils sont assez forts pour nager. Rien n'est plus doux que ces jeunes animaux, qui, sans crainte, viennent vous flairer comme de jeunes chiens, et demandent même à jouer. Leur croissance est très-rapide ; six mois après leur naissance ils sont déjà grands, et dès l'âge d'un an les femelles paraissent avoir acquis toute leur taille. Les mâles, au contraire, ne prennent leurs grandes dimensions qu'au bout de deux années. Leur estomac contient toujours un assez bon nombre de cailloux, dont plusieurs pèsent jusqu'à 6 et 7 livres ; ces galets sont siliceux, et conséquemment ne peuvent être dissous par le suc gastrique. On suppose qu'ils sont nécessaires à la trituration des aliments, comme ceux qu'on rencontre dans le gésier des gallinacés. »

Pendant cette chasse aux phoques, M. d'Orbigny vit plusieurs *condors*, ces fameux vautours des Andes, planer sur le rivage et chercher du haut des airs leur curée sur les loups marins. Il put admi-

Digitized by Google

rer à l'aise le vol de cet énorme oiseau, qui fend l'air avec une prodigieuse vitesse, sans qu'on puisse remarquer le mouvement de ses ailes. Dès que le condor aperçoit une proie, il descend en tournoyant, se pose sur sa pâture, la déchire de son bec tranchant, s'en repaît, puis va se poser sur des pierres avancées de la falaise; alors, la tête enfoncée entre les épaules, l'air stupide, il se laisse approcher à une faible distance sans prendre son vol, ou, s'il le fait, ce n'est d'abord qu'avec pesanteur. M. d'Orbigny profita de cette circonstance pour lâcher son fusil sur un de ces rois des airs, et il eut le bonheur de le voir tomber devant lui. Il en a enrichi le Muséum d'histoire naturelle de Paris.

En quittant le Carmen, le 14 avril 1829, il reprit la route du Rio-Colorado, et alla visiter l'arbre sacré du *Gualichu,* ou dieu malfaisant, que la superstition des Indiens a rendu célèbre, et qui est de leur part l'objet d'un culte mystérieux. Cet arbre, espèce d'acacia, isolé dans le désert de la Patagonie, comme pour y interrompre la monotonie du paysage, est haut seulement de 20 à 30 pieds, tout tortueux, tout épineux, formant une coupe large et arrondie; son tronc est gros et noueux, à moitié vermoulu par le nombre des années, et le centre en est creux. Les branches sont couvertes des offrandes des sauvages; aucun Indien ne passe par là sans

Digitized by Google

y laisser quelque tribut, et celui qui n'a rien se contente d'attacher à une branche quelques crins de son cheval. On sacrifie quelquefois des chevaux à l'arbre du Gualichu, de même qu'aux rivières, également révérées des Puelches et des Patagons, obligés de les passer continuellement, et exposés à s'y noyer lors des débordements.

La traversée du Rio-Negro au Rio-Colorado est estimée par les habitants à plus de 50 lieues, en comptant les détours que font les sentiers qui servent de chemin. On ne trouve dans ce trajet d'autre eau que celle de réservoirs creusés de mains d'homme. M. d'Orbigny franchit rapidement cette grande distance, sans oublier de visiter la saline de pierres, *salina de piedras*, ainsi nommée parce que le sel y est par couches épaisses et compactes, aussi dures que des pierres. Cette saline est située au milieu de la plaine, à droite du chemin qui mène à l'arbre du Gualichu, à près de 10 lieues du village.

De là il prit sa direction vers *San-Xavier*, le poste le plus avancé sur la rive sud du Rio-Negro, lieu signalé comme couvert de bois de saules, et séjour de nombreux pécaris, sangliers de ces contrées. Il y trouva, en effet, l'un et l'autre; mais ce qui l'intéressa davantage fut la présence des Patagons, sur les mœurs desquels il put encore recueillir des notions supplémentaires, entre autres les suivantes.

Digitized by Google

Un usage commun aux Patagons, aux Araucanos et aux Puelches est qu'une jeune fille, dès qu'elle sent les premiers indices de sa nubilité, en prévienne sa mère ou sa plus proche parente. Celle-ci en avertit le chef de la famille, lequel choisit immédiatement sa jument la plus grasse pour en régaler ses amis. La jeune fille est placée au fond d'un toldo ou d'une tente en cuir, et, en recevant les visites de la tolderia, distribue un morceau de la jument à chaque visiteur ou visiteuse; puis on la met sur une mante de laine, et on la promène ainsi dans la tribu, pour la conduire ensuite à une lagune voisine et l'y plonger trois fois. La néophyte nubile, ainsi purifiée pour conjurer l'esprit malin, est aussi libre étant fille qu'elle est esclave étant mariée. Un Patagon n'a qu'une seule femme; s'il fait des esclaves à la guerre, elles servent de domestiques à son épouse. Les veuves et les orphelines peuvent disposer d'elles-mêmes et se marier à qui bon leur semble, tandis que les filles qui ont leurs parents sont pour eux des moyens de fortune. Le Patagon peut, du reste, prendre une compagne comme épouse, ou seulement à titre de concubine, et dans ce dernier cas il peut l'abandonner à son gré, s'il n'en a point d'enfants. En cas d'enlèvement d'une femme, si son mari n'est pas d'un rang égal à celui du ravisseur, il doit se contenter du cadeau que lui fait ce dernier.

Digitized by Google

Dès qu'un chef de famille est décédé, les amis se peignent de noir, et viennent successivement consoler sa veuve et ses enfants. On met à nu le corps du défunt; on lui place, encore chauds, les genoux près du menton et les bras sur les jambes, de manière à former le plus petit volume possible; on brûle en signe de deuil une partie de ses vêtements; on dépouille sa veuve et ses enfants de tout ce qui ne leur est pas propre, et la veuve, sans asile, souvent presque nue, attend aux environs que quelques parents lui donnent des vêtements; elle se barbouille de noir le visage, se coupe les cheveux de devant, laisse pendre ceux de derrière, et se renferme dans une vieille tente d'où elle ne sort qu'après un an pour se laver et mener une vie austère, sous peine d'être lapidée ou mise à mort par les siens. Lorsque le corps du défunt est ainsi ployé et que sa tente est brûlée, on tue ses bestiaux et ses chevaux, ainsi que ses chiens; on creuse une fosse circulaire et on y dépose secrètement le Patagon avec ses armes, ses éperons et ses meilleurs vêtements; puis on immole sur sa tombe son dernier cheval, et la cérémonie funèbre est terminée.

Dans ses différentes excursions en Patagonie, M. d'Orbigny recueillit également des détails sur les Aucas et les Puelches; nous n'en donnerons que la substance.

Digitized by Google

Les *Aucas* ou Araucanos des pampas sont, avec les Patagons et les Puelches, les seuls peuples qui n'aient jamais cédé à la force des armes ni à l'éloquence des religieux. Ces Aucas ne sont pas les mêmes que les Araucanos du Chili, avec lesquels, ils n'ont de commun que le langage et la croyance. On les appelle aussi *Huiliches* ou hommes du Sud. Ils forment des tribus errantes qui vivent principalement de chasse ou du produit de leurs bestiaux. Ils sont moins grands que les Patagons, mais bien constitués; leurs femmes sont grosses et grasses et pourvues de beaucoup de gorge. Ce sont d'excellents écuyers et de très-mauvais piétons; les femmes marchent plus mal encore et les pieds en dedans. Ce qu'il y a de remarquable chez les Aucas, c'est leur extrême longévité; ils ont de nombreux centenaires. Ils s'habillent mieux que les Patagons, et ils sont également beaucoup plus propres de leurs personnes; car tous les matins les femmes aucas se lavent la figure et les cheveux avant de s'appliquer le fard. Si les hommes se baignent la tête dans le sang d'une jument ou d'un cheval chaque fois qu'ils en tuent pour en manger, ils se nettoient aussi la figure. Le sang de jument est employé par quelques femmes aucas pour nettoyer leurs vêtements. Les Aucas sont plus avancés que les Patagons en industrie et sur d'autres points; mais les deux peuples ont à peu près

Digitized by Google

les mêmes coutumes, quant à leur nourriture. Ils ont le goût des boissons fermentées, et s'ils croient à une autre vie, c'est afin de pouvoir s'y plonger dans l'ivresse. La polygamie est permise chez les Aucas, et tous auraient plusieurs femmes si elles n'étaient pas si dispendieuses pour eux. Ils ont des concubines en nombre illimité, et lorsqu'il y a plusieurs femmes légitimes, la première domine sur toutes les autres. Du reste les maris aucas sont extrêmement jaloux de leurs compagnes, bien qu'ils leur soient si souvent infidèles. Ils aiment surtout les captives blanches, qu'ils préfèrent à leurs propres femmes ; des caciques s'en forment une espèce de harem.

Les *Puelches*, qui tiennent le milieu entre les Patagons et les Aucas, tant pour la taille que pour les mœurs et le langage, se sont fixés, du 39e au 43e degré de latitude sud, entre le cours du Rio-Negro et celui du Rio-Colorado, principalement sur les rives de ce dernier, et de là au nord et au sud, vers la péninsule de San-José ou vers les montagnes de la Ventana. Ils sont pillards et chasseurs, surtout redoutables aux colons. Leurs femmes sont comme eux très-robustes et ont des dents d'une grande beauté. La paresse des hommes, hors les cas de chasse ou de guerre, et l'activité des femmes, sont connues, ainsi que le penchant des deux sexes pour les boissons enivrantes. Le mariage est

Digitized by Google

un marché que le frère seul de la jeune fille a le droit de conclure avec le prétendu; l'orpheline et la veuve sont maîtresses de leur main. Ils ont des caciques à l'instar des Aucas, et croient à une seconde vie analogue à celle des Patagons. Ils craignent un mauvais génie, appelé Sualichu ou Arraken, qui leur envoie des maladies et le trépas; mais leurs médecins ou calmelaches peuvent l'évoquer dans l'ombre et le faire comparaître en personne, lorsqu'il s'agit d'un personnage quelque peu éminent.

Les Puelches visitent quelquefois le *Carmen*, village de la république Argentine, situé par 41° lat. S., et 64° 45′ long. O., sur la frontière de la Patagonie: c'est le rendez-vous général de toutes les hordes sauvages qui errent du détroit de Magellan aux frontières de Buenos-Ayres, et du pied des Andes aux rivages de l'océan Atlantique. Le Carmen est peuplé d'étrangers et de Gauchos déportés; on n'y parle que l'espagnol. On y boit du maté et l'on fume beaucoup de tabac. Le climat est très-sain et l'on y vit longtemps.

M. d'Orbigny revint de ce lieu à Buenos-Ayres le 20 septembre 1829, pour ensuite prendre la mer, doubler le cap Horn et se rendre au Chili.

Le 10 décembre, il avait dit adieu à la capitale argentine, et il partait à bord d'un paquebot qui allait toucher à Montevideo; le 27, il gagnait la

Digitized by Google

haute mer, et le 1er janvier 1830 il passait devant l'embouchure du Rio-Negro; le 17, il se trouvait par 57° lat. S.; le 19, il était en vue des îles Diego Ramirez, situées au sud du cap Horn, et formant l'extrémité méridionale de la grande chaîne des Cordillères; le 4 février, il était, par 34° 50' lat. S., en vue de la chaîne des Andes, et bientôt il mouilla dans le port de Valparaiso.

CHILI, BOLIVIE ET PÉROU.

Notre voyageur ne resta que peu de jours au Chili, dont il visita seulement la capitale. Il s'embarqua le 8 avril pour le port d'Arica; mais il s'arrêta à celui de Cobija, pour se rendre ensuite dans la Bolivie.

Il partit le 19 mai pour *La Paz*, capitale de la république bolivienne; il atteignit, le 21, le village de *Tacora*, l'un des plus élevés du monde, étant situé par 4,344 mètres au-dessus du niveau de la mer; le 22, il foulait les bords du Rio-Mauré, le plus grand des cours d'eau de la chaîne, et il gagnait le village de *Calacote*, qui, avec le Tacora, est le plus élevé des Cordillères et appartient à la Bolivie; le 25, il voyait *Santiago*, petite ville du département de La Paz, située au milieu d'une magnifique plaine; le 26, il arrivait à *Desaguadero*, premier poste de douane de la Bolivie, sur le rio

Digitized by Google

du même nom, qui vient du lac de Titicaca ; enfin, le 28, il était à La Paz.

La Paz ou La Paix ne ressemble en rien aux autres villes américaines ; sa population est entièrement indigène et ne parle que la langue primitive, c'est-à-dire l'aymara ; l'espagnol n'est compris que des personnes de la société. Cette ville est située au fond d'un ravin, des deux côtés d'un petit torrent, près d'une des principales sources du fleuve des Amazones. Elle est bâtie en amphithéâtre de chaque côté du ravin ; mais presque tous les édifices sont sur la rive gauche. Quatre ponts en pierre, chose rare dans le pays, unissent les deux quartiers, dont les rues sont aussi droites que le permet l'inégalité du terrain. Les unes, longitudinales à la ville, sont presque horizontales ; les autres, transversales, vont en montant sur une pente très-rapide ; presque toutes sont pavées. Au milieu de maisons simples, couvertes en tuiles, et dont les plus hautes ont un étage orné sur le devant de balcons de bois, se distinguent quinze églises plus ou moins vastes, dont le sagrario ou la cathédrale est sur une grande place, au centre de la ville. Le milieu de cette place a un vaste bassin d'albâtre blanc, avec un beau jet d'eau. Les maisons qui l'entourent sont bien bâties.

Le climat de La Paz est assez sain ; située sous la zone torride, par 16° 30′ lat. S., mais à 3,717

Digitized by Google

mètres au-dessus du niveau de la mer, il y fait, dit M. d'Orbigny, beaucoup moins froid et beaucoup moins chaud qu'à Paris; il y gèle presque toutes les nuits, mais le soleil est assez fort pour échauffer pendant le jour. Les saisons sont peu marquées par la température, qui y est presque uniforme; elles le sont davantage par les pluies. Huit à neuf mois de suite le ciel est sans nuages, et l'on éprouve une sécheresse telle que tout devient aride. Les trois ou quatre autres mois, de novembre à février, il tombe assez fréquemment de la grêle; alors, et seulement alors, c'est-à-dire en été, les nuages s'élèvent assez haut pour passer au-dessus de la chaîne orientale des Andes; ils forment des orages dans les vallées, et la pluie ou la grêle tombe par grains. C'est à cette époque que les montagnes voisines se couvrent de nouvelles neiges. Les journées sont assez chaudes; mais les soirées et les nuits sont très-froides, ce qui oblige à garder le manteau toute l'année.

Sur la rive droite du ravin est la promenade publique appelée l'*Alameda;* c'est une belle et vaste terrasse qui domine un peu le fond du ravin, dont les terres sont retenues par des murailles. Elle est plantée d'allées de pommiers et de cerisiers. Dans un cirque voisin il y a tous les dimanches des combats de coqs, auxquels assistent et pour lesquels parient un grand nombre de personnes. Ce jeu est

Digitized by Google

très en vogue à La Paz, où l'on arme d'une lancette d'acier la patte des combattants.

Il existe à La Paz une multitude de fêtes, de jeux et de danses indigènes. Il y a la fête de Saint-Jean, celles de la Fête-Dieu, de Noël, des Rameaux, de Pâques, etc. Il y a en outre des jeux de paume où les jeunes gens essaient leurs forces et leur adresse.

Durant son séjour en Bolivie, M. d'Orbigny fit plusieurs excursions dans les diverses provinces dont se compose cette république. Il visita successivement les provinces de Yungas, des Sicasica, d'Ayupaya, sur le versant oriental des Andes boliviennes. Arrivé au sommet des montagnes, à environ 5,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, il exprime en ces termes les sensations qu'il éprouva.

« L'admiration l'emporta sur la souffrance que me causait le froid piquant dont j'étais saisi, et me fit oublier les effets si pénibles de la raréfaction de l'air. J'étais tellement ébloui par la majesté du tableau, que je n'en vis d'abord que l'immense étendue, sans pouvoir en distinguer les détails. La vue de Tacora m'avait surpris; celle de l'ensemble du plateau bolivien m'avait étonné; celle-ci par ses contrastes m'enchantait. Ce n'était plus une montagne neigeuse que je croyais saisir, ce n'était plus ce vaste plateau sans nuages, comme sans végé-

Digitized by Google

tation active : tout ici était différent. En me retournant du côté de La Paz, j'apercevais encore des montagnes arides et ce ciel toujours si pur, caractéristique des plateaux. Au niveau où je me trouvais, partout des sommités couvertes de neige et de glaces; mais vers Yungas, quel contraste! Jusqu'à 5 ou 600 mètres au-dessous de moi, des montagnes couvertes d'un riche tapis vert de pelouse, sous un ciel pur et serein. A ce niveau, un vaste rideau de nuages blanchâtres, représentant comme une vaste mer qui battait les flancs des montagnes, et sur lesquels les pics plus élevés venaient se détacher et représenter des îlots. Au-dessous de cette zone, dernière limite de la végétation active, lorsque les nuages s'entr'ouvraient, j'apercevais à une profondeur incommensurable le vert bleûâtre des forêts vierges, qui revêtent toutes les parties du sol le plus accidenté du monde. Je planai quelque temps au-dessus de la région des orages; mais mes guides m'avertirent enfin qu'un plus long retard nous exposerait à être surpris en route par la nuit, et il fallut partir. »

Après différentes excursions, M. d'Orbigny gagna *Chulamani*, capitale de la province de Yungas. C'est, dit-il, un gros bourg, situé à mi-montagne, dont les rues sont assez inégales, les maisons mal bâties, et où rien n'est remarquable. L'église n'est pas entièrement achevée. Du reste, les environs

Digitized by Google

présentent une vue admirable ; on découvre au nord la chaîne vierge de San-Lisidro, et au bas le magnifique ravin de San-Martin, où l'homme n'a pas encore fixé sa demeure ; on voit à l'ouest des sommités boisées, au sud un grand nombre de collines, et à l'est d'autres chaînes des Andes. Aux environs de Chalumani on cultive la coca ou cuca, qui remplace au Pérou le bétel de l'Inde. Les Indiens en portent toujours dans une petite bourse ; c'est pour eux un objet de première nécessité. Sans coca ils ne peuvent travailler ni faire aucune course ; avec la coca, ils résisteront aux plus dures fatigues. Sur un million d'habitants dont se compose la population de la Bolivie, plus de 700,000 font usage de la coca.

Après Chalumani, notre voyageur visita la ville d'Irupana, lieu le plus important de la province d'Yungas, tant pour la population que pour son extension. Tout y annonce l'aisance et la prospérité.

De la province d'Yungas, M. d'Orbigny pénétra dans celle de *Sicasica*, qui en est séparée par une chaîne de montagnes, ou plutôt qui est située des deux côtés de la chaîne orientale des Andes, et dès lors participe des productions des plateaux et de celles des vallées chaudes. Elle dépend du département de La Paz, et même une partie de ses richesses couvre les bords de cette rivière, avant qu'elle

Digitized by Google

franchisse les Andes. Dans ces vallées, un peu plus bas, on recueille un vin délicieux et de la canne à sucre. Cette province est une des plus abondantes en mines d'argent.

M. d'Orbigny vit ensuite la province d'*Ayopaya*, qui a pour chef-lieu *Cochabamba*, ville peuplée d'indigènes et de métis. Les habitants des vallées sont affectés de gros goîtres ; les productions sont identiques à celles de Sicasica; pourtant la culture des grains est plus abondante. C'est dans cette province que les indigènes mâchent le grain de maïs destiné à faire la *chicha*. On le met dans la bouche, on le broie et on l'entoure de salive pour le déposer ensuite par petits tas qu'on réunit dans des sacs ; puis on le soumet à une cuisson et on le verse avec de l'eau dans de grands vases de terre, jusqu'à la fermentation : alors on commence à en boire. C'est, dit M. d'Orbigny, une boisson si nourrissante que pour soutenir la vie il n'est besoin d'y joindre que très-peu d'aliments. Mais les mâcheurs se sont usé les dents et ont fait une énorme consommation de salive.

La ville de Cochabamba est située à l'extrémité orientale d'un plateau d'environ 2 lieues de large et 7 de long, circonscrit au nord par un bras des Andes, qui s'élève jusqu'aux neiges perpétuelles, et au sud par des montagnes sèches et peu élevées. Elle est traversée par le rio de la Rocha, qui

Digitized by Google

vient de la vallée de Sacava, et par le rio de Temborada, qui prend sa source dans la vallée de la Clisa, et va se joindre plus loin à l'autre rivière. Cochabamba et ses faubourgs occupent une vaste surface. Les maisons n'ont qu'un étage; elles ont des cours d'eau et des jardins; les rues sont bien percées et larges de 9 mètres. Il y a deux grandes places et plusieurs églises. Au centre de la ville est la maison du gouvernement ou cavildo, et au milieu de la place est un jet d'eau. C'est ici que se montre surtout la passion du peuple pour la chicha; on en prend jour et nuit, et cette liqueur fait souvent perdre toute retenue, même entre les deux sexes.

De Cochabamba, M. d'Orbigny se rendit à Santa-Cruz de la Sierra, par les provinces de Clisa, de Mizqué et de Valle-Grande. La province de *Clisa* comprend la vallée de ce nom et une partie des montagnes; elle contient de beaux pâturages qui nourrissent un nombreux bétail. La province de *Mizqué* est plus montagneuse et a pour chef-lieu *Totora*, situé près du sommet des montagnes, au fond d'un petit ravin et au confluent de plusieurs ruisseaux. Cette province, traversée par le Rio-Grande et par une foule d'autres rivières, a des vallées larges, profondes, très-chaudes et très-fertiles; tous les fruits d'Europe y croissent aussi bien que ceux des pays chauds. Les reptiles y sont

Digitized by Google

très-communs et les rivières très-poissonneuses. La province de *Valle-Grande* est moins bien partagée, mais elle a encore ses richesses propres. C'est en quittant les dernières limites de cette province que notre voyageur entra sur le territoire de Santa-Cruz.

Le département de *Santa-Cruz* présente, avec ses quatre provinces, une surface immense, bornée au nord par le cours du Rio-Itenes et la province de Mato-Grosso, puis par les pays inhabités compris entre les cours du Rio-Mamore et du Beni; au sud, par les déserts du grand Chaco, à l'est par le rio du Paraguay et les possessions brésiliennes, à l'ouest par les départements de Cochabamba et de Chuquisaca. Il est compris entre 12°—23° lat. S. et 59°—70° 30' long. O., offrant ainsi une superficie de 45,000 lieues carrées de 25 au degré.

Cette surface se compose, à l'ouest et au nord-ouest, des derniers contre-forts de la Cordillère, puis des plaines immenses qui les bordent, en s'étendant au nord dans la province de Moxos, vers le bassin de l'Amazone, et au sud vers les plaines du Chaco et le grand bassin de la Plata. Le climat de Santa-Cruz est des plus brûlants. La population est d'environ 12,500 habitants, dont moitié espagnols.

La ville de Santa-Cruz est la seule de la répu-

Digitized by Google

blique bolivienne où l'on ne parle que l'espagnol, les langues indigènes étant exclusivement employées par le peuple dans toutes les autres. La société est très-gaie et très-affable ; l'industrie est un peu arriérée. Les forêts environnantes sont remplies d'acajou. La canne à sucre est ici l'objet d'une grande culture. La ville est le centre d'un commerce considérable en pains de sel, farine de froment, vin pour le service des églises et les personnes riches, rubans de soie, quincaillerie, draps, soieries de Lyon, indiennes et autres tissus de coton. La position centrale de la ville, entre les trois provinces de Cordillera, de Moxos et de Chiquitos, est très-favorable à l'extension de son commerce et de son industrie.

La ville de Santa-Cruz, située par 17° 24′ lat. S., 64° 40′ long. O., s'élève au milieu d'une plaine magnifique, entourée de forêts. Elle est à 120 lieues de Cochabamba, à 140 de Chuquisaca, à près de 100 des premières missions de Chiquitos, et plus éloignée encore de Moxos. Ainsi que toutes les villes espagnoles du Nouveau-Monde, elle se divise en quadras ou pâtés égaux entre eux; mais les alignements n'y ont pas été bien observés. Toutes les maisons, excepté celle du préfet, n'ont qu'un rez-de-chaussée. Toutes ont des galeries extérieures destinées à garantir de la pluie. Ses rues ne sont point pavées; elles sont couvertes d'un sable

Digitized by Google

mouvant où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe par la sécheresse ou par la pluie, à moins qu'on ne prenne de petits sentiers verdoyants, irréguliers, qui serpentent sur le gazon naturel des emplacements libres ou près des maisons. Dans une de ces rues on remarque un palmier carondaï, qui était déjà grand lorsqu'on bâtit la ville, en 1592; il aurait donc près de trois cents ans. Le cabildo est une vaste maison, pourvue d'une galerie en bois, élevée de 2 mètres au-dessus du sol de la place. Sur l'autre est le collége avec le séminaire. La cathédrale n'a rien de saillant, non plus que la demeure de l'évêque.

En quittant Santa-Cruz, le 15 juin 1831, M. d'Orbigny alla visiter la province de Chiquitos et les missions de l'ouest et du centre, d'où il passa dans celle du sud, et de ces dernières il revint au centre de la province, pour regagner La Paz, vers la fin de 1831, et aborder le sujet physiologique de l'homme américain du Sud, auquel il consacre un volume de son grand ouvrage. Nous terminerons notre analyse par quelques traits sur ce travail, résumé d'observations multipliées et d'études les plus approfondies.

L'HOMME AMÉRICAIN DU SUD.

M. d'Orbigny commence par établir le sens qu'il donne aux expressions principales employées dans

Digitized by Google

sa classification de l'homme américain. Ainsi, la *nation* est une réunion d'hommes parlant une langue émanée d'une source commune, et la *tribu*, toute réunion d'hommes parlant les différents dialectes dérivés de cette même langue. La *race* est une réunion de nations que rapproche l'identité de leurs caractères physiques généraux, et le *rameau* est un groupe plus ou moins nombreux de nations distinctes, qui offrent, dans les races, des caractères, soit physiques, soit moraux, propres à motiver ces divisions, presque toujours en rapport avec la géographie locale.

Dans l'Amérique méridionale se présentent trois races : l'ando-péruvienne, la pampéenne et la brasilio-guaranienne. Les deux premières ont chacune trois rameaux : l'ando-péruvienne a le péruvien, l'antisien ou antésien et l'araucanien ; la pampéenne a le pampéen, le chiquitéen et le moxéen.

Le rameau péruvien comprend les incas, l'aymara, le chango et l'atama ; le rameau antésien a l'uracarès, le mocéténès, le tacana, le maropa, et le rameau araucanien a l'auca et le fuégien. Le rameau pampéen comprend le patagon, le puelche, le charrua, l'abipone, le lengua ; le rameau chiquitéen a le chiquito, le curuminaca, le corabeca et autres, et le rameau moxéen, le moxos, le chapacura, le covaréca, le tapiis, le corabéca et autres.

Digitized by Google

Dans les trois races américaines du Sud, M. d'Orbigny distingue trente-neuf nations différentes, qui comptent près de 1,700,000 individus, dont plus de 900,000 Incas, 372,000 Aymaras, 30,000 Aucas, 14,000 Tobas, 14,000 Chiquitos, 13,000 Moxos et 240,000 Guaranis. Ces diverses nations renferment près de 1,600,000 chrétiens, et le reste est encore à l'état primitif.

Les Chiquitéens, habitant des collines boisées et chaudes, sont chasseurs et agriculteurs; les Moxéens, habitant des plaines et des bois inondés et chauds, sont agriculteurs, chasseurs et pêcheurs; les Patagons, occupant des plaines arides, sèches et froides, sont chasseurs, et les Aymaras, vivant sur des montagnes élevées, sèches, tempérées ou froides, sont pasteurs et agriculteurs.

La couleur de ces peuples a deux teintes distinctes, le brun-olivâtre et le jaune, puis toutes les nuances intermédiaires : le jaune domine chez les orientaux, et le brun chez les occidentaux. Les Péruviens, les Pampéens, les Araucaniens, les Chiquitéens et les Moxéens ont tous une couleur brun-olivâtre plus ou moins intense, tandis que les Brasilio-Guaraniens sont jaunâtres. Les nations les plus foncées de toutes sont celles du rameau péruvien, qui habite la zone torride, et celles du rameau pampéen, qui s'étend depuis les plaines glacées de la Patagonie jusqu'aux régions chaudes.

Digitized by Google

Sous le rapport du caractère, les Péruviens, les Chiquitéens, les Moxéens sont doux et soumis ; les Araucaniens et les Pampéens sont fiers et indomptables ; les Péruviens sont affables et hospitaliers ; les Pampéens sont taciturnes, rancuniers, dissimulés et cruels ; les Guaraniens sont francs, ouverts et assez prévenants. Depuis le plus civilisé, le Péruvien, par exemple, jusqu'au plus sauvage, tous les Américains aiment les boissons fermentées, dont la consommation est même la base de leurs fêtes, de leurs amusements et de leurs jeux. Chez les Moxéens, chez les Chiquitéens, chez les Guaranis, chez les Antisiens, où chaque nation est divisée en un grand nombre de tribus, l'habitude est de se faire de fréquentes visites qui déterminent toujours des réjouissances. Chez les Péruviens et les Chiquitéens, les cérémonies religieuses sont entourées de danses ; chez les Patagons, les Puelches et les Araucanos, l'ivresse est le bonheur suprême. Toutes les nations indiennes non soumises usent plus ou moins largement de la polygamie.

Quant aux noms des nations américaines, celui de *Quichua* n'était jadis que la désignation d'une des tribus de cette nation primitive ; celui d'*Inca*, plus connu en Europe, n'était appliqué qu'aux hommes de la famille royale, et signifiait plus particulièrement roi ou chef. La couleur des Quichuas est celle des mulâtres, et leur langue est très-ri-

che, pleine de figures élégantes et de comparaisons naïves; mais elle est très-dure à l'oreille. Le nom d'*Aymara* était celui que portait, antérieurement même à l'empire des Incas, un peuple habitant non loin des rives du lac de Titicaca, centre le plus ancien de la civilisation du plateau des Andes. Les Aymaras ont la même teinte et la même taille que les Quichuas. La langue aymara est élégante, poétique, mais gutturale, et aussi une des plus dures du monde. La nation *Chàngo* est celle des Indiens du littoral de l'océan Pacifique, par 22°—24° lat. S., principalement des environs du port de Cobija en Bolivie. Ils ont pour voisins, au nord et à l'est, les *Atacamas*, et au sud les premiers Araucanos, dont ils sont séparés par le fameux désert d'Atacama. La couleur des Changos est identique avec celle des Quichuas et des Atacamas.

Le rameau antésien est ainsi nommé parce qu'il est confiné dans le pays que les Incas nommaient *Antis*, à l'est de Cusco, et dont les Espagnols ont fait *Andes*. Ce rameau comprend surtout : 1° les *Yuracarès*, répandus de Santa-Cruz à Cochabamba; 2° les *Mocéténès*, vers les premiers affluents du Rio-Béni; 3° les *Tacanas*, de la rive occidentale de ce tributaire de l'Amazone; 4° les *Maropas*, de la rive orientale de la même rivière, et 5° les *Apolistras*, de la vallée du Rio d'Apolo, plus à l'ouest.

Les Yuracarès ont la couleur presque blanche

Digitized by Google

comparativement à celle des Incas ; la nuance contient peu de jaune. Ils ont de très-belles formes et l'air très-vigoureux ; ils aiment beaucoup le cérémonial, et, visiteurs infatigables, ils n'arrivent jamais chez leurs voisins sans se faire précéder par des fanfares. Ils n'adorent ni ne respectent aucune divinité, et croient que les choses se sont formées d'elles-mêmes dans la nature. Les Mocéténès sont au nord-est des Yuracarès, et ont la couleur brune légèrement basanée, mais assez claire pour sembler presque blanche, comparativement aux Aymaras et autres nations des montagnes. Ils sont doux, gais, fiers et bons, faciles à tromper ; ils vivent le long des torrents ombragés de leurs montagnes. Les Tacanas habitent le fond des ravins du versant occidental du Rio-Béni, et composent diverses tribus, les unes sauvages, les autres réunies en missions ; ils ont le caractère entier, irritable, rempli de hauteur et sans beaucoup de gaieté. Les Maropas sont doux et dociles ; les Apolistras plus doux et plus dociles encore.

Dans le rameau araucanien on distingue : 1° les *Aucas*, à l'est des Andes, vers les pampas ; 2° les *Araucanos*, à l'occident des Andes chiliennes et vers les Andes propres. Les uns et les autres sont fiers, indépendants, courageux, inconstants, taciturnes, comme les Patagons et les Puelches des plaines. Ils aiment la vie nomade, excepté ceux du sud, au

Digitized by Google

Chili, qui sont fixés dans les vallées. Ajoutons à ce rameau les *Fuégiens*, qui habitent toutes les côtes de la terre de Feu et les deux rives du détroit de Magellan, depuis l'île Elisabeth et le port Famine, vers l'est, jusqu'à cette multitude d'îles qui couvrent toutes les parties occidentales au nord et au sud du détroit. Ils sont séparés des Patagons par la mer et par la chaîne de montagnes constituant l'isthme qui réunit la péninsule de Brunswick au continent. Ils vivent de chasse et de pêche, et croient à une autre vie, comme les Patagons, avec lesquels ils peuvent communiquer à l'est du port Famine, comme avec les Araucanos de l'archipel de Chonos, sur la côte occidentale de l'Amérique.

Encore un mot sur les rameaux de la race pampéenne, en tête desquels figurent les Patagons. Le nom de *Patagons*, imposé à la nation en 1520 par Magellan, est un mot espagnol qui signifie tout simplement *grand pied*; au Carmen, établissement buenos-ayrien sur le Rio-Negro, on les appelle *Téhuelches*, et les Aucas les nomment *Huiliches*, c'est-à-dire hommes du Sud. Leur couleur est d'un brun-olivâtre foncé, et leur taille moyenne de 1 mètre 92 centimètres, ou 5 pieds 11 pouces; les femmes sont à proportion aussi grandes et aussi fortes que les hommes, lesquels sont remarquables par la largeur de leurs épaules et la proéminence

Digitized by Google

de leur poitrine. Leur coutume de s'asseoir à terre leur fait rentrer les pieds en dedans et leur donne une démarche peu gracieuse. Ils sont hautains, indépendants, esclaves de leurs promesses entre eux, serviables même en se soutenant mutuellement. Mais envers les chrétiens ils sont faux, dissimulés, rancuniers, sans parole et voleurs.

Les *Puelches*, leurs voisins, sont moins grands, mais aussi bien constitués et aussi corpulents; ils sont nomades et chasseurs, possèdent beaucoup de chevaux et vivent sous des tentes de peaux d'animaux, qu'ils transportent partout avec eux; du reste, même dissimulation, même fierté, mêmes idées d'indépendance, même gouvernement et même croyance que les Patagons.

Dans le rameau moxéen, on trouve des Indiens *Moxos* doux et soumis, agriculteurs, chasseurs et sédentaires; en outre, navigateurs sur les rivières. Les *Itenès* ont les mêmes caractères physiques que les Moxos; leur industrie est plus bornée.

Enfin dans la race brasilio-guaranienne, on remarque la couleur jaunâtre, mélangée d'un peu de rouge très-pâle; la tête est arrondie, et le front ne fuit pas en arrière, comme chez les Pampéens. Les *Guaranis* sont généralement bons, affables, hospitaliers, crédules, peu gais, peu causeurs. Tous usent de la polygamie, prenant une seconde femme quand la première est âgée, mais sans congédier

Digitized by Google

celle-ci, qu'ils continuent à bien traiter. Les Guarayos de la Bolivie ne sont qu'une petite tribu des Guaranis. *Guara,* dans leur langue, signifie tribu, nation, et *yu,* jaune, c'est-à-dire *tribu jaune,* ou du moins plus pâle que le reste des Guaranis. Cette tribu pratique aussi la polygamie. Celui qui veut se marier se peint de la tête aux pieds, s'arme de sa macana, et va pendant plusieurs jours se promener autour de la maison de celle qu'il recherche, et, un jour de boisson, les prétendus consomment le mariage sans aucune autre cérémonie. Bien que souvent le mari ait plusieurs épouses, jamais elles ne se querellent. Du reste, les maris sont très-jaloux, et l'adultère est puni de mort.

Une autre tribu des Guaranis, celle des *Chiriguanos,* qui vit au pied des derniers contre-forts des Andes boliviennes, a une singulière coutume que voici : la femme, tout de suite après son accouchement, vaque à ses travaux comme d'ordinaire, tandis que son mari se met à la diète pendant plusieurs jours, couché dans son hamac, où, soigneusement garanti du contact de l'air extérieur, il devient l'objet de la plus tendre sollicitude. A la mort de l'un d'eux, on reploie ses membres, on met le corps dans un grand vase de terre avec tout ce qui lui a appartenu ; on l'enterre dans sa propre maison, et pendant longtemps toute la famille, avant le lever du soleil, pousse des gémissements

Digitized by Google

et rappelle avec de nombreuses démonstrations sympathiques de douleur les différentes actions de sa vie. Le gouvernement de cette tribu est celui des caciques ou des chefs de famille, de village ou de contrée; il y a ainsi un cacique supérieur pour le gouvernement de la contrée, un cacique ordinaire pour présider à l'administration du village, et un cacique particulier pour les affaires de la famille.

Digitized by Google

GAY.

—

VOYAGE AU CHILI ET AU CUSCO.

(1831-1838. —FRAGMENT PUBLIÉ EN 1842.)

PRÉLIMINAIRE.

M. Gay, voyageur du Muséum d'histoire naturelle à Paris, a fait un long séjour dans la république du Chili, et il en a rapporté de précieuses collections scientifiques dont la publication est aujourd'hui déjà très-avancée. Mais indépendamment de ce travail spécial, qui suit son cours avec exactitude, M. Gay, depuis son retour en France, s'est occupé d'une histoire physique et politique du Chili, publiée en langue espagnole sous le patronage et aux frais du gouvernement chilien. Une édition en langue française de cette histoire désirée doit, à ce qu'il paraît, se publier également.

Digitized by Google

Comme prélude à cette laborieuse entreprise, l'auteur a détaché de son ouvrage, en 1842, un fragment qui a été inséré dans le *Bulletin de la Société de géographie*, cahier de janvier 1843. C'est ce fragment que nous allons reproduire en partie, après avoir dit quelques mots de l'ensemble géographique du Chili.

Le Chili, dans sa plus grande extension, est situé par 25°—44° lat. S., et 72°—76° long. O., y compris l'archipel de Chiloé. Ce vaste territoire est resserré entre les Andes, à l'est, et l'océan Pacifique, à l'ouest; il a pour limites, au nord, le désert d'Atacama, qui le sépare de la Bolivie et du Pérou, et au sud, la Patagonie occidentale ou le voisinage de la partie nord-ouest du détroit de Magellan. Le Chili a une longueur d'environ 450 lieues et une largeur de 35 à 60; sa superficie est de 21,300 lieues, et sa population de 1,500,000 habitants.

La Cordillère des Andes, aux neiges perpétuelles et aux nombreux volcans, occupe à peu près un tiers de la contrée chilienne, qui, vers l'est, par le versant oriental de cette chaîne immense, va se relier au territoire occidental de la république argentine, comme aussi quelques-uns des plateaux de cette chaîne servent de liens ou frontières entre le Chili et la Bolivie. Au pied occidental de cette même chaîne se développent des vallons fertiles et quelques plaines qui s'abaissent insensiblement

Digitized by Google

vers la mer, où elles se perdent par une pente subite. Une multitude de rivières ou torrents arrosent ces vallons et ces plaines; mais l'influence permanente d'un soleil brûlant et sans nuages fait que certaines portions du territoire demeurent stériles et nues. Les seules parties habitées sont les oasis jetées au milieu des quebradas ou gorges près desquelles sont bâties les villes au milieu de ces terrains fertiles. L'or, l'argent et le cuivre abondent dans les Andes chiliennes, qui nourrissent également des forêts magnifiques, et ces montagnes sont proprement la patrie du condor, ce géant volatile aux ailes étendues.

Favorisés par un chaud climat et par un ciel constamment serein, les Chiliens, quoiqu'un peu indolents, ont une certaine activité d'esprit, et le goût de l'instruction est beaucoup plus répandu chez eux qu'au Pérou. Ils montrent de la prévenance envers les étrangers et de l'affection dans le sein de la famille. Les femmes chiliennes sont gracieuses et d'un commerce facile; les chaînes de l'hyménée sont au Chili assez légères, et il paraît que tout le monde et les maris eux-mêmes s'en accommodent à merveille.

Le gouvernement du Chili, comme les autres républiques d'Amérique, a un président électif pour chef suprême, deux chambres législatives, et des cours de justice. Ses revenus sont de 15 millions

Digitized by Google

de francs; son armée, de 8 à 10,000 hommes, et sa marine, de 6 à 8 navires. Son territoire est divisé en 3 intendances : Coquimbo, Santiago et La Conception. La capitale de la république est Santiago, sur la rivière de Mapocha, à 20 lieues de la mer, avec environ 50,000 habitants. Le principal port du Chili est Valparaiso, dont nous avons parlé ailleurs, notamment dans notre premier volume.

Venons maintenant au fragment de voyage publié par M. Gay.

RELATION.

Notre voyageur fit une première excursion jusqu'à *Valdivia*, ville située sur la rivière de ce nom, par 39° 49′ lat. S., et 75° 39′ 10″ long. O. La température y est assez constante; les étés y sont très-tempérés, et les hivers très-doux; dans la plus grande chaleur, le thermomètre centigrade n'y monte qu'à 25 degrés, et dans la plus faible il ne descend qu'à 2 degrés au-dessous de zéro. La population de Valdivia est d'environ 7,000 habitants, qui sont en relations continuelles avec les Araucaniens, peuplade belliqueuse et nomade dont il a été déjà question dans l'analyse du voyage de M. d'Orbigny, et qu'à son tour M. Gay décrit de la manière suivante.

Digitized by Google

L'Araucanie forme une grande province enclavée dans le territoire chilien, et située entre les 36° 50'—39° 33' de latitude S., et 75° 40'—74° 2' de longitude O. de Paris. Les habitants n'appartiennent pas exclusivement à la race araucanienne; on y trouve encore des Puelches, des Picuntos et des Huilliches; mais en général ce sont les premiers de ces Indiens qui sont les plus nombreux; et, sous ce point de vue, ils ont imprimé leur physionomie en imposant au pays le nom de leur nation, et aux habitants leurs mœurs, leurs coutumes et même leur langage. Tourmentés par un vif amour de la liberté, ils ont conservé jusqu'à présent une indépendance que ni la politique espagnole ni ses armes redoutables n'ont pu encore entamer. Toujours disposés à la guerre et à défendre à toute outrance leurs droits et leurs frontières, ils ont osé faire face à leurs terribles ennemis, et par leur valeur et leur constance ils ont pu, jusqu'à présent, conserver un terrain que, dans les premières années de la conquête, l'étonnement et la surprise leur avaient momentanément enlevé. Leurs armes consistent seulement en une lance ordinairement très-longue; ils s'en servent avec beaucoup d'adresse et de courage, au point qu'ils attaquent avec un grand avantage la cavalerie chilienne; mais, par contre, ils deviennent prudents et craintifs devant les fantassins, et surtout devant l'artil-

Digitized by Google

lerie, qu'ils redoutent, et qu'ils fuient même quelquefois.

Cet amour héréditaire qu'a l'Araucanien pour la liberté et l'indépendance a donné à ses habitudes un caractère de stabilité que trois siècles de contact avec la race espagnole n'ont pu encore effacer. Ce sont toujours les mêmes habillements, la même langue, cet amour décidé pour l'éloquence, seul plaisir d'esprit qui puisse attirer leur attention, parce qu'il doit souvent décider du sort de leur vie : car l'éloquence chez eux est un talent de première nécessité; elle leur donne de la considération, un certain respect, la préférence dans les emplois supérieurs, dans les parlements, et même dans la nomination d'un cacique ou d'un gnendungu, chef militaire. Ennemis des villes et des villages, ils construisent leurs cabanes dans les endroits les plus isolés, pour jouir ainsi d'une parfaite solitude. Cependant ils sont d'un caractère communicatif et sociable; ils aiment à se réunir pour se livrer à leurs amusements, ou assister à certaines cérémonies de peine ou de plaisir. A l'époque de la culture des terres ou de la récolte des fruits, ils travaillent en commun, s'aident mutuellement, et terminent leurs travaux par de grandes orgies, et quelquefois par des jeux nationaux.

Extrêmement adonnés à l'ivrognerie, ils font leurs boissons ou poulco avec différents fruits ou

Digitized by Google

céréales ; et comme une force irrésistible les porte à tout boire et à ne rien garder, ils s'invitent réciproquement, et ne se séparent qu'après l'avoir entièrement terminée. Leur nourriture est simple et nullement épicée. Les Puelches se nourrissent une partie de l'année des fruits du pin du pays (*araucaria*), qu'ils récoltent en abondance dans les Cordillères et sur les montagnes de Nahuelbuta ; et les gens de la côte cultivent quelques légumes européens, et surtout des fèves et de la graine de lin, qu'ils aiment beaucoup. Ils préfèrent la viande de jument et de poulain à celle de vache et de mouton, et dans leurs voyages, et même chez eux, ils font usage d'une farine qu'on obtient avec l'orge rôtie, et qui, délayée avec de l'eau froide ou chaude, est connue sous le nom de houlpo ; c'est elle aussi qui fait la seule provision de guerre lorsqu'ils se voient obligés de se mettre en campagne.

Ils ont une religion très-simple qu'ils professent même avec la plus grande indifférence. Leurs seuls monuments religieux sont des peoutoués, espèces de fétiches naturels représentés par des rochers accidentés ou par un chemin étroit coupé naturellement sur la pente d'une montagne : placés dans des endroits très-écartés, ils ne les vénèrent que par occasion, et lorsqu'ils vont les consulter pour savoir s'ils doivent vivre longtemps. A cet effet, ils font certaines expériences que dicte la forme ou

Digitized by Google

la nature du peoutoué, et la réussite de cette expérience leur donne la solution du problème. Du reste, ils sont tout à fait sans culte, et ne manifestent d'autres sentiments religieux que celui de jeter, avant de boire, une partie de la chicha ou boisson contenue dans le verre, cérémonie toute passive, qui nous rappelle jusqu'à un certain point ces sortes de libations que faisaient les anciens Romains dans des circonstances à peu près semblables.

L'idée d'une vie éternelle ne leur est pas étrangère ; ils croient à l'immortalité de l'âme, et la mort n'est pour eux qu'un voyage d'outre-mer pour aller habiter des îles plus ou moins agréables. Ils n'ont ni prêtres ni ministres religieux, mais des doungoubés ou devins, et des machis, espèces de médecins dont les devoirs sont de chasser le grand huecuvu, esprit malfaisant, et cause première de toutes les maladies qui affligent le genre humain. Pour arriver à ce but, ils emploient le bruit des tambours, les houras des enfants, les cris de douleur et d'excitation des parents, enfin tout ce que peuvent inventer la frayeur et la crainte. Le machi, de son côté, conjure le huecuvu, soit en suçant la partie malade du souffrant, soit en chantant au son de la huassa des couplets de plaintes et de malédictions ; quelquefois encore, pour apaiser la ténacité de sa colère, il immole un animal à livrée

Digitized by Google

noire, et suçant son cœur tout palpitant, il en asperge le malade et tout ce qui l'entoure.

Cette cérémonie, toute superstitieuse, n'obtient pas toujours les résultats désirés ; assez souvent le malade meurt, et dans ce cas on fait venir un doungoubé ou devin pour qu'il fasse connaître l'auteur de cette mort ; car cet événement n'est jamais naturel pour eux : il est occasionné par quelque personne de la tribu, esprit malfaisant, véritable sorcier dont la société doit faire une prompte et terrible justice ! Il y a de ces doungoubés d'une réputation telle, qu'on va les consulter quelquefois à plus de 100 lieues ; à cet effet, on leur porte un peu des sourcils, des ongles, de la langue et de la plante des pieds du défunt, et avec ces faibles débris, qui deviennent bientôt le sujet de cérémonies fort ridicules, le devin, d'un ton doctoral, dénonce le prétendu malfaiteur, véritable arrêt de mort qu'il doit subir au milieu d'un grand feu, et aux cris de cette foule pleine d'audace et d'irritation.

La position malheureuse de ces superstitieux sauvages n'a rien cependant qui doive nous étonner ; car si, comme l'observe M. Gay, nous ouvrons nos propres annales, nous verrons que ces mêmes croyances et préjugés existaient chez les anciens Juifs, qui étaient persuadés que le démon seul tourmentait les épileptiques, et quelques-uns parve-

Digitized by Google

naient, disait-on, à faire sortir des couleuvres, vipères et autres reptiles du corps des ensorcelés. Et, sans remonter à cette vieille époque, n'a-t-on pas vu au XVIIe siècle, en Angleterre et en Allemagne, des milliers de personnes brûlées vivantes, parce qu'elles étaient soupçonnées d'avoir des intelligences secrètes avec les diables? et même ces croyances n'existent-elles pas encore dans certaines parties de l'Europe, où les prières et les amulettes sont encore en grande vénération? Ainsi, ces coutumes barbares n'appartiennent pas seulement à ces sauvages, puisque les nations les plus illustres en signalent encore de fortes traces. Il en est de même des autres coutumes; et lorsque le voyageur philosophe étudiera les mœurs des Indiens sous un point de vue rationnel et comparatif, il verra que notre intelligence, presque instinctive à cet égard, a marché à peu près sur le même plan dans les premières phases de notre civilisation.

Après avoir terminé ses voyages dans la république du Chili, M. Gay alla passer plusieurs mois à Lima pour faire d'autres recherches dans les archives de la vice-royauté, qui, jusqu'à l'époque de l'indépendance, avait été le dépôt général de toute la correspondance politique et administrative du gouvernement chilien. La présence au Pérou de l'armée chilienne, qui s'était en quelque

Digitized by Google

sorte rendue maîtresse de cette république, et l'influence de son illustre général don Manuel Bulnès, facilitèrent singulièrement son travail à notre voyageur.

Dans quelques courses scientifiques aux environs de Lima, M. Gay eut occasion de visiter un petit nombre de monuments antiques, précieux restes d'industrie et de civilisation péruvienne, qui nous font regretter l'espèce de vandalisme qui animait à cette époque reculée la superstitieuse bravoure du peuple conquérant. Ces monuments, dignes de toute admiration, se trouvent en bien plus grande abondance dans l'intérieur du pays; ils fourmillent dans les vallées voisines du Cusco, et les fondements mêmes de cette grande ville en sont entièrement composés. M. Gay, pénétrant toujours plus avant, put franchir, en quatre jours de marche, la première Cordillère par le col de Tingo, élevé de 4,815 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il y éprouva ce singulier malaise, effet de la grande raréfaction de l'air, et connu en Amérique sous le nom de soroche, pouno, etc. On ne peut mieux, dit-il, le comparer qu'à un véritable mal de mer; ce sont les mêmes symptômes, les mêmes souffrances : douleurs de tête, vomissements, et un abattement tel qu'il rend la vie presque à charge, et qu'il m'empêchait d'aller consulter mes baromètres et thermomètres qui n'étaient qu'à deux pas de moi.

Digitized by Google

Ce malaise dure quelque temps ; mais, dans la suite, on finit par s'habituer à cette rareté de l'air.

Ayant ainsi passé la première Cordillère, il suivit une route de plus de 160 lieues, constamment entrecoupée d'affreuses vallées et de hautes montagnes, et dont les limites extrêmes de hauteur oscillaient entre celle du col de Tingo et celle du pont de l'Apurinac, qui est de 1,994 mètres. Il visita successivement Tarma, dont les environs signalèrent encore des restes de ce grand chemin qui, du temps des Incas, joignait la capitale du Quito à celle du Cusco ; Guancavelica, avec ses riches mines de mercure ; Ayacucho ou Guamanga, qui donna définitivement l'indépendance au Pérou ; Andahuayla et Abancay, si justement renommés par la beauté et la bonté de leurs sucres ; enfin le *Cusco*, où il arriva après un mois d'un voyage extrêmement pénible à cause de l'aspérité du chemin et de la rapidité de ses pentes. Voici en quels termes notre voyageur décrit cette ville, qui lui rappelait la grandeur d'un peuple vertueux, entièrement éteinte.

La vallée qui s'étend au loin n'offre rien de bien intéressant ; au contraire, dénuée d'arbres et presque de végétation, bordée de montagnes frappées de la plus affreuse aridité, elle présente un paysage plein de tristesse et de monotonie. On a peine à concevoir comment les Incas ont pu s'établir dans

Digitized by Google

un endroit si sauvage, lorsque des vallées voisines pleines de sites de toute beauté auraient dû les inviter à un choix plus riant et plus digne de leur haute position; on s'en étonne bien plus encore lorsqu'on voit les travaux qu'ils firent exécuter pour vaincre la nature et embellir une ville dont le principal mérite était en quelque sorte l'irrégularité du terrain. Le Cusco, adossé en effet sur le penchant d'une colline, et à une hauteur absolue de 3,499 mètres, présentait dans le principe une ville sans ordre et sans plan. Des rues très-étroites conduisaient de la place au temple des Vierges ou Acllas, aujourd'hui monastère de Santa-Catilina, et au temple du Soleil, dont la base a servi de fondement au couvent de Santo-Domingo. A l'extrémité de ce couvent, on voit encore une espèce de terrasse dont le mur est d'un fini jusqu'ici inconnu en Europe. Les pierres sont si bien superposées et si bien unies, qu'il serait difficile de passer la pointe d'un canif dans le plan de jonction. Les murs des rues, quoique moins bien achevés, n'en sont pas moins surprenants à cause surtout de l'enchevêtrement des angles sortants et rentrants qui terminent le pourtour des pierres, et qui donne à la masse un certain air cyclopéen. Mais c'est au sommet de Sarsahuaman, colline qui domine la ville, qu'il faut aller admirer ces gigantesques forteresses, construites, non avec des pier-

Digitized by Google

res ni des roches, mais avec de véritables rochers singulièrement taillés, et placés de manière à pouvoir encore résister une longue suite de siècles aux injures du temps et des hommes; c'est aussi du sommet de cette colline remplie de monuments d'une forme bizarre, incompréhensible, que l'on peut jeter un regard d'ensemble sur toute la vallée et sur toute la ville, disposée en amphithéâtre, avec des rues souvent tortueuses, cas fort rare en Amérique, et ses superbes églises, riches en grandeur et en sculpture, et que ne désavoueraient pas nos plus belles villes d'Europe. Malheureusement, ces monuments, qui surpassent presque en beauté tout ce qu'on peut voir dans ce genre en Amérique, commencent à vieillir, et de plus à se ressentir de l'espèce d'indifférence avec laquelle on les regarde.

Si maintenant, continue M. Gay, poussé par la curiosité ou par esprit d'observation, on parcourt les environs du Cusco, et même une partie de son département, les monuments antiques se présenteront bien plus frais et bien plus nombreux : c'est que, placés à une certaine distance de toute civilisation, les matériaux dont ils sont construits ne peuvent donner aucune prise à l'avide cupidité de l'habitant, et alors leur solide et colossale structure se charge avec succès de cette intéressante conservation. C'est ainsi qu'entre Abancay et Saï-

Digitized by Google

huita, dans un endroit appelé Coyaftiana, on voit des maisons de plaisance presque entières creusées dans le roc, et entourées d'autres pierres isolées, avec des figures représentant des singes, des crapauds, des renards, des couleuvres, des plans de ville, des dessins géométriques, etc. ; dans d'autres endroits, comme à Curahuassi, qui était le jardin botanique des anciens Incas, Limatambo, non moins renommé par ses plantes médicinales, Zurita, Oropessa, etc., on aperçoit de grandes forteresses, citadelles, andennes, et même des villes à demi ruinées, quelquefois très-grandes, et placées au sommet des collines, et en général dépourvues d'eau jusqu'à plus d'une lieue à la ronde ; singularité bien notable, dont aujourd'hui encore les habitants ne peuvent se rendre raison.

La vallée d'Urubamba n'est pas moins remarquable par la présence de ces sortes d'antiquités. Extrêmement fertile et pittoresque, jouissant d'un climat doux et serein, elle attira dès le commencement l'attention des anciens Incas, qui y firent construire ces beaux palais et châteaux, pour y passer une partie de l'année. C'est dans la même vallée, et à une petite distance d'Urubamba, que se trouve Ollaytaytambo, petit village tirant son nom du fameux général Ollaytay, qui, du temps de l'Inca Tupac-Inca-Yupanqui, eut l'audace d'enlever une Gausta ou fille de l'Inca, vouée au culte

Digitized by Google

du Soleil. Ce grand sacrilége, alors sans exemple dans les annales du Cusco, fit une telle sensation, que Ollaytay, obligé de se sauver, alla se retirer à l'endroit qui porte son nom, et où, pour se défendre, il fit élever des forteresses qui surpassaient presque tout ce qui avait été fait jusqu'alors. Ni savants ni voyageurs n'ont encore parlé de ces beaux monuments, dont quelques-uns sont presque encore intacts. Garcilasso et les autres historiens n'ont même pas connu ce fait, d'une haute portée dans l'histoire des Incas; il n'a été conservé que par tradition, et il n'y a pas longtemps qu'un curé de Sicuani, don Antoine Valdès, en fit le sujet d'une espèce de mélodrame intitulé : *les Rigueurs d'un père*, et écrit en langue quechua. Enfin, un autre pays, digne aussi de l'attention de l'historien et de l'archéologue, c'est Vilcobamba, dernier retranchement des Incas contre le pouvoir des Espagnols. Situé à une très-grande hauteur, il abonde encore en forteresses, andennes; et c'est aux environs que l'on trouve la mystérieuse Choquiquiraou, ville immense, embellie de beaux édifices, de superbes colonnes, et que le hasard naguère fit découvrir. Malheureusement, ensevelie sous une forte végétation, elle est devenue le repaire des ours, des jaguars et d'autres animaux non moins féroces.

Les Indiens du Cusco sont à peu près civilisés :

Digitized by Google

ils obéissent aux lois du gouvernement péruvien, et contribuent aux besoins de l'Etat par un tribut qu'ils paient depuis quinze jusqu'à soixante ans; ils parlent très-rarement l'espagnol, et toujours le quechua, qui est leur langue naturelle. Quelques-uns tiennent un rang distingué, cependant ils appartiennent en général à une classe assez misérable et chargée du travail le plus grossier. Ceux de la campagne sont ou bergers ou agriculteurs; les premiers vivent dans des régions extrêmement élevées, occupés du soin de leurs troupeaux de moutons et du travail de la laine. Quoique constamment à une hauteur de 10 à 14,000 pieds, ils ne sont nullement incommodés de la grande rareté de l'air; ils marchent et courent avec autant de facilité que nous dans les plaines basses : aussi trouve-t-on dans ces régions les villes et les villages les plus élevés de notre globe[1] : Ocoruro à 4,232 mètres de hauteur absolue; Condorama à 4,343. On voit quelques maisons de poste, celle, par exemple, de Rumihuassi, qui s'élèvent jusqu'à 4,685 mètres, et des maisons de bergers jusqu'à 4,778 mètres, c'est-à-dire presque à la hauteur du Mont-Blanc, qui est la montagne la plus élevée de l'Europe. A ces grandes hauteurs, l'agriculture n'a plus de prise sur les plantes de l'Europe : la pomme de terre, le blé, n'y prospèrent plus, et on n'y cultive que

Digitized by Google

l'orge, qui ne fleurit jamais, et s'élève à peine à la hauteur d'un demi-pied. Les Indiens agriculteurs habitent les plaines ou endroits peu élevés, où ils s'occupent exclusivement de la culture des terres. Comme les Indiens pasteurs, ils aiment passionnément les chants nationaux, et surtout ces touchantes et mélancoliques yaviries, qui donnent tant de sensibilité à l'âme et de tendresse au cœur. L'effet qu'elles produisent sur eux est prodigieux; on ne peut que le comparer à celui que produit le ranz des vaches sur le cœur du Suisse hors de sa patrie; ils les chantent chez eux, ils les chantent en voyage, et souvent de jeunes demoiselles les chantent pendant que les hommes sont occupés à labourer la terre. « On croirait, dit M. Gay, qu'elles le font pour les exciter au travail, et pour leur en faire oublier les peines. »

Le Pérou, comme le Chili, a aussi ses Indiens barbares et tout à fait indépendants. En raison de la vaste étendue de cette république, ces Indiens y sont incomparablement plus nombreux, et habitent tous sans exception ces immenses forêts vierges, cause première de cette indépendance. Ceux que notre voyageur visita, savoir : les Chahuaris, les Tuyunires, les Paucartambinos, etc., ne peuvent nullement soutenir la comparaison avec les Araucaniens. Ils sont traîtres, méfiants, et on ne trouve jamais chez eux cette fierté ni cette bra-

Digitized by Google

voure qui caractérisent à un si haut degré les Indiens du Chili. Armés seulement de la flèche, ils s'en servent, suivant sa forme ou sa longueur, pour la pêche, pour la chasse ou pour la guerre; ces dernières sont le plus souvent dentelées et même quelquefois empoisonnées. Les Chahuaris se couvrent le corps avec une espèce de chemise d'un coton particulier au pays, et qu'ils tissent eux-mêmes; les autres sont tout à fait nus, se barbouillent de mille couleurs, et ornent leur figure de gros morceaux de bois qu'ils mettent au cartilage inférieur des oreilles et au-dessous de la lèvre inférieure. Aux commissures de ces lèvres, ils plantent de petits tuyaux de canne avec de longues plumes peintes, et quelquefois festonnées. Du reste, cette figure est sans expression, sans physionomie; elle ne signale véritablement que des traits. Leur intelligence est assez bornée; ils ne savent compter que jusqu'à quatre, et ils ne manifestèrent aucune surprise en voyant quelques dessins que l'on fit devant eux. Leur langue est douce, agréable et cadencée; elle varie à l'infini; mais ce qu'elle présente de particulier, c'est que les noms de toutes les parties du corps commencent par la même syllabe : ainsi, la syllabe hua caractérise les Paucartambinos; huacu, la tête; huanamu, le nez; huaquista, la bouche, etc. Chez les Chahuaris, c'est la syllabe pi : piguito, la tête;

Digitized by Google

pigrimani, le nez; pichera, la bouche, etc. Cette tribu offre une autre particularité bien notable : séparée en deux, la nouvelle conserva sa langue-mère, mais changea la première syllabe de ces parties du corps; ainsi, au lieu de pi, c'est ni : niguito, la tête; nigrimani, le nez; nichera, la bouche, etc. D'après cela, on voit que cette singulière construction, digne de fixer l'attention des philologues, donne un air de famille à la tribu, et lui sert en quelque sorte de blason. Les Chahuaris ont des habitudes toutes sauvages, et, à part le caractère, on trouve dans ces habitudes une grande analogie avec celles des Araucaniens, éloignés de plus de 800 lieues : ce sont les mêmes préjugés, les mêmes croyances; ce sont encore les sorciers ou esprits malins qui occasionnent les maladies, et des siripigaris ou médecins occupés à les chasser du corps par des succions, par des cris, par des chants, et par tous ces moyens que nous avons vu pratiquer en Araucanie; nouvelle preuve de l'identité de cet instinct universel qui, dans le commencement de nos sociétés, a présidé à la marche et au développement de notre civilisation.

De retour au Cusco, après une absence de plus de deux mois, M. Gay leva le plan de la ville et dessina plusieurs anciens monuments. Ensuite il se mit en route pour Arequipa, en passant par un chemin dont la plus petite hauteur a été de

Digitized by Google

3,189 mètres, et qui s'est élevé insensiblement jusqu'à celle de 4,943. C'est dans ces régions élevées que se présentent, sur une échelle vraiment magique, tous ces phénomènes relatifs à la météorologie. Tous les jours, depuis une heure jusqu'à cinq heures du soir, l'atmosphère est continuellement embrasée par d'immenses éclairs, et tourmentée par des pluies de grêle et par des coups de tonnerre dont on ne peut avoir aucune idée en Europe. Le voyageur, d'un pas inquiet et silencieux, parcourt, quelquefois avec danger, mais toujours avec crainte, ces mornes solitudes que le manque de végétation rend encore plus mélancoliques. M. Gay mit quinze jours pour arriver à Arequipa, ville qui, du haut du chemin de Cangallo, produit l'effet d'une ville ruinée et placée dans un désert de sable au milieu d'une véritable oasis. D'Arequipa, M. Gay revint par mer au Callao, port de Lima; il en repartit pour le Chili, où il arriva après une absence d'un peu plus d'une année. Il alla passer encore quelque temps à Santiago pour y terminer ses travaux historiques et statistiques, et enfin il revint en France.

Tel est le fragment qu'a publié M. Gay sur le Chili et le Cusco. Nous quitterons ces parages, et franchirons la chaîne des Andes pour en descendre le versant oriental, et aller chercher la Guyane, contrée dont nous n'avons rien dit encore dans

Digitized by Google

le présent volume, et qui a été surtout explorée par M. Adam de Bauve. Un voyageur allemand, M. Schomberg, a aussi parcouru la Guyane en 1843, c'est-à-dire après M. Adam de Bauve; mais il n'a pas encore livré au public le résultat de son voyage.

Digitized by Google

ADAM DE BAUVE.

VOYAGE D'EXPLORATION A LA GUYANE.

(1837.)

PRÉLIMINAIRE.

La *Guyane*, mot dérivé de *Goyana*, petit affluent de l'Orénoque, se développe entre les bouches de ce fleuve et celles de l'Amazone, sans limite déterminée dans l'intérieur. Cette contrée repose donc entre les 8° 20′ lat. N.—3° lat. S., et les 52°—72° 40′ long. O. Le côté de la mer est une côte basse où l'Atlantique a la couleur de l'eau de mare; on n'aperçoit que la cime des arbres qui s'élèvent sur les flots, et les embouchures des fleuves ne se reconnaissent qu'à la couleur de l'eau fraîche qui entre dans la mer sans se mêler avec la sienne, à une distance de plusieurs lieues.

Digitized by Google

Le climat chaud de la Guyane est tempéré chaque jour par des brises de mer rafraîchissantes, qui soufflent de dix heures du matin à six heures du soir, et quand les chaleurs ont cessé on entend à peine le plus léger zéphyr. Elles sont suivies de brouillards qui rendent les nuits froides, humides et malsaines. La longueur du jour, dans toute l'année, ne varie jamais de plus de quarante minutes ; le soleil s'y lève constamment vers six heures du matin et s'y couche à la même heure le soir.

La saison sèche et la saison des pluies, se divisant l'année, en font quatre parts : la sèche, qui a un grand et un petit été, et la pluvieuse, qui a un temps où les pluies durent moins qu'un autre, quoique cependant elles ne tombent que quand le soleil est vertical, ce qui, près de la ligne, arrive deux fois l'année et dans un espace de temps égal. Pour les deux saisons sèches, la grande commence en octobre, au moment où le soleil vient de traverser l'équateur et passe au tropique du Capricorne. En mars viennent les pluies ; en juin, où le soleil s'est approché du tropique du Cancer, vient une courte chaleur qui dure jusqu'en juillet.

La saison sèche, appelée à Cayenne grand été, y dure depuis la fin de juin jusqu'en novembre. La saison pluvieuse y correspond à notre hiver. En mars et avril dure un petit été ; à la fin d'avril et mai abondent les pluies. La chaleur moyenne est de

Digitized by Google

25° centigrades, et la plus élevée de 35 à 40°. Dans l'intérieur du pays le froid des matinées oblige l'Européen à se chauffer.

Quelques parties de la Guyane sont montagneuses et nues; néanmoins le sol y est généralement fertile. Toute l'année la terre est couverte de verdure; les arbres portent en même temps des fleurs et des fruits. Cette fertilité est due à la réunion de la chaleur et de l'humidité.

La Guyane a ses rivières propres, dont les principales sont : l'Oyapock, le Maroni, le Surinam, le Demerari, la Berbice et l'Essequebo. Toutes ont une embouchure large et profonde; celle de l'Essequebo a 7 lieues de largeur. Le Surinam, l'Oyapock, le Demerari et l'Essequebo sont seuls navigables. Ces rivières ou fleuves traversent d'immenses forêts qui fournissent des bois magnifiques. Les animaux que l'on y trouve sont : le jaguar, le tapir, le chat-tigre, le singe, le serpent et une multitude d'oiseaux. Enfin la Guyane donne la vanille, la salsepareille, le coton, la canne à sucre et le café.

La Guyane appartient à trois nations différentes, qui sont : l'Angleterre, la France et la Hollande; il y a dès lors une Guyane anglaise, une française et une hollandaise. La capitale de la Guyane anglaise est Georgetown, sur les bords du Demerari, avec 12,000 habitants, dont 4,000 blancs; la capitale de la Guyane française est Cayenne, dans l'île de

Digitized by Google

ce nom, avec 13 à 14,000 âmes, et la capitale de la Guyane hollandaise est Paramaribo, à l'embouchure du Surinam, avec 14,000 habitants.

RELATION.

En arrivant sur l'Oyapock, M. Adam de Bauve y trouva un compagnon de voyage, M. Leprieur, envoyé par M. le gouverneur de Cayenne pour des recherches d'histoire naturelle. Ils remontèrent ensemble la rivière et allèrent s'établir aux sources du Rouapira, dans des cases acquises lors d'un précédent voyage. De là ils firent pendant plusieurs mois des excursions dans divers sens. Mais, au mois d'avril, M. Leprieur, craignant de s'engager pendant l'hiver dans des pays inconnus avec des nègres inexpérimentés, laissa M. de Bauve partir seul pour descendre le Rouapira. Le projet de ce dernier était de gagner les sources du Gouroupatouba pour descendre à Montéalègre, situé à l'embouchure de cette rivière dans l'Amazone. M. Leprieur devait l'y rejoindre, mais il ne vint pas. Laissons parler M. de Bauve, dont nous trouvons la relation dans le bulletin de la Société de géographie, cahier de mars 1837.

Le 4 avril, je me séparai de M. Leprieur. M. Brachet, naturaliste, consentit à m'accompagner. Nous avions avec nous quatre Indiens et trois nè-

Digitized by Google

gres. Nous descendîmes le Rouapira ; mais, arrivés sur le Topipocko, des Indiens et des Tapouyes voulurent me forcer de retourner, disant qu'ils avaient les ordres les plus sévères pour empêcher les Français de pénétrer dans le pays. A force de patience et de sang-froid, j'obtins de pouvoir continuer ma route jusqu'à l'embouchure du Carapanatouba, chez Joaquim Manoël, d'où je pris l'engagement d'écrire au commandant de Gouroupa.

En arrivant là je trouvai des colporteurs qui, ayant excité les Indiens Tomoconies, voulaient s'opposer à mon débarquement ; il fallut encore prendre patience. J'obtins cependant qu'un petit canot serait expédié à Gouroupa, avec une lettre dans laquelle je priai le commandant de vouloir bien donner les ordres nécessaires pour que je pusse continuer mon voyage.

Joaquim Manoël, revenu des mauvaises impressions qu'on lui avait données contre moi, m'accorda au bout de quelques jours des guides pour me conduire sur une rivière qui, peu éloignée des monts Sororoca, se jetait, disait-il, dans le Rio-Gouroupatouba. Je laissai chez lui tous mes bagages, et accompagné de M. Brachet et des trois nègres, je partis pour vérifier la vérité de son assertion. Des lacs qu'il fallait côtoyer ou des marécages impraticables à franchir eurent bientôt lassé mes guides ; au bout du second jour, entièrement dé-

Digitized by Google

couragés, ils me déclarèrent que, dans cette saison, il était impossible de gagner le point que je voulais atteindre. M. Brachet était malade, et je ne me fiais pas assez aux nègres pour continuer seul avec eux; force fut donc de revenir sur mes pas. M. Brachet arriva exténué de fatigue chez Joaquim Manoël, et le 22 avril j'eus le chagrin de le voir mourir.

Pour mettre à profit le temps qui devait s'écouler jusqu'au retour du courrier expédié, je fis de nouvelles tentatives pour gagner Gouroupatouba; mais elles furent infructueuses : tout l'intérieur était inondé. José Antonio, de l'Oyapock, qui m'avait accompagné, me demanda à s'en retourner; je ne pouvais le retenir. Je le chargeai de lettres pour le gouverneur de Cayenne et pour M. Leprieur. Je fis une reconnaissance jusqu'aux sources du Carapanatouba, et par terre je parvins jusque sur les rives de l'Avawari, d'où j'aurais pu aussi par terre gagner l'Oyapock dans la saison sèche. L'hiver, les chemins sont impraticables; j'en savais quelque chose.

Toutes ces courses employèrent mon temps jusqu'à la fin de juin, époque à laquelle arriva enfin la réponse du commandant de Gouroupa. Elle était aussi satisfaisante que je pouvais le désirer; il donnait ordre à J. Manoël de me fournir des guides pour aller où bon me semblerait.

Digitized by Google

Manoël, influencé par un homme de couleur, spéculateur de salsepareille, refusa de me donner des guides intelligents; je fus obligé d'engager quelques Indiens de bonne volonté, mais inexpérimentés, et avec les trois nègres et deux Indiens d'Oyapock qui voulurent venir avec moi, je descendis la rivière pour me rendre à Gouroupa.

Aucune des rivières connues par les dangers que peut présenter leur navigation n'offre rien qui puisse même approcher de l'aspect à la fois horrible et majestueux des cataractes du Jarry. J'ai vu depuis des rivières célèbres par leurs chutes, et j'y ai même perdu des embarcations; mais je n'y éprouvais pas ce saisissement involontaire auquel je fus presque continuellement en proie, jusqu'au jour où je faillis être victime de l'impéritie de mes guides. Déjà nous étions parvenus à franchir les principaux obstacles; les rapides les plus dangereux étaient passés, m'assuraient-ils; déjà, moins sur leurs gardes, ils me faisaient presque partager leur sécurité, lorsque, arrivant sur le bord d'un rapide, le pilote se laissa aller au courant, et le canot fut mis en pièces en un clin d'œil. Tout l'équipage périt, sauf un nègre, et je ne dus mon salut qu'à un canot de Tapouyes qui vint à mon secours. Ces Tapouyes retournaient à Garoupa; ils me donnèrent passage d'assez mauvaise grâce.

Digitized by Google

La rivière se resserre, et coule pendant deux jours entre deux remparts de roches élevées et découpées en formes les plus bizarres. Naviguant toujours avec la plus grande rapidité, les Indiens me débarquèrent à Garoupa le 24 juillet. Les habitants m'accueillirent comme un pauvre naufragé, et me firent les offres les plus obligeantes. J'en partis le 27, et le 15 août j'arrivai à Belem (Para).

Mon naufrage me fut d'autant plus pénible qu'outre mes marchandises et mes effets je perdis de nombreuses collections d'objets d'histoire naturelle, et tous mes papiers, contenant des notes de mes premiers voyages, et toutes les observations que j'avais pu faire. Je mis dix-huit jours pour me rendre de Garoupa à Para : je fus accueilli par M. Crouan, vice-consul de France dans cette ville; mais il n'avait pas su vivre en bonne intelligence avec les autorités brésiliennes, et comme c'était à elles que je devais m'adresser pour la réalisation de mes projets, je cessai bientôt mes relations avec lui. Je trouvai chez M. José-Joaquim-Machado d'Oliveira, gouverneur de la province, tout l'accueil et la protection que je pouvais désirer. Il m'offrit tous les instruments dont il pouvait disposer pour remplacer ceux que j'avais perdus, et mit à ma disposition tous les documents qui se trouvaient dans les archives de la province, relatifs aux voyages que je voulais entreprendre; il m'ap-

Digitized by Google

prit qu'à diverses époques les Portugais avaient tenté, sans jamais y réussir, d'exécuter le voyage que je venais de terminer d'une manière si malencontreuse.

Je quittai Para le 1[er] septembre. M. Machado me remit un ordre pour les autorités des villes de l'intérieur, et une recommandation particulière adressée à tous les juges de paix, dont les fonctions répondent à celles des maires de France, mais avec des attributions plus étendues. Je remontai l'Amazone dans un canot que j'avais acheté à Para. A l'exception de quelques habitations où se fabrique l'eau-de-vie de cannes à sucre, les habitants des bords du fleuve ne s'occupent que de l'extraction du caoutchouc et de la culture du manioc. Dans un grand nombre de criques se trouvent de belles plantations de cacao et de café. Des forêts de palmistes couvrent les bords de la rivière; mais en certains endroits ses plages, ravagées par les ouragans, si fréquents sur les grands fleuves, ne présentent que la nudité et l'image de la destruction.

J'arrivai à Gouroupa le 20 septembre. Jusqu'à cette ville on ne rencontre sur la rive droite que deux petites villes, Santa-Anna et Brebis. La ville de Gouroupa était naguère considérable, mais elle fut brûlée à la fin de l'année 1832. La manière de construire les maisons en bois et terre fait que, lorsqu'un incendie se manifeste, il ne reste rien de

Digitized by Google

la ville. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un poste composé de six soldats, commandé par un lieutenant. Je tombai malade le lendemain de mon arrivée, et ne pus reprendre ma route que le 1er décembre.

A environ 4 lieues de Gouroupa, et sur la même rive, est située la petite ville de Corrasède sur un plateau élevé. Les habitants, tous mulâtres ou Tapouyes, s'occupent de la pêche. Ils font sécher le poisson et le réduisent en poudre; cette préparation, appelée piracouï, fait la base de la nourriture du peuple. On s'en sert en jetant sur quelques cuillerées un pot d'eau bouillante; cela suffit pour nourrir plusieurs personnes. Des savanes, qui sont à peu de distance de Corrasède, nourrissent quelques vaches maigres, animaux de luxe, et qu'on ne vend jamais. Presqu'en face se trouve Villavinha, joli bourg près duquel sont situées de grandes cultures de café et de cacao. Sur la même rive, et environ à 6 lieues plus haut, on arrive à Espalende, autre bourg considérable; on y élève des bestiaux; on y cultive le sucre et le café, et on y fabrique des cordages et des tissus communs en coton. A 12 lieues au-dessus de Gouroupa est l'embouchure du Cingou (Xingu), grande rivière qui n'a pas encore été explorée; il s'y trouve quelques bourgs habités par des Tapouyes et des gens de couleur qui s'occupent de l'extraction de la salsepareille, et de la culture du manioc et du tabac. Cette ri-

Digitized by Google

vière communique, dit-on, avec le Tapojoz. Presqu'en face de l'embouchure du Cingou est située Boa-Vista. Aucune de ces villes n'est indiquée sur les cartes, non plus qu'Almeyrine, un peu au-dessous de la rivière Parou. De cette dernière ville jusqu'à Montéalègre, l'horizon est borné sur la rive gauche du fleuve par des montagnes, dont la plus remarquable est celle de la Serra de Velha-Pobre, remarquable par sa hauteur et sa nudité. La base de cette montagne vient jusqu'au fleuve, où elle présente un rempart de roches à pic, contre lequel les barques viennent se briser dans les fréquents ouragans qui désolent ces régions. D'un des points les plus élevés de la Serra, on aperçoit Montéalègre, et plus loin les montagnes du Jarry.

Tous les environs sont habités à une grande distance, ainsi que les diverses criques et la rivière de Jutahi, qui sort des contre-forts de la Serra. Les savanes qui s'étendent jusqu'au pied de la montagne nourrissent une grande quantité de bétail. Au-dessus de Velha-Pobre est située la nouvelle ville d'Oreteyro, jadis établie sur le Rio-Ouroubouquare, et dont les habitants sont venus fonder une nouvelle ville sur les bords de l'Amazone. De ce point jusqu'à Montéalègre, le fleuve est parsemé d'îlots, dont il serait difficile de sortir sans un pilote.

J'arrivai le 17 décembre à Montéalègre. Cette

Digitized by Google

ville est assez peuplée, et renferme des maisons élégantes ; mais elle est mal située pour le commerce, car elle est séparée de la rive du fleuve par une demi-lieue de sables arides qu'il faut traverser avant de gravir une côte escarpée, sur le haut de laquelle la ville se trouve placée. Elle est entourée de lacs poissonneux et de vastes prairies couvertes de bétail, source de la richesse des habitants. A 2 lieues, sur les derrières de la ville, commence un vaste amphithéâtre de montagnes, prolongement de Velha-Pobre, et qui bordent l'horizon du nord au sud. Je fis une excursion de trois jours dans ces montagnes, appelées Wérèré et Paytoune. Sur les roches les plus élevées de Wérèré, on voit des figures bizarres d'animaux et d'arbres, qui semblent aussi fraîches que si on venait de les peindre avec du rocou ; ce ne sont que des accidents de la pierre. Les Jésuites ont autrefois exploité des mines d'or dans ces montagnes. On n'a pu les retrouver jusqu'à présent. Nous revînmes un peu au-dessus de Montéalègre par le Rio-Curna-Mirim, que je ne vois indiqué sur aucune carte, et qui est cependant assez remarquable : ses eaux sont salées en été, et, dans les plus grandes crues, elles sont encore saumâtres et imbuvables ; les petites criques qui s'y jettent ont de l'eau douce. Dans les plaines arides qui bordent cette rivière, on trouve beaucoup de réglisse qu'on exploite pour

Digitized by Google

l'envoyer à Para. Le 27, je quittai Montéalègre, où j'avais reçu l'accueil le plus amical des autorités et des habitants.

On va ordinairement en deux jours de Montéalègre à Santarem, situé sur l'autre rive du fleuve; mais le temps était si mauvais que je ne pus traverser que le 1er janvier. La ville est à l'embouchure du Tapojoz et sur la rive droite de cette rivière. Je ne voulais m'y arrêter que pour changer d'équipage; mais il me fut impossible de me procurer des rameurs, parce que les Indiens commencent leurs fêtes le 25 décembre et ne les terminent que vers le 10 janvier. Pendant ces jours privilégiés, on ne peut obtenir d'eux aucun travail. Santarem, qui prend aussi le nom de Tapojoz, d'après la rivière à l'embouchure de laquelle elle est bâtie, est l'entrepôt de commerce du Haut-Amazone et du Rio-Negro.

Dans cette ville, comme dans toutes celles de l'Amazone, on ne trouve ni médecins, ni chirurgiens, et les habitants, dont un grand nombre sont attaqués du *mal rouge* [1], n'ont de ressource que dans le remède Leroy, qui a pénétré dans les endroits les plus éloignés de la province, et dont les flacons se vendent un prix exorbitant.

Je quittai Tapojoz le 14 janvier, muni de lettres

[1] Espèce de lèpre.

Digitized by Google

de recommandation que me donnèrent le juge de paix et le receveur général pour leurs amis du Haut-Amazone, et pour divers habitants du lac de Villafranca que je désirais visiter. Six lieues au-dessus de Santarem, mais sur la rive opposée de l'Amazone, est la petite ville d'Alemquer, dans le Rio-Suraby. Cinq lieues plus haut, sur la rive droite, on entre par une vaste embouchure dans le lac Epaoussou ou lac Villafranca : c'est le lac Arapujo des cartes. Il a plus de 20 lieues de long, et communique avec l'Amazone par plusieurs bouches. On y fait une pêche considérable, dont le produit était autrefois un revenu du trésor ; aujourd'hui elle est libre, et fournit de poisson salé ou séché tout le Bas-Amazone. Les lamentins et les tortues y abondent. Des bestiaux superbes couvrent les savanes qui bordent le lac, et ses rives, garnies de joncs et de riz sauvage, sont l'asile d'une immense quantité d'oiseaux. A environ 12 lieues de la grande bouche, appelée *Encoui-Pirang* (terre rouge), prenant l'anse appelée de Sainte-Anne, on arrive sur les rives du Rio-Preto, de l'autre côté duquel est située la jolie petite ville de Villafranca. Placée à proximité de trois grandes rivières et de lacs d'une ample étendue, cette ville est appelée par sa position à devenir un jour une cité considérable. Son voisinage de ces immenses cours d'eau l'expose quelquefois à des inondations.

Digitized by Google

En 1770, il y eut 4 pieds d'eau dans les rues. Le café et le cacao sont cultivés en grande abondance dans tous les environs.

Je regagnai le lac afin d'aller visiter le capitaine Rège, pour lequel j'avais une lettre de recommandation. Le but de ma visite était d'avoir des renseignements sur le Rio des Trombétas, que je voulais remonter pour gagner par terre un affluent de l'Essequebo. Je savais que, sous la domination des Portugais, une expédition avait remonté cette rivière et était arrivée chez les Indiens, où ils trouvèrent des armes et des outils de fabrique hollandaise. Ces Indiens, qui reçurent très-bien les Portugais, les assurèrent que les blancs avec lesquels ils trafiquaient étaient peu éloignés. Au lieu de saisir cette occasion et de pousser plus loin, le commandant de l'expédition crut prudent de s'en revenir et de borner là sa course. Je tiens ces détails d'un vieillard que j'ai trouvé chez M. Rège, et qui avait fait partie de l'expédition.

M. Rège désirait lui-même remonter cette rivière qu'il avait déjà visitée; mais une chose nous arrêtait pour entreprendre ce voyage, qui devait durer au moins deux ou trois mois : c'était le manque de *couac* (farine de manioc). On ne pouvait s'en procurer qu'à un prix très-élevé : 25 francs une mesure qui coûtait 1 franc 25 centimes dans les temps ordinaires. Cette famine était due à deux

Digitized by Google

causes : la sécheresse dans quelques parties, et le défaut de culture de la part des Indiens du Bas-Amazone, qui, étant déclarés libres par la révolution, se crurent autorisés à ne plus rien faire, même pour se procurer de la nourriture, se reposant sur la charité publique.

Le manque de farine de manioc ne pouvait pas me faire renoncer à mon dessein ; sachant que je pourrais m'en procurer dans la rivière de Mawhès, je quittai Encoui-Pirang le 14 février, et continuai à remonter le fleuve.

Le 15, j'arrivai à la nuit chez le capitaine Fonséca, auquel j'étais recommandé. Son habitation, qui est considérable, est située en face de la petite ville de Pauxis, autrefois Obydos. Je traversai le fleuve le 16. Les maisons de Pauxis sont fort jolies; mais l'emplacementt de la ville a été mal choisi. Le juge de paix me témoigna le plus vif désir de me voir entreprendre le voyage de la rivière Trombétas.

Le 17, je quittai Obydos, et je fus coucher à l'embouchure d'une crique nommée *garapé-de-balaio*, qui communique avec le lac d'Epaoussou. Un peu au-dessus est la ville du Jurouty sur le lac du même nom, et sur la rive droite du grand fleuve de l'Amazone.

Le 18, en remontant toujours, j'aperçus la *Serra dos Paratintis*. A cet endroit, et pendant un espace

Digitized by Google

de 4 à 5 lieues au-dessus, le fleuve est rempli d'îlots et d'écueils très-dangereux.

Le 20, j'arrivai à Tupinambarana, autrefois *Villanova da Raïnha*. On y arrive par deux passes, qui toutes deux rejoignent le Rio-Mawhès. Les embarcations qui remontent ou descendent le fleuve sont visitées ici. Une nouvelle ville s'établit sur une des passes (Foro d'Andira) aux dépens de l'ancienne ville.

Le 21, je faillis me perdre par un de ces coups de vent si fréquents sur l'Amazone, et appelés retrevoudas. Le 22 et le 23, pluie continuelle. Je passai devant beaucoup de *foros* communiquant avec des lacs.

Le 26, les terres, qui depuis l'embouchure de la passe sont basses et inondées, s'élèvent brusquement. A midi, j'arrive à l'embouchure du Rio-Mawhès, dont les eaux noires contrastent avec la couleur jaunâtre de celles de l'Amazone. De l'embouchure, on aperçoit la ville de Luzcia, située à une portée de canon. J'y fus reçu par le vicaire général J.-P. Pacheco, qui remplissait momentanément les fonctions de juge de paix.

Quand le vent est favorable, on va en six ou sept jours d'Obydos à Rio des Mawhès. Luzcia est bâtie sans symétrie; la plupart des habitants sont *Mawhès* et *Mundroucous* : deux races d'Indiens qui commencent à se civiliser. Un grand nombre de

Digitized by Google

Portugais y étaient établis ; mais en 1833, ils formèrent le projet de s'emparer de la ville et de massacrer les Brésiliens. Ceux-ci, ayant découvert le complot, les prévinrent.

Le 28, je commençai à remonter le Rio-Mawhès ; les bords en sont élevés et le courant peu sensible. Les nombreuses habitations des Mawhès civilisés qui se voient des deux côtés sont bien cultivées, plantées en café et en guarana, liane dont le suc épaissi est un grand objet de commerce dans tout le Brésil.

Le 1er mars, je couchai à l'embouchure du Guaramatouba, affluent de la rive droite, habité par une tribu considérable de Mawhès, qui n'ont jamais voulu s'astreindre à la moindre apparence de civilisation, et méprisent ceux qui s'y soumettent.

Un peu au-dessus de cette rivière, on trouve le premier village de Mundroucous. Cette nation est venue s'établir dans ces parages depuis peu d'années; ils diffèrent complétement des Mawhès par la forme et par les mœurs. Ces derniers sont tous vêtus, hommes et femmes; les autres, au contraire, sont complétement nus ; ils ne se couvrent que le membre viril avec une écorce de tawéré, qui le contient en forme d'étui. Ils se peignent en noir avec le suc de *genipa*; ils ont en général la face très-large, des pommettes proéminentes, et de-

Digitized by Google

puis les tempes la tête se rétrécit et se termine par une pointe arrondie. Les yeux sont grands et brunâtres, le nez gros sans être épaté. Les hommes ont la barbe fournie et la poitrine velue; mais les femmes sont entièrement glabres, soit naturellement, soit au moyen de quelque préparation épilatoire. Le gros de cette nation est établi dans les vastes savanes situées entre le Tapojoz et la Madeira. Ils sont très-belliqueux, et chaque village a son corps-de-garde, où un certain nombre d'entre eux veille jour et nuit.

Je remontai le Mawhès jusqu'au 6, sans pouvoir acheter plus de douze paniers de farine. La disette du Bas-Amazone avait fait arriver beaucoup de spéculateurs qui avaient tout acheté. Le point où je m'arrêtai est la rivière Amana-Parana (rivière de la pluie), affluent de la rive droite. En effet, pendant deux jours, j'y fus retenu par des pluies continuelles; je me décidai à redescendre, et le 13 j'arrivai à Luzcia.

Je devais aller rejoindre M. Rège pour faire avec lui l'expédition de la rivière Trombétas; il m'attendait au lac d'Epaoussou. Mon pilote me proposa d'entrer par le lac de Jurouty, m'assurant qu'il communiquait avec le premier; il se trompa de chemin, et après avoir erré huit jours de lac en lac, nous vînmes aboutir au point d'où nous étions partis. On ne peut se figurer les souffrances d'un

pareil voyage; les rives inondées ne permettaient pas de prendre terre, et les nuées de mosquites pendant la nuit et de taons pendant le jour ne nous laissaient pas un moment de repos. Enfin j'arrivai le 23 à Obydos, la figure et le corps enflés, et avec une fièvre violente; j'y restai jusqu'au 29, et le 4 avril j'arrivai chez M. Rège. Il s'empressa de faire ses dispositions, et le 10 nous remontâmes le lac jusqu'à la passe de Mourouatouba, qui débouche vis-à-vis Rio des Trombétas, où nous entrâmes le 14, sans toucher à Obydos. Outre le capitaine Rège, j'étais accompagné par son cousin, Vincente de Mironda. Douze Indiens et huit nègres composaient l'équipage de trois canots. Nous devions prendre des guides dans la rivière, pour l'explorer avec plus de fruit.

Le 15 nous arrivâmes à *Sapuena*, affluent de la rive droite. Là nous prîmes pour guide un mulâtre qui m'avait été recommandé; mais sa jactance ne m'inspira pas beaucoup de confiance. Le 18, nous atteignons Aschipica, chez Manoël de Carmo, capitaine d'Indiens civilisés. Il m'assura que souvent il voyait descendre des débris de canots et des rames.

Le 20, nous couchons à l'embouchure du lac Carimou, chez M. Choveck. Il avait eu pendant un an chez lui un Indien de nation aroaqui; il était descendu par l'*Aripecou*, affluent de la rive gauche,

Digitized by Google

où sa nation était établie et avait des relations avec des blancs.

Le 21 nous entrâmes dans l'Aripecou. Cette rivière n'est d'abord qu'une suite de lacs; elle devient ensuite très-étroite et se subdivise en une multitude de branches. La pluie ne cessait pas; nous avancions peu, et les guides enfin nous déclarèrent qu'habitués à remonter cette rivière dans l'été, ils ne reconnaissaient plus leur route. M. Rège venait de tomber malade; il fallut redescendre. Je le laissai à Carimou, et, remontant Las Trombetas, j'arrivai le 30 au pied du premier rapide, situé à environ 25 lieues de l'embouchure: M. Vincente de Mironda continua de m'accompagner, mais nos guides montraient le plus grand découragement.

Du 1er au 3 mai, nous naviguions dans des eaux tranquilles et sans rapides; favorisés par le vent, nous fîmes environ 24 lieues dans ces trois jours. Les bords de la rivière sont élevés, et de la rive gauche on aperçoit de hautes montagnes à une grande distance.

Le 4, en franchissant une chute considérable, le câble qui retenait le canot chargé de nos provisions se rompit, et toute la farine fut perdue par l'eau qui entra. Le soir, les Indiens désertèrent avec ce même canot, et je restai avec Mironda et six nègres. Il devenait impossible de continuer;

Digitized by Google

je redescendis la rivière. M. Rège, plus malade, était retourné chez lui ; mais malgré la proposition qu'il me faisait par écrit d'attendre son rétablissement pour recommencer une autre expédition, je retournai à Obydos, où j'arrivai le 12 pour prendre un pilote. J'étais déterminé à remonter le Rio-Bianco, pour de là me porter sur l'Essequebo. Je laissai M. Mironda à Obydos et partis le 14. La rivière des Trombétas mérite cependant d'être explorée. Ses richesses minérales et végétales ne sont inférieures à aucune de celles de ces riches régions.

La première ville au-dessus d'Obydos, et sur la même rive de l'Amazone, est Saro, à l'embouchure du Jamandas, un peu au-dessous, sous les *bareiras* de *Carawácou*; le fleuve est couvert d'îles jusqu'à Sylve, maintenant Saraca; les violents courants occasionnés par ces îles sont très-dangereux, même pour les grandes embarcations.

J'arrivai le 18 à Saraca, situé à environ 2 lieues au-dessus de la rivière de Watuma, qui est habitée par les Indiens bariquis ou aroaquis. Un habitant de la ville a remonté cette rivière il y a quelques années par ordre du gouvernement; il a remonté pendant plus d'un mois. Il paraît que cette rivière prend sa source dans des hauteurs qui s'étendent de l'est à l'ouest; ses bords sont peu habités. D'après ces renseignements, je crus inutile de tenter le

Digitized by Google

voyage. La ville de Saraca est située sur une hauteur; on y fabrique du tabac et il s'y fait une pêche considérable; mais on n'y trouve point les pétrifications dont on m'avait parlé à Para. De Saraca à Serpa, aujourd'hui Itakouativa, la rive gauche de l'Amazone est garnie d'habitations où on cultive principalement le tabac. La ville est située sur une hauteur, au-dessus d'un courant dangereux. Le nom indien de cette ville signifie pierres gravées. En effet, on me dit qu'il y avait au débarcadère plusieurs pierres qui représentent des hiéroglyphes; comme elles se trouvaient recouvertes par les grandes eaux, je n'ai pu m'assurer si c'était une disposition de la pierre ou un travail de main d'homme. Au-dessus de Serpa est situé le village d'Amatary, habité par des Indiens mouras, dont le gros de la nation est établi sur le Rio-Madeira. D'Amatary jusqu'à l'embouchure du Rio-Négro, les courants sont violents, et une suite de bancs rendent ce passage très-dangereux.

Le 26, j'arrivai à l'embouchure du Rio-Négro. Ici l'Amazone prend le nom de Solimaoes. Les roches qui obstruent la rivière avaient fait donner le nom de Barra à la ville située à 3 lieues en remontant; elle porte maintenant le nom de Manau, à cause des Indiens de ce nom qui habitaient autrefois ces parages. Le Rio dos Manau est un peu au-dessous de la ville, où j'arrivai le soir Elle est bien

Digitized by Google

située et bien bâtie. On y voit de belles maisons et deux églises richement ornées; elle est traversée par la crique Piripity, que l'on passe sur un pont en bois. C'est le siége des autorités supérieures de la province de Rio-Négro. La population est industrieuse et active; mais les autorités, mal affermies, laissent tout dépérir entre leurs mains.

Après quelques explorations dans les environs de Manau, et notamment au bourg de Tharaumas, pour voir les anciennes sculptures des Indiens de ce nom, qui se sont retirés depuis longtemps sur l'Essequebo, je quittai cette ville le 15 juin pour remonter le Rio-Négro.

Les rives du Rio-Négro ont un aspect plus agréable que celles de l'Amazone; la verdure des arbres est plus variée, le paysage est plus frais. Un grand nombre d'habitants cultivent la salsepareille. Après 40 lieues de navigation, j'arrive au bourg d'Aërao, habité par de grands propriétaires de plantations de café et de cacao, et aussi par des gens de sang mêlé descendant d'Indiens aroaquis, bariquis et manaus; cette dernière nation est presque éteinte. Ayrao ou Airam est situé sur la rive droite de la rivière; en face débouche le Wacryia; les ouragans ont détruit une partie du village.

A 12 lieues plus loin, et sur la même rive, on trouve la petite ville de Moura. L'industrie des habitants, tous de sang mêlé, est la fabrication des

Digitized by Google

câbles et des cordages avec les filaments des pétioles du palmier, *py-allaba*, très-abondant dans le pays. On n'emploie que ces cordages dans toute la navigation de l'Amazone et de ses affluents.

Presque en face de Moura est située la grande embouchure du Rio-Bianco, et 9 lieues plus haut, en face de Carroreïro, est une seconde embouchure de la même rivière nommée Amajaou; mais ce n'est pas une rivière particulière comme l'indiquent les cartes. Cette embouchure n'est accessible que l'hiver, et aux embarcations moyennes seulement. C'est ce qu'on appelle dans le pays un gappo (marécage). On navigue au milieu de la forêt. Un Indien, debout à la proue du canot, coupe avec un sabre les lianes et les herbes qui s'opposent au passage; c'est une vaste inondation.

J'arrivai le 29 juin à Carroreïro par un vent violent: les habitants ont la même origine et les mêmes occupations que ceux de Moura. Je m'étais déterminé à venir chercher cette embouchure du Rio-Bianco, à cause des accidents fréquents qui arrivent dans l'autre par la rapidité du courant et les violents coups de vent que l'on éprouve dans cette passe.

Le 30, nous entrâmes dans l'embouchure, naviguant dans la forêt inondée, au milieu de poissons de très-grande taille, tels que lamentins, et une espèce de marsouin appelé dans le pays *botès* ou

Digitized by Google

pyra-youvar. Beaucoup de lacs communiquent avec cette inondation : celui d'Ikérou-Enne est remarquable par le grand nombre de tortues qu'il contient.

Jusqu'au 5 juillet nous naviguâmes dans un véritable labyrinthe, où il devint presque impossible de se servir de la boussole. Nous entrâmes enfin dans le lit de la rivière, et parvînmes le même jour à Santa-Maria, bourg habité par des Indiens Aturays, à peu près civilisés. Au-dessus de ce point le courant devint si violent que les efforts de nos rameurs ne suffisaient plus, et souvent nous reculions. Il fallut avoir recours à de longues perches armées de crocs pour saisir les branches et les lianes qui bordent la rive, au risque de faire sombrer le canot par la violence du courant. Quelquefois la rivière s'échappe dans les terres. Les petites embarcations profitent de ces inondations partielles, et peuvent ainsi échapper aux dangers des rapides de Mawary, de Mocawassou et Arassa. Quelques petites criques, celles d'Icatu, par exemple, et beaucoup d'autres permettent de naviguer parmi les arbres, et d'éviter le courant. On en est quitte pour des morsures de fourmis, dont les nids tombent dans le canot, et la persécution des maringouins.

Le 21 j'arrivai à Carno, village peu considérable, à 40 lieues de l'embouchure, naviguant pres-

Digitized by Google

que continuellement à travers la forêt pour éviter les courants. Les habitants de ce village sont d'origine Aturays et de métis provenant de Portugais et d'indigènes. Les bords inondés du fleuve sont remplis de palmiers et de yucas. La direction depuis Santa-Maria est est-nord-est. Un peu au-dessus de Carno on trouve le rapide de Ouri-Ounamada, et plus haut de grandes îles.

Caratérimave est le premier affluent de la rive gauche du Rio-Bianco, à 8 lieues de Carno. Cette rivière est habitée par les Paunianes, nation qui n'a aucune communication avec les blancs, et qui trafique par l'intermédiaire des Wapitchaves, autre nation établie aux sources de la même rivière.

A peu de distance, sur la même rive, on trouve la crique Iniwini. Un grand nombre d'îles qui augmentent la force du courant, et de fréquents ouragans rendent la navigation du Bianco fort pénible. Le Wanahou est un affluent de la même rive; son cours est considérable, et ses sources ne sont pas éloignées du Rio des Trombétas, avec lequel s'établit une communication dans les hautes eaux. Les Aroaques remontent indifféremment l'une ou l'autre de ces rivières pour aller chez eux.

Ce n'est qu'à 50 lieues de l'embouchure de la rivière, et après avoir reçu le Jarani et l'Alacouri sur la rive droite, que l'on commence à apercevoir des montagnes à l'horizon; on distingue entre au-

Digitized by Google

tres le pic de Tapir Apecou (langue de bœuf).

Les criques et les lacs se multiplient. Le 20 juillet on commence à s'apercevoir de la baisse des eaux, et on voit un grand nombre de tortues s'approcher du rivage pour y déposer leurs œufs dès que la terre pourra les recevoir.

Pour éviter les grandes cataractes, mon pilote me proposa d'entrer dans une passe qu'il appelle Amatari, dont l'embouchure est à 4 lieues au-dessous des chutes. Je savais que nous serions dévorés par les insectes : le jour, les *piums*; la nuit, les *morossocos*, et à la pointe du jour, les *macas*, tous insectes tipulaires, dont l'aiguillon pénètre dans les vêtements les plus épais; mais je préférais ces souffrances, afin de soulager mes Indiens, qui auraient fini par m'abandonner.

Après deux jours de navigation dans cette passe, située sur la rive gauche de la rivière, nous apercevons les montagnes de Caraumane. Le troisième jour, nous entrons dans un labyrinthe d'îlots qui nous dérobe la vue des grandes chutes qu'il nous aurait fallu dix à douze jours pour remonter directement.

Au-dessus des chutes on aperçoit des débris de quelques missions détruites; les deux bords du fleuve s'exhaussent, et on aperçoit de grandes chaînes de montagnes. A 15 lieues au-dessus des cataractes, le Rio-Bianco reçoit la rivière Mocajahy

Digitized by Google

sur la rive droite, et en face le Garapé ou crique Teiou (Lézard), qui sort de la montagne de Caraumane.

Au-dessus du Mocajahy commencent d'immenses savanes remplies de nombreux troupeaux. On longe pendant deux jours les contre-forts de la montagne, puis on atteint l'embouchure du Cawomi, à 6 lieues du Mocajahy et sur la même rive. Le lendemain, 29 juillet, après une forte journée, j'arrivai au fort Saint-Joaquim, situé au confluent du Tacoutou. Là, je pus prendre enfin quelques moments d'un repos dont j'avais grand besoin.

Le fort Saint-Joaquim est un grand bâtiment carré long, bâti en pierres tirées de la rivière; une douzaine de canons de divers calibres, placés sur une terrasse de plain-pied avec le premier étage, en forment la défense. Une quinzaine de soldats en composent la garnison. Elle était plus considérable quand les Portugais craignaient les incursions des Espagnols. En effet, la frontière des deux pays n'est guère qu'à 25 lieues du fort, et en remontant le *Carony*, un des affluents de l'Orénoque, les Espagnols auraient pu facilement amener des forces sur ce point, et s'établir sur le Rio-Bianco, ce qu'ils ont tenté de faire plusieurs fois. Le fort fait face à la montagne de Caraumane, qui semble à la distance d'un jet de pierre, mais qu'il faut cinq heures de course à cheval pour atteindre. On aperçoit

Digitized by Google

sur la gauche, et à une distance considérable, la grande chaîne de Canocouane.

La farine de manioc (couac) manquait au fort; apprenant que je pourrais m'en procurer chez les Wapichanes, Indiens habitant un affluent du Cawomi, que nous avions laissé 6 lieues plus bas, je résolus d'y aller; j'avais besoin moi-même de provisions pour continuer ma route. Laissant au fort ma famille et mes Indiens fatigués, je redescendis la rivière le lendemain avec un équipage frais que m'avait donné le commandant, et le 1er août j'entrai dans le Cawomi, affluent de la rive droite du Rio-Bianco. Cette rivière coule au milieu des savanes, presque parallèlement au Rio-Bianco, et contourne ensuite la Serra de Mouroupou, dans le voisinage de laquelle elle prend sa source.

Après 15 lieues, le Cawomi se dirige sur la montagne de Mouroupou, et reçoit sur la rive droite le Whuauwhau, crique beaucoup plus profonde que la rivière : ses eaux, parfaitement claires, laissent voir les pierres du fond.

A environ 3 lieues, en remontant, commencent les habitations des Wapichanes. J'arrivai le 5 au village qu'habitait le chef. Ces Indiens sont de haute taille, bien pris, fortement constitués, et plus noirs que ne le sont les Indiens des forêts de l'intérieur; ils paraissent doux et obligeants; leurs cases sont très-proprement tenues. Ils se servent

Digitized by Google

d'arcs et de sarbacanes (esgravatanes). Les sources du Mocajahy ne sont pas éloignées de ce point, et proches de celles du Rio-Caratérimane, toutes deux habitées par les Paunianes.

Je trouvai beaucoup de farine à acheter; ayant chargé mes canots, j'étais de retour le 8 au fort Saint-Joaquim.

Parmi les Indiens qui fréquentaient le fort, je découvris un Galibi qui, parti très-jeune d'Angostura sur le Bas-Orénoque, vivait depuis plusieurs années avec diverses nations indiennes. Je ne pouvais trouver un meilleur guide; je l'engageai; il avait été baptisé, et se nommait Lourenço.

Je fis tuer plusieurs bœufs pour en préparer la chair, soit en la salant, soit en la boucanant, et le 11 je quittai le fort en compagnie d'un gros d'Indiens qui voulaient émigrer sur l'Orénoque, pour échapper à la vengeance de quelques voisins plus forts qu'eux. A une journée au-dessus de la forteresse, la rivière est couverte de bancs de sable et de rochers; son cours est généralement sud-sud-est, et sud-sud-ouest. Ce cours est déjà imposant et offre une belle nappe d'eau.

Malgré la multiplicité des barrages, nous remontions rapidement. La baisse des eaux permettait aux Indiens de transporter à bras leurs légères embarcations d'écorce. Mon canot était plus difficile à manier; mais comme tout le monde s'em-

Digitized by Google

ployait à le pousser et à le haler, il occasionna peu de retard.

Nous arrivâmes le 17 août à un village de nos guides dans l'Urariquaire, à environ 40 lieues du fort Saint-Joaquim. Toute la tribu émigrait. Pendant les préparatifs du départ, qui devaient durer quelques jours. Lourenço m'engagea à l'accompagner, pour aller pêcher à quelques lieues de là en enivrant le poisson. Il voulait aller aux sources du Parimi. Nous remontâmes environ 20 lieues, et laissant nos canots, nous prîmes notre direction à travers les savanes, sur une cordillère située dans l'est. Après cinq heures de marche, nous vîmes le Parimi. Il était très-étroit, et son cours tellement rapide que les canots ne peuvent le remonter. Bientôt nous arrivâmes à une mare située au pied de la montagne, qui conservait des lagunes assez profondes. Là nous trouvâmes du poisson en telle abondance, qu'en deux jours nous en eûmes plus que les hommes ne pouvaient en emporter. Il est probable que dans la saison des pluies, le marais dans lequel le Parimi prend sa source peut présenter une surface d'environ une lieue de long sur moitié de largeur. C'est là le fameux lac *Parime,* sur les bords duquel des palais, construits de l'or que l'on retirait du lac, avaient fait donner au pays le nom d'*El-Dorado*. Ces contes des romanciers espagnols passent encore pour des vérités au Brésil; et il

Digitized by Google

n'y a pas vingt ans qu'un commandant du fort Saint-Joaquim, soupçonné d'avoir recueilli dans ce lac une immense quantité d'or, fut *exécuté* par ordre du gouverneur-général de la province.

Au moyen d'un portage de quelques jours à travers le Serra, on communique du lac Parime aux sources du Caroni, qui débouche dans le Bas-Orénoque.

Le 24, nous étions de retour au village des Indiens. Le 26, nous nous remettons en route, et remontons la rivière Urariquaire encore deux jours. Une partie des Indiens nous avait précédés, devant faire par terre le trajet jusqu'à l'Orénoque; les autres se portèrent aux sources du Mahon. L'horizon est borné de toutes parts par des montagnes; les plus élevées paraissent se diriger de l'est au sud-est. Nous laissons nos embarcations sur la rive droite du fleuve, et nous nous dirigeons au sud-ouest; d'abord les deux premières journées à travers les savanes, continuellement coupées de collines assez élevées, et ensuite à travers la forêt. Bientôt, d'après les nombreux détours que faisaient nos guides, il devint impossible de relever la route à la boussole.

Après cinq jours d'une marche pénible, gravissant des montagnes pour retomber dans des pinotières inondées l'hiver, Lourenço me prévint que nous allions arriver sur le Garapé Tuaïa, où nous

Digitized by Google

construirions nos canots avec l'écorce des warigwas, qui y abondent.

En effet, nous construisons nos canots, et après un jour de navigation sur le *Tuaïa*, nous entrons dans l'Orénoque le 2 septembre. A cette hauteur, le fleuve, resserré entre des bords escarpés, roule avec fracas sur des barrages élevés ; les eaux décroissaient à vue d'œil. Route est-sud-est.

Quelques-uns de nos Indiens Pouroucoutous nous avaient quittés pour continuer leur route par terre. Nous nous trouvions encore au nombre de trente-trois, y compris ma femme et mon fils âgé de trois mois, mon beau-frère, quatre nègres m'appartenant, et cinq Indiens Aturays qui m'avaient suivi ; le tout entassé dans trois grands canots et un petit canot de pêche. Je m'estimais à 40 ou 50 lieues de Esmeralde ; depuis deux jours nous descendions l'Orénoque, qui n'a guère ici qu'une largeur de 300 pieds, contenu entre des bords assez élevés. Ces deux premiers jours nous ne démarrâmes qu'à neuf ou dix heures du matin ; la brume épaisse qui borde ces parages ne permet pas de distinguer les objets à vingt-cinq pas.

Cependant, le troisième jour, Lourenço, pilote de mon canot, et qui prétendait connaître parfaitement les dangers du fleuve, s'entêta à partir à six heures du matin. Vainement je lui représentai que la brume empêchait de voir les défilés des rapides,

Digitized by Google

il me répondit que ce ne serait que vers midi que nous trouverions une chute, et qu'on halerait les canots à terre; il fallut céder.

Nous naviguâmes sans accident jusqu'à neuf heures : alors un bruit affreux se fit entendre devant nous. Ceci est une chute, m'écriai-je; mettons à terre. Lourenço haussa les épaules; mais bientôt nous fûmes entraînés par un courant tellement violent qu'il ne fut plus possible d'accoster; et tout à coup la brume, se dissipant comme se lève le rideau d'une salle de spectacle, nous laisse apercevoir un précipice au-dessous de nous : c'était la chute que nous ne devions atteindre qu'à midi.

Nos quatre canots tombèrent pêle-mêle de plus de 25 pieds de haut. Ces canots d'écorce, bondissant sur les roches de granit, furent rejetés à moitié brisés dans le canal.

Conservant ma présence d'esprit, je n'eus que le temps de dire à ma femme, qui tenait son enfant : « Saisissez-moi aux cheveux. » Après une lutte prolongée contre le tourbillon dont je ne pouvais sortir, et par un dernier effort, je m'élançai sur la vase, où je tombai évanoui. Il était plus de midi lorsque j'ouvris les yeux. Je cherchais machinalement à me lever, et je ne pouvais me débarrasser d'un corps froid que je sentais sur ma poitrine : c'était ma femme! Je la croyais morte;

Digitized by Google

elle n'était qu'évanouie ; mais lorsque je l'eus rappelée à la vie ainsi que son enfant, je fus saisi d'un désespoir violent en considérant notre position, seuls au milieu des déserts, sans provisions, sans armes pour nous en procurer. J'enviai un moment le sort des malheureux Indiens dont je voyais les cadavres brisés sur les rochers. Après une nuit passée sans sommeil, dévorés par les insectes, de la morsure desquels rien ne nous défendait, nous nous mîmes en marche le lendemain, en suivant le cours du fleuve, et à neuf heures nous découvrîmes des nids d'œufs de tortue. Non loin de là je reconnus le corps de mon beau-frère ; il n'était qu'évanoui de faiblesse.

Enfin, je retrouvai trois des cinq Indiens Aturays, dont l'un, âgé de treize ans, est avec moi à Paris. Ayant rallié ces individus, je retournai sur mes pas ; nous rentrâmes dans les montagnes, nous dirigeant dans le nord et le nord-est par l'estimation du cours du soleil. Nous eûmes à passer un grand nombre de criques et de rivières, nous nourrissant de petites tortues de terre que l'on trouve assez fréquemment, d'œufs d'oiseaux, de poisson, de miel, et quelquefois de l'abdomen d'une grande espèce de fourmi appelée saüba. Quand nous ne trouvions rien, nous étions obligés de nous lester l'estomac avec une espèce de glaise dont les Indiens usent dans ce cas assez géné-

Digitized by Google

ralement. Nous fûmes onze jours sans rencontrer d'habitations; mais, sur un des points culminants de la cordillère, nous trouvâmes un village d'Indiens Jémécos, qui nous reçurent très-bien. Nous passâmes successivement sur le territoire des Indiens Teyas aux sources du Mahon, des Galligues, des Mahounings, des Mapous, des Wapichanes, etc., etc. Enfin, j'arrivai aux sources de la Pirara, affluent du Mahon, où je trouvai un village de Macusis au lieu du lac Amacou indiqué sur les cartes, et de là je gagnai le fort Saint-Joaquim, où j'arrivai le 15 décembre, trois mois et dix jours après mon naufrage.

Malgré le besoin que j'avais de me reposer, ma famille et moi, je me remis en route cinq jours après; je voulais reconnaître le pays aux environs de l'établissement des Macusis dont je viens de parler. En effet, après avoir poussé des reconnaissances jusque près des sources de l'Essequebo, je traversai les savanes et atteignis le Rypumary, un des affluents de ce fleuve.

En peu de jours j'arrivai au premier poste anglais; on m'y donna les moyens de me rendre à Georgetown, où je fus accueilli avec enthousiasme. De Gorgetown, je gagnai Surinam, d'où, remontant la rivière de Commerwine, j'atteignis le Maroni au moyen d'un portage. Mon intention était, en remontant le Manori, de rallier l'Oya-

Digitized by Google

pock. Je demeurai près de quatre mois à négocier avec les Buchs nègres, qui résistèrent aux ordres du gouverneur hollandais en s'opposant à mon passage. Je fus obligé de me rejeter sur la Guyane française, et je revins à Cayenne.

Ajoutons à cette relation quelques détails recueillis sur la Guyane par un autre voyageur, M. Reynaud, officier de marine, lequel a publié en 1839 [1] un mémoire où il examine la constitution géologique du pays, les mouvements des rivières et de la mer, ainsi que la distribution des végétaux. Nous reproduirons seulement de ce savant travail l'extrait qui va suivre.

A l'époque des équinoxes, la différence de niveau entre la pleine et la basse mer est de 50 pieds dans le canal de Maraca, et de 42 pieds dans les rivières de Mapa et de Conani ; elle n'est plus que de 9 pieds devant Cayenne ; enfin, dans l'Amazone, à Mischiane et Caviane, elle est de 15 pieds ; l'eau, à la haute mer, y est douce, pas même saumâtre. On conçoit aisément les courants que de telles variations doivent produire. Dans le canal de Maraca surtout, ils sont terribles et en rendent la pratique très-dangereuse pour les bâtiments à voiles.

Le fond, étant formé par une vase peu consis-

[1] *Bulletin de la Société de géographie*, cahier de janvier 1839.

Digitized by Google

tante, est entraîné avec la plus grande facilité, et des bancs entiers changent de place dans une seule marée. Souvent aussi des pointes de terre sont enlevées avec les bois qui les recouvrent, et causent ainsi des altérations notables dans la configuration générale de la côte. A mer basse, le fond demeure à découvert en plusieurs endroits sur une vaste étendue, et l'île de Maraca est presque momentanément réunie au continent. On éprouve involontairement une singulière impression en se voyant échoué au milieu de véritables collines de vase qui forment le fond de ce canal, et qui, interceptant la vue de toutes parts, font que la mer semble avoir complétement disparu de ces étranges solitudes.

Le flot de mascaret ne se produisant dans le canal que lorsque la mer est déjà assez haute pour faire flotter les navires échoués à marée basse, il y a peu de danger sous ce rapport-là. Mais il est incontestable que si ce flot faisait son mouvement de manière à rencontrer un bâtiment non encore soulagé, il lui causerait les plus grandes avaries, pour ne pas dire une perte totale, tant sa force est grande.

Les mouvements de la mer dans une région qui est à peine sortie de son empire doivent nécessairement exercer sur la distribution de la végétation une influence sensible. C'est en effet ce qui a

Digitized by Google

lieu d'une manière fort remarquable dans cette partie de la Guyane, tant à cause des différences qui existent dans la force et la nature des inondations que par l'effet des roches granitiques, qui paraissent s'être prêtées plus facilement à la décomposition dans les points où elles se rapprochent des terrains d'alluvion, c'est-à-dire dans la partie qui, dans les anciens âges, était la plus voisine de la mer, la plus exposée peut-être aux intempéries. Par l'effet de ces deux causes, qui, toutes deux, se rapportent, comme à un fait primordial, à la direction générale de la côte, la végétation se trouve partagée, par une loi très-simple et très-digne d'attention, en bandes qui se succèdent suivant cette même direction.

Sur tous les points assez peu élevés pour que la marée y amène une couche d'eau capable de noyer la végétation que l'on y supposerait établie, il n'y a point d'arbres, et la côte se réduit à une plage, soit de vase plus ou moins consistante, soit plus rarement de sable. La plage située entre Conani et Mayacaré est la seule plage sablonneuse que l'on rencontre sur cette côte. Les plages de cette espèce ne se retrouvent ensuite que beaucoup plus tard au nord de Cayenne. Au reste, cette distinction de plages de sable et de vase n'a probablement qu'une valeur accidentelle.

Dès que les bancs de vase sont assez élevés pour

que la marée, au lieu de submerger entièrement les végétaux qui y naîtraient, ne fasse plus que les baigner sur une faible hauteur, une puissante végétation de palétuviers prend naissance et consolide le terrain, en même temps que ses détritus et les dépôts de limon qu'elle occasionne en accroissent la hauteur. Toute la côte est ainsi bordée par une magnifique forêt, séparée de la basse mer par une plage de 4 à 500 mètres de largeur au máximum.

Cette bande de forêt, d'une nature toute particulière, puisqu'elle n'est composée que de palétuviers, s'étend dans l'intérieur des terres jusqu'au point où l'influence de l'eau salée cesse de se faire sentir. Sa largeur moyenne peut être estimée à 3 ou 4 lieues. Il est évident que cette largeur est à peu près liée, comme celle des plages, à la hauteur des marées.

Immédiatement après la ligne où cesse l'inondation d'eau salée, produite par la marée, commence une nouvelle zone plus étroite que la précédente, mais également caractérisée par la nature spéciale de sa végétation. C'est la zone où les eaux douces, refoulées par la haute mer, produisent périodiquement aussi une inondation. La grande quantité de ruisseaux et de rivières qui se rendent sur toute cette ligne à la mer, jointe à l'aplatissement uniforme du terrain, est cause que cette troi-

Digitized by Google

sième zone a presque autant de régularité et de constance que les deux autres. Elle constitue ce qu'on nomme dans la Guyane les pinotières. Les végétaux qui y croissent sont de forts roseaux armés d'épines, des lianes, et une espèce de palmistes appelés pinots. On peut évaluer à 2 lieues la largeur moyenne. Ces pinotières sont, sans contredit, la barrière la plus difficile à traverser.

Lorsque le terrain qui se trouve à la suite des pinotières est assez peu incliné pour se trouver couvert à la saison des pluies par une masse d'eau considérable et permanente, il n'y vient que de grandes herbes, qui font de la contrée, pendant une partie de l'année, une sorte de marécage. C'est ce que l'on nomme les Savanes noyées.

Où commencent les terres hautes, commencent les grands bois. Ils existent indifféremment sur deux terrains : 1° sur les terrains d'alluvion quand leur niveau est assez élevé ; 2° sur les terrains de granit quand leur surface est assez profondément décomposée pour offrir aux racines des arbres la profondeur qu'il leur faut.

Entre les sauts d'Ouessa et la rivière de Cachipour, le terrain est composé par un granit ondulé, profondément décomposé. Au delà de la rivière de Cachipour jusqu'à celle de Conani, les forêts sont tantôt sur un sol d'alluvion, tantôt sur des granits dont la surface est très-accidentée et recouverte

Digitized by Google

d'une multitude de blocs. Les forêts paraissent beaucoup plus considérables à ceux qui visitent le pays en suivant simplement le cours des rivières, qu'à ceux qui le traversent perpendiculairement à cette direction. En effet, les forêts ne manquent presque jamais de remplir les vallées, dont le sol profond leur convient. Partout où les rochers de granit ne se sont point assez profondément décomposés pour pouvoir alimenter des forêts, le sol est occupé par des savanes.

Ces savanes sont le trait le plus important et le plus caractéristique de cette partie de la Guyane. Elles y occupent une étendue considérable. On les voit d'abord sur la rive droite de l'Oyapock, se prolongeant dans le sud en remontant l'Ouessa ; peu après on rencontre deux formations d'une certaine étendue, qui ne sont qu'un avant-poste de savanes plus considérables situées dans l'ouest au delà des bois ; au voisinage de Conani, elles commencent à 6 ou 7 lieues de la mer, coupées par des bouquets de bois ; plus haut sur cette rivière, et près du lac, elles sont à perte de vue sur chaque rive ; leur ligne se dirige au-dessus de Mapa, et les Indiens savent qu'elles font corps avec celles qui existent dans cette localité. On les y trouve à une très-petite distance du lac, entre la rivière Saint-Hilaire et la rivière Baudrand, entre cette dernière et la rivière Mapa, et enfin au delà dans l'espace qui s'étend

Digitized by Google

vers le nord. Ainsi les savanes, formant une cinquième et dernière zone, sont un des traits essentiels de la géographie physique de cette contrée. Elles en sont aussi un des traits caractéristiques; car liées, selon toute apparence, à la facilité de décomposition du granit, elles n'existent que là où cette circonstance se rencontre, et disparaissent à partir de la rive gauche de l'Oyapock, où les forêts couvrent indistinctement toute la surface de la formation granitique.

On sait que, mécontents du gouvernement de Rio-Janeiro, les Tapouis de l'Amazone ont, depuis quelques années, tendance à quitter, malgré la surveillance dont ils sont l'objet, les bords de ce fleuve, pour venir s'établir sur nos terres. Les environs du lac Mapa, autrefois déserts, se sont ainsi enrichis d'une population d'environ 400 individus, qui y sont maintenant établis, et qui y vivent principalement du produit de la pêche. C'est là la seule population, outre le poste que nous avons sur le lac et une centaine d'Indiens établis sur la Roncaona, qu'il y ait dans la région décrite. Bien que plusieurs cartes renferment l'indication de villages placés sur les bords des rivières de Conani et de Carsevène, en réalité ils n'existent pas, sauf pourtant deux carbets nouvellement établis par les Indiens brésiliens sur la seconde de ces deux rivières.

Digitized by Google

Ainsi, c'est autour du lac Mapa qu'est dès aujourd'hui groupé, comme d'instinct, le noyau principal de la population. Comment augmenter ce noyau, si ce n'est en offrant aux Indiens qui seraient disposés à venir s'y rallier, des moyens d'existence que la pêche, activement exploitée et presque épuisée par les habitants actuels, ne saurait leur fournir? C'est précisément là que se découvre l'avantage de l'éducation des bestiaux : c'est une industrie dont les Tapouis de l'Amazone ont dès longtemps l'habitude, qui convient à leurs mœurs, qu'eux seuls sont peut-être en état d'exercer avec l'économie et la simplicité nécessaires.

Déjà ces Indiens sont de quelque intérêt pour nous ; ils ont attiré l'attention des colons, qui s'en servent pour l'exploitation de la pêche dans les lacs et dans les rivières ; mais ce champ de spéculation est nécessairement très-bornée, et ses chances d'avenir vont naturellement en diminuant chaque jour, en même temps que le poisson. Or, il est possible de leur en ouvrir un autre, celui dont il est ici question, un autre non-seulement plus fécond, plus inépuisable, mais encore incomparablement moins limité, et suffisant pour fournir de l'occupation à une population imcomparablement plus nombreuse. Au reste, quelques colons tournent déjà leurs regards vers ce côté ; le gouvernement paraît disposé à les y encourager ; et placés

Digitized by Google

en Amérique dans des conditions au moins aussi favorables pour l'éducation du bétail que les autres contrées du même continent, qui en tirent un revenu si notable, il semble naturel qu'avant peu nous nous trouvions à cet égard sur le même pied.

Transportons-nous maintenant de la Guyane aux Antilles et abordons à l'île de Cuba, dont M. Berthelot va nous entretenir, tant en son nom qu'en celui de M. Ramon de la Sagra, lequel a également publié sur cette île un ouvrage d'un haut intérêt.

Digitized by Google

S. BERTHELOT.

—

VOYAGE A L'ILE DE CUBA.

(1846.)

M. Berthelot, notre savant confrère à la Société de géographie, a bien voulu mettre à notre disposition un travail important sur l'île de Cuba, inséré dans le bulletin de la Société[1]; nous allons en reproduire notamment la partie qui a trait à la géographie proprement dite, regrettant que la manque de place ne nous permette pas de le donner ici en entier.

L'île de Cuba, la plus grande des Antilles, une des premières où aborda Christophe Colomb, est située à l'entrée du golfe du Mexique, sur l'extrémité boréale de la zone torride, entre les 23° 12'

[1] Cahiers de juillet, novembre et décembre 1846.

Digitized by Google

et 19° 48′ de lat. N., et les 78° 40′ et 67° 51′ de long. occidentale du méridien de Cadix. Les pointes de l'île les plus saillantes, qui répondent à ces limites, sont le cap Saint-Antoine à l'ouest, la pointe de Maisy à l'est, la pointe d'Hicaco au nord, et au sud la pointe del Ingles, voisine du cap Cruz. Du point de la côte septentrionale de Cuba le plus rapproché de la Floride orientale, on ne compte que 32 lieues, et le bras de mer qui sépare le cap Catoche (Yucatan) du cap Saint-Antoine (Cuba) en mesure environ 38. Tels sont les deux grands passages qui s'ouvrent aux navigateurs pour pénétrer dans le golfe du Mexique.

L'île a au moins 220 lieues marines de long; sa partie la plus large en mesure 37, la plus étroite 9 par le méridien de la Havane et 7 par celui de Mariel. La périphérie des côtes, en coupant par les embouchures des baies et des golfes, est de 572 lieues, dont 272 correspondent au littoral septentrional et 300 à la côte méridionale. La superficie de l'île est de 3,497 lieues carrées; celle des îlots, cayes et écueils principaux qui bordent ou avoisinent les côtes, est de 113 lieues.

A partir du cap Sant-Antoine, on trouve successivement sur la côte du nord un grand nombre de baies et de ports dont les plus importants sont Bahia-Honda, les ports de Mariel, de la Havane et de Matanzas, la baie de los Remedios, et, en s'a-

Digitized by Google

vançant vers l'orient, le port de las Nuevitas del Principe, ceux de Janes et de Cabonico dans la grande baie de Nipe, et enfin Baracoa près de la pointe de Maisy. Le littoral septentrional est barré d'écueils dangereux depuis les abords du cap Saint-Antoine jusque vers Bahia-Honda ; mais, à partir de là jusqu'à la pointe d'Hicaco, la côte est saine sur une étendue de plus de 2 degrés. La longue chaîne de bas-fonds et d'écueils qui borde le vieux canal de Bahama va s'unir à la côte de Cuba vers la pointe de Maternillos, d'où part une autre ligne de brisants qui se prolonge jusqu'à la baie de los Remedios. Toutefois ces écueils, de même que les cayes qui s'y rattachent, laissent entre eux des passages connus des caboteurs. La côte est saine sur les deux bandes, vers l'extrémité orientale de l'île. La belle baie de Guantamano, une des meilleures de Cuba, est située sur le littoral méridional, qui présente aussi, après avoir dépassé le cap Cruz, des plages inondées par des lagunes et barrées au large par une chaîne d'îlots, de bancs de sable et de cayes, connus sous le nom de Jardins de la reine ou *Jardinillos*. Ces récifs ou bas-fonds s'étendent jusque vers l'île de Pinos. Ensuite la côte redevient saine vers l'occident jusqu'au cap Saint-Antoine.

La Cordillère qui s'élève dans la partie orientale de l'île projette des rameaux vers le nord, et s'appuie sur des contre-forts qui descendent à la mer

Digitized by Google

par le versant opposé. Cette chaîne principale, que les habitants de Cuba appellent *Sierra-Maestra*, prend naissance au cap Cruz, et prolonge la côte méridionale sur une étendue de plus de 40 lieues. Les montagnes de ce groupe sont les plus hautes de l'île, et lancent plusieurs pics culminants, tels que ceux du Cuivre et de Tarquin (*Pico del Cabre* et *P. de Tarquin*), qui ont environ 800 mètres d'altitude. Le plus élevé est celui de l'Œil du Taureau (*P. del Ojo del Toro*), qui domine à l'extrémité orientale de la chaîne, et mesure 1,200 mètres. Plusieurs rivières sortent des gorges de la Sierra-Maestra; les unes se perdent dans la grande baie de Manzallino, et les autres vont accroître le Cauto, qui prend ses sources sur les versants occidentaux de la Cordillère, et va déboucher dans la même baie.

Un autre groupe de montagnes, la *Sierra de Nipe*, apparaît à l'occident des sources du Cauto, d'où surgissent plusieurs torrents qui vont se perdre sur la côte septentrionale. La *Sierra de Cubitas* donne naissance aux rivières de Figuey et de Maximo, sur le littoral méridional, et, non loin de Trinidad, domine un autre groupe qui cerne la vallée où coule l'Agabama. Les montagnes qui entourent la baie de San-Carlos dépendent d'un autre système qui se ramifie jusqu'à Bejucal. Enfin, vers la partie occidentale, la haute cordillère des Orga-

Digitized by Google

nos, qui se rattache au groupe antérieur, envoie des rameaux sur la côte du nord pour former les différentes baies de ce littoral, et se prolonge jusqu'aux environs de Guanes.

La partie septentrionale de la juridiction de Bayamo comprend deux espaces inégaux, l'un couvert de végétation, où se trouvent concentrées les populations et leurs richesses agricoles, l'autre presque entièrement désert, où dominent les montagnes qui forment le versant du nord de la *Sierra-Maestra*. Dans la juridiction de Cuba, la partie montagneuse est inculte et dépeuplée; mais, vers le *Rincon de Sevilla*, on trouve des districts fertiles, des plantations de coton, et de grandes fermes qui avoisinent la côte et où l'on élève des bestiaux. De là, jusqu'à l'orient de la capitale, le pays est bien arrosé, et tout parsemé de sucreries, de cafeteries et d'habitations champêtres. Presque tout l'arc de cercle que décrit la cordillère offre cette végétation riche et variée que favorise le climat; mais, en dépassant ces limites, des confins d'Holguin vers la mer, de même qu'à l'orient et à l'occident du côté d'Iguani et de Baracoa, ce ne sont plus que des déserts incultes, des forêts impénétrables, de vastes savanes, et des montagnes d'un difficile accès.

Presque toute la partie méridionale, depuis le cap Cruz jusqu'à celui de Saint-Antoine, est for-

Digitized by Google

mée par des terres basses et marécageuses. De la baie de Cortez à la rivière de Mayabèque, le sol, d'abord en plaine, est sillonné par un grand nombre de cours d'eau qui descendent des versants méridionaux de la chaîne des Organos, et sur les bords desquels on cultive le fameux tabac de la *Vuelta de Abajo*. En s'avançant vers l'orient, la formation calcaire, base géognostique de la plus grande partie de l'île, se montre à découvert sur de larges espaces dégarnis de bois, mais cultivés, et arrosés par plusieurs torrents qui s'engouffrent dans des anfractuosités souterraines pour ressortir sur la côte de Cagio. La riche vallée de los Guines se trouve comprise dans ce territoire, et constitue un des grands centres de culture de la canne. Plus à l'est, vers les immenses marécages de Zapata, qui occupent une superficie de près de 50 lieues carrées, l'isolement des districts agricoles a préservé les forêts vierges des ravages qu'elles ont soufferts dans les autres quartiers de l'île.

Dans la partie septentrionale, les montagnes de *Sierra-Morena* s'étendent au sud-est jusqu'à Sagua la grande, tandis que celles de Jatibonico, en se prolongeant au nord-ouest, projettent le rameau de Matahambre, qui court à l'ouest pour produire un plateau d'environ 600 mètres d'élévation. Les groupes de montagnes qui occupent le centre de l'île forment un système sans liaison apparente, et

Digitized by Google

dont les sommets dominent les districts de Trinidad, Cienfuego, Villa-Clara et Santo-Espiritu. La partie centrale du territoire de Trinidad est peu peuplée, et offre un sol aride et montagneux; mais la partie orientale, qui s'étend jusqu'à Santo-Espiritu, est au contraire d'une admirable fertilité, et les rivières qui l'arrosent présentent, le long de leur cours, une suite non interrompue d'agréables vallées, de riches *hatos* où l'on élève des chevaux, et de pittoresques habitations.

L'île de Pinos, qui avoisine la côte méridionale de Cuba, a acquis de l'importance depuis sa récente colonisation. Sa périphérie est d'environ 68 lieues terrestres, et sa surface carrée en occupe 117. Ses côtes, en grande partie couvertes de mangliers qui croissent dans les marécages, présentent, par intervalles, des plages de sable blanc. C'est sur la côte de Pinos, vers le golfe de Siguanea, que se fait la pêche des grandes tortues dont on retire l'écaille. Le sommet le plus élevé de l'île mesure 550 mètres. Plusieurs rivières assez considérables arrosent cette terre isolée où a pris naissance, en 1826, la ville appelée *Nouvelle-Gérone*. Elle est située sur la bande occidentale de la rivière de Sierra de Casas, à trois quarts de lieue de son embouchure. Les montagnes de l'île de Pinos abondent en excellent bois de construction; la plupart des terres sont propres à la culture et d'une très-grande fertilité.

Digitized by Google

Nous ne saurions mieux compléter cet aperçu géographique de l'île de Cuba et de ses dépendances qu'en citant un passage de l'ouvrage de M. Ramon de la Sagra, auquel nous avons emprunté les renseignements que nous venons de donner.

« Le sol de Cuba est couvert d'une végétation luxuriante dont les produits séculaires ont formé des dépôts successifs, en accumulant sur la roche une énorme couche de terre végétale. La constitution géologique n'est réellement apparente que dans les montagnes déboisées et sur les escarpements, dans les endroits où le terrain ne se trouve pas caché par la masse des plantes dont la chaleur et l'humidité atmosphérique combinées viennent favoriser le rapide développement. La puissance de la végétation est telle dans ce climat, qu'elle envahit et domine tout. Le voyageur qui parcourt le pays n'aperçoit qu'un immense tapis de feuillage. On dirait, au premier abord, que la nature n'a produit que des plantes; la terre ne laisse deviner ses formes extérieures que par les ondulations des massifs de verdure qui la recouvrent, et le règne animal ne se manifeste à la vue que par les oiseaux qui planent dans l'air. Tout le reste est caché et enseveli au milieu d'un amas de troncs et de branches, impénétrable labyrinthe dont on ne saurait, en Europe, se faire une idée. »

On conçoit, d'après ce tableau, que les explo-

Digitized by Google

rations géologiques ont dû rencontrer de nombreux obstacles sur un terrain que la végétation cache presque de toutes parts. Les savantes observations de M. de Humboldt nous ont appris que les formations secondaires et tertiaires dominent sur de vastes espaces d'où ressortent quelques roches de granit, de gneiss, de siénite et d'euphotide. Les cimes de la Sierra del Cobre, de la cordillère du cap Cruz, dépassent les plus hauts sommets de la Jamaïque et d'Haïti, et constituent le point culminant de la chaîne des grandes Antilles, dont les ramifications sous-marines s'étendent à l'orient et au midi. Cette direction, que doit avoir suivie la force volcanique, réagit encore aujourd'hui et se manifeste par de fréquents tremblements de terre dans la partie orientale de Cuba; mais son action se fait rarement sentir sur la bande occidentale de l'île.

Le calcaire moderne, qui a reçu dans le pays le nom de *seboruco*, se trouve le long de la côte. C'est à cette formation récente que l'on doit les cayes, les récifs et tous les bas-fonds de coraux, dont les parties supérieures s'élèvent parfois d'une profondeur de 20 à 30 brasses. « La continuation sous-marine de la formation calcaire caverneuse, dit M. de la Sagra, paraît être confirmée par l'existence des eaux douces dans les petites cayes du sud, et par le phénomène observé d'une source abon-

Digitized by Google

dante au centre de la baie de Jagua, où viennent s'abreuver les lamentins ou vaches marines. Ces faits ne peuvent s'expliquer que par la pression hydraulique du fluide renfermé dans les cavernes de l'île de Cuba. Les torrents, qui se submergent et disparaissent dans la profondeur des gouffres, semblent en effet devoir occasionner l'apparition subite de ces sources d'eau vive qui se manifestent dans la mer ou sur les rochers qui avoisinent le rivage. »

On rencontre différentes substances métalliques dans les montagnes dont les versants font partie de la formation du calcaire moderne. Les mines de cuivre du district de Santiago, dont l'Etat concéda l'exploitation à des particuliers vers la fin du XVe siècle, ont rapporté d'assez fortes sommes; mais la mauvaise administration des contractants les fit mettre sous le séquestre pendant une longue période, et l'on ne reprit les travaux qu'au commencement de ce siècle, lorsqu'une compagnie anglo-espagnole entreprit de les continuer en extrayant simplement le minerai, et en l'exportant en Angleterre pour y être fondu et affiné. La mine la plus riche est celle de las Lichuzas : elle occupe un morne de 40 mètres de longueur, traversé par une galerie de 12 mètres de haut sur 5 environ de large. Le minerai est un oxyde rouge de cuivre natif, avec carbonates bleus et verts, qui consti-

Digitized by Google

tue une des plus riches variétés, car elle a rendu jusqu'à 75 pour 100 de métal. Les carbonates agrégés au minerai sont exploités par la population pauvre du district de Santiago, qui emploie des instruments grossiers et n'a pour elle que sa routine. La galerie de las Lichuzas et une autre plus ancienne qui l'avoisine sont les seules qui ont résisté au grand tremblement de terre de 1766.

Le territoire d'Holguin, un des anciens centres d'exploitation, fut renommé pour ses mines d'or. On rencontre toujours des parcelles de ce métal dans les ruisseaux qui descendent des montagnes. Il est surprenant que, depuis deux siècles, on ait perdu la trace des mines qui existèrent indubitablement dans les environs, puisque l'or qu'on exploitait au commencement du XVI[e] siècle ne provenait pas de simples lavages, mais de gisements bien reconnus, d'où il était extrait et fondu avant de l'expédier en Espagne.

Le bitume minéral ou l'asphalte est très-abondant dans différents endroits de l'île, où on le connaît sous le nom de *chapopote*. En se dirigeant au nord-ouest, vers le centre de l'île, les forêts que l'on rencontre empêchent de reconnaître la nature du sol. De la ville de Puerto-Principe à celle de Santo-Espíritu, on traverse une immense plaine remplie de grands bois; mais les veines de granit

Digitized by Google

qu'on découvre de distance en distance, et surtout dans les environs de Santo-Espiritu, révèlent la formation primitive, qui reparaît sur le littoral. Le cuivre domine aussi aux environs de la Catalina. Au-dessus de Villa-Clara, les roches granitiques se montrent encore. Les coteaux d'Escambray, riches en mines de fer et de cuivre, font également partie d'une formation primitive qui paraît dominer dans le centre de Cuba.

La formation du calcaire moderne se montre à découvert sur la côte du nord, et renferme dans sa masse de vastes cavernes remplies de stalactites et d'un grand nombre de pétrifications. La formation primitive reparaît de nouveau à Guanabo, et s'étend jusqu'au port de la Havane. Le fond méridional de la baie, de même que la partie septentrionale, est de formation calcaire secondaire; mais vers la côte orientale du golfe de Regle et de Guanabacoa, tout le sol est de transition. En se dirigeant du nord au sud, on voit à découvert la siénite mêlée à l'amphibole, alternant parfois avec la serpentine, et formant des collines de 60 à 80 mètres d'élévation.

Dans les différentes localités que nous venons de mentionner, on observe des formations de substances combustibles et de grandes masses de bitume minéral. Des terrains houillers existent près du bourg de Guanabo, et, à 2 lieues de Guanaba-

Digitized by Google

coa, village situé sur la partie culminante de la formation magnésienne, on trouve une riche veine de charbon bitumineux. Des sources de bitume liquide ou en masse concrétée se découvrent en suivant les côtes du nord, à l'orient du port de la Havane.

L'île de Pinos présente dans sa constitution physique une grande analogie avec celle de Cuba. Ce sont des noyaux primitifs de granit et de calcaire, et des bases à couches superposées de formation neptunienne très-récente.

Toutes ces notions sur la géologie et la minéralogie de Cuba, dont nous ne donnons ici qu'un simple extrait, sont exposées avec beaucoup de développements dans le grand ouvrage de M. de la Sagra. Nous résumerons aussi dans une courte analyse les observations de ce savant sur le climat de l'île.

« Une température élevée, modérée cependant par une évaporation considérable, qui verse dans l'atmosphère un torrent continuel de vapeurs aqueuses, présente les conditions les plus heureuses pour le développement de la végétation, qui, de son côté, contribue à entretenir l'humidité de l'air, base de sa vigoureuse existence. Aussi résulte-t-il que, durant toute l'année, la verdure couvre les champs et les forêts; mais le commencement de l'été ou de la saison des pluies semble

Digitized by Google

être le moment où la nature tout entière se transforme en fleurs. Une température qui, à l'air libre, est constamment entre 24 et 40°, une humidité atmosphérique qui n'est pas moindre de 85° de l'hygromètre, et qui fréquemment atteint le maximum, accélèrent l'ascension de la sève, et facilitent l'absorption et le développement des plantes d'une manière extraordinaire. »

Les résultats de toutes les lois du climat, déduits des observations de M. de la Sagra, donnent pour température moyenne annuelle 25°,55 du thermomètre centigrade. La température du mois le plus chaud est de 27°,54, et celle du mois le plus froid, de 25°,87; les extrêmes déduits étant 31°,09 et 14°,07. Le point le plus bas de l'échelle qu'ait atteint le mercure dans l'intérieur de l'île, en un lieu peu élevé sur le niveau de la mer, a été le point de congélation. Le nombre total moyen des jours de pluie, à la Havane, est de 102; le mois le plus pluvieux a offert 22 jours de pluie et le moins pluvieux 2. Dans le courant d'une année, on peut compter, comme terme moyen, 285 jours clairs ou par moments nuageux, et seulement 80 jours nuageux. Les cas d'un ciel entièrement couvert pendant vingt-quatre heures de suite sont extrêmement rares.

Ainsi, sous ce climat, la chaleur et l'humidité coopèrent ensemble au progrès de la végétation.

Digitized by Google

Les espèces d'arbres qui peuplent les forêts sont très-variées, et les dimensions qu'atteignent plusieurs de ces grands végétaux témoignent de l'énergie vitale que la nature a répandue dans ces belles contrées. Le sol, dans les endroits incultes, est couvert de plantes qui étalent à l'envi leur magnifique feuillage; à chaque pas ce sont de superbes palmiers aux feuilles ondulées, des cactiers aux fleurs éclatantes, des orchidées parasites qui entrelacent leurs vertes guirlandes aux rameaux des arbres voisins. Ici se confondent et se pressent les orangers, les ébéniers, les sapotiers, les cèdres d'Amérique et les robustes acajoux. Cette richesse et cette abondance de végétation n'étonnent pas moins que le désordre apparent qu'elle affecte. Des champs tapissés de fleurs et couverts de hautes herbes, des forêts vierges et impénétrables, des lagunes envahies par les mangliers, tel est l'aspect de cette terre, qui conserve sa vigueur première comme au jour de sa découverte.

Les conquêtes qui restent à faire sur la nature sauvage, dans l'île de Cuba, sont immenses, si on considère les espaces limités où l'industrie européenne a pu se développer depuis trois siècles. Le pays, en général, a été fort peu étudié sous le rapport botanique. Si l'on excepte les bois des environs de Baracoa, toute la partie orientale de l'île est presque inconnue. Les districts des environs de

Digitized by Google

la Havane ont été jusqu'ici les seuls bien explorés, et ce n'est qu'en s'éloignant de la capitale qu'on rencontre ces belles forêts vierges, ornements naturels des régions tropicales. Nous indiquerons succinctement quelques-unes des localités qui ont fourni les principaux éléments de la flore cubanéenne, dont M. de la Sagra a confié la rédaction au savant professeur Richard : sur la côte du nord, les cantons de Guanabo et de Jaruco, ombragés par des bois qui bordent les rivières ; les environs de Batabano, sur la côte du sud, et les terres basses couvertes de forêts marécageuses ; tout l'espace compris entre le méridien de Mariel et celui de Santiago, contrée fertile, où une végétation riche et variée couvre des collines de 6 à 700 mètres d'élévation ; les forêts vierges qui entourent la magnifique baie de Sogua, et enfin quelques points du littoral de l'île de Pinos.

La partie de la flore cubanéenne qui comprend les plantes cellulaires a été l'objet de l'étude spéciale de M. le docteur Montagne, qui a entièrement terminé ce grand travail. Les plantes décrites par ce zélé botaniste ne se font pas remarquer par la beauté des fleurs, la majesté du port et l'aspect du feuillage ; mais un grand nombre d'entre elles méritent de fixer notre attention pour leur utilité dans les arts et l'économie domestique. Les observations microscopiques auxquelles s'est livré M. le

Digitized by Google

docteur Montagne ont étendu nos connaissances sur la structure anatomique des mousses, des lichens, des algues, des hépatiques, etc., ainsi que sur les phénomènes physiologiques qui règlent les différentes phases de leur existence, et c'est très à propos qu'il a appliqué à cette classe du règne végétal, si remarquable par la simplicité de son organisation, ces paroles d'un illustre philosophe: « Si Dieu est grand dans les grandes choses qu'il a créées, sa grandeur est encore plus manifeste dans les infiniment petites. »

L'histoire naturelle des mammifères de Cuba se trouve résumée en un très-petit nombre d'espèces, parmi lesquelles il faut comprendre les animaux indigènes qu'on trouva à l'époque de la découverte, et dont quelques espèces ont disparu, et les animaux domestiques introduits par les Espagnols. Les anciens historiens, et entre autres Barthélemi de Las Casas, ont parlé des *guanimiquinaces* ou *guabiniquinars*, sortes de rongeurs du genre *capromys*, de la grandeur d'un lièvre, et qui vivaient dans les marécages de mangliers; mais il paraît que les porcs qu'on apporta d'Europe, et qui se multiplièrent si rapidement dans toute l'île, les détruisirent bientôt. Il est aussi question dans les anciennes relations d'une race de chien domestique qui n'aboyait pas, et qu'on doit assimiler au chacal américain, encore nombreux sur le continent. La des-

Digitized by Google

truction de cette espèce, ou plutôt de cette variété, est attribuée, dans l'île de Cuba, à l'extrême disette de vivres que les premiers colons eurent à souffrir, et qui les obligea à faire main basse sur tous les animaux dont ils purent s'emparer.

Les espèces de quadrupèdes indigènes encore existants appartiennent à la famille des rongeurs et au genre capromys; ce sont: l'hutia conga, ou *capromys Furnieri*, qu'on parvient facilement à apprivoiser, et l'hutia carabali (*C. prehensilis*), qui vit, comme la précédente, dans les endroits sauvages et se cache sur les arbres ou dans les halliers. Il existe aussi dans les montagnes de la juridiction de Trinidad un petit animal insectivore, assez semblable au musaraigne, et que les habitants du pays appellent *tacuache*. Si on ajoute aux animaux que nous venons de citer cinq espèces de chauves-souris, on aura le complément des mammifères indigènes de Cuba.

Quant aux races d'animaux domestiques qui y ont été introduites, nous mentionnerons le chien, le chat, le cheval, l'âne, le taureau, la brebis, la chèvre, le cerf, le cochon, le lapin et le rat.

Parmi les chiens apportés d'Europe, un grand nombre vivent à l'état sauvage et attaquent les cochons errant dans les endroits dépeuplés. Ces chiens, qu'on désigne sous le nom de *cimarrones* ou *jibaro*, sont de moyenne taille, de couleur uni-

Digitized by Google

forme brun-roux. Ils ont le museau pointu, les oreilles courtes et droites lorsqu'ils écoutent ou qu'ils épient.

Les chats, qui se sont multipliés dans les habitations, ont presque perdu leur miaulement. Déjà, en 1535, Oviedo, qui écrivit sur l'histoire naturelle des Antilles, faisait mention de cette circonstance. « Pendant ma résidence en Espagne, disait-il, « lorsque j'étudiais ou bien que je lisais de nuit, « j'avais pris les chats en grande haine, à cause « du sabbat qu'ils faisaient dans la saison des « amours; mais aux Indes, pour eux tous les mois « sont les mêmes, et c'est toujours sans cris ni « miaulements. »

Le cheval vit à Cuba dans un état de domesticité intermédiaire entre l'existence qui l'assujettit au service journalier et celle qui le laisse libre dans les bois et les plaines. Les haras de l'île (*estancias*), où l'on élève les chevaux, sont des lieux sauvages fréquentés seulement par les gardiens chargés de l'inspection des troupeaux. Ces chevaux sont en général de moyenne taille, forts, vifs et légers à la course, et tiennent en cela des andalous, originaires de race arabe.

Les ânes sont peu communs dans l'île, et le climat ne paraît guère leur convenir; ceux qu'on y voit proviennent presque tous des montagnes de Santander, et leur introduction n'a pas pour but

Digitized by Google

spécial la multiplication de l'espèce franche, dont on fait peu de cas dans le pays, si ce n'est pour le lait d'ânesse; mais elle est réclamée principalement pour propager la caste métisse ou bâtarde des mulets, qui rendent de grands services comme bêtes de somme, à cause du mauvais état des chemins dans la saison des pluies.

Les taureaux se sont très multipliés dans l'île. L'on y emploie des bœufs aux travaux des champs; la race en est belle et d'une grosse corpulence, mais indocile, et ce défaut, suivant M. de la Sagra, provient des nègres qui gardent les animaux. « L'esclave, dit-il, trop souvent maltraité, se venge « des injustices qu'il souffre sur l'innocent animal « qu'il domine. »

Le porc, qui fut introduit deux ans après la découverte, est redevenu sauvage dans plusieurs districts de l'île. Les habitants le nomment *corralero* ou *cimarron* dans l'état de liberté. Ces porcs, qui constituent une race particulière d'origine africaine, proviennent des îles Canaries, où ils existaient avant la conquête. Ils sont généralement noirs, petits de taille, replets, et leur chair est d'un goût savoureux. Ceux qu'on élève dans les fermes, et qu'on désigne sous le nom de *gallegos*, pour les distinguer des autres, ont été apportés d'Espagne.

Les moutons et les chèvres proviennent aussi

Digitized by Google

des îles Canaries. Les premiers se sont peu propagés, et la chaleur du climat en a modifié la race. Leur laine, qu'ils perdent dès qu'ils sont adultes, est remplacée par un poil court et luisant assez semblable à celui des chèvres. Celles-ci ont reçu le nom d'*islenas* à cause de leur provenance. L'abondance de leur lait les rend très-précieuses; car on préfère leur faire nourrir les petits enfants blancs plutôt que de les confier à des nourrices esclaves.

Les cerfs ont été introduits dans quelques propriétés rurales au commencement de ce siècle et ne paraissent pas s'être beaucoup propagés.

Nous ne dirons rien des lapins, dont la chair est peu estimée à Cuba. Quant aux rats et aux souris, leur prodigieuse multiplication en a fait un véritable fléau.

C'est à la position géographique de Cuba, à ses forêts, et à son vaste territoire arrosé par de nombreuses rivières et accidenté par des vallées fertiles, des montagnes boisées, des savanes incultes et de grands marécages, qu'il faut attribuer la multitude et la variété d'oiseaux qu'on y rencontre. On en remarque un certain nombre de sédentaires et de tout à fait particuliers au pays, ainsi que beaucoup d'autres qui proviennent du continent voisin : les uns arrivant de la partie méridionale, en traversant l'espace qui sépare Cuba de Yucatan;

Digitized by Google

les autres venant du nord, en franchissant le canal de la Floride dans leurs migrations aériennes. M. d'Orbigny a décrit dans l'ouvrage de M. de la Sagra tous les oiseaux de Cuba qui habitent en même temps l'Amérique méridionale. Ce naturaliste, dont l'opinion est accréditée par des observations spéciales sur l'ornithologie américaine, ne pense pas que ces espèces soient de passage, mais bien dans une des dépendances de leur région habituelle ; car toutes paraissent nicher dans l'île et y rester sédentaires. Celles qui arrivent de l'Amérique septentrionale sont au nombre de quarante-neuf, parmi lesquelles dominent les passereaux. Vingt-six autres, qu'on retrouve à Cuba, se montrent également dans les deux continents américains, et sur ce nombre onze appartiennent aux échassiers, espèces éminemment voyageuses. Celles qu'on rencontre simultanément à Cuba, et dans certaines parties continentales de l'ancien et du Nouveau-Monde, sont beaucoup moins nombreuses. Enfin les oiseaux particuliers aux Antilles viennent augmenter la nomenclature ornithologique de Cuba de vingt-sept espèces, parmi lesquelles on ne compte aucun échassier ni aucun nageur.

D'après cet aperçu, on voit que l'île reçoit de l'Amérique septentrionale la plus grande partie de ses oiseaux, tandis que l'Amérique méridionale ne lui envoie que les espèces propres à la zone tor-

Digitized by Google

ride. « Ainsi, dit M. d'Orbigny, de même qu'en « Europe nous voyons arriver à l'automne, dans « les régions tempérées, tous les oiseaux des par- « ties glacées du pôle, au moment que les passe- « reaux émigrent pour chercher un climat plus « propre à leur existence, on voit aussi arriver à « Cuba une multitude d'espèces qui fuient les ré- « gions septentrionales ; mais cette population ai- « lée n'y séjourne que quelques mois, et repart, « dès les premiers jours du printemps, pour aller « nicher vers ses pénates et ne revenir que l'hiver « suivant. L'été, qui, en France, en Espagne et « dans les autres parties de l'Europe tempérée, « amène tous ces hôtes chanteurs, est au contraire à « Cuba la saison la plus triste sous ce rapport ; car « les merles buissonniers, les nombreux becs-fins, « les tangaras aux brillantes couleurs, les gobe- « mouches criards, les engoulevents nocturnes, « les troupiales, les pies, et jusqu'aux échassiers « et aux canards, qui égayaient de leur présence « les plaines et les lacs, tous ces oiseaux ont alors « quitté l'île, comme si l'excès de la chaleur pro- « duisait sur eux un effet analogue à celui du froid « dans d'autres climats. »

Notre savant confrère, auquel nous sommes redevable de ces intéressants renseignements sur la géographie ornithologique, s'est acquis de nouveaux titres à la reconnaissance du monde savant

Digitized by Google

par ses laborieuses études sur les mollusques de Cuba, dont les descriptions, accompagnées de magnifiques planches coloriées, forment une des plus belles et des plus volumineuses parties de l'histoire naturelle de cette île.

Nous terminerons cet aperçu zoologique par quelques remarques sur les reptiles de Cuba, extraites des observations d'un autre collaborateur de M. de la Sagra. C'est au talent de M. Cocteau, enlevé si jeune à la science, qu'avait été confiée la rédaction de l'erpétologie cubanéenne. Les intéressantes notions que nous a fournies la partie publiée des travaux de M. Cocteau et l'esprit de critique qui les distingue, font vivement regretter qu'il n'ait pu donner suite à ses laborieuses recherches. Il résulte des observations de ce zélé naturaliste et des renseignements qui lui furent communiqués par M. de la Sagra sur les reptiles de Cuba, que, pendant la saison froide, c'est-à-dire du mois d'octobre au mois de février, alors que la température moyenne est de 22 à 24 degrés centigrades, et la minime de 7 degrés, il règne un vent aigre du nord presque constant, et une sécheresse pénible pour l'homme. Alors aussi la végétation est comme arrêtée dans sa marche; les insectes qui servent de proie aux reptiles périssent ou disparaissent; les boas, les couleuvres s'engourdissent; les grenouilles et les crapauds se retirent en terre et éprou-

Digitized by Google

vent une torpeur hiémale plus ou moins intense. Dans la saison chaude de l'hivernage, au contraire, de juin en septembre, lorsque le thermomètre centigrade se maintient, à l'ombre, de 24 à 31 degrés, lorsque des pluies abondantes se succèdent presque sans interruption, les reptiles, rencontrant dans les nombreux insectes qui pullulent à cette époque une nourriture assurée, et trouvant dans l'abondance des eaux, dans la vigueur de la végétation des plantes aquatiques, des abris suffisants contre l'élévation de la température, ne songent pas à se soustraire à l'influence de la chaleur par un engourdissement estival observé chez ces mêmes animaux dans d'autres contrées.

Parmi le grand nombre de reptiles qui habitent l'île de Cuba, il en est plusieurs qui pourraient être redoutables, à cause des armes puissantes dont la nature les a dotés, et de la taille qu'ils pourraient atteindre si l'industrie agricole et les relations journalières des populations, en troublant les habitudes de ces animaux, ne s'opposaient à leur multiplication : aussi est-il rare de rencontrer, même dans les lieux les plus incultes et les plus déserts, des individus de ces espèces arrivés à une certaine grandeur. Les crocodiliens de Cuba, même les plus forts, ne s'attaquent guère à l'homme, et l'espèce la plus redoutable, le caïman (*crocodilus rombifer*), ne brave pas impunément le *machete* du blanc ni le

Digitized by Google

poignard du nègre. Les boas n'arrivent pas non plus à la taille de ces énormes *constricteurs* du continent américain; les plus grands n'affrontent jamais l'homme, et fuient, au contraire, à son approche. Cuba possède aussi de ces reptiles à la physionomie repoussante, à l'aspect hideux, dont la peau nue est ridée et glutineuse. Quelques-unes de ces espèces de batraciens pullulent dans l'île; mais les habitants les moins éclairés, heureusement exempts des préjugés qui ridiculisent encore les classes les plus instruites en Europe, prennent ces animaux pour ce qu'ils sont, et les voient sans terreur et sans effroi.

Le voyageur n'est pas inquiété, à Cuba, par la crainte de ces serpents dangereux et malheureusement si communs dans quelques autres Antilles et sur le continent voisin. La nature, à cet égard, semble avoir regardé cette île d'un œil de bienveillance : Cuba ne possède aucun de ces terribles crotales, de ces trigonocéphales venimeux, fléaux des contrées qu'ils habitent. Leur présence n'a été signalée à aucune époque, et ce fait, bien constaté, se reproduit aussi dans d'autres îles de l'archipel américain. Ainsi, tandis que le dangereux serpent jaune, dont la morsure donne la mort en quelques minutes, infeste les campagnes de la Martinique, la Guadeloupe jouit des mêmes avantages que l'île de Cuba. Mais si cette terre privilégiée ne donne

Digitized by Google

pas asile aux vipères fer-de-lance, aux serpents à sonnettes, aux crotales ni aux bothrops, on ne doit pas moins approuver les mesures de précaution relatives à l'introduction dans l'île des reptiles venimeux que certains bateleurs promènent d'une contrée à l'autre pour les montrer aux curieux. Quand on songe, en effet, que l'analogie du climat de Cuba avec les régions infestées par ces espèces redoutables faciliterait la naturalisation et la propagation de ces animaux, on comprend et l'on apprécie la sage prudence dont le capitaine général de Cuba, don Antonio Vives, donna un heureux exemple il y a quelques années, en défendant l'exhibition de deux serpents à sonnettes qu'un étranger avait apportés de la Côte-Ferme à la Havane. A quelques jours de là, l'infortuné spéculateur mourait de la morsure d'un de ces deux reptiles, et l'on se hâta, avec raison, de se débarrasser de ces hôtes dangereux.

Les sauriens et les batraciens sont, parmi les reptiles de Cuba, ceux qui se montrent en plus grande abondance; néanmoins, la présence de ces animaux n'est nullement à charge, car ils purgent les cultures et les habitations d'une foule d'insectes fâcheux et incommodes. L'iguana, ce lézard si singulier de forme et si hideux d'aspect, qui fit l'effroi des premiers explorateurs, épouvante encore ceux qui le voient pour la première fois, malgré ses

Digitized by Google

mœurs douces et innocentes. Christophe Colomb en a fait mention dans son journal comme d'un animal extraordinaire, et le rapporta en Espagne parmi les choses curieuses qu'il présenta aux rois catholiques. « J'ai vu un reptile, écrivait-il le « 21 octobre 1492, que nous avons tué, et j'ap« porte sa peau à Vos Altesses. Aussitôt qu'il nous « vit, il se jeta dans la lagune, et nous l'avons suivi « jusqu'à ce que nous l'ayons tué à coups de lance. « Il est de sept palmes de long. » Nous rapporterons aussi dans son style original la curieuse description qu'Oviedo a donnée le premier de l'iguana :

« On mange également, dit-il, une espèce de « reptile qui est épouvantable et très-hideux à voir. « On ne sait si c'est un animal ou un poisson, car « il va à l'eau, sur les arbres et sur terre. Il a qua« tre pieds; il est plus gros qu'un lapin; il porte « une queue comme les lézards. La peau est toute « bigarrée; il a une sorte de manteau et divers des« sins dans sa peinture, pour crête ou aigrette « des épines relevées, des dents pointues, des crocs, « un jabot très-grand qui lui pend depuis le men« ton jusqu'à la poitrine, qui présente les mêmes « particularités et les mêmes caractères que les « autres parties de la peau. Il est toujours muet et « tranquille, sans se plaindre, ni crier, ni dormir, « attaché par un pied à un meuble ou partout où « on le met, sans faire du mal ni du bruit, dix,

Digitized by Google

« quinze et vingt jours sans boire ni manger; mais « on le nourrit avec un peu de cassave ou quelque « autre chose semblable, et on le mange. Il a les « mains longues, les doigts allongés et les ongles « longs comme les oiseaux, mais mous et non de ra« pine. Il est meilleur à manger qu'à voir. On « trouve cependant peu d'hommes qui osent le « manger en le voyant en vie (excepté ceux qui ha« bitent ce pays et qui sont habitués à la frayeur « qu'il inspire), et on ne saurait concevoir une plus « grande horreur, au moins en apparence. Sa chair « est aussi bonne ou meilleure que celle du lapin, « et elle est saine. » L'originalité de cette description n'en diminue pas l'exactitude. L'iguana, que l'on ne trouve plus que dans les parties boisées et peu fréquentées de l'île, fournit encore, comme au temps d'Oviedo, un aliment estimé des habitants de Cuba, qui ont hérité du goût des Indiens pour la chair de cet animal. Il paraît même que les anciens naturels mangeaient non-seulement l'iguana, mais plusieurs autres espèces de reptiles. Andrès Bernaldès, plus connu sous le nom du *Cura de los Palacios*, rapporte à ce sujet le fait suivant, en parlant, dans ses Mémoires, de l'exploration des petites îles de la côte méridionale de Cuba, en 1494 : « Quand « les navigateurs (Colomb et ses compagnons) en« trèrent dans *Puerto-Grande*, ils trouvèrent plus « de quatre quintaux de poissons à la broche au

Digitized by Google

« feu, des lapins et des reptiles; et près de là étaient « déposés au pied des arbres, en plusieurs endroits, « un grand nombre de serpents, choses les plus « dégoûtantes et hideuses que les hommes aient « vues, et les extrémités toutes rôties. Ils étaient « tous de la couleur de bois sec, et la peau très-ri- « dée tout le long du corps, particulièrement celle « de la tête, qui leur descendait sur les yeux, etc. »

Il existe dans l'île de Cuba plusieurs espèces de tortues qui fournissent des produits assez importants à l'industrie et à l'économie domestique. On conserve les œufs de la caguana (*testudo caouana*) en les faisant sécher à la fumée dans les intestins de l'animal. C'est dans cet état et réunis ainsi en chapelets qu'on les apporte dans les marchés de l'île. La tortue mydas est celle dont la chair est réputée la meilleure, à cause de sa ressemblance avec celle du veau. Les canons de l'Eglise romaine l'ont assimilée au poisson et en ont permis l'usage pendant les jours d'abstinence religieuse : aussi se vend-elle communément au prix de la viande de boucherie, et la consommation dans l'île en est considérable. Le carey (*testudo imbricata*) offre, par son écaille, un produit d'un grand intérêt. D'après le recensement de 1828, il y a à la Havane vingt-cinq fabriques d'écaille, où l'on travaille ces beaux peignes dont les femmes espagnoles ornent leur chevelure. Le prix de chaque peigne varie depuis

Digitized by Google

10 jusqu'à 30 piastres fortes. Sans parler ici de la fabrication des ateliers de l'intérieur de l'île, dont le nombre s'est considérablement accru et dont les produits ont été portés à une très-haute perfection, nous ferons remarquer que l'exploitation de l'écaille de la tortue carey est devenue une branche de commerce très-importante. Dans ces derniers temps, l'exportation annuelle de ce produit n'a pas été moindre de 2,000 livres par le port de Nuevitas, et en 1830, les envois effectués par Puerto-Principe se sont élevés à 3,733 livres.

L'île de Cuba nourrit deux espèces de crocodiliens : le crocodile à museau pointu (*C. acutus*) et le crocodile rombifer, appelé caïman, du nom caraïbe Kaie, d'où il est sans doute dérivé, parce que cet animal fréquente les cayes ou îlots déserts qui bordent la côte et barrent l'entrée des rivières. C'est aussi à l'embouchure des grands cours d'eau qu'on rencontre assez fréquemment cette seconde espèce, de même que sa congénère, le crocodile à museau pointu. On en voit souvent sur la côte de Sagua, à la Cienaga de Batabano, où M. de Humboldt eut occasion de les observer. Ils se montrent aussi en nombre dans la grande lagune de Zapata, dans l'Aquatéje, qui va se perdre dans la baie de Cortez; on en rencontre encore dans la rivière de Tarara, près de Guanabo, à 5 lieues de la Havane. Ces animaux paraissent se

Digitized by Google

plaire dans les eaux douces aussi bien que dans les eaux saumâtres, et la puissance de leur natation leur permet de traverser des bras de mer assez larges. Vivant dans les mêmes localités, ces deux espèces se font souvent la guerre : le caïman, plus agile et plus farouche, est aussi plus généralement redouté ; il s'éloigne parfois des lieux de sa retraite pour aller attaquer les animaux des fermes. Néanmoins on entend bien rarement parler d'accidents, et les habitants ne songent guère à se mettre en garde contre ses atteintes. M. Ramon de la Sagra a conservé longtemps, à la Havane, ces deux espèces vivantes dans les fossés du Jardin botanique ; et bien qu'elles parvinssent à se creuser des passages souterrains pour sortir des fossés et gagner le jardin, elles n'ont jamais attaqué les visiteurs, ni même les jeunes enfants qui jouaient dans les allées.

Nous terminerons cette analyse par quelques mots encore sur la capitale de l'île de Cuba, dont le port, au moyen de bateaux à vapeur, communique avec les autres ports des côtes septentrionale et méridionale.

La Havane, comme capitale, réunit dans ses murs l'élite des commerçants, des capitalistes, des spéculateurs de la classe industrielle, et des hommes qui appliquent leur intelligence aux progrès des lumières et de la civilisation. Cette ville pos-

Digitized by Google

sède des institutions que le patriotisme de ses habitants a su mettre en harmonie avec l'esprit du siècle et les besoins de la société. Ce sont des hôpitaux bien administrés et des établissements de bienfaisance, une société d'encouragement dite *Société patriotique des Amis du pays*, des écoles gratuites de dessin et de peinture, d'autres de mathématiques et de nautique, une université avec chaires de théologie, de jurisprudence, de médecine et de pharmacie, des cours publics de haut enseignement, tels que ceux d'anatomie comparée et de botanique agricole. Le nouveau jardin botanique que l'on projette, devant servir à la fois de pépinière et de ferme d'acclimatation, sera une des créations les plus utiles. On trouve à la Havane tout le luxe et l'urbanité des villes européennes du premier ordre; les habitudes et les aisances de la vie y sont les mêmes qu'à Cadix. La Havane est aujourd'hui un port de transit pour la côte ferme, le Mexique et l'Amérique centrale. Porto-Rico, les Lucayes, l'île de Pinos et plusieurs autres petites villes dépendantes de Cuba, y viennent déposer leurs produits, et c'est à la Havane aussi qu'elles accourent pour se pourvoir de ce qui leur manque. Parmi les édifices publics qui ornent la capitale de Cuba, il en est deux qui réveillent de grands souvenirs : la cathédrale d'abord, où furent déposées en 1796 les cendres de Christophe Colomb, après

Digitized by Google

leur translation de Santo-Domingo d'Haïti ; ensuite une petite pyramide bien modeste que don Francisco Cagigal, capitaine général de l'île en 1754, fit élever à la place qu'occupait jadis l'énorme ceiba (*eriodendrum anfractuosum*) où Diego Velasquez avait fait dire la première messe. Trois jeunes ceibas furent apportés de l'intérieur, en 1828, pour être plantés autour de ce monument. On construisit une petite chapelle auprès de la pyramide, et l'évêque de Cuba inaugura par une touchante prière le nouvel édifice que la cité reconnaissante consacrait à la mémoire de son fondateur.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

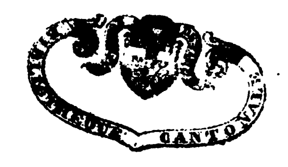
Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

Digitized by Google

FIN DE LA TABLE.



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google



Digitized by Google